LA SOCIÉTÉ DES NATIONS EN MANDCHOURIE

I

—

La Chine et le Japon viennent de rendre au monde un grand service. A l'heure où tout est mis en question, le conflit de Mandchourie offre à chacun l'occasion de réviser sa doctrine et de soumettre les grands principes de morale, de droit, de politique à une vérification salutaire. Il s'agit, en effet, d'un cas non hypothétique, mais concret qui ramène les esprits à la considération des choses vraies. La Mandchourie n'est pas seulement une province où s'affrontent des armées, elle est un champ de manœuvres où se poursuit une vaste expérience de laboratoire.

Depuis dix semaines que le Conseil de la Société des Nations discute et négocie, que les journaux sont pleins de dépêches contradictoires, tendancieuses et mensongères, et que l'opinion publique interroge, raille ou s'énerve, et n'y comprend rien, on finit par croire que cette affaire de Mandchourie est terriblement compliquée. Si l'on s'en tient aux grandes lignes, elle est très simple.

Le Japon, la Chine, la Société des Nations sont de beaux noms propres qui expriment et résument des forces diverses, numériques, économiques, financières, morales et au total spirituelles et politiques. Il s'agit de comprendre quelque chose au jeu des forces en présence, sans préoccupation de blâme et d'éloge, de vice et de vertu. A la question : « qui a tort, qui a raison », nous

voudrions répondre en montrant un mobile qui se déplace tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre, décrivant une ligne courbe avec des hauts et des bas.

Pour voir les choses dans leur simplicité, il faut laisser résolument de côté toutes les petites anecdotes sur l'assassinat d'un garde-voie ou la démolition d'un mètre de voie ferrée. De ce point de vue désintéressé et très général, il importe peu d'ignorer beaucoup de choses qui sont tenues cachées dans les archives des ministères. Nous laissons aux chancelleries leurs traités secrets, leurs manœuvres de grande diplomatie, les combinaisons d'argent. Nous n'avons reçu de confidences de personne et nous en passons très bien. Ce qu'on voit suffit. Ce que tout le monde sait ou peut savoir suffit. Les faits connus sont suffisamment parlants.

Depuis une quarantaine d'années, le Japon a pris pied sur le continent asiatique. On ne dit pas qu'il ait eu tort ou raison. On constate qu'après avoir pris Formose il a pris la Corée et qu'ensuite il a pénétré en Mandchourie. Le Japon le dit lui-même : en 1894, il n'avait pas de rapports directs avec la Mandchourie, il s'agissait d'empêcher quelqu'un d'autre de s'y installer. Les années passent, la poussée en avant continue. Hier, c'était la possession de la Corée; maintenant, c'est l'établissement en Mandchourie qui est, pour le Japon, une affaire vitale. Cette marche en avant peut déplaire, inquiéter, gêner, ce n'est pas la question, pour le moment. Le Japon est seul juge de ce qui est pour lui une affaire vitale, et il ne faut pas perdre de vue qu'il a, chaque année, de 800.000 à un million de bouches de plus à nourrir. Mais cette expression : « une affaire vitale », prête à contestation et à équivoque. Que signifie cette marche en avant, cette poussée progressive, systématique, continue? Elle est la traduction territoriale d'un principe vieux comme le monde, d'après lequel le pouvoir est à qui l'exerce, une terre à qui la prend et l'occupe. Ce prin-

cipe est peut-être condamnable et on n'a pas manqué de le condamner au nom de la morale et de la raison, il a résisté à tous les anathèmes. Mais, dira-t-on, c'est le droit de la force. Encore une expression à éviter, car elle prête, elle aussi, à contestation et à équivoque. L'avance, en Mandchourie, est une résultante des forces japonaises. Tous les systèmes qui se construisent à Genève et ailleurs, sans tenir compte des postulats de la mécanique, sont en partie irréels, c'est-à-dire caducs.

Mais on constate que l'avance japonaise sur le continent asiatique est marquée de temps d'arrêt. Après la victoire sur la Chine et le traité de Simonoseki (1895), le Japon est obligé, sous la pression des Puissances, de rétrocéder à la Chine la péninsule de Liao-tong. En 1904, profitant de la division des Puissances et après s'être assuré l'amitié de l'Angleterre par un traité d'alliance, le Japon déclare la guerre à la Russie qui lui barre la route en Mandchourie. Le Japon s'installe en Mandchourie et y déploie une grande activité ferroviaire, industrielle, minière. Puis c'est la grande guerre qui éclate en 1914. Le monde entier a les yeux fixés sur le Rhin. Le Japon comprend que l'heure est favorable, car il sait profiter des occasions. Il s'empare de Kiao-tcheou et bientôt dicte les 21 demandes qui font de la Chine un protectorat japonais. La Chine proteste, le Japon lui envoie un ultimatum. Mais le gouvernement des Etats-Unis d'Amérique prend la défense de l'intégrité politique et territoriale de la Chine; alors l'étreinte japonaise se relâche. Et quand le gouvernement américain convoque la Conférence de Washington de 1922, le Japon est obligé de faire machine en arrière, de renoncer à une partie de ses 21 demandes et de rendre Kiao-tcheou. Mais il ne renonce pas à ses visées sur la Mandchourie qui est devenue, maintenant que la Corée est digérée, absolument nécessaire à son appétit. Cette série d'événements révèle une politique à deux temps qui permet de formuler la règle

suivante : chaque fois que le moment est favorable, le Japon reprend sa marche en avant; chaque fois qu'il se heurte à une résistance internationale, il fait machine arrière et marque un temps d'arrêt. Lorsque des forces sont capables de maintenir un corps en repos, on dit qu'elles sont en équilibre. Pour que deux forces soient en équilibre sur un point, en Mandchourie par exemple, il faut et il suffit qu'elles soient égales et directement opposées. Or, dès 1922, la Chine a déclaré aux neuf Puissances que si les traités et accords sino-japonais de 1915 n'étaient pas abrogés, « ils aboutiront nécessairement dans l'avenir à troubler les relations amicales entre les deux pays ». C'est précisément ce qui arrive aujourd'hui. Les troubles prédits par la Chine, il y a neuf ans, ont éclaté le 18 septembre 1931. Cela signifie qu'en Mandchourie, depuis neuf ans, l'équilibre est précaire.

Du point de vue très général que nous avons choisi, les événements du 18 septembre 1931 ont peu d'importance. C'est pourquoi nous ne nous laissons pas impressionner par la question: qui a commencé? Et nous avons d'autant plus le droit de négliger cet aspect épisodique de l'affaire que le Japon lui-même, après avoir affirmé à la table du Conseil qu'il s'agissait d'un « incident local », a posé le problème de la Mandchourie, accusé la Chine de manquer à ses engagements contractuels et de violer depuis des années les traités existants. Il est fort possible qu'il y ait du vrai dans ces accusations, mais il n'y a pas lieu (pour nous) de perdre beaucoup de temps à examiner la question juridique. Ce serait un métier de dupes. En effet, au cours des séances du Conseil de septembre et d'octobre 1931, il a été question de traités et de « principes fondamentaux », mais sans citation de textes : c'est parler dans le vague et la nuit. Et d'après tout ce qui a été dit et écrit là-dessus, nous sommes fondé à considérer, jusqu'à preuve du contraire, un de ces textes, le protocole secret de 1915, comme inexistant.

D'autre part, quand on a reproché à l'une des Parties d'avoir, « sous prétexte de légitime défense », envahi le territoire de l'adversaire, le Japon a pu répondre qu'il n'avait fait que suivre la pratique constante des Puissances en Chine. Ainsi, après avoir invoqué des traités sans fournir de précision, on invoque une pratique constante qui n'a rien à voir avec le droit. Pour justifier cette pratique constante et les mesures de légitime défense, le représentant du Japon a dit :

Lorsqu'il s'agit de trouver une solution pour une question de cette envergure, on ne peut ni ne doit attacher une trop grande importance aux considérations doctrinales et à des possibilités théoriques. Il faut tenir le plus large compte de la réalité pratique et politique de la situation.

Cela veut dire qu'il ne faut pas s'en tenir à la lettre du Pacte. Cependant, deux jours plus tard, le représentant du Japon combat sa propre thèse et, invoquant la lettre du Pacte, soulève toute espèce d'objections juridiques et constitutionnelles à la participation des Etats-Unis d'Amérique aux travaux du Conseil... Enfin, on peut se demander ce que vaut une discussion juridique pendant que dure et se prolonge une occupation militaire qui viole les articles mêmes du Pacte en discussion. Laissons donc de côté les vaines contestations juridiques pour considérer le jeu des forces et les faits connus.

Le Japon a rendu en Mandchourie des services incontestés, qu'il s'est fait payer un bon prix, comme il est naturel. Des millions de Chinois viennent chercher leur pain dans cette région, naguère encore peu peuplée, que le Japon a largement contribué à mettre en valeur. Mais le Japon a constaté que, contrairement à son attente, la Mandchourie n'était pas une terre de peuplement pour son excédent de population, que sa politique de séparatisme avait échoué, que les immigrants chinois affluaient de plus en plus nombreux et que la Chine cher-

chait à revenir sur les concessions qui lui avaient été arrachées pendant la longue et trouble période de résolution. C'est l'échec de la Conférence avec Tchang Hsue Liang, en janvier 1931, qui semble avoir définitivement montré qu'il fallait renoncer à voir la Mandchourie se détacher de la Chine et proclamer son indépendance. Le Japon va-t-il perdre le bénéfice d'efforts persévérants et d'une situation acquise? Si la Chine est forte, elle revendique l'intégrité de ses droits souverains; si elle est faible, elle risque d'entraîner la Mandchourie dans son chaos. Pour le moment elle semble épuisée par la guerre civile et le désastre de l'inondation, et l'attention des gouvernements est accaparée par la crise mondiale : le moment est favorable. Au cours de l'été, un général à poigne est nommé gouverneur en Corée, un ancien ministre des Affaires étrangères est placé à la tête du Sud-Mandchourien. Les dispositions sont prises. A l'heure mathématique, le 18 septembre 1931, l'offensive se déclenche.

II

Les composantes japonaises ont donc cette résultante. Quelles forces chinoises et autres lui sont opposées? Les gens qui passent pour compétents ne sont pas d'accord sur la Chine. Les experts et techniciens donnent des avis contradictoires. Les voyageurs rapportent des impressions de voyage, des récits tragiques ou pittoresques. Les uns et les autres entraînent le lecteur à leur suite dans le dédale des provinces désorganisées par la guerre civile. On n'y comprend rien. Tel témoin est prisonnier d'intérêts financiers, tel autre d'intérêts religieux. On se perd dans une infinité de détails. Les vues d'ensemble échappent complètement.

Le mot qui revient le plus souvent sous la plume des auteurs est le mot décomposition. La Chine, dit-on, est

en pleine décomposition. Elle est incapable de mettre de l'ordre dans ses affaires et de se gouverner elle-même. Tel est aussi l'avis des gouvernements qui ont sur place des représentants officiels et des mandataires officieux. En conséquence, chacun cherche à tirer profit du chaos chinois pour obtenir des concessions et des privilèges, faire des affaires fructueuses et, dans ce dessein, soutient tel parti momentanément au pouvoir ou tel parti d'opposition, tel ou tel général. On sait comment les choses se passent, bien que les tractations ne se fassent pas au grand jour et puissent à tout moment être démenties. Les gouvernements étrangers payent. En effet, on a vu souvent, depuis vingt ans, des généraux chinois lever des armées, les entretenir, leur fournir des armes et des munitions : il faut bien que l'argent vienne de quelque part et, au total, c'est toujours la Chine qui fait les frais de ces aventures. Dans un cas typique, les représentants des gouvernements ont été pris la main dans le sac. Ils avaient institué un Consortium pour réorganiser la Chine. Une des conditions posées par le Consortium, c'est que la Chine achèterait des armes, ce qui en dit long sur l'esprit qui animait les Puissances. Le Parlement chinois refusa de signer l'emprunt qu'on voulait lui imposer, mais l'homme qui avait su gagner la confiance de la dynastie moribonde et des Puissances, et qui devait dans la suite trahir tout le monde, signa et empocha l'argent. Yuen Che Kai était un aventurier de grand style. Avec l'argent du Consortium, c'est-à-dire des Puissances, il acheta des généraux et fit massacrer quelque 30.000 patriotes : on les appelait alors, dans les légations, des rebelles.

Dans ce grand et sanglant désordre de la Chine on n'oubliait qu'une chose, c'est qu'il y avait eu une Révolution. Par intérêt, par aveuglement, ou parce qu'ils étaient trop mêlés aux événements, les gens des légations, les hommes d'affaires, les touristes et même les

missionnaires ne voyaient pas le grand fait nouveau, à savoir qu'une République chinoise venait de succéder à un Empire aussi vieux que le monde. Or, le monde ne s'est pas fait en un jour. Il semble qu'on ait oublié combien de temps il fallut à la Révolution française pour émerger du chaos et comment s'est faite la Révolution russe. Il semble aussi qu'on perde de vue les dimensions de la Chine.

La Révolution chinoise a commencé dans des sociétés secrètes. Elle a éclaté en 1911 à propos d'une concession de chemin de fer à des étrangers. La puissance du mouvement est prouvée par le fait que quinze provinces sur dix-huit entrèrent en révolte. Le mouvement partit du grand port de Canton, comme la Révolution allemande puis la russe commencèrent chez les marins de la Mer du Nord et de la Baltique. Le mouvement s'étendit rapidement du Sud au Nord. Les élections donnèrent une majorité écrasante au Kuo Ming Tang, contrairement à toutes les prévisions des légations, des hommes d'affaires et des gouvernements étrangers. Depuis 1912 jusqu'à aujourd'hui, à travers des vicissitudes inouïes, à travers les épidémies de typhus, les tremblements de terre, la famine, l'inondation et la guerre civile, la République chinoise avance comme un fleuve lent irrésistible. Elle a eu ses héros, ses profiteurs, ses martyrs et sa canaille. Elle a commis des erreurs et des crimes. Elle a été arrêtée, refoulée, elle s'est toujours remise en marche avec une ténacité, une continuité et une foi qui lui ouvrent toutes grandes les perspectives de l'avenir.

L'Europe, le Japon, l'Amérique, le monde entier a misé contre la Révolution nationale, partie de Canton, croyant ou feignant de croire qu'elle était un vaste épisode asiatique de la Révolution russe, qu'elle était xénophobe et bolchéviste. C'était une erreur, peut-être volontaire en partie, fondée sur des apparences trompeuses. Des actes de violence ont été commis contre des étrangers, mais

d'une manière générale on peut dire que ce fut souvent, sinon presque toujours, en réponse à des provocations. Si la Révolution chinoise avait été xénophobe, pourquoi aurait-elle fait des distinctions, pourquoi s'en serait-elle prise à l'Angleterre et jamais à la France? A-t-on oublié en France que les xénophobes chinois ont acclamé M. de Martel? Quant aux Soviets, ils ont naturellement utilisé les mouvements d'hostilité contre les étrangers, surtout contre les Britanniques, pour leur propagande. De son côté, abandonné par tout le monde, Sun Yat Sen a utilisé le concours soviétique pour organiser et instruire son armée. Mais quand les Soviets voulurent pousser leur avantage et fomenter des troubles, le gouvernement révolutionnaire chinois rompit avec eux. Il n'y eut jamais de parti communiste chinois. Les bolchévisants chinois ne formèrent jamais que l'aile extrême du Kuo Ming Tang. Considérée dans son ensemble, la Révolution chinoise n'a jamais eu un caractère de revendication prolétarienne et sociale. Quelques épisodes bolchévistes ne l'ont pas fait dévier de sa ligne nationale. En pleine guerre civile, la sagesse chinoise l'a emporté.

Pendant une dizaine d'années, de 1915 à 1926, on a pu douter de l'issue de la Révolution. La guerre civile dévastait les provinces et le parti national révolutionnaire, faute d'armée, en était réduit à passer des accords avec des généraux suspects. C'est le moment qu'a choisi le Japon pour envoyer son ultimatum du 7 mai 1915, le moment dont profitèrent les Puissances pour dépecer le corps de la Chine par l'intermédiaire du Consortium. Car, personne à l'heure décisive où un peuple cherchait à se dégager de l'étreinte étrangère et à renaître à la vie nationale, personne en Europe ne croyait en lui. Les diplomates, les ministres et leurs conseillers, les gens informés, ceux qui ont mission de savoir, de comprendre, de prévoir, tous ces gens ne comprenaient rien ou ne voulaient rien comprendre au grand fait nouveau et les

hommes de la Révolution nationale faisaient dans le monde figure de rebelles et de bandits. Mais, dès que la Révolution nationale eut son armée qui se mit en marche vers le Nord, l'étranger commença à ouvrir les yeux. L'Angleterre avoua qu'elle s'était trompée. On vit alors le front commun des Puissances se disloquer : avance des Japonais et des Soviets en Mongolie, en Mandchourie. Les quatre années qui vont de 1926 à 1930 sont l'histoire de l'unification. Une à une les provinces se rallient. La Révolution a repris son cours national vers l'unité. Suivant l'exemple de son père, le jeune Tchang Hsue Liang repousse les offres japonaises et fait rentrer la Mandchourie dans la cause commune. En septembre 1931, la Chine est élue membre du Conseil de la Société des Nations par 48 voix sur 50 votants.

Telle est la force chinoise qui s'oppose à la force japonaise. Les deux forces cherchent en Mandchourie leur point d'équilibre. Que va-t-il se passer maintenant? Il ne faut pas permettre aux souvenirs du passé d'obscurcir l'avenir. Beaucoup de gens s'imaginent que la Chine est à jamais incapable de faire respecter l'autorité d'un gouvernement central sur un territoire vaste comme un continent, qu'elle doit nécessairement subir une influence étrangère, qu'elle sera japonisée ou bolchévisée, et suivant leurs préférences ou leurs intérêts ils penchent dans un sens ou dans l'autre. C'est sur ces imaginations compliquées de calculs d'intérêt à courte vue que s'échafaude toute espèce de systèmes politiques. Or, le peuple chinois vient, pendant vingt années de révolution, de montrer de quel métal il est fait. Une tâche énorme d'organisation intérieure l'attend. Il pourra y avoir des divisions, des dissidences, des hauts et des bas; une chose semble désormais assurée, c'est que la Chine sera chinoise. Mais, si le temps travaille pour elle, elle est présentement engagée dans un conflit qui, dans l'état actuel des choses, rappelle la lutte du pot de terre contre le

pot de fer. C'est en ce point qu'intervient la Société des Nations.

III

La plupart des hommes sont ainsi faits que, brûlant les étapes, ils sautent aux conclusions. Leur siège est fait d'avance. D'avance ils disent que la S. D. N. n'est bonne à rien ou, au contraire, que sans son intervention les choses eussent tourné beaucoup plus mal. Ces contestations présentent peu d'intérêt et sont sans issue. Il vaut mieux tâcher de voir comment les choses se passent en s'en tenant à ce qu'on voit, à ce qu'on sait. Or, à diverses reprises, depuis une quarantaine d'années, les Puissances ont eu à prendre des décisions en commun à l'égard de la Chine, du Japon et de l'Extrême-Orient. La S. D. N. n'existait pas encore, du moins dans sa forme actuelle. Il existait déjà, cependant, des associations de Puissances qui s'entendaient pour une action commune et ces associations obéissaient aux mêmes mobiles, poursuivaient le même dessein que la S. D. N. d'aujourd'hui. Alors, comme aujourd'hui il s'agissait de maintenir ou de rétablir l'équilibre compromis ou menacé sur un point du globe. C'est ainsi que le Japon, à diverses reprises, comme on a vu, s'étant heurté à une résistance internationale, a été obligé de faire machine en arrière et de marquer un temps d'arrêt. Ce qui vient de se passer par l'intermédiaire de la S. D. N. est donc déjà arrivé alors que la S. D. N. n'existait pas encore.

Il y a cependant un fait nouveau : c'est que les Puissances ne forment plus à la seule convenance de quelques-unes des associations passagères, mais qu'elles sont liées entre elles par un Pacte. Oh! le Pacte, dit-on, on sait bien qu'il est en papier. Nous ne disons pas qu'on ne s'est jamais assis dessus, ni qu'on ne s'assiéra jamais dessus à l'avenir. Mais, en attendant, il existe et il gêne beaucoup d'ambitions envahissantes, car il est plus dif-

ficile aujourd'hui pour les Puissances de se dérober à l'application du Pacte qu'autrefois de faire cavalier seul ou bande à part. Bon gré mal gré il faut s'asseoir à la table du Conseil, exprimer un avis et voter. Et il est symétriquement plus facile pour un Etat de faire entendre sa voix quand il appelle au secours, quoique la S. D. N. ait traversé des crises de surdité alarmantes. Ces choses doivent être dites parce qu'elles sont vraies, mais cette assez belle médaille a un revers qu'on cherche souvent à escamoter : une association de Puissances qui se forme pour une action concertée manifeste sa volonté avec plus d'énergie qu'une société très nombreuse qui se met en mouvement avec lenteur, parfois avec répugnance.

Dans le cas présent, l'appel de la Chine a été entendu. Le Japon a fait tout ce qu'il a pu pour rester en tête à tête avec la Chine. Poliment le Conseil a passé outre. Ensuite, le Japon a fait ce qu'il a pu pour écarter les Etats-Unis du débat. Le Conseil a passé outre. Enfin, le Japon a fait ce qu'il a pu pour s'opposer à l'envoi d'une Commission d'enquête. Le Conseil a passé outre. Ce sont là des résultats tangibles. Le Japon s'est heurté à une résistance internationale, il a dû s'incliner. Mais sur un point, à vrai dire essentiel, il n'a pas cédé. En effet, le Conseil de la S. D. N. n'a pas pu obtenir le retrait immédiat et sans condition des troupes d'occupation japonaises, ce qui a permis au représentant de la Chine de prononcer les paroles suivantes :

Si les efforts combinés des Etats-Unis et des Membres de la Société des Nations ne suffisent pas, au bout de cinq semaines, à libérer le territoire d'un Etat membre, également signataire du Pacte de Paris, c'est qu'il y a peut-être un défaut insoupçonné jusqu'ici dans les rouages de la paix ou, de la part des nations civilisées, un manque de détermination de rendre ces rouages efficaces. Point n'est besoin de signaler que si un tel soupçon prenait racine, il en résulterait,

en ce qui concerne l'œuvre future du désarmement et la coopération américaine avec la Société des Nations, des conséquences que nous déplorerions tous.

Il y a un enseignement pour tout le monde dans cette affaire de Mandchourie. L'exemple du Japon a montré qu'un peuple résolu peut braver dans une certaine mesure l'assemblée des nations, mais qu'il ne peut pas pousser sa force au delà d'une certaine limite. L'exemple de la Chine a montré qu'un peuple commence à se faire respecter le jour où il est en mesure de faire lui-même quelque chose pour sa propre défense. L'attitude de la S. D. N. a montré que son service d'information est mal fait, que l'opinion publique est facile à égarer, qu'il est difficile de définir l'agresseur, que le bon droit est une force avec laquelle il faut compter mais ne suffit pas à faire triompher une cause, qu'il y a encore des traités secrets qui expliquent en partie le « manque de résolution » des nations civilisées.

Le conflit sino-japonais est loin d'être terminé, puisque c'est le statut de la Mandchourie qui est en question. Le point d'équilibre n'est pas encore trouvé entre les résultantes chinoise et japonaise. Mais la Chine a réussi à intéresser à son sort la communauté des nations. Si elle justifie la confiance qu'on lui a témoignée, le temps travaille pour elle.

FLORIAN DELHORBE.

UN DISPENSATEUR DE L'ABSOLU

JOSEPH MARIA HOENÉ-WRONSKI

—

Le 1er août 1834 Balzac écrit à Mme Hanska :

Je dois voir ce soir un illustre Polonais, Wronski, grand mathématicien, grand mystique, grand mécanicien, mais dont la conduite a des irrégularités que les gens de justice nomment des friponneries et qui, vues de près, sont les effets d'une misère épouvantable et d'un génie si supérieur qu'on ne saurait lui en vouloir. C'est, dit-on, la plus forte tête de l'Europe (1).

Cette formule à la fois sévère et généreuse semble bien résumer, non seulement l'opinion de Balzac sur le fondateur du nouveau messianisme, mais aussi celle des lecteurs français du philosophe-mathématicien. La personnalité de Wronski a laissé d'ailleurs d'autres traces dans la correspondance et dans l'œuvre de Balzac. Sans parler de la *Recherche de l'Absolu* (1834), si manifestement influencée sinon inspirée par le souvenir de Wronski (2), on trouve dans les *Martyrs ignorés* (3) une sorte de notation impressionniste sur la personnalité du philosophe :

Lithuanien, lieu de naissance et âge inconnus. Mathématicien, chimiste et inventeur, sans domicile connu, consommant beaucoup. Un air grave qui prête au sournois, un front beau comme celui qu'on prête à Homère, à Hippocrate, à Rabelais, à Shakespeare, à tous les grands hommes desquels il

(1) H. de Balzac, *Lettres à l'Etrangère.*
(2) Cf. Fernand Baldensperger, *Orientations étrangères chez Honoré de Balzac*, Paris, Champion 1927, pp. 243-245.
(3) H. de Balzac, *Œuvres complètes*, Paris, Calmann-Lévy, vol. XX, pp. 352 et suivantes.

n'existe pas de portrait authentique; le teint blafard des hommes du Nord, corpulence de taureau. Mise peu soignée, cravate noire légèrement huilée par un long usage, voire même écorchée par la barbe. Aspect grandiose, manières polies. Des yeux bleus où se peint la résignation de l'homme méconnu, persécuté. Très en guerre avec l'Institut, admirant Geoffroy Saint-Hilaire et le proclamant supérieur à Cuvier. Pris par les uns pour un grand génie et par les autres pour un fin blagueur. Soupçonné d'avoir des fantaisies coûteuses. Respectueusement accueilli par Physidor et Phantasma, par le Libraire, par *tutti quanti* qui payent sa consommation sans qu'il s'en aperçoive. Espèce de Grand Lama, mais si véritablement philosophe qu'il est au-dessus des compliments vulgaires : enfin un Socrate moderne qui n'aura pas de Platon. Belle voix de baryton (4).

A deux ou trois détails près ce portrait si suggestif de Grodninski (5) semble rendre fort bien la complexe réalité du modèle.

Balzac n'était pas le seul en France à subir le charme de cette étrange phosphorescence de la « génialité » de Wronski. Une longue suite d'admirateurs fervents, mais aussi d'adversaires farouches du philosophe se perpétue jusqu'à nos jours. Sans parler de ses disciples, biographes ou commentateurs polonais, tels qu'un Léonard Niedzwiecki, un Antoine Bukaty (6) et, de notre temps, le mathématicien S. Dickstein; le grand « serviteur du Beau » Zenon Przesmycki, son biographe le plus averti et son admirateur aussi impartial que fervent; tels enfin que Paulin Chomicz, Joseph Jankowski, fondateurs et ani-

(4) *Ibid.*, p. 353.

(5) Wronski n'est pas né en Lithuanie, comme Grodninski, mais en Posnanie.

(6) Leonard Niedzwiecki, mort en 1890, fut un « disciple muet » et fervent du philosophe, muet en ce sens qu'il n'écrivait presque pas, ne commentait ni ne critiquait son maitre, mais éditait ses œuvres et aidait à les répandre. Antoine Bukaty, par contre (1808-1876), s'efforçait de propager les idées de Wronski et de réaliser même ses inventions. Il est l'auteur d'un ouvrage paru à Paris en 1844 : *Hoene-Wronski et sa participation dans le développement définitif du savoir humain.*

mateurs dévoués de l'*Institut messianique polonais* (7), Wronski possédait et possède encore en France des partisans résolus, parfois passionnément attachés à sa mémoire, à son enseignement, à ses révélations.

Les travaux mathématiques de Wronski semblaient former comme un centre mystérieux d'attraction, pour les profanes surtout. Mais sans avoir apporté à leur auteur cet acquiescement général auquel il aspirait avec tant de frénésie, ses conceptions et découvertes mathématiques n'étaient nullement dédaignées dans le milieu des spécialistes. Combattues par les uns, admirées par les autres, elles étaient soumises çà et là à un examen plus attentif. M. S. Dickstein, biographe de Wronski et lui-même savant mathématicien de très réel mérite, signale un nombre respectable de mathématiciens de métier, tels que Sarrazin de Montferrier, Hanegraeff, Yvon de Villarceau, Charles Lagrange, Emile West, Cayley, dont les travaux « contiennent l'exposé de plusieurs méthodes proposées par Wronski (8) ». « La méthode de Furstenau pour résoudre les équations des degrés supérieurs, ajoute ce biographe, est identique à celle que proposa Wronski quelques dizaines d'années auparavant. » Ce caractère d'anticipation semble d'ailleurs le trait commun de son œuvre. Wronski exprimait, il est vrai, ces « anticipations » d'une façon trop apodictique et avec cette fièvre éloquente sinon verbeuse qu'impose parfois la soudaineté de la découverte, mais qui exclut si souvent la simplicité élégante et la netteté rigoureuse.

(7) Cet *Institut messianique polonais* publia des traductions de Wronski et des travaux ayant nettement un caractère apologétique. A cette liste, bien incomplète, de noms, il faut ajouter celui de Joseph Ujejski, auteur d'un volume sur Wronski, intitulé *O cene absolutu* (Pour le prix de l'Absolu), et qui représente la critique la plus sérieuse et la plus sévère à la fois de Wronski et de sa philosophie. Varsovie, Gebethner et Wolff, 1925.

(8) S. Dickstein, *Sur les découvertes mathématiques de Wronski*, Bibliotheca mathematica, Journal d'histoire des mathématiques, publié par Gustaf Eneström, Stockholm, 1892, Nouv. Série, 6, p. 48. Voir également Ad. Quetelet, *Les sciences mathématiques et physiques au commencement du XIXe s.*, Bruxelles, 1867, p. 190.

Tout ce tumulte d'idées et de mots hermétiques chargés d'un sens spécifique et baignant, pour ainsi dire, dans un « style » touffu, généreux et plein à la fois de je ne sais quelle exaspérante méticulosité, devait nécessairement éloigner de Wronski la masse des « lecteurs moyens », en lui créant par contre une fidèle clientèle parmi les amateurs de l'excessif, du difficile et du complexe, parmi les esprits imaginatifs, âmes sensibles aux ondes mystérieuses de l'avenir. Dois-je nommer ici Pierre-Simon Ballanche, auteur semi-mystique de l'*Orphée* et de la *Palingénésie sociale*, qui, tout en se défendant d'être le tributaire de Wronski, témoigne pour son œuvre une haute estime philosophique (9)? Tout dernièrement encore un philosophe français, M. François Warrain, déclare dans une étude d'une haute tenue métaphysique et morale, dédiée à la mémoire de Hoene Wronski :

...Nous n'aurions pas osé entreprendre cet essai sur l'armature métaphysique si nous n'avions trouvé déjà la voie profondément frayée par un philosophe très peu connu, Hoené-Wronski (10).

D'autre part, dans le camp de l'occultisme classique, un Louis Lucas, un Ernest Britt, pour ne nommer que les plus fervents, remplissaient ou remplissent avec piété la mission de disciples et de continuateurs du philosophe

(9) Dans une lettre écrite le 8 octobre 1843 à Mme d'Hautefeuille. Voir A. Marquiset, *Ballanche et Mme d'Hautefeuille*, Paris, 1912, pp. 228-230, cité par Fernand Baldensperger dans son si suggestif article sur *Hoene-Wronski et la France intellectuelle*, Przeglad Wspolczesny (La Revue Contemporaine), Cracovie, avril 1928. Fernand Baldensperger admet d'ailleurs que Ballanche pouvait être redevable à Wronski d'une plus claire compréhension de « l'antagonisme du principe stationnaire et principe progressif », art. cit., p. 12 n. Le même savant parle de « toute une chapelle plus ou moins secrète, dont fit partie Charles Gounod » et qui est « restée fidèle au souvenir du mathématicien (Hoene-Wronski). Le père de M. Paul Bourget, ajoute M. Baldensperger, l'admirait beaucoup. Notons enfin que Flaubert cite Wronski dans l'*Education sentimentale*. Il se peut que cette citation ne soit qu'une imitation, d'ailleurs admirable, du style apodictique et solennel de Wronski.

(10) Francis Warrain, *L'Armature Métaphysique établie d'après la Loi de Création de Hoene-Wronski*, Paris, Alcan, 1925, p. 6. Au moment de terminer cet article, j'apprends que M. J. Walser, un autre fervent Wronskien, vient de publier également un volume consacré à l'auteur du Messianisme.

de l'Absolu : leur respect pour l'autorité ésotérique de Wronski semble égaler leur foi en ses révélations... Mais où les idées de Wronski semblent avoir éveillé les curiosités les plus spontanées et les admirations les plus fougueuses, c'est, je crois, dans les milieux des lettrés et des artistes, ses contemporains. Nous connaissons déjà l'aveu de Balzac, si caractéristique à cet égard. M. Baldensperger cite aussi le cas de Baudelaire qui devient un jour le lecteur assidu de Wronski et dont l'influence se fait sentir dans quelques écrits posthumes du grand poète (11). Parmi les musiciens, enfin, les théories si suggestives de Wronski ont éveillé un écho vraiment intense et durable. Si F.-J. Fétis, musicologue belge bien connu et auteur de la *Biographie universelle de Musiciens,* les combat avec fureur, le comte Camille Durutte, par contre, élève à Wronski un véritable monument d'admiration et de gratitude enthousiastes. La *Technie ou Lois générales du système harmonique*, parue en 1855, et son *Résumé élémentaire de la Technie harmonique,* publié en 1876 et dédié à Charles Gounod (12), le prouvent abondamment. Dans sa *Réponse* à Fétis le même auteur conclut avec conviction :

...Nous avons reproduit assez souvent certaines locutions de notre maître (Wronski)... pour appeler l'attention des hommes supérieurs sur la *Philosophie Absolue* qui sera aux yeux de la postérité — nous en avons la certitude — le plus beau titre du dix-neuvième siècle à la reconnaissance du genre humain (13).

(11) Article cité, pp. 18-20. Dans le même article on trouve ces mots curieux à propos de Wronski et que la *Gazette de France* avait publiés dans son numéro du 12 juin 1820 : « ...savant que la France a enlevé à la Pologne et qu'elle est bien résolue à ne pas lui rendre ». P. 7.

(12) Dans ce volumineux travail, Durutte parle du « ...canon génétique de la musique... embrassant dans sa généralité le passé et l'avenir de cet Art-Science, dont l'objet est de *corporifier l'intelligence dans les sons*, selon la profonde définition qu'en a donnée le philosophe slave Hoene-Wronski ». *Résumé élémentaire de la technie harmonique,* Paris, Gauthier-Villars, 1876, p. 17.

(13) C[te] Camille Durutte d'Ypres, *Réponse à la prétendue réfutation de son système harmonique par M. F.-J. Fétis, suivie de l'exposé du principe absolu du rythme musical et de la sanction physiologique de ce principe,*

Bravons ce risque d'être pris pour un de ces « hommes supérieurs » dont parle Durutte, et essayons de suivre avec quelque attention la vie du Maître et sa fascinante destinée intellectuelle.

§

Fils d'Antoine Hoene, architecte du dernier roi de Pologne, Stanilas-Auguste, et d'Elisabeth Bernicka, Joseph-Maria Hoene-Wronski, né le 24 août 1776 en Posnanie (à Wolsztyn), fait ses études à Varsovie à l'Ecole d'Artillerie. Jeune officier de cette arme, il prend part à la défense de Varsovie contre les armées du roi de Prusse et, commandant une batterie à Czyste (faubourg de Varsovie), s'y distingue même par un exploit méritoire. Après le troisième partage, Wronski combat pour l'indépendance de la Pologne sous les drapeaux de Kosciuszko. Fait prisonnier par les Russes le 10 octobre 1794 à Maciejowice, il devient peu après officier supérieur de l'artillerie... russe. Métamorphose troublante, en effet, et qui demanderait à être expliquée sinon justifiée... Il paraît que Wronski, très jeune alors, questionné sur les défenses de Varsovie, improvisa des plans — fort bien conçus et dessinés, — d'admirables fortifications... inexistantes. Le général en chef russe demeura songeur et faillit arrêter la marche de ses troupes victorieuses... Quand cette supercherie fut percée, Souvoroff proposa à l'officier polonais le choix suivant : être fusillé ou passer à l'état-major russe avec un grade élevé. Wronski opta pour la vie (14)... Ce récit pittoresque et dramatique correspond-il tout à fait à l'image exacte de l'aventure? Wronski, si jeune à cette époque, n'aurait-il pas cru tout

Paris, E. Mallet-Bachelier, Metz, Typographie Rousseau-Pallez, 1882, p. 21. Ajoutons, enfin, que M. Ernest Britt publie actuellement dans les *Editions Vega* un volume intitulé *La Lyre d'Apollon*, dont « la thèse est étayée — dit le prospectus — sur les plus fondamentales conceptions du grand philosophe polonais Hoene-Wronski ».

(14) Je dois ce détail à la généreuse amitié de M. Zenon Przesmycki que je prie de trouver ici mes bien affectueux remerciements.

simplement avoir accompli « jusqu'au bout » son devoir de combattant dans une armée soi-disant « insurrectionnelle » ? Aurait-il été pris dans l'engrenage de trop subtils raisonnements sur l'autorité souveraine du maître vainqueur d'une « insurrection » ? Son cas, enfin — si l'on tient compte de la morale militaire de l'époque, — était-il tellement exorbitant, tellement exceptionnel? La question semble ouverte aux conjectures (15). D'ailleurs Wronski ne s'attarde pas bien longtemps dans le service russe. En 1797 il quitte cette armée, passe en Allemagne et y étudie les mathématiques, le droit et la philosophie. En 1800 il débarque à Marseille avec l'intention de s'enrôler dans la Légion polonaise. Il l'affirme du moins. Mais les renseignements tout à fait probants manquent encore sur ce point. C'est à Marseille, en 1800 également, qu'il publie son premier opuscule connu, d'ailleurs à peu près introuvable : le *Bombardier polonais*. En 1801, paraît une esquisse sur la *Critique de la raison pure* et en 1803 la *Philosophie critique découverte par Kant*. La même année 1803 lui apporte l'événement décisif de sa vie intellectuelle et de sa vie tout court. Le 15 août, Wronski découvre l'Absolu! Il le croit du moins. Apparition brusque d'une vérité dans une extase plotinienne? Aboutissement inopiné d'un long et fastidieux raisonnement? L'un et l'autre sans doute... Suivent maintenant sept longues années d'un labeur farouche et quasi religieux... Années d'une solitude héroïque, de misère et de renoncement! En 1810, Wronski présente à l'Académie des Sciences de

(15) Kosciuszko semble ensuite avoir gardé à Wronski son entière estime. Il correspondait avec le jeune officier mathématicien et lui proposait même de devenir un diplomate, pour servir la cause de la Pologne, bien entendu : « Le général Kosciuszko promit à M. Hoene-Wronski qu'il parlerait incessamment à Lucien Bonaparte, son ami, pour lui ouvrir la carrière diplomatique, où, d'après ses vues, il pourrait travailler au rétablissement de la Pologne. » Cf. *Réforme absolue du Savoir humain*, tome III, p. XVIII. Le général Henri Dombrowski, chef de légions polonaises, écrivait également à Wronski : « Je désirerais qu'un républicain aussi brave que vous et un philosophe tel que vous se chargeât de travailler à un *Mémoire sur la nécessité de rétablir la Pologne pour le bonheur de l'Europe*. » Ibid., p. XIX.

Paris un mémoire sur la loi suprême des mathématiques. Le rapport lu à ce sujet par Lagrange et Lacroix, le 15 octobre 1810, est à la fois élogieux et critique : « ...La Classe — disent les rapporteurs — doit engager l'auteur à développer ses idées nouvelles... » L'année suivante, un autre mémoire de Wronski sur le « problème universel des mathématiques » provoque une discussion longue et acerbe. Le rapport d'Arago et de Legendre, lu le 11 novembre 1811, est sans aménité. Wronski se fâche et entreprend contre « les savants à privilèges » une polémique pleine d'acrimonie... Ceci n'entrave point sa production. Bien au contraire. Un long cortège de travaux mathématiques suit les traces de ses premières découvertes : *Introduction à la philosophie des mathématiques*, en 1811; *Résolution générale des équations dédiée à la Pologne*, en 1812; *Philosophie de l'infini*, en 1814; *Philosophie de la technie algorithimique*, en 1815; enfin *La Loi théologique du Hasard comme base de la réforme du Calcul des probabilités*, qui a pu frapper l'imagination ardente d'un Balzac (16).

Le fleuve abondant de ces travaux mathématiques, dont nous n'allons pas, certes, examiner ici la valeur (17), alimente largement les deux autres courants de l'existence intellectuelle de Wronski, celle de l'inventeur et celle du philosophe (métaphysicien, historiographe et réformateur politique). Ses polémiques intempestives dirigées contre

(16) Cf. F. Baldensperger, *Orientations étrangères chez Honoré de Balzac*, pp. 248-257 : « Si l'admiration déclarée de Balzac pour le prestigieux Polonais (Wronski) comporte — c'est l'ordinaire chez l'auteur de la *Comédie Humaine* — un autre enrichissement encore que des détails documentaires, il est légitime de lui rapporter pour une part ce qu'on pourrait appeler la *répudiation du hasard* par le grand romancier. » P. 248.

(17) Les quelques savants spécialistes que j'ai eu l'occasion de consulter sur la valeur des travaux mathématiques de Wronski m'ont répondu en général dans ce sens : connaissances très vastes quoique un peu désordonnées, grande richesse d'idées-anticipations, génie inventif, mais un certain défaut de discipline, découvertes insuffisamment mises au point, dépassées depuis longtemps par la marche conquérante de la science moderne.

la science officielle se compliquent alors de ses démêlés avec le Bureau des Longitudes de Londres, où il a présenté un modèle de « télémètre » marin et qu'il accuse avec véhémence de l'avoir dépouillé de son invention (18). Son projet de « *Rails mobiles ou Chemins de fer mouvants, prêts à être réalisés par leur application immédiate aux voitures ou chars quelconques* », anticipation saisissante des tanks modernes (19), ainsi que ses études sur l'utilisation des marées, n'ont pas justifié, hélas ! les espérances du philosophe-inventeur.

C'est la philosophie pure, sa philosophie de l'Absolu, qui va récompenser Wronski — matériellement du moins — des innombrables déconvenues que lui ont valu ses découvertes de mathématicien et de technicien. Au courant de l'année 1812, un de ses amis, Philippe Girard, lui présente à Marseille un riche banquier niçois avide de « connaître », décidé à « apprendre » et prédisposé visiblement à un vague occultisme scientifique. C'est un nommé Arson, dont le fameux procès vaudra à Wronski plus de célébrité — bien équivoque et tapageuse il est vrai — que ne lui en ont apporté jusqu'ici tous ses travaux et découvertes. Disciple fervent, subjugué par une sorte de pouvoir magique du Maître, Arson souscrit à toutes les conditions de Wronski pour être initié au grand et terrible secret, au mystère suprême de l'Absolu ! Ces « conditions » n'ont d'ailleurs rien de mystique ni de mystérieux. Ce sont des traites, des obligations diverses pour une somme fort respectable pour l'époque et un peu lourde, convenons-en, pour le brave banquier ni-

(18) Wronski écrit à ce propos : *Trois lettres à Sir Humphrey Davy sur l'imposture publique des savants à privilège*, Londres, mars 1822 ; *Pétition au Parlement britannique sur la spoliation d'un savant étranger par le Bureau des Longitudes de Londres*, Londres, mars 1822.

(19) M. Antoine Bukaty, nommé plus haut, ingénieur, ancien élève des Ponts et Chaussées, disciple-continuateur de Wronski, a perfectionné l'invention de Wronski en créant un « char à vapeur armé de canons » et dont le modèle fut essayé, parait-il, aux Champs-Elysées. En 1867, Bukaty a offert gracieusement son invention à Napoléon III.

çois (20). Il s'en aperçoit avec le temps et essaye de se libérer de l'emprise « surnaturelle » de Wronski, ainsi que de ses excessives exigences pécuniaires. En vain, ou peu s'en faut! Wronski triomphe, en effet, d'Arson, et en tant que débiteur et en tant que maître dispensateur des vérités dont le charme ne cesse d'opérer sur le pauvre initié... Car cette initiation ou « révélation de l'Absolu » a bel et bien eu lieu : le 9 octobre 1814, à Saint-Cloud!... Le maître et le disciple l'affirment avec une égale candeur. Bien plus. Au milieu des plus âpres luttes et controverses, Arson n'a jamais voulu nier le fait, comme, d'autre part, il ne s'est jamais décidé à trahir (révéler publiquement) l'auguste secret. L'énigme de cette initiation présente sans doute le point le plus fascinant, sinon le plus romanesque de l'affaire Arson-Wronski. Mais ce procès extraordinaire nous révèle en même temps un trait bien « romantique » du caractère de Wronski, un trait qui semble être en corrélation avec son appétit de l'absolu... Les perspicaces auteurs du premier rapport académique sur le mémoire de Wronski s'en sont déjà aperçu :

> ...Ce qui a frappé vos commissaires (Lagrange et Lacroix) dans les mémoires de l'auteur (Wronski), c'est qu'il tire de sa formule toutes celles que l'on connaît pour le développement des fonctions et qu'elles ne sont que des cas très particuliers (22).

A cette tendance profonde chez le mathématicien vers

(20) J. Ujejski évalue la somme totale payée à Wronski par Arson « pour le prix de l'Absolu » à 108.615 francs, ce qui ferait aujourd'hui quelque 7 à 800.000 francs, au bas mot. Cf. *O cene absolutu*, p. 17.

(21) Ce procès a eu un grand retentissement. Le *Journal des Débats* du 28 juillet 1919 écrit à ce propos : « Le procès le plus bizarre, le plus extraordinaire qui ait jamais retenti devant les tribunaux », cité par E. Baldensperger, art. cité, p. 9. Par une coïncidence vraiment prodigieuse, c'est le fameux baron d'Eckstein qui y remplissait la fouction du juge. Ajoutons que les « Martinistes » de l'époque s'intéressaient vivement à cette affaire, promettant à Arson leur appui et... la victoire. Cf. Auguste Viatte, *Les Sources occultes du romantisme*, Paris, Champion, 1928, II, pp. 258 et 260.

(22) Cf. S. Dickstein, op. cit., Bib. math., Nouvelle série, 8, 1894, p. 53.

la généralité et l'universalité correspond chez l'homme dans la vie pratique un penchant naturel aux solutions extrêmes, radicales et démesurées. Voir grand! Voir, — mais aussi concevoir, vivre et sentir — immensément, telles semblent être la « virtualité constante » de son tempérament et la règle intérieure de sa conduite. Après sa miraculeuse rencontre avec Arson en effet, s'il l'eût voulu, Wronski aurait pu vivre confortablement et sans préoccupation d'ordre pécuniaire. Mais à peine tiré, selon le mot de Balzac, d'une « misère épouvantable », le démon du luxe le possède. La rupture et le procès avec Arson, suivis d'un cortège interminable d'ennuis, ne semblent être que le résultat de cette « démesure ». A ce philosophe de l'Absolu la simple « sagesse » manqua. Le « cas Arson » n'est pas d'ailleurs unique dans sa vie. Ecarté du milieu des « savants à privilèges », ne pouvant compter sur le grand nombre des lecteurs, gagnant avec peine quelque argent comme professeur (privé) de mathématiques, Wronski est en quelque sorte condamné à vivre, à construire les modèles de ses inventions et à publier ses travaux aux frais de riches disciples ou d'opulents mécènes... Après Arson il trouve un fidèle appui auprès d'Edmond Thayer, partisan et même parent éloigné du futur Napoléon III. Cette amitié dura depuis 1836 jusqu'à 1849. Les biographes polonais de Wronski citent également un certain Paitre, qui apporta une aide matérielle importante à la mise au point des inventions de Wronski. Mais cette coopération d'ordre financier se termine par un procès. Depuis 1850 environ, Wronski trouve enfin un disciple enthousiaste et à la fois un ami généreux en la personne du comte Camille Durutte, compositeur et ingénieur, et qui gardera toujours à son maître une fidélité bien précieuse (23). D'autre part l'auteur du Messianisme ne se lasse jamais d'adresser ses multiples écrits, « épitres » et « appels » à tous les puissants de la terre : au

(23) Cf. J. Ujejski, op. cit., pp. 146-147.

pape, à Napoléon, au Tsar, au roi Louis-Philippe, aux ministres français, au prince Czartoryski enfin... (24) Et nous savons qu'il est protégé ou secouru tantôt par l'ambassade russe, tantôt par quelques magnats polonais, un Dzialynski, un Oginski par exemple (25), sans oublier le prince Czartoryski, chef généreux de l'émigration polonaise après 1831.

Au soir de sa vie laborieuse et tourmentée, Wronski semble de plus en plus rentrer dans l'orbite de la nouvelle (celle de 1831) émigration polonaise. Le 15 avril 1853, il veut organiser et faire lui-même à la Bibliothèque Polonaise une série de conférences sur les sujets les plus divers (26). Ce projet ne se réalisera pas. Le 9 août de la même année Wronski meurt au milieu de difficultés matérielles et de soucis quotidiens, en plein essor de sa passion lucide et tenace pour la vérité éternelle, la vérité absolue...

La gloire de Wronski, dispensateur de l'Absolu, s'étend désormais sourdement, lourdement. La veuve du philosophe, sa fille adoptive, Bathilde Conseillant, quelques disciples polonais et français y contribuent avec piété. En 1889 (le 15 août) une *Association Messianique internationale* se fonde à la Bibliothèque Polonaise de Paris,

(24) On a beaucoup reproché et on reproche encore à Wronski ses « démarches insolites ». Je crois que sa conception « antinomique de l'époque où il vivait et surtout le caractère universel de sa doctrine qui devait résoudre, harmoniser toutes les contradictions de son temps, expliquent sinon justifient cet éclectisme en apparence si hasardeux. En condamnant l'époque dont il éprouvait le désordre et les « effroyables antinomies », Wronski se sentait placé pour ainsi dire à *égale distance morale* de tous les partis et de toutes les opinions, même les plus divergentes. Il les confondait donc tous dans une égale réprobation ou dans la même compassion indulgente, si l'on veut. Et puis, la foi sans limites dans la portée de son œuvre et de sa mission ne devait-elle pas primer chez Wronski toutes ces considérations accessoires?

(25) Maleszewski, économiste polonais émigré en France après le désastre des partages, signale le fait dans son journal en novembre 1910. Cet extrait du journal de Maleszewski m'a été aimablement communiqué par M. S. Grodek.

(26) Dans une lettre adressée au prince Czartoryski que conserve la Bibliothèque polonaise. La réponse de la Bibliothèque, écrite en juin, décline poliment la proposition de Wronski.

ayant pour but « la réalisation de la vérité parmi les hommes (27). L'article 3 des statuts proclame :

L'Association admet que la doctrine du Messianisme créée par Hoëne-Wronski fonde la Vérité sur la terre et que tout ce qui est contraire aux principes de cette doctrine n'est qu'erreur ou perversité.

Et dans l'article 35 nous lisons :

L'Association célèbre publiquement 1° l'Anniversaire de la mort de Wronski (9 août), 2° celui de sa naissance (24 août), 3° l'anniversaire de la découverte de l'Absolu et celui de la fondation de l'Association le 15 août.

Aux hommes nés en ce mois, certains astrologues prédisent — paraît-il — les grandes passions, l'héroïsme, le génie ou la folie... Il est vrai, d'autre part, que : *Astra inclinant non necessitant...*

§

La passion frénétique de Wronski ne réside-t-elle pas avant tout en cette fidélité incorruptible à sa propre destinée intellectuelle? En tout cas, ni le procès contre Arson, ni d'autres péripéties et difficultés de l'existence ne troublent aucunement sa marche souveraine. Avec une sombre ardeur que n'apaise ni l'âge ni l'accueil plutôt distrait des lecteurs, Wronski multiplie ses travaux, ses appels et ses épîtres. *Le Sphinx ou la Nomothétique schelienne* (1818), *Epitre au Pape* (1827), *Le Prodrome du Messianisme* (1831), *Messianisme, union finale de la philosophie et de la religion constituant la Philosophie absolue* (tome II), *Métapolitique messianique* (1839), *Le Destin de la France, de l'Allemagne et de la Russie comme Pro-*

(27) L'article 15 des statuts énumère 9 membres fondateurs : L. Niedzwiecki, président et représentant la langue polonaise, J. Ed. Croegaert, secrétaire général (langue néerlandaise), H. Pinet, trésorier (langue française), L. Littmanson (l. suédoise), Dr Toffoletto (l. italienne), Gaspard Ribeiro de Sottomajor (l. portugaise), H. Polotsky (l. russe), S. Dickstein (l. allemande), Emile West (l. anglaise). Voir Mns. de la Bibl. Pol., dossier de Hoëne-Wronski.

légomènes du Messianisme (1843), *La Réforme absolue du Savoir humain* (trois grands volumes) (en 1847), *Le Secret politique de Napoléon; Epître à Son Altesse le Prince Czartoryski sur la Destinée de la Pologne et généralement des nations slaves* (1848), toute cette théorie d'œuvres et d'opuscules aux titres en apparence prétentieux ou hermétiques semble marquer une direction constante, une *voie* et en même temps une *fin*.

Le modeste dessein de cet article nous dispense de suivre pas à pas le philosophe dans son pèlerinage si ardu. Bornons-nous à en signaler quelques étapes qui puissent intéresser la présente exploration biographique et littéraire.

Si l'on se souvient que la « découverte de l'absolu » (15 août 1803) coïncide presque chez Wronski avec la publication de son étude sur Kant (28), il ne serait pas téméraire d'y voir une indication précieuse sinon pour dévoiler — tant s'en faut — le « grand secret », du moins pour déterminer les conditions intellectuelles de cette « révélation ». C'est en étudiant et en interprétant Kant et ses deux disciples, Fichte et Schelling, que Wronski prépare en quelque sorte la « découverte » ou l'illumination du 15 août 1803. La préface de son étude sur la *Philosophie critique* contient de curieuses confidences à cet égard. Après avoir discuté les points de vue de Fichte et de Schelling, Wronski constate :

> Malgré ces nouveaux efforts, malgré l'unité systématique que Schelling et Fichte paraissent atteindre dans leurs doctrines, un certain scepticisme, subtil à la vérité, règne encore parmi plusieurs philosophes (29).

Le désir d'éliminer ce scepticisme impose à Wronski

(28) J. Hohne, *Philosophie critique découverte par Kant, fondée sur le dernier principe du Savoir*, Marseille, Impr. d'Elisabeth Martin sur le Cours, An XI (1803).

(29) *Phil. crit. découverte par Kant*, p. IV.

la recherche de ce « dernier » (ou plutôt « premier (30) ») principe du savoir humain qui doit contenir, selon lui : 1) le maximum possible de certitude; 2) la plus grande valeur objective; 3) une généralité infinie; 4) une dignité intrinsèque parce qu'il doit fonder la dignité de la morale... « Tout cela, ajoute Wronski, manque dans le principe de Fichte (31). » Puis il déclare :

Alors les voies qu'on pourrait prendre pour le trouver (trouver le principe) sont par rapport à sa valeur indifférents; et dussent-elles être *illégitimes*, ce principe, une fois trouvé, n'en sera pas moins valide : il aura sa valeur, comme dernier principe, par lui-même, par son essence et non par la méthode qu'on aurait employée pour le chercher (32).

Précieux aveu, que complète encore cette remarque sur la possibilité de l'exclusion du doute, « ...lorsque la *conviction* par rapport à ce qui est en question est *infinie*, ou bien si l'on veut lorsqu'elle est *divine;* et pourquoi ce degré de conviction ne pourrait-il nous être accordé! (33) » Cette exclamation ne se rapporte-t-elle pas à une expérience vécue? En effet, après avoir parlé du système de Schelling, Wronski confesse :

...Telle était la manière dont j'envisageais le dernier principe du savoir humain... longtemps avant d'avoir où le rechercher soi-même. Ce ne fut que lorsque je réfléchis sur *la Hardiesse et la Félicité* avec lesquelles l'homme s'élève hypothétiquement à cette hauteur, que je conçus une idée plus positive de la possibilité de ce principe, et que je m'enhardis à le rechercher. Je partis du *fait* reconnu généralement. A est A, ou bien A = A; le même dont était parti Fichte, ayant en vue la même recherche. Une analyse rigoureuse, différente

(30) Sur l'exemplaire de la *Phil. Crit. découv. par Kant* qui lui appartenait, Wronski remplaça dans le titre le mot « dernier » par le mot « premier »; cf. M. Straszewski, J. M. Hoëné-Wronski dans *Polska Filozofia Narodowa* (*La philosophie nationale polonaise*), Cracovie, Gebethner et Wolff, 1921, p. 85.

(31) *Phil. Crit.*, p. VII.

(32) Ibid., p. VIII.

(33) *Phil. Crit.*, op. cit., p. X.

de celle de Fichte que je savais être *illégitime* (34) me conduisit à une idée dont l'objet, au premier aspect, me parut porter le caractère de dernier principe de tout savoir. Plus j'en examinais la nature, plus j'étais convaincu de sa validité : je reconnais que cette idée contient, à côté d'une *certitude infinie, tout ce qu'il y a à savoir;* elle contient la base d'un savoir *infini* ou bien, si l'on veut, d'un savoir *divin* (35).

Nous voilà à peu près initiés non pas certes au grand mystère de l'absolu, mais au mode ou, si l'on préfère, aux conditions psychiques et intellectuelles de la découverte du 15 août 1803. « Savoir infini », « Savoir divin », « l'impossibilité absolue de tout scepticisme », « le plus haut degré de certitude », toutes ces expressions semblent indiquer que la découverte du 15 août 1803 jaillit dans un éclair d'illumination : voie irrationnelle, c'est-à-dire « illégitime » du point de vue de la méthode rationnelle de philosophie, comme le semble comprendre Wronski lui-même. Mais ce jaillissement du « dernier (premier) principe de tout savoir (36) » s'est produit chez Wronski à l'époque de ses contacts les plus enthousiastes avec la philosophie critique de Kant et avec la pensée de Fichte et de Schelling. Suivant pas à pas la ligne de ces contacts, on semble même pouvoir s'approcher quelque peu de cette demeure mystérieuse où réside l'Absolu de Wronski.

(34) Le mot « illégitime » semble plutôt se rapporter ici à l'analyse de Wronski et non à celle de Fichte. Le passage cité plus haut le fait penser du moins.

(35) *Philosophie critique découverte par Kant*, p. XV. Le passage suivant précise un peu le caractère du « principe trouvé » et souligne encore la portée qu'attribuait Wronski à sa découverte : « ...Je mis en usage, dit-il, le principe trouvé et j'eus la satisfaction de reconnaître dans notre savoir cet ordre de dépendance mutuelle, de liaison réciproque, cette unité si chère à la raison. J'eus la satisfaction de voir notre savoir philosophique s'élever sur ce principe, au plus haut degré de certitude... J'eus enfin celle de prévoir, pour l'avenir le plus reculé, l'impossibilité absolue de tout scepticisme quelque subtil qu'il puisse être. » Ibid. Avant-propos, pp. XV-XVI.

(36) En effet, le jour fatidique du 15 août 1803, Wronski assistait avec quelques amis à une représentation; c'était le jour de la fête nationale établie par Napoléon. Brusquement il quitte le spectacle au grand étonnement de ses camarades ahuris et court à la maison pour noter en hâte les résultats de sa découverte.

Le contenu de cet ouvrage, écrit-il à propos de sa *Philosophie critique* en 1803, quant à son essence, ne diffère de celui de la doctrine de Kant qu'en ce qu'il s'y trouve une base glissée dessous les derniers (les premiers) principes de ce philosophe... Cette base qui, quant à elle, porte son fondement en elle-même, affermit les derniers (les premiers) principes de Kant et leur donne quelquefois une direction différente de celle que ce philosophe leur a fait prendre et qu'il ne pouvait connaître alors (37).

Mais en quoi consiste alors cette « base glissée dessous les premiers principes » de Kant? *La Critique de la raison pure* aboutit, on le sait, au scepticisme. L'essence des choses demeure pour la raison « inconnaissable », le temps et l'espace n'étant que des formes *à priori* de l'intuition. La raison ne possède pas, en effet, des moyens pour atteindre le « *chose en soi* (l'absolu), qui n'est pas dans le temps et dans l'espace. Or Wronski n'est pas satisfait de ce rôle passif de la raison kantienne. Pour lui, comme pour Fichte et pour Schelling, il est possible de vaincre ou de dépasser le scepticisme de la *Critique de la Raison pure*. Après avoir réussi, ne serait-ce que par des « voies illégitimes », à étreindre l'absolu (la chose en soi), la raison cesse d'être cette sorte de miroir qui réfléchit seulement la réalité et elle peut désormais coopérer à sa création. « La raison, dit Wronski, étant active par elle-même... (38) » et ce mot « active », qui deviendra plus tard « créatrice », indique bien la tendance essentielle de la philosophie de Wronski. Frappé, émerveillé par la sévère grandeur de *la raison pure*, Wronski s'évertue à la vivifier par le souffle plus humain de la « *raison pratique* » « considérée comme base de la volonté (39) ». En même temps il s'évade de l'emprise souveraine du kantisme rigoureux par la porte déjà entr'ouverte (40).

(37) *Philosophie critique découverte par Kant fondée sur le dernier principe du Savoir*, p. XVII.
(38) *Phil. Crit. découverte par Kant*, p. 35.
(39) Ibid., p. 63.
(40) Par Fichte et Schelling.

Pour Fichte, en effet, la chose en soi n'est pas une entité transcendante. L'absolu, c'est le « moi » lui-même, qui crée le monde des phénomènes d'une façon inconsciente et le dompte, le subjugue ensuite grâce à une volonté libre et consciente. Pour Schelling, à cette époque de sa philosophie « négative », l'absolu c'est l'*identité des contraires,* du moi et du non-moi, entité abstraite et transcendante par rapport au « moi » et au « non-moi »; autrement dit, c'est « le neutre antérieur et supérieur à tous les contrastes ». Tout en louant Fichte, « cet homme plein de hardiesse et de sagacité qui veut embrasser, du point de vue de Kant, tout le savoir humain en le fondant presque sur un seul principe (41) », Wronski se sépare nettement de lui :

Plus je réfléchissais sur l'essence du dernier (premier) principe du savoir humain, plus je m'assurais qu'elle différait de celle du principe que Fichte pose pour base de sa doctrine (42).

Mais il se sépare aussi de Schelling, ou plutôt il a soin de formuler en quoi diffère essentiellement sa philosophie et celle de l'auteur du *Système de l'idéalisme transcendantal,* paru justement en 1800.

Je suis fort éloigné, écrit Wronski en 1803, de méconnaître le mérite des productions de M. Schelling : je déclare même que je considère sa doctrine comme placée à un degré au-dessus de celle de M. Fichte (43).

Cette infériorité n'annule pourtant pas sa préférence pour Fichte et ceci pour « des raisons, ajoute-t-il, qui ne sauraient échapper à la perspicacité de M. Schelling (44) ». Pourquoi cette « supériorité »? Pourquoi cette préférence? Sans doute Wronski préfère Fichte pour son affirmation du « primat de la raison pratique », pour la place

(41) *Phil. crit. découverte par Kant,* p. III.
(42) Ibid.
(43) Ibid., p. III.
(44) Ibid., p. III.

qu'il assigne dans son système à l'énergie créatrice, à l'acte du « moi » (*nicht Thatsache, sondern Thathandlung*), pour tout ce dynamisme de la philosophie fichtéenne, qui correspond si bien aux tendances profondes de son esprit plein de tumultueuses activités. Mais il se rend compte cependant des « limites » et des « lacunes logiques » du système de Fichte, en parlant du « cercle vicieux inévitable » que contient son dernier (premier) principe (45). Dans le système de Schelling, dit Wronski, « le cercle dont il s'agit (cercle vicieux) est à la fois et *annulé* et *non annulé*, parce que dans son dernier (premier) principe, dans l'*identité absolue posée*... la forme logique est tout à la fois séparable et inséparable de son contenu (46) ». Et il conclut dans une note :

Cette antinomie subtile dans le système de Schelling est en partie ce qui prouve... que Schelling a fait un pas de plus que Fichte (47)...

C'est cette supériorité « logique » qui permet à Wronski de « reconnaître dans le système de Schelling... comme une approximation la plus avancée que nous ayons du *Modèle* de la philosophie, mais non de la *philosophie* elle-même (48 ». Curieuse distinction ! Elle vise sans doute le caractère pour ainsi dire spectaculaire de la philosophie

(45) *Phil. crit. découverte par Kant*, p. XII. Ce cercle vicieux « dans le système du savoir, dit Wronski, résulte de ce que son dernier (premier) principe, considéré comme *connaissance* doit subir la forme logique à laquelle cependant, considéré comme dernier principe de Tout, il doit aussi servir de base ». Et l'auteur du Messianisme ajoute cette remarque profonde et révélatrice à la fois pour sa propre biographie intellectuelle : « Pour ce qui concerne ce cercle vicieux, dis-je, il ne saurait être annulé qu'en tant qu'il y aurait pour l'homme des connaissances qui se trouvent au delà de la sphère de celles qui sont soumises à la forme logique. Cette supposition paraîtra peut-être paradoxale, mais son impossibilité n'est pas prouvée; de plus, conclut Wronski en manière de confidence, ce sentiment vague qui nous porte à cette supposition paraît nous avertir de sa possibilité. » Ibid., pp. XI et XII. Plus tard Wronski dira hardiment que « la philosophie doit se trouver non seulement au-dessus de l'Erreur... mais de plus au-dessus de la Vérité qu'elle seule peut ainsi produire et établir définitivement dans ce monde ». *Prolégomènes du Messianisme*. Paris, Firmin-Didot, 1843, p. 62.

(46) *Phil. crit. découverte par Kant*, pp. XII et XIII.

(47) Ibid., p. XIII.

(48) Ibid., p. XIII.

de l'intuition intellectuelle, cet édifice grandiose, mais où la vie morale intense se dissout dans la neutralité indifférente » d'une espèce de panthéisme (49) ». C'est pourquoi quarante ans plus tard dans son curieux *Tableau hypostatique de la démarcation entre le messianisme et la récente philosophie germanique* (50), Wronski paraphrasera seulement son ancien jugement et dira que « le système de Schelling ne peut s'établir réellement que comme une *anticipation poétique* sur la philosophie absolue du Messianisme ». « Poétique », « logique » ou « dialectique », c'en est en effet une anticipation. Il suffit pour en convenir de contempler un instant la *loi de création* de Wronski et ses schemas du jeu des éléments... Elément-Etre, Elément-Savoir, Elément-Neutre — ne rappellent-ils pas, en effet, le « moi » et le « non-moi » qui retrouvent leur « identité » dans le « neutre antérieur à tous les contrastes (51 » ? Il est vrai qu'à travers le développement complexe du processus dialectique de Wronski circule une vie intense, poussée et comprimée, à la fois emportée et disciplinée par une logique régulatrice et une volonté créatrice également inexorables. Mais ce rôle essentiellement créateur du Savoir-Raison de Wronski, de même que l'immanence frappante de cette Raison par rapport au processus même de toute création, ne font-ils pas songer à l'auteur de la *Phénoménologie de l'esprit*, publiée précisément en 1807? Ainsi la raison « active » de Wronski, son interprétation et sa critique des « premiers principes » de la philosophie de Fichte et de Schelling, peut-être même toute sa mystérieuse découverte du 15 août 1803, présenteraient à certains égards une vivante anticipation du système de Hegel (52). C'est en effet sur le chemin qui mène de Kant

(49) *Phil. crit. découverte par Kant*, p. 59.
(50) *Prolégomènes du Messianisme*, pp. 161-163.
(51) Cf. *Messianisme ou réforme absolue du Savoir humain*, Paris, Firmin-Didot, 1847, pp. 596 et suiv.
(52) Wronski lui-même admet l'existence des analogies entre les principes du Messianisme et les idées de Hegel quand il affirme : « ...de nos

à Hegel, en dépassant quelque peu les positions de Fichte et de Schelling, que l'on pourrait déceler sans doute la demeure mystérieuse de l'absolu wronskien et en tout cas de sa philosophie absolue et de son *Messianisme* (53). Prenons garde cependant! Si la philosophie de Wronski s'insinue en effet parmi le vaste déploiement des systèmes issus de la grande réforme de Kant, elle n'en demeure pas moins une variété métaphysique, historiosophique et morale bien distincte, sinon entièrement autonome (54). La pensée de Wronski se développe en tout cas d'une façon indépendante en absorbant, il est vrai, toute sorte d'éléments hétérogènes qui flottent dans l'atmosphère intellectuelle et morale de son époque : depuis les grandes doctrines idéalistes allemandes, jusqu'aux initiatives les plus diverses de la « philosophie sociale » française, depuis l'héritage rationaliste du XVIIIe siècle, qu'il répudie d'ailleurs avec colère, jusqu'aux nombreuses infiltrations

jours... Hegel a aperçu plus clairement nos deux règles présentes dans ses deux principes opposés d'actualité et d'effectivité, savoir que tout ce qui est effectif est rationnel et réciproquement. » Cf. *Prolégom. du Messianisme*, p. 59. Dans un article fort intéressant, quoique injuste, sinon pour Wronski du moins à l'égard de M. F. Warrain, M. B. Gawecki relève aussi la ressemblance entre certain aspect de la « loi de création » et la dialectique de Hegel. Cette ressemblance me paraît d'ailleurs plutôt fortuite et en tout cas d'une importance secondaire. Article sur Wronski, publié dans la *Mysl Narodowa* (Pensée nationale), n°s 28 et 29 des 7 et 14 juin 1931. Ajoutons que dans ses innombrables ouvrages Wronski ne s'occupe que rarement de Hegel. Il en parle tout de même plusieurs fois.

(53) Pour M. Francis Warrain, disciple de Wronski et son interprétateur et continuateur le plus profond, l'absolu wronskien semble se ramenir à l'intuition. « L'intuition, dit-il, neutralisant le Moi et le Non-Moi, telle est la combinaison fondamentale qui lie la Raison et la Vie. » La Raison est transcendante « par rapport aux réalités relatives; l'Intuition est en quelques sorte le germe immanent de Raison qui fonde l'autonomie de la Vie ». *L'Armature Métaphysique*, p. 324.

(54) « ...Les Français, affirme Wronski, comprendront alors que le Messianisme, quoique issu de la grande réforme philosophique de l'Allemagne, n'est point une doctrine germanique, ni même une simple application de la nouvelle philosophie germanique aux intérêts politiques de la France, mais bien une doctrine entièrement indépendante... Et les Allemands comprendront à leur tour que le Messianisme, quoique produit en France, n'est pas une doctrine française qui, comme telle, viendrait à la suite du Saint-Simonisme, du fourriérisme, du communisme ou de toute autre des nombreuses rêveries auxquelles aboutit actuellement la soi-disant philosophie du dix-huitième siècle. » *Destin de la France, de l'Allemagne et de la Russie comme Prolégomènes du Messianisme*, pp. 40-41.

occultistes (55). Mais tout ce riche contenu intellectuel est ordonné, hiérarchisé, stylisé suivant quelques orientations constantes et comme pour satisfaire à une double ambition : *embrasser l'universel, construire.*

Une des plus belles prérogatives de la raison, avoue Wronski dans sa jeunesse, est d'être capable de créer un système — d'être *architectonique* (56).

C'est pour rendre peut-être « l'architecture » de son système plus puissante et plus grandiose que l'auteur du *Messianisme* a constamment recours à des formules et démonstrations mathématiques et cette « mathématisation » opiniâtre des procédés dialectiques ne semble pas être le trait le moins frappant, sinon le moins original de sa méthode à la fois complexe, abrupte jusqu'à l'hermétisme et d'apparence si rigoureuse...

Mais la tendance la plus profonde de la « philosophie absolue » ou « philosophie messianiste (57) » de Wronski réside, je crois, dans son âpre effort pour vaincre « l'opposition la plus manifeste et la plus constante » dans la tradition philosophique, « opposition... de la connaissance et de l'action, de la théorie et de la pratique (58) ». Cet énoncé du problème essentiel que se pose le « pragmatisme » contemporain pourrait servir également pour formuler la préoccupation profonde de Wronski, sa recherche d'une harmonie entre « connaître » et « agir », entre « savoir » et « créer ». L'auteur du Messianisme partageait sûrement cette foi ardente et quasi mystique de Hegel que « ... l'essence secrète de l'Univers ne connaît pas de force qui puisse résister au courage de la connais-

(55) La Kabbale par exemple.

(56) *Phil. crit. découv. par Kant*, op. cit., p. 35.

(57) Au cours de sa longue carrière Wronski change le nom de sa philosophie. Il l'appelle d'abord « critique », puis « absolue », enfin messianiste. Le nom du Messianisme n'apparaît que depuis 1831 et n'élimine jamais complètement l'appellation « absolue ».

(58) E. Duprat, *Les rapports de la connaissance et de l'action* d'après John Dewey, Revue de Métaphysique et de Morale, Octobre-Décembre 1930, p. 536.

sance » et qu' « elle va nécessairement... lui livrer ses mystères et lui apporter ses richesses (59) ». Mais cette foi devait immanquablement engendrer dans l'esprit de Wronski le problème pour lui décisif : comment utiliser ces « mystères », comment employer, dépenser ces « richesses ».

Dans sa *Réforme absolue du Savoir humain*, après avoir caractérisé une fois encore l'attitude de Kant qui « nie la vérité objective », celle qui permettrait de découvrir l'essence même des choses » (leurs noumènes) et « n'admet que la vérité subjective... celle des phénomènes », après avoir critiqué la philosophie de Schelling et Hégel et « qui suppose que la vérité existe indépendamment de la pensée et par conséquent antérieurement à la pensée » — Wronski parle nettement de « la création de la vérité » dévoilée par lui, « comme étant la forme... de l'harmonie entre l'*autothésie* et l'*autogénie*, entre ces deux éléments primordiaux de l'univers (60) »... Or cette harmonie entre la « Théorie ou Autothésie et la Technie ou Autogénie » et à la fois leur pénétration réciproque semble être en effet l'essence véritable de la *Loi de Création* de toutes les réalités. Dans son *Système architectonique absolu de l'Encyclopédie du Savoir humain* (61) Wronski applique d'ailleurs cette méthode sur toute l'étendue de l'Univers physique et moral depuis la « Création de la Cosmogénie » jusqu'à celle de la liberté.

> *Théorie ou Autothésie*, précise-t-il, ce qu'il y a de *donné* dans les dispositions créatrices de Nébuleuses primitives pour établir la Cosmogénie physique. *Technie* ou *Autogénie*; ce qu'*il a fallu faire* pour l'accomplissement des systèmes stellaires (62).

(59) La conclusion de la leçon d'ouverture de Hegel le 22 octobre 1818 à l'Université de Berlin. Cf. Rev.

(60) *Messianisme ou Réforme absolue du Savoir humain*, Paris, Firmin Didot, 1847, tome II, p. 550.

(61) Je cite d'après le manuscrit conservé à la *Bibliothèque Polonaise*.

(62) Cette définition sacramentelle se répète partout avec une pesante régularité. Citons par exemple : « Création de la Liberté. A) Théorie ou

Mais ce premier chaînon du développement harmonique de la « loi de création » n'évoque-t-il pas précisément « l'opposition constante de la théorie et de la pratique »... du « vrai immuable » et de « l'action mouvante (63) », action qui semble bondir à travers l'impossible vers la réalisation des fins absolues?... Fins absolues!... Ces fins consistent-elles d'une manière générale en cette identité du Savoir et de l'Etre, de la Raison créatrice et de la Vie (64)? Mais cette identité, cette pénétration réciproque doit, selon Wronski, apporter en même temps à « l'actuelle espèce humaine » la suprême récompense de son effort créateur et à la fois l'accomplissement nécessaire de son « auguste destin » : *immortalité*. Dans son *Apodictique messianique*, Wronski définit ainsi ce « problème universel » :

Création propre de l'homme, identification par le moyen du principe suprême Z de l'*Etre absolu* avec le *Savoir absolu* dans l'Homme pour établir son individualité absolue et pour accomplir par là son immortalité (65).

Cette attitude nettement téléologique et le rôle actif attribué au Savoir-Raison amènent Wronski à considérer l'humanité comme apte à poursuivre sa propre création en vue d'une fin qu'elle doit former elle-même de sa pro-

Autothésie; ce qu'il y a de *donné* dans l'Esprit combiné avec le principe du Monde pour établir la liberté. B) Technie ou Autogénie; ce qu'*il a fallu faire...* » Mais est-il besoin de citer encore?

(63) Cf. E. Duprat, *Les rapports de la connaissance de l'action, d'après J. Dewey*, p. 536.

(64) Cette « polarité » de la raison et de la vie et leur pénétration réciproque infinie une fois posée ne risquent-elles pas de ne réaliser à la limite de leur évolution une sorte de rationalisation absolue de l'existence?

(65) Cf. *Apodictique messianique, fondant péremptoirement la vérité sur la terre ou développement génétique de toutes réalités par la loi de création*. Œuvre posthume. Paris, au dépôt des ouvrages de l'auteur, Bd de Strasbourg, 64, 15 août 1876, p. 47. Et Wronski ajoute en terminant la phrase : « ...en opérant ainsi à l'heure de la mort cette Création propre de l'Homme à l'instar de la Création propre de Dieu ». De même, dans les *Prolégomènes du Messianisme*, p. 117, Wronski parle de l'existence indestructible et par conséquent éternelle de l'homme, cet auguste problème de la *création propre* par la solution duquel il doit, « comme être raisonnable doué d'une vitalité créatrice, se donner lui-même son immortalité au-delà de la tombe ».

pre destinée. Involontairement, on pense ici à Vico et à son principe de « l'humanité qui se crée ». Mais cette formule du philosophe italien ne semble pas avoir influencé particulièrement l'esprit de Wronski (66). Sa *loi de création*, cette quintessence de son effort métaphysique et moral, apparaît comme le moyen de comprendre et d'accomplir à la fois la suprême finalité. L'économie intérieure de cette loi repose sans doute sur ce postulat essentiel que « la pensée et la réalité ont un fondement commun (67) et qu'en fin de compte c'est la pensée, la Raison créatrice qui prime l'Etre, virtuellement du moins. Ainsi la réalité devient de plus en plus sujette à la domination de la raison, de plus en plus portée à se confondre avec son principe absolu...

§

Munis de ces tout-puissants et infaillibles organes de la raison absolue, nous pûmes remonter jusqu'au principe premier de l'Univers, à l'essence intime de la divinité. En partant de ce principe suprême nous pûmes en déduire la création entière, ce'st-à-dire toutes les réalités existantes, physiques et morales jusqu'à leur glorieux terme, à l'être raisonnable, à l'homme, ce nouveau créateur, et jusqu'à son inconcevable immortalité. Il en est résulté une doctrine nouvelle, qui, dans sa *partie spéculative*, en découvrant le principe inconditionnel du monde, c'est-à-dire l'origine indicible de la réalité, constitue enfin la *philosophie absolue* et qui, dans sa *partie pratique*, en découvrant les fins augustes de la création, c'est-à-dire le but suprême de l'être raisonnable, sa *création propre*, opérant son immortalité, conformément aux promesses du Messie, constitue le *Messianisme* (68).

C'est ainsi que Wronski vers la fin de sa vie résume

(66) Tout en connaissant Vico, Wronski dénie à ses « considérations... un caractère philosophique ». Cf. *Messianisme ou réforme absolue du savoir humain*, p. II, 577.

(67) Cf. Francis Warrain, L., *Armature métaphysique*, p. 332.

(68) *Conférences européennes* pour populariser... la Réforme du savoir humain, Metz, 1851, p. 3.

cette pathétique odyssée spirituelle qui, grâce, sans doute, à la découverte du 15 août 1803, lui a permis de « remonter jusqu'au principe premier de l'Univers », « d'en déduire... toutes les réalités... physiques et morales » et de fonder enfin la « doctrine du Messianisme ».

Ces réalités au nombre de sept et les vingt et un problèmes qu'elles comportent — selon Wronski — forment la véritable « armature » du Messianisme. Elles doivent expliquer le passé, éclairer le présent et surtout annoncer, anticiper, créer enfin l'avenir. Le choix et l'ordre de ces réalités caractérisent déjà par eux-mêmes le système de Wronski et sa conception de la destinée humaine. C'est la philosophie avec ses six problèmes, — cette philosophie « qui doit se trouver au-dessus de l'Erreur, mais, de plus, au-dessus de la Vérité », — qui y occupe la première place. Suivent : 2) la Religion et l'union de la philosophie et de la religion formant le Messianisme; 3) le mysticisme (« ténèbres, erreur et perversion »); 4) l'Eglise formant association éthique des hommes; 5) l'Etat formant l'association juridique des hommes; 6) Union publique ou secrète formant l'association messianique ou directrice de l'humanité; 7) enfin les Sciences et les Arts (69). Un plan architectural se dégage assez nettement de cette énumération : la philosophie à la base, les sciences et les arts comme le couronnement de l'édifice, constitué par une double triade. D'un côté le *Messianisme*, représentant l'Union finale de la philosophie et de la religion et correspondant ainsi à l'Autothésie (théorie); de l'autre l'*association messianique* ou directrice de l'humanité, (synthèse de l'Eglise et de l'Etat), correspondant à l'Autogénie (technie) et le tout devant servir à l'épanouissement des sciences et des arts.

Telle apparaît l'image schématisée du système messianique des « réalités » wronskiennes. Cependant, à l'intérieur de cet ensemble vivant et harmonieux une « réa-

(69) *Prolégomènes du Messianisme*, p. 62 et suivantes.

lité » à part loge encore et agit. C'est le mysticisme, instrument redoutable dans les mains des « ennemis du genre humain », peut-être quelque legs néfaste d'une de ces espèces humaines qui ont précédé, selon Wronski, la nôtre, l'actuelle, une sorte de ver, enfin, qui ronge le fruit paradisiaque du Messianisme (70).

A ce profond drame intellectuel aux péripéties rigoureusement ordonnées correspond chez Wronski un tableau complexe du développement de l'humanité (71). Cette partie historiosophique du Messianisme n'est pas non plus exempte de dramatisme. « L'idée absolue du mal », cette « source immonde du mysticisme », produit des « chutes morales » et demeure l'élément de perpétuels conflits. Le *Monde primitif* — succession de plusieurs espèces humaines — et le *Monde nouveau* — l'histoire de l'humanité actuelle — semblent également remplis de ces luttes en apparence sans issue. Seul l'avenir doit faire succéder, selon Wronski, à l'époque « du Destin ou de la Fatalité » et au « règne actuel de l'antinomie sociale » une « *Epoque de l'Homme ou de la Raison*... accomplissement final de la loi de création, identification du vrai absolu et du bien absolu dans l'homme; indivi-

(70) Wronski ne manque jamais l'occasion de flétrir le mysticisme. Dans l'opuscule cité plus haut, il dit par exemple : « ...la vraie philosophie... doit surtout signaler ici l'abime de notre héréditaire dépravation morale, c'est-à-dire la fatale présence en nous de l'*idée absolue du mal :* idée qui est la source immonde du *Mysticisme.* (*Conférences européenne*, p. 16.) Cette haine du mysticisme signifie-t-elle chez Wronski une aversion décisive à l'égard de toute « vérité révélée » et de toute tendance irrationnelle de l'esprit? Wronski semble pourtant avoir lui-même étanché sa soif de l'Absolu, en trempant ses lèvres dans la « source immonde » des connaissances « illégitimes », connaissances acquises du moins grâce à ces « voies illégitimes, dont il parle en 1803 dans sa *Philosophie découverte par Kant.* Mais, d'autre part, ce fanatisme antimystique n'apparait-il par chez Wronski comme le reflet de sa foi en la toute puissance des « lumières de la raison », foi qui l'apparente aux esprits les plus représentatifs du XVIII[e] siècle? Et sa haine du mysticisme ne devient-elle pas quelque peu mystique à son tour, ne conduit-elle pas en premier lieu à un mysticisme, celui de la raison? Cela me semble certain. On appelait déjà la philosophie de Spinoza et celle de Hegel une « mystique rationaliste ».

(71) *Aperçu générique de la philosophie absolue de l'Histoire d'après la loi de la création...* dans les *Prolégomènes du Messianisme*, pp. 134-139.

dualisation absolue des êtres raisonnables, *création propre de l'homme,* grand et final dogme du Messianisme (72) ». Ainsi, sur tous les plans, la pensée de Wronski aboutit aux mêmes solutions fondamentales. Aux ténèbres et aux tempêtes du passé, au désordre cruel de l'époque présente, Wronski oppose toujours l'immuable splendeur de l'avenir messianique. Pas complètement toutefois. Suivant sa prédilection pour le nombre sept, Wronski considère toute évolution de l'humanité sous l'aspect de sept périodes historiques, dont la cinquième est précisément l'actuelle (73). L'avenir se dissocie selon lui en deux parties bien distinctes : d'abord l'époque *sehélienne* (74), qui va succéder immédiatement à l'actuelle et qui doit apporter la solution de tous les conflits aussi bien dans le domaine religieux que politique et social. Ce sera probablement l'œuvre de cette « association messianique directrice de l'humanité » qui forme l'élément essentiel du système de Wronski et qui préfigure si curieusement la *Société des Nations.* Enfin, la septième période, appelée « achrématique » sera celle de la « réalité de l'Absolu », c'est-à-dire de l'identité de la vie et de la Raison créatrice probablement. Une philosophie synthétique *achrématique* (« indépendante de la considération des choses ») y conduira l'humanité au terme de ses augustes destinées (75).

(72) *Prolég. du Mess.*, p. 139

(73) Cf. Les *Prolégomènes du Messianisme*, p. 459. Wronski y parle de « présente, cinquième période de l'humanité ».

(74) Sehel en hébreu signifie *raison.*

(75) Ajoutons enfin qu'aux quatre premières périodes se rapporte, selon Wronski, la *partie spéculative*, tandis qu'à l'époque actuelle comme aux deux qui vont suivre, c'est la partie pratique de la « doctrine messianiste ». La notion du Messie, il est nécessaire de le signaler, n'a d'ailleurs pour Wronski qu'un sens didactique et allégorique : « la personnification du Messianisme dans le Messie, dit-il, ne doit être considérée que comme une expression allégorique, la seule propre dans l'enfance de l'humanité à caractériser *in concreto* l'idée abstraite de la doctrine du Messianisme. » *Prolég. du Mess.*, p. 66, note. Plus exactement la doctrine de Wronski mérite plutôt le nom de « paraclétisme » que de « messianisme ». L'Ecriture sainte, affirme Wronski en signalant ce nouvel ordre intellectuel, promettait formellement sa réalisation par la venue du Paraclet, de cet esprit de vérité, qui doit tout nous apprendre,

Ce qui frappe cependant dans cette vaste construction métaphysique et historiosophique, c'est avant tout le terrain accidenté, ravagé et tourmenté du premier plan : époque contemporaine; c'est ensuite la volonté passionnée de l'architecte de niveler ces aspérités, harmoniser ces conflits, ramener tout le tourment de la vie à l'ordonnance pure et inhumaine de l'Absolu. L'esprit de Wronski semble profondément choqué, par exemple, de « l'effroyable antinomie sociale » résultant de ce fait que les uns cherchent le « bien relatif », les autres le « vrai relatif » et ne peuvent par conséquent arriver « ni à la conciliation ni à la victoire » (victoire du *despotisme* ou de l'*anarchie*). Dans le *Secret politique de Napoléon*, il signale « une antinomie entre... les deux partis sociaux de cognition et du sentiment ou du droit humain (liberté) et du droit divin (autorité) (76). Dans un appel adressé aux souverains de l'Europe, il s'écrie : « Quel est l'homme éclairé qui sans un pressentiment sinistre peut envisager ce monstrueux désordre actuel de la civilisation (77)? » Aux Polonais, « ses compatriotes », il reproche de croire avoir « trouvé leur salut dans la conflagration générale (constatation caractéristique, en effet!) qu'amènera nécessairement le présent désordre révolutionnaire de l'Europe... ce fatal principe de l'exclusive souveraineté du peuple (78) ». Mais il accuse en même temps le gouvernement russe d'être « contraire, peut-être même diamétralement opposé, aux destinées providentielles des nations slaves », de montrer « peu de dispositions... à laisser

omnem veritatem ». Cf. *Conf. Eur.*, p. 2. Et plus loin, il insiste encore : « La venue du Paraclet ne pouvait à son tour être rien autre que ce développement accompli de la raison de l'homme par les continus progrès intellectuels de l'humanité. » *Ibid.*, pp. 2-3.

(76) Le *Secret politique de Napoléon* 1840 ou 1853, p. 35. Ce secret consistait, selon Wronski, en ceci : Napoélon savait que « la liberté des peuples était à la base et devait être le but de toute son existence politique par l'identification rationnelle de la Souveraineté morale ou divine avec la souveraineté nationale ou humaine » (p. 78).

(77) *Aux Souverains de l'Europe*, Paris, juin 1831, p. 3.

(78) *Epitre à Son Altesse le Prince Czartoryski sur la Destinée de la Pologne et généralement des nations slaves*, Paris, Firmin-Didot, novembre 1848, p. 9.

subsister l'individualité des distinctes nations slaves, par exemple de la Pologne, individualité qui sera indispensable pour la future fédération morale de ces nations... fait éminemment grave puisqu'il rendrait précaire le salut de l'humanité dans l'Orient ». « Le salut de l'humanité! » Rien de moins!... Telle semblait en effet l'obsédante préoccupation de ce vaste esprit à la fois rationaliste et mystique, profond, clairvoyant et puéril!... Car la doctrine de Wronski, son œuvre tout entière exprime avant tout une immense aspiration à l'apaisement, à l'équilibre, à l'ordre immuable et souverain. Mais cette aspiration résulte de l'exaspération de sa sensibilité morale et, peut-on dire, intellectuelle. Son esprit vibre avec un frémissement particulier, aux dissonances de l'époque. Frappé, ulcéré par le spectacle du désordre universel, il veut l'exprimer pour le vaincre ensuite... Bien plus, il semble vivre intellectuellement ce désordre sans bornes et le concrétiser en quelque sorte dans une suite d'antinomies : l'entendement et le sentiment, la philosophie et la religion, la raison et le mysticisme, la liberté et la fatalité, la démocratie et l'autocratie, l'indépendance des peuples et les droits des souverains, le hasard et la loi téléologique, le fini et l'infini, le bien et le mal, la vie enfin et la mort... Tout ce désordre ainsi géométrisé et ramené à une symétrie universelle doit sombrer dans l'océan infini de l'Absolu et se dissoudre dans sa transcendante neutralité... Tel semble du moins le « grand dessein » du philosophe et sa « doctrine messianiste » apparaît ainsi comme une sorte d'immense intégration opérée sur toute la surface de l'existence matérielle et morale de l'humanité...

Mais toute philosophie est nécessairement la stylisation d'une expérience historique. Celle de Wronski « stylise » en effet la grande et pathétique expérience européenne de la fin du XVIIIe siècle (79). A l'heure où Kant publiait

(79) Et du commencement du XIXe, bien entendu.

à Kœnigsberg son *Essai philosophique sur la paix perpétuelle,* à l'Ouest grondait la Révolution et à l'Est s'accomplissait le troisième acte des partages. En France, disait Wronski, régnait alors un « désordre positif », désordre créateur de nouvelles possibilités, tandis que la suppression de la Pologne en tant qu'Etat, c'était la cause profonde du « désordre négatif », du perpétuel déséquilibre politique et de l'appauvrissement moral de notre continent. Témoin du désastre polonais, émigré en France et pèlerin errant, Wronski est bien situé en effet pour contempler ces deux volets du diptyque européen et pour sentir leur influence symétrique. Fils du tourment, il a le sens des déchirements et des conflits. Mais il veut surtout sauver ou créer l'ordre, peut-être même au risque de stériliser la vie. Croyant en la toute puissance de la raison — est-ce l'héritage du XVIIIe siècle qui pèse sur son esprit? — il veut extirper « le monstrueux désordre de la civilisation » par une sorte de « *fiat lux* » généralisé. Est-ce un bain de clarté qui doit décupler les forces créatrices de l'homme régénéré? Est-ce au contraire un déluge de lumière inféconde? Son système, en tout cas, apparaît comme le plus pathétique effort intellectuel pour éliminer le tragique de la vie européenne en cette époque de transition. Mais cette volonté démesurée de tout soumettre à la raison — par son excès même — va au delà de son terme et parvient même à l'antithèse de son but. Si le Messianisme de Wronski se passe de Messie, sa haine du mysticisme a une forte saveur mystique. Car il existe un *mysticisme de la Raison* et la doctrine messianique de Wronski en est, me semble-t-il, l'exemple frappant. Si elle affecte une rigueur impeccable de raisonnement logique, elle aboutit en fait à cette *extase de lucidité ordonnatrice* qui, mystérieusement, porte en elle et crée en même temps l'avenir.

Mais par là, précisément, après avoir communié avec la philosophie de Kant et « contourné » en quelque sorte la

philosophie sociale française, Wronski rejoint le grand courant du romantisme polonais. Pour s'en convaincre, il suffit de prendre contact avec quelques ouvrages d'un Slowacki ou d'un Krasinski, sans parler des philosophes tels que Cieszkowski ou Trentowski dont le *Panthéon des connaissances humaines* contient (au III° volume) une si curieuse doctrine de la « divinisation » d'une collectivité nationale. On découvre des analogies plus frappantes chez Slowacki dans ses tendances rationalistes et universalistes, dans la conception philosophique de sa *Genèse par l'Ame*, dans son drame cosmique, *Zborowski*, et surtout dans son *Roi-Esprit*, cette immense épopée historiosophique où le poète, sans le savoir, semble illustrer, réaliser à sa façon la *création propre de l'homme*, dogme essentiel du Messianisme wronskien. Des analogies, des parallélismes aussi, — chez Krasinski, — à ne citer que le sens aigu des antinomies sociales chez l'auteur de la *Comédie Non-Divine*, son intégration du problème polonais au problème universel et sa foi dans la possibilité de déterminer (à l'aide de la philosophie) l'avenir. Il y a aussi des ressemblances, des points de contact entre le Messianisme de Wronski et l'enseignement héroïque de Mickiewicz, pourtant le plus éloigné en apparence des méthodes dialectiques wronskiennes : le culte de Napoléon, les tendances slaves et jusqu'à cette curieuse préférence pour Geoffroy Saint-Hilaire contre Cuvier (80), s'il est permis de prendre au pied de la lettre l'affirmation de Balzac. Mais le trait commun essentiel du système de Wronski et du romantisme polonais, c'est cette passion et à la fois cette nécessité de vivre en quelque sorte aux dépens de l'avenir ou mieux *pour l'avenir et par l'avenir*. Le système historiosophique de Cieszkowski, complétant celui de Hegel, formule le plus nettement cette tendance si constante (81). Mais, à commencer par Krasinski, tous

(80) Cf. Z. L. Zaleski, *Mickiewicziana*. Une lettre inédite de Mickiewicz à Edgar Quinet, spraw T-wa Nauk. Warsz, tome I, p. 10-29.

(81) Cf. J. Kleiner, *Zygmunt Krasinski*, histoire de la pensée, Lwow,

les romantiques polonais se penchent sur le bord de l'avenir, espérant y trouver la solution générale des plus angoissants problèmes. Car le romantisme polonais, ce grand courant européen de poésie (si peu connu en Europe), fut en même temps une religion, une morale et une philosophie. C'est pourquoi le système messianique de Wronski s'agrège si bien à l'ensemble de ce mouvement et c'est pourquoi Wronski lui-même doit être considéré comme le véritable grand *préromantique polonais*.

« Dispensateur de l'Absolu » ou simplement de pensées fécondes, il confesse son époque, son inquiétude intellectuelle, son déséquilibre social et politique et sa soif de la « paix sur la terre ». Mais il exprime surtout l'éternel tourment créateur et l'avidité ordonnatrice de l'esprit, qui tend à organiser, à rationaliser, à immortaliser l'imprévisible essor de la vie.

Un portrait (82) nous montre Wronski comme drapé dans un manteau de calme majesté : regard olympien, mouvement plein de noblesse. Mais le pli de ses lèvres, sa bouche ironique et amère tordue par un sourire à la fois hautain et désabusé révèlent je ne sais quel tumulte intérieur, tourment indicible aux larges ailes, dont les battements frénétiques semblent frôler tour à tour le ciel et l'enfer : la clarté suprême de la Raison et le fond de l'Etre ineffable. L'image, n'est-ce pas, de la destinée humaine elle-même et de sa grandeur décevante?

Z.-L. ZALESKI.

1912, II, p. 86 et suivantes. L'auteur signale la possibilité d'une influence directe de Wronski sur Cieszkowski et même sur Krasinski. *Ibid.*, pp. 86-88.

(82) Ce portrait considéré comme le seul authentique par Madame Wronska qui l'a publié dans l'*Apodictique messianique*.

ASCENSION DE MAX ELSKAMP

† DÉCEMBRE 1931

—

Dites qu'enfin Doctrine est morte
et qu'aujourd'hui c'est vie nouvelle...
(La louange de la Vie)

MAX ELSKAMP, *ton nom sur la mer*
Ou porté par le vent des dunes,
ELSKAMP, *le refrain doux-amer*
Et la complainte en clé de lune.

L'enseigne du vieil artisan
Qu'une Dame à la Proue emporte
La faucille d'un paysan
En marteau pendue à ta porte.

La Madeleine en falbalas
Madame la Vierge en sa niche
Job sur son fumier de gala
Dans la Maison du Mauvais Riche.

Tant de mâts piqués sur la mer
Tant de voiles d'entre les vagues
*Sur les flots l'*AIMÉE aux pieds clairs
La Couronne engendrant la bague.

Le PAUVRE HOMME *est resté chez toi*
Avec tant de chansons à vendre
Et l'Ange debout sur le toit
En bas tous ceux qui vont comprendre.

En Flandre Pâques a chanté
Devant Noël. Eternité!

FLANDRE ET LA MER ENTRE LES BRANCHES
Le gagnant de la Tombola

De tous les marins du dimanche
Sous LES DRAPEAUX DES CONSULATS.

Sur la mer d'huile un grand bruit d'ailes
Et tous ces bons garçons flamands
Tes séraphins au tendre zèle
La bataille et les Allemands.

Guerre et ta folie en Hollande
La cantine où pour échanson
DOMINICAL *en houppelande*
Ce vieux pascal et ses chansons.

Dix printemps avec dix automnes,
Dix hivers et puis dix étés;
Au bout du chemin monotone
La lumière d'éternité

D'un monde fait de tes cadences
Joyeux de tes pâles couleurs
Le miracle enfin d'une danse
Sur l'air des chansons du malheur.

Maintenant c'est toujours DIMANCHE
Et matin sans plus d'avenir
Une robe pendue aux branches
Pour la rançon du souvenir.

L'univers est peint d'innocence
Au Promenoir les gens d'Anvers
Et ces orchestres de silences
Mer, Ciel, Essence de tes Vers.

11 décembre 1931.

ANDRÉ SALMON.

LA VRAIE RAISON DES CRISES ACTUELLES

—

Le monde est, depuis quelque temps, un malade chez qui les symptômes inquiétants se multiplient et les phénomènes pernicieux se succèdent. Les traitements qu'on lui applique sont à peine des palliatifs, des calmants anodins qui soulagent localement et temporairement. Pendant ce temps, l'état général s'aggrave, l'infection se propage. Faute d'avoir diagnostiqué la vraie cause du mal et d'en soigner seulement les effets, le malade est perdu...

Jusqu'ici, il semble bien qu'on n'ait envisagé le problème que sous ses aspects économiques et politiques, autant qu'ils s'appliquent à telle ou telle nation. Il faut voir plus loin et plus large. A sa base, le problème est uniquement monétaire.

On accuse la guerre : sans doute, elle a sa part de responsabilité. Par le fait qu'elle a donné une impulsion formidable à la production industrielle, elle a aggravé des conditions existantes, elle a précipité un mouvement en marche; elle a anticipé sur une situation vers laquelle on allait fatalement, qui devait se produire inéluctablement.

Jadis, un de nos professeurs nous rappelait volontiers qu'à l'époque de Charlemagne un bœuf sur pied valait « six sols ». Ne rions pas, nous reverrons peut-être cette éventualité.

Combien d'entre nous se sont jamais demandé pourquoi, depuis Charlemagne, les prix n'ont cessé de monter? La réponse est dictée par l'évidence : parce que la masse

métallique — argent, argent et or, puis or — n'a cessé d'augmenter.

A l'heure actuelle, la majeure part du métal libératoire se trouve accumulée à New-York et à Paris. Imaginez un cataclysme géologique. Long-Island, New-Jersey, toutes les basses terres de Boston à la Floride s'enfoncent dans l'Océan. Sur les côtes d'Europe également, le phénomène fait disparaître Londres et le bassin de la Tamise, Paris et le bassin de la Seine. New-York, Londres et Paris sont engloutis avec leur or, à des profondeurs inaccessibles. Les peuples survivants ne tarderaient guère alors à revoir « le bœuf sur pied à six sols ».

Les trois quarts de l'or du monde ayant disparu, on en reviendrait forcément aux anciennes valeurs. Comme avant l'adoption de l'étalon or, l'évaluation des biens se ferait en matière. D'un homme riche, on dirait à nouveau: il possède trois ou dix maisons, cinquante hectares de terrain, ou cent têtes de bétail, tandis qu'aujourd'hui on dit de tel homme riche : il *vaut* un, deux, cinq ou dix millions.

§

Remontons à Charlemagne, ou plus loin, jusqu'où l'on voudra. Tous les jours, il y a plus de biens « mis au soleil », plus de maisons et d'édifices construits, plus de terres cultivées, plus de récoltes. Tous les jours, le travail et l'intelligence de l'homme créent de la richesse. Comment, alors, se peut-il que nous soyons tous les jours plus pauvres? Parce que notre évaluation de la richesse est fautive.

Cette richesse sans cesse augmentée s'exprime en valeur or, mais la masse métallique libératoire ne correspond plus à la masse de richesse matière; elle n'est pas « mise au soleil » dans la même proportion.

Convenons que c'est là l'origine du mal actuel, la cause des phénomènes prémonitoires, concomitants et consé-

cutifs, comme diraient les médecins, dont le monde se meurt.

Si la matière métallique ne s'était pas accrue, au cours du XIXe siècle, dans d'aussi grandes proportions, nous aurions encore à présent les prix pratiqués il y a cent ans. Mais l'afflux métallique fut tel qu'on perdit la notion de la valeur matière qui seule importe, étant donné que la masse métallique n'a aucune utilité en soi et ne peut servir que de commun dénominateur.

Certes, il y a eu des crises, jadis, et peut-être avaient-elles les mêmes causes; mais, du moins, elles furent d'abord locales puis régionales et nationales, — à présent la crise est mondiale.

Les moyens de transports et d'inter-communication expliquent l'extension de la solidarité économique des peuples. Si les famines furent des crises de matière, elles disparurent au fur et à mesure qu'on put aller chercher plus loin les vivres nécessaires, qu'on put les amener sur place rapidement, et qu'il y eut des ressources métalliques suffisantes pour les payer. De nos jours, les famines aux Indes ou en Chine sont rendues possibles par le manque de transports et le manque de ressources monétaires métalliques.

Pourquoi le système actuel s'est-il développé avec tant de succès depuis soixante ans? Comment expliquer la prodigieuse expansion de la puissance financière?

Les découvertes successives d'or au Colorado, en Australie, en Afrique du Sud, en Alaska, sont à l'origine de cet accroissement rapide. Elles coïncidaient avec d'autres découvertes qu'exploita l'industrie des hommes. La richesse matière s'accrut. L'intelligence et le travail humains créèrent mille choses nouvelles qui firent naître des besoins nouveaux dans toutes les classes de la société. On vit là une augmentation du bien-être.

Pour faciliter cette activité, il fallut recourir au crédit, qui s'amplifia dans des proportions formidables. Et le cré-

dit, c'est de l'or qu'on attend... et qui n'arrive plus. Incidemment quiconque achète des barres d'or ou thésaurise ne fait pas autre chose que de réenterrer l'or dans la mine, d'en diminuer la quantité active.

Voilà le phénomène mortel qui mène à la catastrophe : le rythme de la production de l'or — qui a seul aujourd'hui valeur libératoire — s'est ralenti, tandis que le rythme de la production matière procède par sauts et par bonds incohérents. Le désaccord disloque tout le mécanisme.

§

Le système monométallique a tenu bon depuis les premières découvertes d'or en Californie, et le mouvement d'inflation commencé à cette époque fut ensuite suffisamment alimenté par l'or extrait des autres parties du monde. Mais actuellement l'or se raréfie et l'on présume que les mines du Rand seront épuisées dans vingt-cinq ans.

Que se passera-t-il si la production de l'or s'arrête?

Sans doute, il n'est pas interdit d'espérer qu'on découvrira demain d'autres « placers », un autre « Rand ». La crise monétaire, donc, tout le malaise économique, en serait immédiatement soulagé. Mais il est prudent de s'en tenir à ce fait actuel, indéniable, que la masse métallique est à présent insuffisante.

Le crédit, c'est de l'or qu'on attend; le renouvellement de crédit, c'est de l'or attendu qui n'est pas arrivé; c'est cet amas de crédit tant de fois renouvelé qui crée la fausse monnaie; dès que, par le travail de l'homme en vue de commencer à rétablir la balance entre, d'une part le métal et le crédit, et d'autre part la matière, on gage à nouveau ce dernier produit du travail de l'homme d'autant plus de fois qu'on espère que la production de la matière ira en augmentant, on n'essaie même plus d'éteindre les dettes originales, mais on augmente la disparité entre le métal et la matière.

Il y a donc une relation patente entre la valeur de stock d'or et sa production annuelle et la valeur de la matière existante et sa production annuelle, et, si l'on faisait abstraction du crédit, on arriverait à ce fait que, sur une situation de base, si les stocks d'or augmentent, la matière monte. Si on ne l'augmente pas, si les stocks d'or diminuent, la matière baisse si on n'en réduit pas la quantité. Ces proportions sont entièrement faussées par le crédit. Le crédit existe et ne serait pas une mauvaise chose s'il était non seulement canalisé, mais contrôlé. Tout banquier et quelques banques sont des marchands de crédit par destination; de plus, les gros négociants et la grosse industrie sont aussi des marchands de crédit par nécessité et ayant tout pouvoir d'émission; ils en usent et en abusent.

Si l'on maintient uniquement l'étalon or, il est indispensable de créer une banque centrale et mondiale de crédit armée de tous pouvoirs pour empêcher des fraudes locales, régionales, nationales et internationales, car le crédit est une production parasitaire d'or. Si l'on veut défendre l'étalon-or, qui est défendable, il est donc de toute nécessité de contrôler le crédit au lieu de laisser augmenter ses ravages.

Un brin de paille ajouté à un brin de paille ne fait que deux brins de paille, mais à continuer on arrive à entasser une meule. Un petit crédit ajouté à un petit crédit ne fait que deux crédits. Cependant une masse sans cesse accumulée de crédit équivaut à la création d'une masse catastrophique de fausse monnaie.

L'insuffisance de métal principalement, et la destruction de matière pendant la guerre secondairement, ont donné, pour les remplacer, naissance à une inflation formidable de crédit dont la matière métallique correspondante qu'on attendait n'est pas arrivée.

La main d'œuvre étant, malheureusement, une marchandise comme le blé ou le café, le chômage est une

conséquence directe de cette insuffisance métallique, et sa pierre de touche aussi, car c'est au fur et à mesure que le chômage diminuera d'intensité, jusqu'à disparaître, qu'on saura que l'équilibre entre le métal et la matière est en cours d'obtention.

Dans un plateau de la balance, il y a l'or tout seul. Dans l'autre, il y a tout le reste, c'est-à-dire la main d'œuvre, la production-matière, qui s'y entasse en désordre, avec une rapidité croissante et en quantité sans cesse accrue.

Ce mouvement dure depuis déjà longtemps avec cette conséquence que l'appauvrissement apparent s'aggrave, et ne peut aboutir qu'à la faillite des nations, si l'on s'obstine à conserver l'étalon or comme seule valeur libératoire.

§

On me dira : Quels remèdes proposez-vous?

Mon désir serait de me récuser, et d'invoquer mon droit de chercher à établir un diagnostic sans avoir l'outrecuidance de recommander une thérapeutique. Mais ce serait enlever beaucoup de son poids à mon exposé si je n'indiquais pas au moins quelques mesures d'hygiène, sans garantir aucunement qu'elles puissent sauver le malade.

Tout d'abord, je ne risque rien d'affirmer qu'il serait vain de s'attendre à une guérison miraculeuse, tout autant que d'espérer une délitescence.

Au surplus, en dehors des compresses, emplâtres, baumes et orviétans charlatanesques futilement et confusément prodigués au malade, on a prescrit divers traitements qu'on peut rappeler ici.

Il est fort question, par exemple, d'une redistribution de l'or. Mais si l'on admet que la cause du mal soit l'insuffisance de la masse métallique d'après laquelle s'établit l'évaluation de la production matière, il est facile de

se rendre compte que la mesure serait inopérante. Que l'or soit ici ou là, cela n'a aucune importance. C'est le même bloc pour tout le monde.

Certains esprits préconisent le bi-métallisme, mais le système offre de graves difficultés. Qui dit bi-métallisme conçoit : or et argent. Le danger serait que l'argent est un métal facilement surabondant. Sans doute des mesures peuvent être prises pour en limiter la production, la « mise au soleil » ; mais rien ne garantirait qu'un pays producteur d'argent, ayant ses finances en fâcheuse posture, n'en fît usage en dehors des conventions et ne provoquât une inflation aux répercussions désastreuses.

A défaut de l'argent, on a proposé le platine. Ce métal est évidemment plus rare, et son adoption aurait pour effet probable d'entraîner la Russie dans l'orbite du capitalisme.

Il semble bien que le but à atteindre soit d'empêcher les cours de tomber, sinon de les faire remonter.

En tout cas, pour que les Etats sortent de l'incertitude qui les étrangle, il faut éviter que les prix baissent dangereusement. Le recours à un métal libératoire supplémentaire permettrait-il le maintien des cours à leur valeur actuelle? Peut-être, encore qu'il soit difficile à priori d'affirmer l'efficacité du moyen. Seule l'application en vérifierait la démonstration théorique. Mais les Gouvernements paraissent peu enclins à tenter une expérience dont la responsabilité les effraie. Cependant, ils ne sont pas sans se rendre compte de la ruine qui menace les peuples.

A moins qu'on ne découvre sous peu des mines d'or qui, aux yeux des fervents de l'étalon-or, donnerait une inflation légale, mais une inflation tout de même, il faut donc choisir entre la déflation avec son triste cortège, c'est-à-dire le chômage intensifié, les dettes de toute sorte, et surtout celles de guerre, devenant d'ordre astronomique par rapport aux valeurs courantes et au coût de la vie;

la faillite des Etats, car la matière imposable sera réduite dans des proportions énormes; des murs douaniers de plus en plus infranchissables engendrant tension, acrimonie et finalement haine entre les peuples et probablement la guerre, — ou bien l'inflation (non légale pour l'instant, mais légitime) avec la suppression du monométallisme-or ou tout autre moyen amenant à ne considérer les nations que comme faisant partie d'un même peuple avec des excédents de recettes pour les individus, et, partant, pour les Etats, une diminution relative du poids des impôts et des dettes internationales.

Les Etats ne peuvent subsister budgétairement qu'à condition que la matière soit constamment en plus-value.

De plus, il est probable qu'aujourd'hui ce n'est plus l'or localisé dans un Etat qui détermine la solvabilité de cet Etat : le change n'est plus que l'expression de la proportion dans laquelle on croit cet Etat solvable dans l'exécution de son programme budgétaire.

Bref, si rien n'est fait pour remédier au désaccord actuel entre la masse métallique et la masse matière, nous risquons d'assister à une déflation lente, inéluctable, dont la durée peut varier selon les circonstances, — cinq, dix, vingt ans?

Peu à peu, l'appauvrissement s'effectuera jusqu'à ce que les deux masses interdépendantes aient rétabli leur ancien équilibre par la réduction de la production matière. La ruine atteindra les individus, et les Etats seront sans ressources parce que la matière imposable sera tellement réduite que le rendement des impôts deviendra insuffisant, quasi nul, par rapport aux engagements — rentes, arrérages, pensions, etc. — pris sur une base beaucoup plus élevée.

Et ce sera la faillite de tous les Etats à tour de rôle.

ROBERT KAHN.

LE SALON LITTÉRAIRE
DES FEUILLANTINSE

LES CATHOLIQUES ET LES NEUTRES CHEZ Mme ACKERMANN

—

Dans l'humble salon des Feuillantines, aux côtés de la grande Incrédule se trouvaient quelques incrédules fameux, dont M. Havet semblait le chef (1); mais les visiteurs les plus nombreux étaient des neutres qu'attiraient la personne et la poésie de Mme Ackermann plus que sa philosophie, des spiritualistes et même des catholiques fervents.

Rien ne prouverait mieux que la tolérance est une vertu catholique que la sympathie qu'obtint toujours Mme Ackermann de ses adversaires. Ce fut un philosophe spiritualiste, Caro, qui signala son œuvre au grand public; un écrivain catholique, le comte d'Haussonville, qui fit en quelque sorte son oraison funèbre. Et il se pourrait bien que parmi les familiers de Mme Ackerman, l'élément catholique eût prédominé!

Je n'oublie pas que Mme Arvède Barine écrivait en 1906 (*Débats du 1er mai*) :

> Les idées et les mœurs ont marché d'un tel pas sous la troisième République et il est aujourd'hui si bien porté de montrer le poing au Ciel ou de lui tirer la langue, qu'il faut un effort de mémoire pour se représenter l'impression de scandale que produisait alors Mme Ackermann sur les personnes pieuses et aimant la correction, qui avaient lu par grand hasard son *Pascal* ou son *Prométhée*.

(1) Nous avons eu l'occasion d'en parler. Cf. *Nouvelles Littéraires*, 1er juin, 15 juin, 6 juillet, 27 juillet 1929.

Mme Arvède Barine n'invente rien et nous avons vu une lettre indignée adressée à M. Caro qui avait commis le crime de parler de Mme Ackermann. L'auteur de la lettre déclarait que notre poète avait été vomi par Satan en personne et s'étonnait que les Communeux n'aient pas brûlé Paris en entier puisqu'on y écrivait et publiait de pareilles œuvres. Mais dès que les catholiques approchaient Mme Ackermann, devant sa franchise, sa générosité, sa naïveté, tombait leur réprobation; ils disaient d'elle comme la garde de La Fontaine : Dieu n'aura pas le courage de la damner. M. de Nevresé lui écrivait le 4 septembre 1883 :

Quant au curé d'Isserteaux, il s'inquiéta de votre santé, mais pas de votre salut. Il dit qu'il y a dans vos blasphèmes une telle franchise et une telle conviction que vous ne serez pas malheureuse dans l'éternité.

La plupart des femmes catholiques qui venaient à elle avaient beaucoup souffert, traversé la révolte et comprenaient que Mme Ackermann y eût persisté. Volontiers elles auraient dit avec Mme Mary-Lafon :

C'est sa grande pitié pour les malheureux qui, lui faisant trouver la Providence injuste et dure envers les affligés, avait fait d'elle une ennemie de Dieu. Chère et grande âme! n'est-elle pas déjà pardonnée de cette sublime erreur par celui qui est charité? (*Revue générale*, 15 août 1890.)

Malgré tout il y avait l'affinité. On sentait que cette incrédule, en d'autres circonstances, aurait été une croyante, car elle vivait de l'Infini, comme lui avaient dit si justement Renan et le Père Didon.

Encore fallait-il que Mme Ackermann y mît du sien. Elle en mettait. M. Bourdeau écrit :

Son aversion à l'égard des doctrines et même des emblèmes chrétiens ne s'étendait pas aux personnes. Il nous est arrivé de rencontrer chez Mme Ackermann un rédacteur du journal *l'Univers*. (*Débats*, 17 août 1890.)

Ses amis catholiques n'étaient pas les moins choyés. Je ne parle pas de catholiques honteux, mais de « dévots ardents » comme elle appelait elle-même les Descemet, ses amis de Rome (Lettre à M. Havet du 15 oct. 1876). Et cependant Louise Descemet semble prendre à cœur de provoquer les fureurs de Mme Ackermann. Elle commence toutes ses lettres par la pieuse formule JMJ et même elle signe l'une d'elles « votre toute dévouée amie en N.-S. » (6 nov. 1866). Elle ne manque jamais une occasion de faire l'éloge des catholiques et du culte catholique. Or Mme Ackermann répondait à tant de prosélytisme, malgré son peu de goût pour la correspondance, comme le reconnaît Louise Descemet elle-même :

Je vous remercie tendrement de votre aimable empressement à me répondre et je l'apprécie d'autant plus que je sais combien peu vous aimez à écrire des lettres... (6 nov. 1866.)

Bien plus elle conservait ces lettres, honneur qu'elle accordait rarement, et sur une période assez longue de 1866 à 1880. Rue des Feuillantines, elle avait quotidiennement des entretiens religieux avec ma mère qui était beaucoup trop réservée pour les commencer la première. Elle pouvait bien dans son *Journal* maudire le dévot, mais c'était un dévot abstrait et d'imagination. La réalité était tout autre. Son amie la plus religieuse, la baronne de Knorr, chanoinesse du chapitre de Brünn, elle l'appelait « la plus belle âme qui soit au monde ». (Mary-Lafon. *Art cité.*) La vérité, c'est que Mme Ackermann était attirée par les âmes pieuses.

Sipiritualistes et catholiques allaient chez elle la tête haute. Dès la première lettre qu'il lui écrit, Caro ne dissimule pas le désir de la gagner à plus de confiance en Dieu (1er février 1872). N'écrit-il que sur une simple carte de visite, après avoir reçu les *Pensées d'une Solitaire*, il ne dépose pas les armes :

De bien belles pensées : les unes charmantes et vives, les

autres fortes et dans un style lapidaire — quelques-unes très controversables et sur lesquelles nous livrerons bataille.

Tout en la combattant il la servait de toutes ses forces, en Sorbonne, dans ses articles de la *Revue des Deux Mondes*, dans ses livres. Reconnaissante et même respectueuse d'un adversaire si courtois, elle entreprenait bientôt de soigner la gorge du professeur :

Cher Monsieur, voici un échantillon de mes excellentes pastilles. Essayez-en, je vous en prie. Elles m'ont été très bienfaisantes et je ne puis plus m'en passer, surtout la nuit; j'en consomme une à chaque réveil. Je compte donc sur leur vertu préventive pour vous garantir cet hiver contre toute bronchite. N'oubliez pas non plus d'entourer votre bouche avec de la laine, lorsque vous sortez. Cette étoffe est préférable à la soie. Elle tamise l'air, tandis que cette dernière l'intercepte. Or, comme il faut respirer, on se retrouve de temps en temps forcément en contact immédiat avec l'air extérieur, ce qu'on doit précisément éviter...

Est-il à Cannes auprès de sa fille malade, vite il invite à déjeuner Mme Ackermann qui est à Nice, il lui indique les trains, il l'attendra à la gare. On ne saurait souhaiter plus de cordialité entre belligérants. De la bienveillance de Caro Mme Ackermann abusait même, non pas pour elle, elle en était incapable, mais, qui l'imaginerait? pour des candidats au baccalauréat. Comme elle était la bonté même elle n'hésitait jamais, malgré la rigidité de ses principes, à solliciter pour autrui des juges redoutables. Aussi, à chaque session, sa maison était assiégée par des mères éplorées de candidats souvent fort médiocres. Avec une naïveté imperturbable elle transmettait en Sorbonne les excuses traditionnelles. L'un relevait d'une longue maladie; l'autre, s'il n'était reçu, menaçait ses parents de s'engager. Elle les recommandait tous, pour la rhétorique à Louis Havet, pour la philosophie à Caro; et tous étaient refusés par le premier, reçus par le se-

cond ou peu s'en faut. Voici une lettre de baccalauréat de Caro :

De la Sorbone, 4 avril 1881. Chère Madame, c'est fait. Mais avec quelle peine! J'ai soulevé à la force du poignet le faible candidat et pour les épreuves écrites et pour l'examen oral. J'ai eu bien de la peine à l'empêcher de tomber à terre et de se briser en mille morceaux — dont le meilleur ne vaut pas grand'chose... Enfin je vous envoie cette bonne nouvelle à laquelle, je le sais, votre cœur s'intéresse. Mais il est difficile de pousser plus loin l'indulgence que M. Himly et moi ne l'avons fait.

Caro croyait et il n'avait pas tort que Mme Ackermann avait souffert, mais il croyait aussi, non moins que Barbey d'Aurevilly, qu'elle s'était donné un cerveau masculin. Que ne songeait-il alors à tous les cancres qu'elle lui recommandait avec une sollicitude quasi maternelle?

Ce n'est pas Barbey d'Aurevilly qui aurait baissé pavillon devant l'incrédulité de Mme Ackermann.

Je n'ai pas besoin de me gêner beaucoup avec cette femme, écrivait-il. Est-ce qu'elle s'est gênée avec Dieu? (*Les Poètes.* Lemerre 1889, in-18, p. 165.)

Chérissant l'excentricité chez lui et chez les autres, il tenait Mme Ackermann pour un monstre et un prodige :

Cette Origène femelle est parvenue à tuer son sexe en elle et à le remplacer par quelque chose de neutre et d'horrible mais de puissant. (*Id*, p. 165.)

Il s'était même proposé d'écrire sa biographie, et c'est pour couper court à ce beau projet qu'elle l'écrivit elle-même. Le 17 novembre 1874, elle confiait à M. Havet :

Je me le figure, ce drôle de corps de critique, la tête haute, le poing sur la hanche me disant, après m'avoir toisée du

regard : « Comment, Madame, vous n'êtes pas une désespérée?

Pour mieux l'observer il devint un familier des samedis de Mme Ackermann, et Mme Arvède Barine s'est chargée de nous le présenter :

Je me rappelle une année où il venait chez elle tous les samedis avec ces costumes magnifiques et absurdes qui faisaient la joie des gamins de Paris. Il se campait debout dans un angle de la pièce et y restait des heures entières, immobile et silencieux. A peine un mouvement fugitif de loin en loin pour élever vers ses yeux un petit miroir placé dans le creux de sa main droite. Personne ne se hasardait à le troubler dans ses observations, et je ne l'ai jamais vu arriver ni partir. J'avais beau venir de bonne heure et m'en aller tard, il y était déjà et il y était encore. (*Art. cité.*)

Pour amuser les enfants Mme Ackermann leur montrait ses cartes de visite en lettres d'or reproduisant sa signature avec un paraphe qui zigzaguait comme un trait de foudre; ou encore, en encres rouge et verte, saupoudrée d'or, la dédicace suivante : « A la Grande Diabolique les Petites. »

Si Mme Ackermann disait « notre matamore » de Barbey, par contre elle dit toujours : le bon Coppée, ou bien « les bons Coppée frère et sœur », et encore sous-entendait-elle les chats; car, dès qu'il y avait des animaux dans une maison, il lui aurait été impossible de ne pas les considérer comme de la famille. A Coppée elle réservait une faveur qu'il partageait — je ne sais pourquoi — avec le seul Ledrain : elle allait chercher un petit verre et une bouteille de vin blanc...

Comment, après Coppée et Barbey d'Aurevilly, ne point parler de Mlle Louise Read, toujours si fraternellement soucieuse de leur gloire et de leur bien-être qu'elle fut appelée la sœur de charité du génie? Elle savait que le génie était le privilège des grands enfants et elle accourait à ces enfants. D'un protestantisme discret, comme il

convenait à l'amie de Barbey d'Aurevilly, et charmant, comme il convenait à elle-même, elle ne tenait point rigueur de ses blasphèmes à Mme Ackermann, qui bientôt ne put se passer de ses soins. A la moindre absence elle se croyait abandonnée, et en effet, c'était avc l'abandon des petits enfants qu'elle s'était donnée à Louise Read.

Avec ses cheveux blonds ou plutôt d'or fin qui, telle une poussière lumineuse, éclairaient une figure que rendait plus blanche encore le crêpe de sa robe noire — elle porta toujours le deuil d'un jeune frère mort à dix-neuf ans, laissant à la poésie les plus belles espérances, — elle passait, comme une étoile filante, disait Mme Ackermann. « En hâte » était son mot favori. N'était-elle pas attendue au chevet d'un malade, et il fallait souffrir, pour l'arrêter. Aussi, quand elle arrivait à l'improviste rue des Feuillantines, Mme Ackermann qui eut toujours la frayeur de la mort, comme l'ont remarqué MM. Bourdeau et Aulard, l'accueillait parfois avec une affection craintive, presque comique, déjà alarmée sur sa santé.

Toujours courante, mais toujours bienfaisante, communiquant à tous les richesses manuscrites de ses chers grands écrivains, elle trouvait que la renommée de Mme Ackermann n'était pas proportionnée à son mérite. Craignant qu'elle ne se décourageât, elle ne manquait jamais de lui communiquer les éloges qu'elle pouvait recueillir ou provoquer, par exemple, de Ravaisson (8 octobre 1883).

Voici une lettre du 22 mai 1884 tout à l'honneur de Mme Ackermann et de Barbey d'Aurevilly. Les *Blasphèmes* de Richepin venaient de paraître. Mme Ackermann pouvait voir en Richepin un rival et déjà Lemerre s'alarmait; Barbey d'Aurevilly pouvait honnir le blasphémateur; tous deux proclamèrent très haut le talent du nouveau poète :

...Landry s'est écrié: « Mademoiselle! et la pitié, la pitié qui déborde des pages de Mme Ackermann et rend son œuvre

sublime, la trouvez-vous chez Richepin? Y a-t-il une pièce comme *les Malheureux?* » Tout cela parce que j'ai rapporté vos paroles. Lemerre m'a dit : « Dites-lui que je ne mettrai pas Richepin dans ma petite collection. » Il vous publiera en octobre. C'est bien promis. Il ne trouve pas son poète effacé par Richepin, diable... Au fond je vous dirai même qu'on est injuste pour ce dernier, et que vous et d'Aurevilly êtes les seuls qui lui rendiez l'hommage qui lui est dû. Je ne parle pas des réclames des journaux (et à ce propos M. Yung, comme moi, a été bien surpris que ni le *Figaro* ni le *Temps* n'aient parlé de vous. Votre pensée s'impose à la lecture de ces *Blasphèmes*. Leur silence est inouï). Je parle des amis et confrères. Quant à vous, votre modestie est adorable! Elle vous honore et ajoute à tout ce que je sais et sens pour vous. D'Aurevilly avait dit, du reste, en me donnant le livre pour vous : « Elle l'appréciera, elle, elle sait trop ce que c'est que de beaux vers. Elle sentira ce qu'il y a là. »

A la suite de Mlle Read entraient chez Mme Ackermann des admiratrices d'ordinaire fort bonnes catholiques. Ma mère qui était d'une grande piété pouvait donc aller sans crainte dans le salon de Mme Ackermann : elle aurait eu bien de la malchance si elle ne s'y était trouvée en dévote compagnie.

Dès qu'elle sut qu'un professeur du Lycée Henri IV était dans sa maison, Mme Ackermann qui « voisinait » ne tarda pas à sonner à notre porte et depuis nous la voyions deux ou trois fois par jour. Mon père n'était point alors le catholique qu'il avait été et qu'il redevint; mais il ne laissa jamais ignorer à Mme Ackermann qu'il était profondément spiritualiste et de nature religieuse. Néanmoins elle le jugea indispensable aux réceptions du samedi. L'esprit prompt, d'imagination brillante, surexcité par le heurt des propos, il aimait le monde pour les joies de la conversation. Il y conservait la politesse d'autrefois, étant d'origine provinciale.

Il était né en Anjou, à Pouancé et fit ses études au Collège de Combrée. Son père avait combattu à Waterloo

et sa mère était légitimiste, de sorte qu'il eût pu dire, comme Victor Hugo : « Mon père vieux soldat, ma mère vendéenne. » Ma grand'mère avait fait soigner par un médecin républicain, le docteur Rousseau, des chouans blessés qui se cachaient dans la forêt de Juigné. Elle avait même porté de Pouancé à Craon un message de la duchesse de Berry...

A cause du rôle joué par sa mère dans la chouannerie, mon père aurait pu voir la noblesse du pays; il préféra se tenir à l'écart; cependant de loin en loin et chaque fois par rencontre, dans la rue ou les salons de la bourgeoisie, il vit toujours le marquis de Preaulx et son gendre le marquis d'Aligre, fort simples d'ailleurs tous les deux. Le marquis de Preaulx se plaisait à parcourir les environs de Pouancé, conduisant lui-même un grand break et prenant dans sa voiture tous ceux qu'il rencontrait, pour la plus grande joie des facteurs, des enfants et des femmes chargées de paquets. Il se promenait aussi à pied. Voici qu'au sortir de la forêt de Juigné, un homme dont la charrette était chargée de bois, ne parvenant pas à démarrer et sentant marcher derrière lui, appelle à l'aide. C'était le marquis de Preaulx. — « Vous aider à voler mon bois », dit-il, et en même temps il poussait à la roue. Un jour, mon père avait retenu à la diligence qui allait de Pouancé à Laval deux places du coupé; arrive le marquis d'Aligre avec une jeune femme. Il ne restait plus de place d'intérieur et la pluie tombait. Mon père descendit du coupé offrir sa place; aussitôt le marquis d'Aligre qui restait à Pouancé lui jeta sur les épaules son caoutchouc. « Saint Martin ne donnait que la moitié de son manteau, » dit mon père en grimpant sur l'impériale. Quant à la marquise d'Aligre, elle apprit à mon père la prononciation des grands noms de France, lesquels, comme chacun sait, sont loin de se prononcer comme ils s'écrivent. J'ai bien retenu quelques bribes, mais c'est une éducation à recommencer.

Comme il me voyait timide, il m'emmenait en visite. Il se décidait d'ordinaire à l'improviste, étant toujours prêt, car il avait pour principe qu'un honnête homme doit toujours avoir une paire de gants dans sa poche. Je n'ai point oublié ce conseil; et même pendant la guerre, dans les tranchées, j'avais au fond d'une musette une paire de gants propres. Alors mon rôle était aisé et convenait à ma timidité; je n'avais qu'à me taire, me tenir tranquille, prendre la main qu'on me tendait ou présenter le front. J'observais les autres, ce qui m'a rendu un peu difficile pour les femmes d'aujourd'hui. Mme Saint-René Taillandier particulièrement, avec sa grâce à demi majestueuse, me paraissait le type accompli de la grande dame. Mon père m'emmenait même à quelques soirées intimes; et j'admirais avec quelle aisance, après avoir fait trois saluts, au milieu, à droite et à gauche, il se dirigeait vers la maîtresse de maison. Et cependant je le trouvais un peu trop poli. Quand je le voyais rester indéfiniment la tête nue devant la moindre femme, il me semblait retarder sur son époque. Ce n'était pas pour déplaire à Mme Ackermann, restée très bourgeoise. Aussi chaque samedi, à quatre heures et demie, lorsque mon père rentrait du lycée, la bonne, en ouvrant la porte, lui disait: « Mme Ackermann fait dire à Monsieur de descendre tout de suite. Mme Vincent [Arvède Barine], Mme Juglar, M. Chevé sont là... » La garde-robe d'un professeur mondain n'était pas très compliquée. Deux redingotes et un habit suffisaient. Pour ses visites de cérémonie, mon père, qui était toujours en pantalon et en gilet de drap noir, échangeait la redingote n° 2 contre la redingote n° 1 ou l'habit. Aussi, le samedi, une minute après avoir déposé sa serviette à la maison, l'œil vif, la lèvre souriante, le visage frais et encadré de cheveux noirs naturellement ondulés, sa courte taille bien serrée dans la redingote neuve, il entrait dans le salon de Mme Ackermann...

Dans le monde ma mère unissait à une extrême timi-

dité — sans qu'on sut pourquoi, ses timidités la reprenaient brusquement comme les fièvres Mme Ackermann — une parfaite aisance. Elle appartenait à cette génération où les couvents apprenaient aux jeunes filles et pour toute leur vie le maintien et le savoir-vivre. C'était d'ailleurs, à la campagne, dans la vieille propriété de famille qui l'avait vue naître, que ma mère semblait le plus dans son élément. Elle multipliait les boutures de rosier et, sur le nombre, il y en avait toujours pour lui faire honneur. Il lui plaisait de commander à des artisans de village — ce n'était pas cher — des meubles, des poulaillers, des celliers de son invention. Elle avait surtout un maître-maçon d'une complaisance remarquable. Le dimanche matin, après la messe, il acceptait avec soumission les projets de ma mère. Tout heureuse de voir réalisable ce qu'elle avait imaginé, elle faisait venir deux verres, et, sans boire elle-même, trinquait gravement, de son verre vide, avec son maître-maçon. Son contentement n'était troublé que quand je rentrais trop tard de la chasse. Redoutant un accident, elle allait jusqu'au portail, quelquefois sur la route, et m'appelait à faible voix. En guise d'excuse, je lui baisais la main. Rassurée par mon retour, mi-fâchée et mi-souriante, elle esquissait une révérence, et nous revenions côte à côte, cependant que mon chien, en sautant autour d'elle, lui rendait ses devoirs. Ma mère répondait au chien avec réserve — elle n'aimait pas les pattes sur la robe — mais par quelques paroles gentilles, car elle était polie, même avec les animaux.

A Paris, occupée de l'éducation de ses enfants, elle ne sortait guère que pour aller à la messe et faire quelques visites qu'elle considérait aussi « d'obligation ». C'est pourquoi elle recevait beaucoup plus Mme Ackermann qu'elle n'en était reçue, et c'est surtout chez nous qu'elle avait avec sa voisine d'interminables conversations religieuses. Le point de départ était d'ordinaire *l'Imitation*

de Jésus-Christ, dont ma mère faisait sa lecture quotidienne. Parfois, Mme Ackermann lui déclarait, en partant, sa foi absurde; mais elle remontait, l'instant d'après, contrite, repentante, comme un enfant qui demande pardon. Ma mère, en riant, lui répondait que, loin d'être fâchée, elle espérait bien la convertir. Elle était d'ailleurs très fière d'obtenir de Mme Ackermann, comme dans son *Dernier Mot*, un aveu d'ignorance. Que ne permet l'ignorance?

N'oublions pas Sully-Prudhomme, si semblable à Mme Ackermann. Tous les deux, de nature rêveuse et religieuse, ils croyaient à l'antinomie de la foi et de la raison, mais avaient des rechutes de mysticisme. Seulement les crises de mysticisme de Sully-Prudhomme ne cessèrent jamais complètement; il en eut jusqu'aux derniers instants, me dit Camille Hémon; et c'est pourquoi nous le mettons parmi les religieux amis de Mme Ackermann. Leur grande différence était que l'une jetait des cris et que l'autre soupirait sa plainte. Aussi trouvèrent-ils finalement l'un et l'autre dans Pascal le penseur qui convenait à leur intelligence que tourmentait l'infini.

M. Aulard nous a dépeint Sully-Prudhomme dans le salon de Mme Ackermann :

Un jour Sully-Prudhomme lui développait lentement je ne sais plus quelle idée. Il voulait se rendre plus clair par une comparaison, oubliant que son interlocutrice avait horreur des comparaisons. Il lui dit : « Madame, vous avez vu un danseur de corde... » Mme Ackermann interrompit et je l'entends encore : « Mais non, Monsieur Sully, je n'ai jamais vu de danseur de corde. » Sully-Prudhomme fut si décontenancé qu'il se leva sans trouver un mot à ajouter, et il eut beaucoup de mal à retrouver son chapeau, un gigantesque chapeau à haute forme, de la mode d'alors, qu'il avait, je ne sais pourquoi, placé sous son fauteuil. Il se mit à genoux à côté du fauteuil pour passer son bras en dessous, et la poétesse narquoise l'aida gauchement dans cette difficile opération, le

laissant partir sans lui demander la fin de sa comparaison. (Conférence inédite, lue chez Mme Aurel en 1926.)

Ceux qui ont connu Sully-Prudhomme sentiront immédiatement que la scène a été prise sur le vif. Cet esprit mathématique, par une étrange contradiction, ne pouvait se passer de comparaisons, c'est-à-dire d'impropriétés. Plus tard, étant du Conseil de la Légion d'honneur, il eut à s'occuper de l'affaire Dreyfus; et sa conscience scrupuleuse était fort angoissée; il s'en tirait à force de comparaisons. « Prenons l'image du petite navire, me disait-il. Il faut qu'un passager soit mangé pour sauver les autres... » Il était très ému, et je comprenait que, sans son petit navire, il eût été désemparé.

L'épisode du chapeau haut de forme est délicieux. Pour être poète, Sully-Prudhomme n'en est pas moins homme du monde, et il fera ses visites avec un tromblon; mais pour être homme du monde, il n'en est pas moins poète, et il glisse le tromblon gênant sous son fauteuil. Au départ, il faut bien retrouver le chapeau; et alors tout simplement, comme Orgon devant Tartuffe, il s'agenouille devant son fauteuil. Ineffable candeur des poètes! Assis sur le même canapé, nous parlions de Pascal. Brusquement, Sully-Prudhomme se lève. Il avait un superbe veston d'intérieur en velours noir, mais ses bretelles retombaient sur son pantalon. Il passe dans la salle voisine, sans fermer la porte et j'entendis le dialogue suivant : « Qu'est-ce que j'ai à déjeuner? — Un bifteak et des pommes de terre frites — Il y en a pour deux? — Il n'y en a que pour un », répondit vite la gouvernante qui pressentait un malheur. La tête basse, Sully-Prudhomme revint s'asseoir à mes côtés : « Je disais donc que Pascal... » Il ne soupçonnait pas que j'eusse pu entendre le moindre mot; et rarement invitation à déjeuner me fit plus de plaisir que celle-là, qui cependant n'arriva pas à son adresse.

Dans ce salon où il y avait une extrême-gauche irréligieuse, une extrême-droite religieuse, au centre se plaçaient, religieux ou irréligieux, tous ceux qui se souciaient de l'art de Mme Ackermann plus que de sa doctrine : Sainte-Beuve, Anatole France, Laurent Pichat, Paul Hervieu, Patin, Mézières, Deschanel, le docteur Seligmann, Loliée, Mme Juliette Adam, la comtesse d'Agoult et surtout Mme Arvède Barine.

Sainte-Beuve connut Mme Ackermann par son mari et par Proudhon. Elle lui communiqua les lettres de Proudhon à son mari; et le *P.-J. Proudhon* de Sainte-Beuve nous donne par surcroît les renseignements les plus précis que nous ayons sur Paul Ackermann. (Cf. Bourdeau, *art. cité.*) Il s'empresse de faire part à M. Havet de son admiration pour le *Nuage*. (Cf. Marc Citoleux, *Madame Ackermann*, p. 147.) Mais au fond l'auteur de *Volupté* n'était point attiré par l'austérité de la poétesse; et celle-ci n'estimait ni le poète ni l'homme.

Voici une lettre d'Anatole France écrite à propos des vers que Mme Ackermann avait envoyés au *Temps*. (Ils furent publiés le 19 février 1879. *Pascal* (IVe Partie), *l'Idéal, Daphné, l'Homme;* et Anatole France les présentait au public.)

Versailles, 30 juillet 1878. Que vous êtes bonne et généreuse, bien chère Madame, de nous avoir envoyé des vers! Hébrard se joint à moi pour vous en remercier. Je ne suis pas surpris que MM. Havet, Caro aient admiré votre *Idéal* et je suis fier de sentir comme eux. Je ne serais pas fâché de relire votre vie. J'y trouverais certes de quoi donner du corps à ma notice sur vous. Mais là est justement le point délicat. Je ne sais trop dans quelle mesure il me serait permis d'employer un document tout intime. Je n'ai déjà que trop de penchant à la biographie. Il est vrai que je pourrai vous soumettre mon petit travail que je ferai comme vous voulez certainement qu'il soit fait, en toute équité et impartialité. Des louanges banales ne pourraient satisfaire un esprit

comme le vôtre. Croyez, Madame, à ma respectueuse affection, et veuillez agréer tous mes hommages. Anatole France. Ma femme vous envoie ses meilleurs compliments.

Cette lettre extrêmement importante prouve d'abord qu'en dépit du terme « relire » Anatole France ignorait tout de l'autobiographie de Mme Ackermann. Car elle est si dépouillée de détails intimes que, s'il l'eût connue, il n'aurait pas craint de commettre d'indiscrétion. Mais surtout elle vient éclaircir ou embrouiller l'*affaire* si curieuse de *l'Idéal*. Havet, d'ordinaire si bienveillant aux productions de Mme Ackermann, ne put accepter l'assimilation du débauché à l'ascète, de Musset à Pascal (Cf. Marc Citoleux, *ouv. cité*, p. 139. Lettre du 2 octobre 1871.) Le 9 octobre 1871, elle répond :

Le sort de l'*Idéal* est donc décidé : qu'il disparaisse! Faites-moi le plaisir de jeter au feu immédiatement la copie que vous en possédez. Vous avez été juge; soyez maintenant exécuteur des hautes œuvres. (*Id.*, p. 141.)

Mais, comme les notaires, elle avait conservé la minute. Je savais que la pièce fut publiée dans le *Temps* le 19 février 1879, avec l'assentiment de Sully-Prudhomme. La lettre d'Anatole France nous révèle une autre intervention, celle de Caro. Caro avait demandé des vers à Mme Ackermann pour les citer en Sorbonne. Dans une lettre qui est sans doute du commencement de 1878 elle lui envoya l'*Idéal*, et l'on devine qu'elle n'est pas trop rassurée sur le sort qu'attend cette victime de M. Havet :

Dimanche. Cher Monsieur. Vous le savez d'avance je n'ai rien à vous refuser. Prenez donc mes vers; faites-en ce que vous voudrez; je vous les livre. C'est déjà beaucoup d'honneur pour eux que d'être cités par vous en pleine Sorbonne. En effet vous ferez bien de ne pas prononcer mon nom; il pourrait blesser certaines oreilles. Je crois aussi qu'il vaudrait mieux ne pas dire que mes vers sont inédits. Il faut m'y attendre; mon pauvre *Idéal* va passer un mauvais quart

d'heure. Je vous en prie, ne le maltraitez pas trop. Tout *chimérique* qu'il est, il a du bon et mérite quelques égards...

Ne voyons pas dans l'incognito proposé un acte de timidité, il était si facile à Caro de ne rien demander du tout. Ce sont de ces incognitos dont on n'use que pour les lever, et il trouvait là un moyen de piquer la curiosité, ménager les susceptibilités et servir Mme Ackermann.

Le 1er février 1878, nouvelle lettre de Mme Ackermann:

Chez Monsieur. J'étais loin de soupçonner que mon *exécution* [elle n'oublie pas l'attitude d'Havet] serait aussi prochaine... Mes amis regretteront de ne pas avoir été avertis. Ce combat d'idéal à idéal les eût fort intéressés. Quant à mes vers ils ne les connaissaient pas; je les avais prudemment gardés pour moi, n'ayant aucune confiance en leur valeur. Je vais être maintenant forcée de les soumettre à M. Havet [pour la seconde fois]. Ils n'ont qu'à bien se tenir. Il ne leur sera pas aussi indulgent que vous. C'est lui qu'à bien meilleur droit je puis appeler l'exécuteur des hautes œuvres...

Elle n'avait pas oublié les termes de sa lettre du 9 octobre 1871, Havet non plus. Le 7 février 1878 elle lui soumet de nouveau *l'Idéal* qu'il condamne avec plus de rigueur que la première fois. Sa lettre commence ainsi : « Eh bien, non, Madame, je ne donne pas mon visa... », et se termine par ce mot : « dixi. »

Cependant la même année 1878, en juillet, la pièce est envoyée au *Temps* avec l'admiration combinée de Caro et d'Havet; la lettre d'Anatole France en fait foi. Mme Ackermann ne saurait être accusée d'avoir invoqué l'assentiment d'Havet sans l'avoir obtenu. On est réduit à conjecturer qu'Havet se laissa vaincre par le témoignage de Caro et de Sully-Prudhomme.

Les femmes de lettres n'ont jamais boudé Mme Ackermann. Ce serait plutôt Mme Ackermann qui eût boudé les femmes de lettres : elle se défiait de leurs mœurs. Long-

temps elle refusa de recevoir Mme d'Agoult. En novembre 1859, elle écrivait de Nice à sa sœur qu'elle espérait bien éviter la visite de Mme d'Agoult. Or, le 21 avril 1864, nous la voyons retarder son départ de Nice pour ne pas paraître se sauver « quand elle arrive ». Comment expliquer ce revirement, d'autant plus que l'orgueil de Daniel Stern (Mme d'Agoult) la choquait? « Se vouer un culte quand on s'est si peu respectée! » écrit-elle dans son *Journal* (*Mercure de France*, 1er mai 1927, p. 368).

Tout d'abord elle comprit qu'on ne pouvait pas condamner en bloc Mme d'Agoult : « Mme d'Agoult est un esprit grave qui a commis des légèretés. Le contraste est discordant. » (*Journal*, 27 février 1860. *Mercure de France*, id., p. 536.) Puis elle estima non seulement son esprit grave, mais sa belle intelligence. A Jean Bourdeau elle signalait les *Esquisses morales* et plus tard elle demandait à mon père de les lui annoter. Quand elle apprit que celle dont elle appréciait tant le jugement n'approuvait pas la conclusion du *Prométhée*, elle en fut toute désemparée (Marc Citoleux, *Mme Ackermann*, p. 143). Peut-être même était-elle reconnaissante à Daniel Stern de n'être pas athée. Elle avait remarqué sa nature religieuse, car des *Esquisses morales* elle avait biffé les pensées religieuses. Or si bizarre que cela parût, nous savons que Mme Ackermann ne permettait guère l'incrédulité aux femmes. Mais surtout Mme Ackermann, dont la gratitude ne fut jamais en défaut, fut touchée des éloges et de l'appui constants qu'elle trouvait auprès de Daniel Stern. Dès le 21 avril 1864, elle admirait « la confraternité littéraire » de Mme d'Agoult. Enfin l'intérêt a toujours ses droits. Non seulement Mme d'Agoult prenait la défense de Mme Ackermann, elle lui ouvrait son salon où elle rencontrait Renan, le prince Jérôme...

C'est pourquoi une réelle intimité finit par s'établir entre les deux femmes, et Mme Ackermann, qui ne faisait

rien à moitié, alla même jusqu'à défendre la vertu de Mme d'Agoult. L'accuse-t-on de vouloir séduire Littré, Holmès, elle repousse l'accusation. Pour Littré, ce n'était pas difficile, pour Holmès, elle y met de l'acharnement. (Lettre du 12 mars 1866 (1).)

Ce qui l'écartait d'abord de Daniel Stern la rapprochait au contraire d'Arvède Barine. Spirituelle et de claire intelligence, elle était, comme Mme Ackermann, femme de bon sens et de haute moralité. Elle n'aimait pas les exaltées, n'écrivant, elle-même, disait-elle, que pour subvenir aux frais du ménage. Si on lui demandait d'assister à des expériences d'hypnotisme : « Oui, répondait-elle, entre mon mari et mon fils. » Elle n'aimait pas non plus les cérébrales. Dans son article sur Mme Ackermann elle dit négligemment : « On continuera à discuter les idées de Mme Ackermann, les idées sont faites pour cela. » Mais ce qui l'intéresse, c'est la personne et elle essaie d'atteindre en Mme Ackermann la femme. Aussi, parce qu'elle n'était pas une intellectuelle et que par delà les doctrines factices elle visait le réel, son œuvre nous paraît très solide. Ses livres sont vivants, parce qu'elle comprenait la vie. On s'en apercevra en lisant la lettre qu'elle m'écrivit quand je lui eus envoyé mes thèses sur Lamartine et Mme Ackermann et qu'on m'excusera de reproduire :

Paris 11-4-06... Vos volumes m'arrivent à l'instant. Merci et merci encore pour votre lettre, qui est venue réveiller de si bons souvenirs. Je me rappelle très bien monsieur votre père et le plaisir que j'avais à causer avec lui. J'étais de votre avis sur Mme Ackermann; elle était beaucoup plus femme qu'elle ne voulait l'avouer, et je suis très contente que votre inédit vienne me donner raison contre les gens qui m'accusaient d'avoir des idées biscornues. Si le sujet n'est pas déjà pris aux *Débats*, je vous ferai un article pour le premier

(2) Nous avons publié cette correspondance dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1830.

mardi de mai et j'aurai le plaisir de triompher grâce à vous...

L'article parut en effet le 1er mai et depuis je lui ai fait bien des emprunts. Je dois à la vérité de dire que pour triompher Mme Arvède Barine n'avait nul besoin de moi et que sa bienveillance ne me cite qu'afin de m'obliger.

On pourrait citer encore bien d'autres personnes qui ne partageaient point l'incrédulité de Mme Ackermann et venaient aux Feuillantines. Dans l'étroit et modeste salon, salon philosophique, salon bourgeois surtout, où il y avait certainement un parti irréligieux, mais d'une irréligion fort bien élevée, où circulaient, sous l'œil bienveillant de la maîtresse de maison, les catholiques les plus sincères, on ne se serait jamais cru dans l'antichambre de Satan.

MARC CITOLEUX.

AU CŒUR DES BLÉS

Toute chose (si par trop n'erre)
Voulentiers en son lieu retourne.
VILLON.

I

Les Nicolet riaient.

C'était la troisième fois dans le courant de l'après-midi que Joachim, le charron, qui avait son ouvroir à côté de la grange où les Nicolet battaient leur blé, arrêtait son rabot pour les écouter.

— Si cela se passait à la campagne, se dit-il, je croirais qu'ils ont trouvé une bourse, mais dans la ferme de Lambroux...

Intrigué, il tira l'huis et, comme la cour était pleine de neige, il se glissa le long du mur, les mains blotties dans ses poches.

Lorsqu'il introduisit la tête dans la grange, par la petite baie carrée qui s'ouvrait dans la grande porte, ses yeux éblouis ne distinguèrent d'abord que des formes vagues; mais bientôt tout se précisa : le grand mur à droite, les gerbes entassées à gauche; en haut, les grosses charpentes qui soutenaient le toit. Au fond de l'aire, trois hommes en manches de chemise, couverts de poussière, assis dans la paille, le menton aux genoux, riaient aux éclats, tandis qu'un quatrième se tenait debout devant eux, la tête baissée et la mine farouche. Les fléaux, abandonnés, gisaient sur le sol.

En voyant apparaître Joachim, l'un des rieurs cria, le doigt tendu vers l'homme qui était debout :

— C'est Bernard qui est amoureux !

Et il raconta qu'à midi Bernard était parti avant eux. « Alors nous, quand nous sommes arrivés ici, qu'avons-nous vu? Le gaillard devant la margelle du puits, en train de tirer de l'eau pour la Rousse! »

— Oui, Joachim!

Les trois hommes recommencèrent à rire.

Bernard leva lentement la tête, regarda Joachim, roula du côté de ses frères des yeux sombres, puis, se secouant comme un ours, cria :

— Travaillons!

Chacun prit aussitôt sa place : Prosper et Michel d'un côté, Philippe et Bernard de l'autre. Après avoir craché dans leurs mains, ils levèrent les fléaux.

D'habitude, les Nicolet travaillaient avec méthode. Lorsqu'ils battaient le blé, leurs quatre corps se mouvaient d'un même rythme, les quatre fléaux se levaient et s'abaissaient en mesure et le dernier geste avait la même vigueur et la même aisance que le premier. Cette fois, Bernard maniait son outil avec rage, le front contracté, la bouche serrée. Obligés de régler leurs mouvements sur les siens, ses frères s'échauffaient à leur tour; leurs chemises leur collaient à la peau et les grains de blé, violemment chassés des épis, sautaient en l'aircomme des balles. Quand les gerbes étalées par terre furent vides, Michel jeta son fléau au fond de la grange et courut s'appuyer contre le mur. Son corps — une longue et maigre carcasse — se contracta puis se détendit; un râle monta de sa poitrine; il se mit à tousser. Il toussa longtemps. L'accès passé, il resta encore quelques instants appuyé au mur. Lorsqu'il se retourna, sa figure, creusée, était livide; une sueur froide baignait son front; ses jambes tremblaient.

Prosper lança un regard sévère à Bernard :

— Plus si vite, hein! On ne va pas faire crever Michel...

— Puis on perd du froment, grogna Philippe, qui se

mit à racler le sol avec son sabot pour rassembler les grains épars.

Joachim était resté sur le seuil. Comme les quatre batteurs le regardaient maintenant d'un œil sournois, il comprit qu'il était de trop : il fit un pas en arrière et tourna sur ses talons.

La neige brillait. Elle s'étendait, toute unie, sur les toits, formait des bosses sur le fumier, mettait une corniche blanche à la margelle du puits et, par delà un petit mur, pendait en festons aux branches des pommiers, dans la prairie. Derrière la fenêtre du logis, une femme assise tricotait. On ne voyait que le haut de ses épaules et sa tête ronde que couvrait une chevelure rousse.

Joachim, s'étant aperçu qu'elle le regardait, mit les mains sur ses oreilles pour lui faire comprendre que le froid était vif. En guise de réponse, la femme tendit le doigt vers le ciel. Le charron leva les yeux. Le temps se couvrait. Il pensa que la neige de nouveau allait tomber.

Comme il rentrait dans son ouvroir, un coup de feu éclata dans la prairie.

Quelques instants plus tard, il vit Lambroux, couvert d'un vieux pardessus et la tête enveloppée dans une écharpe, qui grimpait l'escalier de sa demeure, avec un fusil à l'épaule. De sa main gauche, il portait par les pattes deux moineaux ensanglantés, dont les ailes pendaient.

Joachim secoua ses sabots pour en faire tomber la neige. Il jeta ensuite du charbon dans le poêle de fonte qui brûlait dans un coin de l'ouvroir. Après s'être réchauffé les mains, il alluma sa pipe et rêva quelques instants. Un haussement d'épaule exprima sa pensée sur les Nicolet. Un autre formula son opinion sur Lambroux. Puis il lança un jet de fumée en l'air et se mit à rire. Joachim avait l'âme gaie. Il avait aussi sa pipe et le pinson qui sautillait dans sa petite cage, au-dessus de la porte...

II

Pour entrer dans la demeure des Nicolet, il fallait, la barrière franchie, escalader une montagne de fumier ou bien descendre dans un ravin lorsque, à la fin de l'hiver, le fumier avait été emmené dans les champs. On atteignait ainsi, au fond de la cour, un escalier usé que continuait un corridor obscur, dont une porte latérale donnait accès dans la cuisine, tandis qu'une autre porte, au bout, s'ouvrait sur le jardin. La maison, qui avait de petites fenêtres au rez-de-chaussée et des lucarnes à l'étage, formait, avec la grange, le fournil, la remise, les étables et la barrière, un carré irrégulier. Tous ces vieux bâtiments, mal construits, les uns plus bas, les autres plus hauts, couverts les uns de tuiles, les autres de paille, semblaient avoir poussé là comme une touffe de champignons. C'était un des derniers vestiges du passé qui survivait, presque intact, au milieu du village.

Ce jour-là, comme c'était dimanche, tout était tranquille chez les Nicolet. Dans la cuisine, Prosper lisait *L'Echo du Pays,* journal hebdomadaire où paraissaient toutes les annonces de la région, tandis que Lalie, sa sœur, qui se préparait pour la messe, ajustait devant un miroir accroché à l'espagnolette de la fenêtre son bonnet des jours de fête, un bonnet noir à fleurs violettes. Tout à coup, elle dit :

— Bon!

Sans lever les yeux, Prosper demanda :

— Qu'y a-t-il?

— Voilà de nouveau le sot Jadeau qui se trompe.

Prosper sourit.

Jadeau, le tailleur, était un petit homme maigre et nerveux, avec de longs cheveux bouclés et une figure de marionnette, qui, une fois descendu de sa table de travail, ne paraissait plus maître de ses jambes. Dans la rue, il ne marchait pas; il trottinait. Et tout en trottinant, il dis-

cutait. Sa bouche jouait, ses yeux riaient, ses sourcils s'écarquillaient ou se fronçaient, ses mains montraient ceci ou cela, des choses que lui seul voyait, ou bien elles frappaient sa poitrine comme pour y enfoncer des clous. Souvent, Jadeau, tout en monologuant, perdait son but de vue et s'engageait dans une mauvaise route. Lorsque Lalie l'avait aperçu, il allait dépasser la ferme; mais, tout à coup, il s'était touché le front du doigt et s'était précipité vers la barrière des Nicolet.

— Il vient chez nous, dit Lalie.

Un sourire glissa de nouveau sur les lèvres de Prosper.

Lalie continuait à observer le bonhomme, curieuse de voir la mine qu'il ferait quand il s'apercevrait de son erreur; comme il avançait toujours, elle se fâcha :

— On en a conduit plus d'un à Gheel, qui étaient moins sots que cet individu!

Elle avait à peine achevé que Jadeau poussait la porte et jetait un regard circulaire dans la maison.

— Bonjour la compagnie!

En même temps, il déposait sur la table un paquet enveloppé de serge verte.

— Vous vous trompez sans doute, tailleur, fit Lalie, d'un ton pincé.

— Je ne me trompe jamais.

Comme il se préparait à dénouer le paquet, la femme reprit :

— Mais, je ne vous ai rien commandé...

— Vous, non... Mais Bernard m'a commandé ceci, ceci et encore ceci...

Et Jadeau sortit du paquet un veston, un gilet et un pantalon de drap noir. A côté, il mit un petit morceau d'étoffe — pour les réparations.

Lalie pâlit; Prosper lâcha son journal.

Le tailleur, ayant tiré son mouchoir, se frotta le front :

— Il fait chaud.

Puis il demanda :

— Est-ce que Bernard est ici?

— C'est que je suis un peu pressé, ajouta-t-il, tandis qu'il s'asseyait près de la table et se mettait à la tapoter avec les doigts.

Comme il allongeait les yeux vers l'horloge, quelqu'un dégringola l'escalier de l'étage.

C'était Bernard. Il n'avait que son pantalon et sa chemise, sur laquelle se croisaient de larges bretelles. Son col était ouvert. Il venait de se raser. Sa figure tranchait, toute rose, sur sa poitrine velue.

— C'est vous qui avez commandé *ça*, Bernard? demanda Lalie, en rejetant la tête en arrière.

— C'est moi, répondit Bernard.

Il déplia le costume, l'examina, soupesa le petit morceau d'étoffe :

— Parfait!

Il sortit sa bourse et paya le tailleur.

En voyant la pile d'écus qui passait dans la main de Jadeau, une flamme de colère étincela dans les yeux de Lalie, tandis que Prosper serrait nerveusement les poings.

Jadeau compta les pièces en prenant son temps. Il les faisait tomber une à une de sa main gauche dans sa main droite. Plusieurs étaient noires. Il les gratta avec son ongle pour s'assurer qu'elles étaient bonnes. Il en fit aussi sonner deux ou trois sur les dalles. En les mettant dans sa poche, il se tourna du côté de Prosper :

— Voici de l'argent qui ne date pas d'aujourd'hui; vous devez avoir une cachette quelque part...

Il cligna de l'œil et se mit à rire, mais quand il vit que les sourcils de Prosper se contractaient, il s'empressa de reficeler son paquet et de disparaître, tandis que Bernard remontait dans sa chambre avec le costume.

— C'est du fin drap, murmura Prosper, en ramassant son journal.

Lalie jeta, à travers la fenêtre, un dernier coup d'œil

sur le tailleur, puis arracha son bonnet et le lança au milieu de la table. En se retournant, elle se heurta à Mathilde, sa sœur, qui venait d'entrer.

Mathilde était vêtue comme une pauvresse et traînait aux pieds des sabots d'homme. Plus délicate que sa sœur et ses frères, elle paraissait aussi plus cassée. Son front et ses joues étaient sillonnés de rides; elle n'avait plus de dents, presque plus de cheveux. Deux petites boucles d'argent noirci pendaient à ses oreilles. Voyant le bonnet de Lalie sur la table, elle demanda :

— Et la messe?...

— Il est bien question de messe! répondit l'autre.

« Bon! la voilà encore de mauvaise humeur », pensa Mathilde, et, sans demander d'explications, elle prit dans le tiroir de la table un petit couteau, en frotta la lame avec son tablier, puis, s'avançant vers un panier de pommes de terre, placé près du banc, sous la fenêtre, elle voulut s'asseoir pour les peler.

Lalie la prit par les épaules :

— Allez faire cela au jardin!

Mathilde ne répliqua pas. C'était toujours ainsi que les choses se passaient quand Lalie était en colère. Elle partit donc, avec son couteau dans une main, son panier dans l'autre, en traînant ses sabots.

Dès qu'elle fut sortie, Lalie s'approcha de son frère et le regarda dans le blanc des yeux : elle avait remarqué qu'au lieu de lire son journal, il marmottait.

— Vous savez quelque chose, vous, Prosper!...

Prosper resta un instant silencieux, puis releva la tête :

— Je ne sais rien du tout...

— Vrai?

— Vrai! répondit-il.

Mais quand Lalie se fut éloignée, il murmura :

— Il y a du louche!

III

Lalie avait une tête maigre, avec des joues tannées, la bouche mince, un long nez et deux yeux vifs et mobiles. Elle était l'aînée de la famille et elle en était l'âme et le chef. On n'achetait rien, on ne vendait rien chez les Nicolet sans la consulter. C'était elle qui serrait l'argent. Austère et économe, elle pourvoyait à tout avec une stricte probité. Elle ne nourrissait pas seulement ses frères, elle les habillait. Deux fois par an, au printemps et à l'automne, elle passait en revue leur garde-robe. Elle comptait ensuite sur ses doigts :

— Il faudra une casquette pour Michel, un corsage pour Mathilde, une blouse pour Prosper, une camisole pour Philippe, une culotte pour Bernard.

Elle achetait le tout sans consulter les intéressés. La mercière connaissait sa phrase : « Du solide et pas salissant ! »

C'était Clémentine, la couturière, qui confectionnait les corsages, les blouses et les culottes. Jamais aucun tailleur n'avait cousu pour les Nicolet. Lorsqu'on entrait chez Clémentine, on voyait, accroché au mur, près du bénitier de porcelaine, derrière une grande table couverte de vêtements faufilés, un vaste éventail de papier gris. C'était le patron sur lequel Clémentine taillait les culottes de Michel, de Prosper, de Philippe et de Bernard.

Et voilà qu'aujourd'hui Bernard s'était fait confectionner des vêtements de seigneur ! Lalie n'en revenait pas. Elle oubliait même — elle qui ne laissait jamais rien traîner — que son bonnet était resté sur la table. Sans doute, l'accord ne régnait pas toujours chez les Nicolet. Ces gens avaient quelquefois des colères de sauvages. Ils trépignaient, juraient, s'invectivaient, se mettaient mutuellement le poing sous le menton. Parfois ils hurlaient si fort que les vitres tremblaient. Ils parlaient de tout

casser, de s'étrangler, de faire un carnage... Mais un mot de Mathilde suffisait pour les calmer :

— Il y a quelqu'un qui passe... C'est M. Destokay... Il va vous entendre...

Dans le silence qui suivait ces paroles, on voyait Lalie monter à l'étage, puis revenir avec une clef qu'elle déposait, d'un air digne et sans prononcer un mot, sur la table.

Tous les yeux se fixaient aussitôt sur la clef et Prosper ou Bernard demandait :

— Qu'est-ce que c'est que cela?

Après un instant :

— Reprends la clef!

Lalie, qui était fine, n'obéissait généralement pas tout de suite. Il répétait :

— Reprends la clef!

Michel ajoutait :

— Nous avons confiance en toi. Il n'y a que toi ici pour conduire la barque...

Comment allait-elle voguer maintenant, la barque? Lalie se le demandait avec angoisse, quand elle entendit descendre Bernard. D'un bond, elle fut à la porte :

— Qu'on vous voie!... Qu'on vous voie!...

Ce fut tout ce qu'elle put dire. A l'apparition de Bernard, vêtu de son beau costume et coiffé d'un chapeau boule (un chapeau boule, s'il vous plaît!) elle faillit — elle le raconta plus tard — attraper un coup de sang. Seul Prosper ricana :

— Il a même des souliers qui craquent!...

IV

Dix ans plus tôt, Michel avait épousé une vieille cousine qui vivait seule dans un village voisin. Elle était morte depuis quelques années. Il avait hérité de tout son avoir. La maison n'était qu'une méchante bicoque en

torchis, couverte de chaume, mais elle était entourée d'une grande prairie que les Nicolet exploitaient eux-mêmes. Tous les ans, Michel fauchait le foin, le fanait, puis le rentrait dans une petite grange d'où Philippe venait l'enlever avec le char au fur et à mesure de leurs besoins.

Depuis huit jours, il était occupé à la fenaison. Le travail touchait à sa fin. Il ne restait plus, entre les pommiers, que quelques meulettes qu'il se proposait de rentrer dans la matinée, bien que ce fût dimanche.

Il avait assisté à la première messe, celle où l'on peut se montrer en costume de travail et en sabots; maintenant, il déjeunait. Pour avoir de l'air, il avait poussé le volet. Un vieux rosier balançait ses fleurs écarlates devant l'ouverture. La lumière du soleil ruisselait par-dessus et éclairait toute la pièce, depuis les solives enfumées du plafond jusqu'aux murs dégradés et noircis. Un pauvre lit, fait de planches mal rabotées, occupait le fond; le reste du mobilier se composait d'un poêle rouillé, d'une vieille armoire, d'une table vermoulue, d'un banc grossier. Une montre d'argent pendait à la muraille. Michel buvait son café dans une jatte fêlée; il coupait son pain, bouchée par bouchée, avec son couteau de poche.

Il allait avoir fini lorsqu'on entra dans la cour. Il reconnut le pas du facteur. Celui-ci frappa un coup sec sur la porte, glissa quelque chose en dessous et s'en alla. Michel, qui s'était retourné, vit une carte sur le sol. Il courut la prendre et vint s'accouder sur l'appui de la fenêtre pour la lire. C'était Prosper qui rappelait son frère, le jour même, « pour une affaire grave ».

« Ho! ho!... Diable!... » Michel se grattait le menton... Une affaire grave!... De quoi pouvait-il s'agir? S'il était survenu quelque chose au bétail, Prosper l'aurait marqué dans sa carte... Une affaire grave!... Il arracha une rose et l'écrasa lentement dans sa main. Puis, il alla prendre sa montre. Il était dix heures. En se dépêchant, le foin

pouvait être rentré pour midi. Il relut encore la carte : « Une affaire grave... », la plia en quatre et, tout pensif, la glissa dans la poche de son gilet. Il mit ensuite son chapeau, s'en fut tirer la brouette de la grange, prit sa fourche et se rendit dans la prairie.

Les arbres étaient en fleur; le soleil brillait; les branches croulaient sous la verdure; les pinsons chantaient dans les pommiers; les fauvettes grisollaient dans les buissons. Toute la puissance de l'été éclatait au ciel et sur la terre.

Les voisins qui, eux, fumaient leurs pipes à l'ombre, accroupis sous une haie, regardaient Michel démolir à coups de fourche les meulettes de foin et courir dans la prairie avec sa brouette. Les uns ricanaient : « En voilà un qui n'ira pas en paradis! » D'autres hochaient la tête à la vue de cet homme « étique » qui bûchait comme un forçat. Une femme cependant, qui le regardait aussi, s'apitoya :

— Vous devriez donner un coup de main à ce pauvre malheureux.

Tous se mirent à rire :

— Non!

— Pourquoi?

— Parce que c'est un Arabe!

A midi, tout le foin étant rentré, Michel s'essuya la figure et les bras, chaussa ses souliers, passa sa blouse et, pour ne pas perdre de temps, glissa une croûte de pain dans sa poche. Il prit ensuite son bâton et partit.

La campagne, déserte, s'étendait de tout côté, sans un arbre, sans une ombre. L'angélus sonnait. Aucun souffle ne remuait l'air. Dans les blés immobiles, les coquelicots brillaient comme des flammes. La terre, altérée, se lézardait. Une épaisse couche de poussière couvrait la route : à chaque pas de Michel, un petit nuage blanc sortait du sol. L'homme marchait vite et, de temps à autre, fourrait les doigts dans sa poche, cassait un morceau de

croûte et l'avalait. Puis il toussait dans le creux de sa main.

De temps en temps aussi, il tâtait la carte qu'il portait dans son gilet et murmurait, torturé par l'inquiétude : « Une affaire grave... »

Quand il arriva chez lui, tout le monde était réuni dans la cuisine, sauf Bernard. Il demanda d'une voix angoissée :

— Qu'y a-t-il?

Philippe montra Lalie :

— C'est elle qui s'est disputée avec Bernard...

— Et il est parti! ajouta Mathilde.

— Il réclame sa part, dit Prosper.

Quelques jours avant, celui-ci était venu appeler sa sœur; après l'avoir conduite dans l'écurie, il l'avait poussée devant une lucarne :

— Regarde!

Bernard se traînait sur les genoux, dans le jardin, en plein soleil; il cueillait des pensées et des œillets.

Ils le voyaient sourire, ils l'entendaient souffler, tout en fouillant le feuillage de ses gros doigts.

Quand il eut terminé sa cueillette, il s'assit au milieu du sentier et tira de sa poche une bobine de fil. Mais avant de commencer à lier les fleurs, il en caressa les pétales du doigt, puis les mit sous son nez et en huma le parfum. Sa figure avait une expression candide qu'on ne lui avait jamais vue; ses yeux pétillaient; il marmottait des mots tout bas.

— Si c'était un enfant, dit Prosper, on lui casserait les reins.

Bernard se releva, disparut, puis revint avec une bouteille remplie d'eau, dans le goulot de laquelle il planta le bouquet.

Toute l'après-midi, Lalie explora le jardin. Elle regarda sous les choux, dans les oignons, le long des haies, remua la terre, mais ne trouva rien.

Ce ne fut que le soir, après avoir eu l'idée de gratter derrière le four avec un bâton, qu'elle découvrit la bouteille dans une touffe d'orties. D'un coup de pied, elle la fit voler en éclats, puis, ayant ramassé les fleurs, elle les apporta dans le sentier, là même où Bernard s'était assis pour faire son bouquet. Elle les écrasait sous son sabot, quand un cri sauvage la fit sursauter.

C'était Bernard qui venait chercher ses fleurs.

Lalie le vit avec épouvante pirouetter sur lui-même, se baisser, ramasser une pierre...

Elle n'eut que le temps de s'incliner; la pierre, lancée avec violence, rasa son bonnet.

Bernard alors se précipita sur elle, ses deux grandes mains ouvertes. Il la saisissait au cou, lorsque Lalie cria:

— Prosper!... Il m'étrangle... Au secours!!

On entendit quelqu'un qui accourait. Bernard lâcha prise, vit son frère, fonça sur lui et, d'un coup de tête, l'envoya rouler sur le sol. Il courut ensuite vers la maison, monta dans sa chambre, décrocha ses effets, les entassa dans un coffre et mit le coffre sur son dos...

On ne l'avait plus revu. Maintenant, il réclamait sa part.

Tous les Nicolet avaient la mine lugubre. Ils n'avaient pas achevé leur dîner. Sur la table, les plats étaient encore à moitié pleins. Les mouches grouillaient sur les pommes de terre.

— Et que faut-il faire? demanda Michel, qui était resté debout, les deux mains serrées sur son bâton.

— C'est justement ce que nous allons voir, répondit Prosper.

A ce moment, Mathilde remarqua que Michel était trempé de sueur.

— Mon Dieu, frère, s'écria-t-elle, comme vous voilà arrangé! Vous devriez vous déshabiller.

— C'est inutile!

Cette réponse jetée sèchement, Michel déposa son

bâton, ôta son chapeau, prit une chaise et s'y mit à cheval, les mains appuyées au dossier. Son crâne et ses épaules fumèrent.

Tandis que Mathilde débarrassait la table, Lalie, qui n'avait pas encore desserré les lèvres, sortit de sa poche un papier chiffonné :

— Voilà la lettre...

Michel s'en empara. L'adresse portait : « MM. Nicolet, frères et sœurs, fermiers-propriétaires. » Quant au contenu, il était bref et impérieux. Le mercredi suivant, à dix heures précises, ils devaient se trouver chez le notaire.

— Qu'allons-nous faire? interrogea Michel.

Lalie haussa les épaules :

— Je me creuse la tête depuis hier...

— Et...

— Et... répéta Lalie, en levant cette fois les bras.

Michel se tourna vers son frère :

— Avez-vous une idée, vous, Prosper!

— Non!

— Il paraît, murmura Philippe, que Bernard a le droit de faire vendre tout ce que nous avons... C'est ce que les gens disent...

Un silence suivit ces paroles. Le front de Prosper s'était rembruni. Quant à Michel, il était livide et ses mains tremblaient. Il était le plus jeune et devait, par conséquent, suivant les lois de la nature, hériter un jour de tout le monde. Il ne souhaitait la mort de personne. C'était entendu. Mais le morceau que Bernard voulait enlever de leur patrimoine, c'était à lui en définitive qu'il l'arrachait.

— Si j'étais le maître, continua Philippe, j'irais voir un avocat.

— Cela nous coûterait gros, dit Prosper.

Alors Lalie se mit à pleurer de colère. Elle saisit la lettre et la lança au milieu de la table :

— Canaille!

— Oui, canaille! répéta Prosper.

A ce moment, Michel, qui semblait méditer, se mit debout :

— Moi, j'en connais un de moyen!

Tous les autres le regardèrent.

Comme il ne se pressait pas de parler, Prosper l'interpella :

— Dis-le donc, ton moyen.

Les yeux de Michel s'éclairèrent d'un feu sinistre :

— Une...

Un râle monta dans sa gorge, l'air lui manqua, son cou se tendit comme un arc, un voile rouge couvrit sa figure, puis un accès de toux le secoua de la tête aux pieds.

— Eh bien? demanda Lalie, quand l'accès fut passé...

Michel frappa violemment de ses deux mains le dossier de sa chaise et ne continua pas. Lalie avait toutefois compris sa pensée : « Une boulette d'arsenic... L'empoisonner comme un rat... »

Philippe aussi avait compris. Mais comme il avait l'âme plus paisible que les autres, il se contenta de soupirer. Quant à Mathilde, elle proposa de dire, le soir, une bonne prière. Peut-être que le bon Dieu les aiderait...

V

Une heure plus tard, Michel dormait dans la cuisine, la tête appuyée sur la table. Prosper et Philippe dormaient également dans le pré, chacun sous « son arbre », avec le même mouchoir de coton rouge étendu sur la figure. A ce moment, Lalie traversa rapidement la cour, s'arrêta contre la barrière, allongea la tête par-dessus; ayant constaté que le chemin était désert, elle fit tourner le loquet.

Elle s'en allait à grands pas lorsqu'elle aperçut le charron, qui fumait sa pipe devant la fenêtre ouverte de

sa demeure. Cela parut la contrarier; elle fit toutefois bonne contenance et dit en passant :

— On se repose, Joachim?

Le charron, dont le crâne chauve et la barbe blonde scintillaient au soleil, tira une bouffée de sa pipe, tout en ébauchant un signe affirmatif. Quand il la vit entrer chez Lambroux, il se retourna pour le dire à sa femme.

Lalie s'arrêta un moment dans la cour. Elle avait le logis à sa droite, avec son haut escalier de pierres de taille; à gauche, la grange que les Nicolet louaient, les étables où Joachim avait fait son ouvroir, le hangar, le puits; devant elle, la prairie que fermait un rideau de peupliers. Le mur qui séparait la cour du pré était en partie écroulé; des touffes de graminées, des bouquets de joubarbe jaillissaient entre les briques; sous le toit délabré du hangar, une charrette démantibulée achevait de pourrir; on voyait des fentes dans les étables; les lucarnes du fournil étaient fermées par des bouchons de paille; derrière les vitres du logis pendaient des rideaux troués; sous le porche, une poule grattait le sol en gloussant.

La femme hocha la tête, impressionnée par toute cette misère, et, tout en pinçant ses lèvres minces, grimpa l'escalier. Quand elle fut devant la porte, elle écouta un instant, puis cria : « Peut-on entrer? » Et, sans attendre la réponse, elle fit jouer la serrure.

Lambroux était seul dans sa grande cuisine, assis près de la table. Une tasse vide se trouvait devant lui, parmi des miettes de pain. Cette visite l'étonna; les gens n'avaient plus l'habitude de venir le voir. Mais sa surprise fut au comble quand il apprit que Lalie, l'avare Lalie, venait payer, avant terme, la location de la grange:

— Ce n'est pas encore le moment!

— Je le sais, répondit la femme. Mais comme nous avions de l'argent... Puis...

Et s'étant assise, elle sortit le sac de sa poche et le vida sur la table :

— La somme doit y être : comptez!

Elle n'avait apporté que des pièces de cent sous pour que le tas fût plus gros. Pendant que Lambroux faisait des piles avec l'argent, elle le regardait. Il était presque aussi grand et aussi fort que Bernard, mais sa figure était ravinée et molle, sa bouche édentée, son menton effilé; on voyait tous les cartilages de son cou. Sa tête misérable ressemblait à ces fruits qu'on a oublié de cueillir, qui se déforment, se ratatinent et pourrissent sur leur branche. Puis il n'était pas rasé, n'avait pas de cravate et son mince veston était troué aux coudes.

— Je vais vous donner un reçu, dit-il, quand il eut fini de compter.

Il passa dans la pièce voisine, en tenant les coudes écartés et traînant ses pieds, chaussés de vieilles savates.

— Il ne sera pas plus laid, pensa Lalie, en contemplant son cou plissé et ses oreilles jaunes, quand on l'aura couché dans le cercueil.

Pendant quelques instants, on n'entendit plus rien dans la demeure que le grattement d'une mauvaise plume sur du mauvais papier.

Lalie, maintenant, examinait la maison, où elle n'était plus entrée depuis longtemps. Elle la trouvait noire et dégarnie. Les assiettes d'étain, qui brillaient autrefois sur l' « archelle » comme chez les Nicolet, n'étaient plus à leur place; mais leurs ombres étaient restées là : elles se découpaient en blanc sur les murs noircis. Devant le poêle, les carreaux du pavé étaient brisés. La Rousse, comme les mauvaises ménagères, fendait sans doute le bois à brûler dans la cuisine. Pouah! Lalie fit une grimace. Puis, détournant la tête, elle arrêta ses regards sur le fusil qui, lui, pendait comme toujours à la muraille.

Lambroux, ayant rédigé son reçu, vint prendre une

pincée de cendre dans le tiroir du poêle pour sécher l'encre. Lalie lut le papier attentivement, le plia en quatre et le glissa au fond de la poche de son jupon; pour ne pas le perdre, elle le couvrit de son mouchoir. Elle fourra alors la main dans son autre poche; tout en regardant Lambroux avec un petit sourire, elle dit :

— Je vous ai encore apporté autre chose...

Elle plaça sur la table deux belles boulettes de fromage, de ces boulettes bien poivrées et bien salées, dures comme pierre, qu'elle faisait sécher sur la claie d'osier qu'on voyait toujours au mur extérieur de leur demeure, à côté de la lucarne de la chambre où Mathilde dormait.

Tandis que Lambroux, de plus en plus surpris, souriait à son tour, elle continua :

— Voilà... Je me suis dit : Ce pauvre maître Lambroux, personne ne songe plus à lui... Il a pourtant rendu bien des services dans la Commune.

L'homme redressa la tête :

— C'est vrai!

— Vous et votre pauvre femme... Que Dieu ait son âme!

A cette évocation, la figure de Lambroux se rembrunit. Il baissa la tête et croisa les mains sur son ventre. Lalie s'inclina vers lui :

— Je sais ce qui vous chagrine...

Elle se tut un instant; puis ajouta :

— Je me souviens de votre mariage. La première fois qu'on vous a vus ensemble, c'était le jour de Pâques. Vous êtes venus à la grand'messe... On n'avait jamais vu un si beau couple dans le village... Tout le monde vous admirait...

Lambroux fit un geste pour l'arrêter. Elle se pencha davantage et poursuivit :

— Elle n'aimait que vous... Vous savez que je venais souvent la voir pendant sa maladie... Elle souffrait beaucoup... Il n'y avait plus de remède... Mais elle ne pensait

pas à ses douleurs... Non... Un jour, voici ce qu'elle m'a dit... Ecoutez... « Je n'ai pas peur de mourir. Je n'ai jamais fait de mal à personne. Je suis prête : le bon Dieu me prendra quand il voudra... Ce qui me tracasse, c'est mon pauvre homme... Que deviendra-t-il, quand je ne serai plus là?... »

Le vieillard porta la main à ses yeux et essuya deux grosses larmes.

Il revoyait sa femme qui reposait à côté de l'église, dans le petit cimetière, sous une lourde pierre, au bas de laquelle le carrier, qui avait mis tout son amour-propre à bien faire les choses, avait laborieusement sculpté deux mains enlacées, et gravé une inscription : « Regrets éternels! »

Il balbutia :

— Je suis un homme malheureux!

Lalie le laissa souffrir un instant, puis elle demanda :

— Maintenant que la Rousse est filée avec notre Bernard, qu'allez-vous faire?

Comme il ne répondait pas, elle mit la main sur son bras et le secoua :

— Hein?...

Il serra les dents, leva ses deux poings et les abattit sur la table :

— Faut que je me détruise!!

Elle lui mit la main sur l'épaule :

— Regardez-moi!

Le vieillard fixa sur elle des yeux hagards. Toute la figure de Lalie était comme pétrifiée; un feu dur brûlait dans ses prunelles.

— Un homme ne doit pas pleurer! dit-elle.

Elle se tut un instant et ajouta :

— Un homme ne doit pas se détruire!

Et, avançant la tête, elle lui souffla dans la figure :

— Un homme doit se venger!

Elle levait la main et allait montrer le fusil, lorsque Lambroux, se dressant brusquement, lui cria, le doigt tendu vers la porte :

— Va-t'en !

Lalie, interloquée d'abord, puis toute honteuse, essaya de s'expliquer :

— Vous n'avez pas pensé..., maître Lambroux...

Il ne la laissa pas continuer :

— Va-t'en !

Elle ne répliqua plus. Effrayée maintenant par la figure tragique du vieil homme, elle se retira à reculons, sans plus rien dire, laissant à son sort cette maison damnée d'où étaient sorties toutes les misères qui étaient tombées sur elle et qu'elle ne méritait pas, mon Dieu ! qu'elle ne méritait pas...

VI

Quand les paysans s'apprêtent à franchir la grille qui s'étend devant la demeure du notaire Buisson, ils se sentent à la fois mal à l'aise et saisis d'un grand respect. Cette vaste maison carrée, avec ses briques neuves et toutes ses pierres de taille, avec son toit d'ardoises luisantes, son clocheton, son paratonnerre, son écurie et ses remises, son parc entouré de haies vives, cette grille surtout dont les barreaux, terminés en fers de lance, sont dorés à leur sommet, revêt un caractère seigneurial qui impressionne le petit peuple. Aussi, les Nicolet, lorsqu'ils arrivèrent le mercredi à l'heure indiquée, n'entrèrent-ils pas tout de suite. Lalie et Mathilde secouèrent d'abord la poussière de leurs jupes, tandis que les hommes allaient essuyer leurs souliers dans l'herbe d'une rigole. Puis ils regardèrent à travers les barreaux.

Au centre d'un massif d'arbres dont le feuillage la protégeait du soleil, une femme d'une trentaine d'années, vêtue d'un peignoir bleu, brodait, assise dans un fau-

teuil d'osier; à ses pieds, deux enfants jouaient dans l'herbe; un cheval, une poupée, une raquette avec ses volants, un cerceau de bois, des livres d'images gisaient autour d'eux. Une jeune fille balançait une escarpolette sur laquelle était assis un gros garçon. A sa peau fine, à son teint délicat, les Nicolet jugèrent que c'était une demoiselle de la ville.

Enfin la grille s'ouvrit, poussée par une main timide; Lalie parut, puis Prosper, puis Michel, puis Philippe, puis Mathilde. En voyant défiler à la queue leu leu ces cinq personnages balourds et farouches, les hommes appuyés sur leurs bâtons, les femmes sur leurs parapluies, la jeune fille lâcha la balançoire et poussa un éclat de rire qu'elle étouffa rapidement au creux de sa main, sur un geste de la femme au peignoir bleu.

Dans l'étude, les Nicolet trouvèrent leur frère. Bernard était assis dans un coin, les jambes croisées. Il avait posé sa casquette sur son genou et tenait, serrée dans une de ses mains, une liasse de papiers. Il portait la tête haute et avait l'air bien à son aise.

Lorsqu'on leur offrit des chaises, ils les traînèrent derrière eux pour s'installer le plus loin possible de Bernard. Une fois assis, Prosper fourra la tête dans sa main et se détourna pour ne pas le regarder; par contre, Michel lui planta directement son regard dans les yeux. Lalie, droite et fière, contemplait le plafond; Mathilde, qui avait emporté des provisions dans un vieux cabas de crin, pressait celui-ci sur son cœur, tandis que Philippe examinait son frère avec curiosité et se disait : « Ce n'est plus le même homme! »

De temps en temps, un sourire s'épanouissait sur les lèvres de Bernard : il pensait à *elle*...

On avait appelé le notaire, mais il ne se hâtait pas. Prosper, qui commençait à s'impatienter, tira sa montre. Au même moment, Philippe se penchait vers Michel:

— Quelle heure est-il?

L'autre ne répondit pas; mais il tendait le doigt vers la pendule : elle marquait dix heures.

Seul Bernard ne s'impatientait pas. Il continuait son rêve. En ce moment, il admirait les brise-vue en fils de fer, encadrés de chêne, qui ornaient la fenêtre. L'un représentait un paysage d'automne, avec un sol vallonné et des arbres qui jaunissaient; un chasseur, le fusil en main, la carnassière au dos, y marchait à grandes enjambées, guidé par son chien, qui trottait le nez en terre. L'autre figurait un château avec un coin de parc : un monsieur et une dame descendaient le perron; le premier tenait sa compagne par le bout des doigts, et tous deux s'avançaient vers un bassin, bordé de marbre, où nageaient des cygnes. Bernard n'avait jamais vu de plus beaux brise-vue. « Je lui en achèterai de pareils », se disait-il en lui-même...

Le notaire enfin arriva. Il avait ses souliers crottés de terre, un sécateur en main, une veste de coutil, la figure bronzée. Rien en lui ne rappelait l'officier ministériel tel que l'avaient toujours connu les Nicolet. Après avoir salué familièrement tout le monde, il toucha un mot de la température, déclara que Lalie était une solide personne, félicita Prosper pour ses bonnes joues et, bien que Michel fût devenu aussi maigre qu'un clou, il lui trouva la mine d'un abatteur. Il poussa ensuite une petite table devant ses clients et commença :

— Vous savez pourquoi nous vous avons fait venir?

— Nous le savons! dit Prosper.

— Nous allons, cela va sans dire, nous entendre comme frères et sœurs.

— Celui-là, dit Lalie en montrant Bernard, n'est plus notre frère...

Le notaire sourit, en examinant l'une après l'autre ses mains dorées par le hâle. Puis sa figure devint sérieuse :

— Allons! Allons! N'êtes-vous pas toujours du même sang? N'avez-vous pas couché tous dans le même berceau? N'avez-vous pas passé toute votre vie ensemble? Bernard veut se marier. C'est son droit! Il réclame sa part? Quoi de plus juste! Il pourrait faire vendre tous les biens, meubles et immeubles. Il a la loi pour lui. Mais ce n'est pas un tigre. C'est un Nicolet. Or, les Nicolet sont connus dans tout le pays comme des gens pacifiques...

— Et comme des gens d'honneur, grommela Prosper.

Lalie le tira par la manche :

— Laisse parler le notaire.

Mais, comme celui-ci continuait à répandre son eau bénite, son huile et ses flatteries, Prosper se méfia et nettement arriva au fait :

— Que veut-il, en définitive?

Personne ne répondit.

Le notaire se tourna vers Bernard :

— On demande ce que vous voulez, mon ami...

Bernard baissa la tête et toussa. Puis il feuilleta les paperasses qu'il tenait en main; puis il compta sur ses doigts.

Tous les autres épiaient ses gestes, le cou tendu, la respiration haletante.

— Allons, Bernard, poursuivit le notaire, qui, lui, avait mis nonchalamment les mains dans ses poches et s'étirait sur sa chaise.

— Voici, dit enfin Bernard, tandis que son regard tournoyait dans le vide... Si j'étais ce que vous avez l'air de dire que je suis, je dirais... Je dirais : « Je veux ceci; je veux cela... » Mais Bernard n'est pas homme à chicaner qui que ce soit... Bernard a le cœur sur la main... Bernard est un homme tout rond... et...

— Voyons! dis ce que tu veux! cria Michel.

— Oui, reprit Prosper, ne fais pas la bête!

— Eh bien! voilà, acheva Bernard : les cinq bonniers...

Tous bondirent :

« Les cinq bonniers!! » C'était la plus belle de leurs terres!

— Tu réclames plus que ta part! gronda Prosper.

— Tu veux nous voler! hurla Michel.

Le notaire s'interposa pour les calmer. Philippe vint à son aide, tandis que Mathilde, voyant Michel se lever, le tirait doucement par la manche. Bernard souriait en homme qui n'a pas peur. Mais, quand il s'entendit traiter de « vieux coureur », il sauta à son tour sur pied, jeta sa casquette à terre et voulut enlever sa blouse pour empoigner Michel. Le notaire dut le prendre par les épaules. Le clerc lui-même crut devoir déposer sa plume pour intervenir :

— Etes-vous des « rouleurs », oui ou non?

Ce mot les frappa en pleine poitrine : ils comprirent soudain l'inconvenance de leur conduite. Lalie balbutia des excuses.

Le notaire les laissa respirer quelques minutes, puis voulut reprendre les négociations. Mais c'était plus fort qu'eux. La dispute éclata de nouveau. Prosper parlait d'étrangler Bernard; Michel menaça de tirer son couteau.

Cette fois, M. Buisson perdit patience :

— Vous êtes une bande de vieux entêtés! Ecoutez... Vous allez retourner chez vous. Vous reviendrez dans quinze jours. J'espère que d'ici là vous aurez réfléchi; sinon...

Il acheva sa phrase par un geste qui signifiait : « Nous appliquerons la loi! »

Quand ils descendirent l'escalier, Michel, qui marchait derrière Prosper, lui souffla dans le cou :

— *Il* a acheté le notaire!...

Prosper ne répondit pas, mais c'était aussi son idée.

VII

Lorsqu'elle vit repasser les Nicolet, en rang d'oignons comme à l'arrivée, la jeune fille dut de nouveau poser la main sur sa bouche pour contenir le rire qui lui gonflait la gorge. Elle les suivit des yeux jusqu'à la grille, puis proposa aux enfants de les imiter. Tous trois se rangèrent à la queue leu leu, en poussant des cris de joie. La jeune fille se mit à leur tête. Chacun posa la main sur une canne ou un parapluie imaginaire et ils s'engagèrent dans l'allée, dodelinant du buste, frappant lourdement du pied gauche puis du pied droit les cendres du chemin.

Arrivés au bout du jardin, ils grimpèrent sur un tertre pour revoir les Nicolet, qui devaient maintenant avoir atteint la campagne. Toujours l'un derrière l'autre, ils marchaient à grands pas, dans un chemin de terre, tous penchés dans le même sens, comme les arbres qui ont poussé dans le voisinage de la mer et que fouette constamment le vent du large. La poussière montait derrière eux comme sous les pieds d'un troupeau. Leurs têtes ne se tournaient ni à droite, ni à gauche; on n'entendait aucun bruit de voix; pourtant ils discutaient, car, de temps à autre, une main se levait rapidement et traçait un bref éclair sur le fond bleu du ciel. Quelquefois aussi, Michel faisait mouliner son gourdin.

Tout le monde était de nouveau réuni dans le massif quand Bernard quitta l'étude. Il s'arrêta devant le charmant tableau que faisaient dans le cadre de la futaie cette femme au peignoir bleu, cette belle jeune fille et ces trois enfants aux têtes bouclées.

— Il fait bon prendre le frais, dit-il.

— Oui, certes, répondit la dame.

Bernard restait là, immobile et souriant, séduit par la beauté grave de la mère, par la beauté frêle de la jeune fille, admirant surtout ces jolis enfants, qui fixaient sur

lui leurs regards naïfs. Un sentiment d'une douceur infinie lui gonflait la poitrine. Ses grosses lèvres, qui n'avaient jamais articulé que des mots frustes, s'ouvrirent pour exprimer ce qui se passait en lui, mais les mots qu'il eût fallu dire ne vinrent pas, et il s'éloigna en soulevant sa casquette.

Comme il venait de refermer la grille sur lui, il vit trois autres enfants qui jouaient, dans la poussière, contre le fossé. Eux avaient les jambes et les pieds nus. Leurs figures étaient barbouillées, leurs vêtements en loques. Le plus petit n'avait même qu'un lambeau de chemise et un pantalon troué soutenu par une ficelle. Mais il portait sur la tête une couronne de liserons.

Bernard ralentit le pas pour les contempler. Puis une idée lui vint. Il marcha droit sur eux. Lorsqu'ils virent s'approcher cet inconnu, avec sa longue figure et ses gros sourcils, les enfants s'effrayèrent; ils firent le gros dos et voulurent s'enfuir. Mais Bernard leur coupa la retraite :

— N'ayez pas peur!

Les enfants, acculés contre le fossé, tremblaient.

— N'ayez pas peur! répéta-t-il.

Et, tirant sa bourse, il leur tendit des sous.

Après un instant d'hésitation, les trois marmots allongèrent la main. Quand chacun fut en possession de sa pièce, ils la regardèrent. Un éclair brilla dans leurs prunelles. Le plus grand dit :

— Merci, l'homme!

Les deux petits répétèrent :

— Merci, l'homme!

— Maintenant, dit Bernard, donnez-moi la main.

Ils mirent tour à tour leur menotte dans la grosse main de Bernard; lorsqu'il se fut éloigné, ils crièrent encore tous ensemble :

— Merci, l'homme!

Dans les cours des fermes, les coqs chantaient; dans

les prés, les fauvettes, les pinsons, les merles chantaient; tout le ciel vibrait du chant des alouettes. Les oiseaux chantaient partout. Ils chantaient au-dessus de Bernard; ils chantaient devant et derrière lui; ils chantaient à sa droite et à sa gauche; ils chantaient surtout au fond de son cœur...

VIII

Si Mathilde n'avait aucune importance chez les Nicolet, Philippe, de son côté, comptait pour peu de chose. C'était simplement un bon charretier, à qui les chevaux obéissaient au doigt et à l'œil, expert dans l'art de se tirer des passages difficiles et qui aurait conduit un attelage sur la crête d'un toit. Mais, quand il parlait, Prosper haussait les épaules et Lalie disait :

— Philippe, vous raisonnez comme un enfant!

— Bien! répondait Philippe.

Et il fermait les lèvres avec une telle énergie qu'on pouvait croire qu'il ne les ouvrirait jamais plus. Cependant, s'il lui était en quelque sorte interdit de parler, personne ne pouvait l'empêcher de penser. Et Philippe pensait. Il était convaincu, par exemple, qu'on s'y était mal pris avec Bernard. Les hommes sont comme les bêtes : dès qu'on les frappe, ils regimbent. Lui, ne battait jamais ses chevaux. Avec deux petits cris qu'il avait toujours dans son gosier, il les faisait aller ici et là, partout où il voulait. Depuis quelques jours, il songeait souvent à une enseigne qui se trouvait du côté de Huy et qui l'amusait toujours quand il passait par là. Elle représentait une femme tirant avec violence sur la bride d'un âne qui ne voulait pas avancer. La légende portait : « Aux deux entêtés! » Philippe se disait :

« Cette femme, c'est Lalie; l'âne, c'est Bernard... »

Eh bien, lui, Philippe, ferait avancer l'âne par des

moyens qu'il avait là. Et il frappait avec le doigt sur son crâne, comme sur une boîte.

D'abord, il fallait rencontrer Bernard. Philippe pensa qu'il le trouverait *Au Retour d'Egypte*, où il passait, disait-on, souvent ses soirées. Un jour, après le souper, il décrotta ses habits, brossa sa casquette et, pour savoir s'il devait ou non se raser, contempla sa tête de près dans une glace ébréchée, le seul ornement du réduit qui lui servait de chambre à coucher. Quand il arriva au cabaret, Bernard y était. Il se trouvait justement seul avec Maghin, un vieillard chenu, gras et rose, qui avait roulé sa bosse à travers le monde et était revenu, après un séjour en Egypte, tenir un café dans son village natal. Le soir, pour honorer sa clientèle, il se coiffait d'un magnifique fez.

Dès que Bernard vit son frère, le sang lui sauta à la tête; il se mit debout et l'apostropha :

— Ami ou ennemi?

— Ami! répondit Philippe en souriant.

Bernard se rassit :

— Alors, tu ne refuseras pas un verre...

— Philippe n'a jamais refusé le baptême.

Maghin rajusta son fez qui avait glissé sur son oreille, se leva, apporta un verre à Philippe, assis maintenant à la table, en face de son frère.

Les deux hommes trinquèrent.

Quand Bernard eut remis son verre sur la table, il demanda :

— Comment qu'ça va, là-bas?

Philippe fit une moue :

— Ça va et ça ne va pas...

Bernard le regardait en dessous; un soupçon venait de naître dans son esprit :

— Je suis sûr que quelqu'un t'a envoyé...

— Personne ne m'a envoyé.

— Ah!

— Non... Je me suis dit : « Bernard est mon frère... Or, qu'a-t-on de plus précieux au monde qu'un frère?... » Et voilà... je suis venu... C'était plus fort que moi... Je voulais te voir... Le sang parlait...

Philippe se mit à souffler. Puis il tapota avec ses doigts sur la table; puis il s'épongea le front; puis il but encore un petit coup...

— La « grise », dit-il alors, en s'essuyant les lèvres, a donné son poulain... Ce sera un beau cheval.

Cette nouvelle parut intéresser Bernard. Les coudes sur la table, inclinés l'un vers l'autre, ils causèrent de la ferme, du bétail, des travaux de la campagne, de la fenaison, de la moisson qui promettait.

— Et le coq? demanda Bernard.

— Il vit toujours... Nous le soignons.

C'était un coq que Bernard avait acheté autrefois lui-même et qui avait longtemps fait l'orgueil de leur basse-cour. Maintenant, il était vieux, presque aveugle; son plumage était déteint et son cou pelé.

— Je ne voudrais pas qu'on le tue!

— On ne le tuera pas... Quand il n'y verra plus, je lui donnerai moi-même à manger.

Les deux hommes se turent. Dans le silence du cabaret, on n'entendait plus qu'une guêpe qui bourdonnait et le claquement de lèvres de Maghin qui tirait sur sa pipe, une pipe de terre à long tuyau, qu'il venait d'allumer.

Intérieurement, Philippe se félicitait de son idée. Tout marchait à souhait. Il savait bien, lui, que pour obtenir quelque chose de Bernard, il fallait le prendre par les sentiments.

Il était si content, qu'il allongea les deux mains sur la table et se mit à contempler son frère avec des yeux pleins de tendresse.

Bernard avait un sarrau neuf, une cravate fraiche, un col. Sa figure, qu'il n'exposait plus comme jadis au soleil, montrait déjà une peau plus fine; ses mains aussi

étaient maintenant presque blanches; et le faquin laissait même pousser ses ongles...

Tout cela émerveilla Philippe. Il saisit le bras de Bernard :

— Oui ou non, avons-nous toujours vécu en parfait accord?

Bernard avoua qu'ils s'étaient toujours entendus comme de bons amis.

— Nous étions les deux doigts de la main, continua Philippe; maintenant encore, je me ferais hacher en morceaux pour toi!

Puis il ajouta :

— Je ne me suis pas encore habitué à ne plus te voir chez nous... Car tu tenais une grande place dans la maison... Rien ne se faisait sans toi... Tu étais le chef... Je te vois encore, le dimanche matin, faisant le tour des étables avec ta belle chemise blanche...

A ce moment, Bernard tira un cigare de sa poche, en cassa le bout d'un coup de dent, fit flamber une allumette et commença à fumer.

— Ho! ho! dit Philippe, qui ne l'avait jamais vu fumer. Ho! ho!

Il recula instinctivement sa chaise, comme s'il avait voulu prendre du champ pour mieux jouir du spectacle de cet homme étonnant. Puis il frappa un grand coup de poing sur la table :

— Ecoute, Bernard!...

— Quoi?

— Tu devrais revenir à la maison...

— Jamais!

— Pourquoi?

Bernard tira une bouffée de son cigare et se redressa de toute sa hauteur :

— Parce que je veux vivre!

— Je le vois, murmura Philippe en essayant de dissi-

muler son désappointement : Tu fais voler la fumée... et tu es ficelé comme un seigneur...

Il pencha la tête et resta quelques instants immobile. Puis il se rappela le soupçon de Bernard : « Je suis sûr que quelqu'un t'a envoyé. » Pour en prévenir le retour, il dit :

— Tu fais ce que tu veux, Bernard; tu es libre.

Il allait se lever quand plusieurs hommes entrèrent. C'étaient le charron, le maréchal, un marchand de vaches, maître Delvigne, le cantonnier avec ses guêtres et son petit chapeau rond, Laurent le valet de ferme, qui boit tant qu'on veut... toutes les « amusettes » du village...

Delvigne l'avait tout de suite invité à prendre un verre.

— C'est là ce qui m'a perdu, jugea Philippe, en se réveillant à l'aube dans une charrette remisée sous le hangar de sa demeure, derrière l'écurie.

Sans être un buveur, Philippe appréciait l'eau-de-vie. Elle vous réchauffe en hiver et vous rafraîchit en été. Il la trouvait surtout bonne quand il ne la payait pas de sa poche.

— C'est là ce qui m'a perdu, répéta-t-il en bâillant, tandis qu'il se tournait sur le côté gauche et frottait sa cuisse droite, endolorie par le contact du bois dur.

Le charron, avec ses fables et ses bêtises, l'avait fait rire. Puis la Rousse était entrée. Elle s'était assise auprès de Philippe. Et alors, ma foi, on avait bu et bu... Les souvenirs de Philippe à partir de ce moment devenaient un peu confus. Il se rappelait toutefois qu'on lui avait mis sur la tête le « rouge bonnet » de Maghin et qu'on avait crié : « Il est beau!... C'est un roi!... un roi mage!... C'est Balthasar!... » Et on ne l'avait plus appelé que Balthasar... Il se souvenait encore que Ferdinand, le bossu, était entré aussi, avec son accordéon. On avait fait une musique du diable. A la fin, il avait embrassé la Rousse! Ce n'était plus une jeunesse, mais elle avait encore de beaux

yeux, de beaux cheveux, la peau douce et brûlante comme une flamme. Avec cela, toujours ronde et dodue. Et quel parfum!

Oui, il l'avait embrassée!

C'est alors que le Bossu avait chanté :

Celle que j'aime est une blonde...

Philippe se passa le dos de la main sur la bouche, depuis le poignet jusqu'au bout des doigts, comme il avait l'habitude de le faire après avoir mangé du lard.

Soudain sa figure se crispa. Une fâcheuse idée venait de traverser son cerveau. Il se mit sur son séant et fourra la main dans la poche de sa culotte : sa bourse y était; il compta son argent; il n'y manquait pas un centime. Tandis que ses traits de détendaient, déjà à moitié rassuré, il fouilla ses autres poches : il avait toujours son mouchoir, sa montre, son couteau, un crampon dans la poche gauche de son gilet, des clous et un bout de ficelle dans sa poche droite.

Bien! Il se laissa retomber sur le dos et ferma les yeux. La tête lui faisait mal, le cœur aussi. Il eût voulu dormir encore. Mais les coqs se mirent à chanter. L'un après l'autre, leurs chants fusaient de tous les coins du village. Il y en eut même un qui chanta derrière Philippe. Il le reconnut tout de suite. C'était le coq de Bernard qui, chassé du poulailler, se réfugiait la nuit sur une poutre du hangar.

— Chante tant que tu veux, grommela Philippe, à qui cette voix rappelait son déboire de la veille, je ne te donnerai pas à manger.

Comme le coq chantait encore une fois, il se fâcha :

— Crève!

Mais il eut beau se fâcher. Tous les coqs maintenant chantaient ensemble. Les alouettes, les merles, les fauvettes, les pinsons, eux aussi, commençaient à se faire entendre. Le jour se levait. Une lueur blanche envahissait

le ciel, puis un flot de lumière jaillit du sol et ruissela sur la terre. L'herbe, les haies, les arbres, les maisons, tout flamba comme si le monde allait brûler. Philippe se secoua, bâilla, se mit sur le ventre et, la tête appuyée sur ses mains, contempla le coq de Bernard, toujours perché sur sa poutre. Son œil rond s'ouvrait et se fermait, comme mû par un mécanisme; sa queue pendait dans le vide, ainsi qu'une faucille ébréchée. Avec son cou déplumé, sa crête décolorée et flasque, qui tombait comme un bonnet de coton sur son oreille, il avait l'air si comique, si minable, que Philippe sentit sa rancune s'évanouir.

— Allons, dit-il, viens, tu auras ton avoine.

Comme Mathilde, qui venait de se lever, poussait les volets, elle vit rentrer son frère dans la cour, suivi du vieux coq.

IX

Après son équipée, Philippe s'attendait à une scène. Courberait-il le front, si Lalie l'interpellait? S'excuserait-il? Hé! Rien n'était sûr! Il croisait quelquefois les bras et se disait : « Et si, moi aussi, je lâchais la boutique? » Le baiser de la Rousse avait laissé un aiguillon dans sa chair. Il lui arrivait même de se demander qui avait raison, de lui ou de Bernard, et si ce n'était pas ce dernier qui était dans le bon chemin...

Un jour, Michel, plus abattu, plus inquiet, plus sombre que d'habitude, lâcha, en son absence, une confidence au coin du feu :

— Il me semble que Philippe commence aussi à regarder...

— Quoi? demanda Prosper.

Michel fit une grimace et cracha sur le sol.

Prosper, qui avait compris, se tourna vers Lalie :

— Tu ferais bien d'aller voir quelqu'un... On nous donnerait peut-être un bon conseil...

Mais qui?...

Pas maître Matagne assurément, un fermier négligent sur les terres duquel on ne voit pousser que des chardons; pas maître Delvigne non plus, son collègue, un demi-sot, celui-ci, qui tourne tout en plaisanteries et ne manquerait pas d'aller raconter leur histoire dans tous les cabarets. Restaient le mayeur Bellefroid et M. Destokay. Lalie se décida pour le premier, aussi sensé que l'autre, mais plus simple et plus rond, par conséquent davantage à leur niveau.

Jamais elle ne franchissait la porte charretière de la ferme du bourgmestre sans sentir son cœur se dilater. Elle admirait l'ordonnance de la vaste cour, où rien ne traînait, jetait en passant un coup d'œil dans une étable, une écurie ou une grange, appréciait la valeur d'un cheval, le rendement d'une vache, la qualité des récoltes et calculait ce qu'au bout de l'année un fermier comme Bellefroid pouvait mettre de côté pour acheter de la terre ou opérer des placements sur hypothèques. Et elle pensait que des gens qui vivent dans une pareille opulence ne devraient jamais mourir.

Aujourd'hui, c'est à peine si elle regarda le beau poulain qui galopait autour de la cour, le cou bien arqué et solidement planté sur ses fines pattes, tandis que son maître, debout sur le seuil de la maison, l'observait d'un œil exercé de connaisseur.

— Ce sera une bête de concours, dit Lalie, qui n'ignorait pas que, quand on va demander un service à quelqu'un, il n'est pas inutile de commencer par le flatter.

— Tu as de l'œil! répondit le bourgmestre d'un air satisfait.

Lalie lui murmura quelques mots à l'oreille. Tous deux entrèrent dans la maison, traversèrent la cuisine et pénétrèrent dans une petite pièce qu'on appelait le « cabinet » et qui servait de salle de réception et de travail au

bourgmestre. Deux grandes photographies en décoraient les murs : l'une représentait un taureau, l'autre un étalon primés.

M. Bellefroid fit asseoir Lalie devant une table recouverte d'un vieux tapis sur laquelle se trouvaient le *Moniteur belge*, la *Défense agricole*, quelques paperasses administratives, un encrier, une pipe et un paquet de tabac. Il prit la pipe et, tout en la bourrant, dit :

— Alors, le vieux compère déraille...

— Oui, répondit Lalie, oui... il est « emmacralé »!

Le bourgmestre sourit et laissa la femme exposer son affaire en long et en large.

Quand elle eut fini, il tira deux grosses bouffées de sa pipe, regarda le plafond, hocha la tête et dit :

— Hum!...

Lalie tenait les yeux fixés sur cette tête ronde et rose, couronnée de cheveux blancs et bien assise sur de larges épaules. Le fermier réfléchissait.

— Qu'en pensez-vous, monsieur le mayeur?

Il déposa sa pipe, resta encore un moment silencieux, puis, saisissant amicalement la main jaune et maigre que Lalie avait allongée sur la table, il dit :

— Aux grands maux les grands remèdes. Bernard est un homme perdu. N'hésite pas, ma fille : emploie la pierre infernale...

En rentrant chez elle, Lalie aperçut une inscription, tracée à la craie, sur le mur, à côté de la barrière. Comme le jour tombait, elle ne put la déchiffrer, mais elle alla prévenir Prosper, qui vint avec une lanterne. Ils lurent: « Ferme à vendre! »

— C'est une canaillerie de nos ennemis, dit Prosper, tout en s'appliquant à effacer l'inscription avec son mouchoir.

Lalie le pensait aussi. Mais lesquels? Pendant toute la soirée, ils se creusèrent la tête pour découvrir quels étaient, dans le village, les gens qui pouvaient leur en

vouloir. Prosper finit par suspecter Jean-Baptiste, leur voisin, avec lequel ils vivaient en bonne intelligence, mais que tout le monde connaissait comme un envieux et un sournois.

Le lendemain, il y eut des conciliabules. Lalie, Prosper et Michel s'enfermaient pour discuter. Philippe, que ces cachotteries exaspéraient, arrivait sur ses chaussons, derrière la porte. Il finit par entendre Lalie, qui disait de sa voix autoritaire :

— Je dis, moi, qu'il faut prendre la pierre infernale!

— Oui, oui, répondit Prosper, pourtant...

Et Philippe, ayant collé l'œil au trou de la serrure, vit Michel penché sur une feuille de papier : il tenait un crayon en main et calculait...

Quand il eut fini, il dit :

— Je ne me fie pas à ce notaire-là... Dieu sait même s'il connaît son métier...

Jusqu'ici, les Nicolet n'avaient eu affaire qu'à son père, un homme plein de solennité, qui vous recevait avec cérémonie, en redingote, devant un vieux bureau couvert de papiers, dans un cabinet rempli de cartons verts et qui lisait les actes avec respect, en levant l'index de la main gauche aux passages importants. Rien qu'à la façon de poser ses grandes lunettes sur son nez, il vous impressionnait comme le prêtre au confessionnal. Mais celui-ci... avec sa veste de coutil et son sécateur... avec ses gestes nonchalants et son air narquois... Non! Michel n'était pas rassuré... Prosper non plus, d'ailleurs... Aussi finit-il par dire :

— Deux conseils valent mieux qu'un. Ce soir, j'irai de mon côté voir M. Destokay.

Après le souper, où nul ne prononça un mot, il se glissa dans la prairie, se faufila entre deux buissons d'épines, longea le jardin de Jean-Baptiste et, sans être vu de personne, arriva devant la demeure de M. Destokay, une vieille maison de rentier, en briques rouges toutes pati-

nées par le temps et dont la cour était fermée, comme celle du notaire, par une grille.

M. Destokay était l'homme le plus important du village. Il était rentier — « un gros rentier » — comme l'avait été son père, ainsi que son grand-père à la fin de ses jours. Bien qu'il eût montré dans sa jeunesse de sérieuses dispositions pour l'étude, sa mère, dont il était l'enfant unique, l'avait retiré de bonne heure du collège. « Quand on a de quoi vivre — *comme nous*, avait-elle dit (c'était une femme du vieux temps) — qu'a-t-on besoin de tant en savoir? » Rentré chez lui, le jeune homme avait toutefois continué de lire. Il s'était même composé une modeste bibliothèque, où voisinaient des ouvrages un peu disparates et où dominaient les œuvres qui exaltaient la vie champêtre. Car il aimait la campagne. Il l'aimait comme l'avaient aimée ses parents et ses grands-parents. Seulement, il l'aimait avec plus de raffinement. Eux n'avaient vu en elle qu'une source de richesse. Lui en comprenait la poésie. Eux avaient fait pousser la plante; lui jouissait de la fleur. Il parcourait les champs aussi volontiers en hiver qu'en été, s'intéressant à toutes les formes qu'ils prenaient suivant le rythme des heures et les caprices du temps. Dans ce petit village isolé — six cents habitants — il s'était ainsi composé une existence harmonieuse et facile qu'enviaient parfois ceux qui peinaient dur, quand ils le voyaient passer devant leur demeure avec sa canne et ses deux chiens. On l'avait toujours connu sans grandeur. Depuis quelque temps, cependant, et sans que personne s'en doutât, un grain d'ambition s'était développé dans sa tête et y poussait des racines. Son fils, après avoir brillamment conquis son diplôme d'ingénieur, venait d'être appelé à la direction d'une importante fabrique en Russie. Cela l'avait fortement flatté et un peu ébloui. En ses heures de rêverie, il voyait déjà son fils sous l'aspect d'un grand industriel, d'un de ces puissants hommes d'affaires qui administrent

des usines et des banques, qui ont des intérêts en Asie et en Amérique, qui commandent au monde et qu'on appelle des magnats. Il y avait des exemples de ces ascensions dans le pays. Il se répétait des noms sortis lentement du sol, qui le dominaient maintenant comme des chênes et qui en étaient la gloire et l'orgueil. Pourquoi le même sort ne serait-il pas réservé au sien? Lui aussi s'était forgé lentement dans l'obscurité. Une vieille croix de pierre qui gisait derrière le chevet de l'église, et qu'il avait fait relever pour l'encastrer dans le mur du cimetière, attestait qu'au XVIIe siècle il existait déjà des Destokay dans le village.

Sauf le Bossu, qui entrait partout sans dire « Bonjour! » ni « Dieu vous garde! », les autres ne pénétraient qu'avec une sorte d'émotion dans cette importante et sévère demeure, patinée par les ans, qui semblait faire corps avec la terre et paraissait avoir vieilli avec les grands arbres pleins de nids d'oiseaux qui l'entouraient. Prosper la regarda pendant quelques instants avant d'entrer. Il jeta aussi un coup d'œil à droite et à gauche du chemin pour s'assurer qu'on ne l'espionnait pas. Finalement, il ouvrit doucement la barrière et, quand la servante l'invita à monter à l'étage, où se trouvait son maître, il hésita :

— C'est que j'ai mes sabots...

— Frottez-les bien!

Il les frotta au paillasson et grimpa l'escalier sur la pointe des pieds.

Il trouva M. Destokay, avec sa femme et sa fille, dans une grande pièce où il y avait une table ronde recouverte d'un tapis, une pendule en marbre sur la cheminée, un petit bureau dans un coin et une bibliothèque au mur. Aux murs pendaient aussi quelques vieux cadres, de ces images sans valeur qui se transmettent de père en fils et qui, sous leurs couleurs effacées, incarnent l'âme paisible de ces demeures où les générations se succèdent

sans demander à la vie autre chose que des joies modestes et toujours identiques.

Par la fenêtre ouverte, on voyait toute la campagne. Les blés s'endormaient sous un grand ciel clair, tandis qu'au bout de l'horizon un village se dressait avec son clocher, ses toits et ses arbres, dans un brouillard rose.

Toute la famille Destokay était debout devant la fenêtre. Elle venait d'y être attirée par la voix fine et pure du fils du cantonnier, « le petit Georges » (un garçon qui n'était pas comme un autre), qui chantait quelque part, dans le village, une chanson d'amour, ardente comme l'avait été la journée et douce comme la paix qui s'étendait maintenant sur la campagne.

A l'arrivée de Prosper, tout le monde se retourna. Madame et sa fille quittèrent la chambre.

Quand Prosper se fut assis sur la chaise que lui tendit M. Destokay, il secoua la tête et poussa un petit gémissement.

« Voici pourquoi je suis venu », dit-il enfin, et il expliqua « ce qui *les* tourmentait ».

M. Destokay, qui connaissait leur histoire (on ne parlait plus que de cela dans le village), l'écouta patiemment en passant de temps en temps les doigts sur sa moustache grise, puis il se dirigea tout de suite vers la bibliothèque et en tira un livre dont Prosper ne devait jamais oublier le format : une sorte de gros livre de messe.

Un frisson lui passa dans le dos quand M. Destokay, ayant feuilleté le bouquin, se mit à lire :

— « Article 815 du Code Civil : Nul ne peut être contraint de demeurer dans l'indivision, et le partage peut toujours être provoqué, nonobstant prohibitions et conventions contraires. »

Prosper n'avait pas quitté le livre des yeux. Quand l'autre eut fini, il se gratta le menton :

— Voudriez-vous recommencer...

M. Destokay recommença :

« Article 815... »

— Alors, il nous faudra céder, dit cette fois Prosper... il a tous les droits pour lui...

— C'est la loi, répliqua M. Destokay.

Ne sachant plus que dire, il entreprit d'excuser Bernard : « Quand l'homme arrive à la cinquantaine, on le voit parfois trébucher... Les sens l'emportent... C'est ce que les romanciers appellent « le démon de midi ».

Prosper ne l'écoutait plus. D'une main nerveuse, il écrasait sa casquette sur son genou. Tout à coup il murmura, comme se parlant à lui-même :

— Une si belle terre!... Dire qu'elle va être mangée par une putain!

Et, redressant à moitié la tête, tout en coulant un regard en dessous vers M. Destokay qui, appuyé du coude à la table, tiraillait maintenant une mèche de cheveux, grise aussi, qui lui pendait sur le front, il demanda :

— Ne pourrait-on le faire enfermer?... avec des certificats...

M. Destokay s'étant mis à rire au lieu de répondre, ce rire le vexa; il faillit perdre son sang-froid et ravala un juron.

Lorsqu'il rentra chez lui, Lalie l'interpella :

— Eh bien?

— C'est toi qui as raison. Il faut prendre la pierre infernale.

HUBERT KRAINS
de l'Académie royale belge
de Langue et de Littérature françaises.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Anatole France : *Rabelais*, Calmann-Lévy. — *Œuvres de François Rabelais*, Edition critique publiée sous la direction de Abel Lefranc, tome cinquième. Introduction par Abel Lefranc. Texte et notes par Henri Clouzot, Dr Paul Delaunay, Jean Plattard et Jean Porcher, Libr. Honoré Champion. — Abel Lefranc : *Rabelais et le Pouvoir royal*, Discours prononcé en séance publique des Cinq Académies, Firmin-Didot. — Maximin Deloche : *Richelieu et les Femmes*, Edit. Emile-Paul frères.

Tandis qu'il naviguait vers la République Argentine, presque aux derniers instants de son existence, Anatole France emportait, dans ses bagages, le texte d'une série de conférences dont il se disposait à régaler les citoyens de cette république. A peine l'avions-nous appris, car les journaux ne nous en avaient guère informés. Un méchant bouffon, que l'écrivain traînait derrière ses grègues et dont il ne soupçonnait pas les desseins perfides, nous a donné de ce voyage un récit plein de burlesque et où l'acrimonie le dispute à l'irrespect. Préoccupé surtout de présenter son maître en attitudes ridicules ou cyniques et de fournir ainsi à la postérité un ana d'anecdotes controuvées, ce bouffon ne semble pas avoir précisé de manière nette quelles merveilles de savoir, de fines ironies, de parfaites gloses littéraires contenait le texte susdit de ces conférences.

Elles étaient consacrées à **Rabelais**, sujet délicat entre tous et qu'il fallait traiter avec une délicatesse infinie pour instruire sans le choquer un auditoire capable de vives réactions. La librairie Calmann-Lévy vient de publier, avec juste raison, ce travail de la dernière heure, cette sorte d'hommage au génie écrite quasiment *in articulo mortis*. On y retrouve toutes les qualités de couleur et de charme du romancier du *Lys rouge* en même temps que la pénétration du critique de la *Vie littéraire*. Selon un procédé déjà employé dans son ouvrage sur *Jeanne d'Arc*, l'écrivain, pour envelopper le lecteur de l'atmosphère du passé, utilise, tout au long de ses

pages, des tournures archaïques et multiplie les citations de ces mots imagés dont nos ancêtres avaient le secret. Il maçonne ses phrases, pour emprunter le mot que Montaigne s'applique à lui-même, des dépouilles de Rabelais. Il obtient ainsi, par ce labeur de juxtaposition fait avec goût, d'étonnants effets et donne le sentiment de situer, dans la vie de son temps, un Rabelais fort proche de la réalité.

Il ne fournit pas de références. Il n'a point l'intention, retraçant la carrière du Chinonnais et résumant, à grands traits, les épisodes principaux de son œuvre, mélangeant cette carrière à cette œuvre et soulignant combien la seconde découle étroitement de la première, il n'a point l'intention, disons-nous, de faire besogne d'érudit; mais il n'ignore rien, cela est visible, de tout ce qui a été écrit sur l'une et sur l'autre. Son dessein consiste à s'efforcer de comprendre l'esprit le plus complexe et le plus universel qui ait jamais paru dans notre littérature et à révéler à un auditoire mal informé peut-être quel surprenant appoint d'idées et de doctrines apportèrent à l'humanité ce fantasque *Gargantua* et ce truculent *Pantagruel* présentés, par certains personnages chagrins, comme de pestilentiels recueils de fariboles.

De ces conférences, pleines de lumière, où pullulent les pages délectables, Rabelais sort, non plus sous la forme d'un moine indiscipliné et cynique, d'un médecin à la farce, d'un compilateur pédant et indigeste, toujours occupé à « boire théologalement », mais tel qu'il était, homme de mœurs correctes, ayant absorbé toutes les sciences et excellant en leur pratique, doué d'une intelligence libre, luttant à ses risques et périls, avec l'aide du ridicule et du brocart, au profit de l'humanisme contre la stérile scolastique, novateur, communiquant à ses plagiats mêmes, par le ministère de sa langue incomparable, figure de créations personnelles, grand au point de donner l'impression de l'immensité, dressé au milieu de son siècle comme l'une des plus hautes cimes de la Renaissance intellectuelle.

Le portrait n'est pas chargé. C'est ainsi, en dépit des pleutres et des sots, que Rabelais, unanimement admiré des doctes de son temps, doit être envisagé. Malicieusement, Anatole France signale aux malintentionnés qui veulent absolument

voir dans son héros le roi des « biberons » que celui-ci, dans son étonnante construction de l'abbaye de Thélème, oublia de désigner un emplacement pour la cuisine. Rabelais entendait donc, dans ce lieu de délices, nourrir l'esprit, non le corps des bienheureux qui y chercheraient asile. Ses commentateurs nous ont montré qu'il opposait cette maison de science et d'harmonie à ces couvents d'où il s'était enfui et où, si l'on s'entendait à bien festiner, on tenait en aversion toute intelligence et tout savoir.

Anatole France, en plusieurs endroits de son travail, raille plaisamment les exégètes du texte rabelaisien. Ces exégètes, à son avis, exagèrent en se targuant d'expliquer toutes les énigmes de ce texte. Pour lui, par exemple, la guerre picrocholine, qui déploie ses pittoresques épisodes au livre premier de l'œuvre, est sortie tout entière des souvenirs d'enfance du romancier, transposés dans le plan chevaleresque. Rabelais y conte les disputes de son père et de Gaucher de Sainte-Marthe. Sous sa plume, cette « querelle de voisins » devient « une épopée burlesque, grande comme l'*Iliade* ». « Vous lirez peut-être, ajoute Anatole France, que Rabelais a fait, dans ce premier livre, l'histoire comique de son temps, que son Picrochole est Charles-Quint, Gargantua, François Ier, et la jument de Gargantua, révérence parler, la duchesse d'Etampes. N'en croyez rien. »

Il est possible que, souventes fois, les commentateurs aient pris des vessies pour des lanternes et leurs hypothèses hasardeuses pour des réalités. Sans eux pourtant Anatole France eût été bien empêché d'asseoir sa biographie de Rabelais sur des bases de quelque solidité et d'expliquer pour quelles raisons la verve pantagruélique fit passer si près du bûcher de Dolet l'homme qui osa lui donner libre cours.

Le commentaire de Rabelais, entrepris par différents savants, et mené à ses extrêmes limites d'intelligence et de pénétration par M. Abel Lefranc, est bien l'œuvre la plus remarquable que nous ait donnée la science historique contemporaine. Il figure, en dehors de livres consacrés à des problèmes particuliers, dans la *Revue des Etudes Rabelaisiennes* et dans la *Revue du XVIe siècle*, toutes deux dirigées par M. Abel Lefranc et l'on en trouve la synthèse, accrue de

toutes sortes de recherches parallèles, dans ce monument d'érudition, les **Œuvres de François Rabelais,** publiées sous la gouverne de ce parfait et omniscient érudit.

La guerre avait arrêté, après le lancement du tome IV, la lente impression de ce travail critique et l'on pouvait craindre que celui-ci ne restât à l'état d'ébauche. Nous avons vu, pour notre compte, avec grande joie, paraître récemment le tome V, contenant le *Tiers Livre de Pantagruel*. Nous pensions bien que M. Abel Lefranc, passionné pour sa tâche de découverte et d'érudition, vénérant au surplus comme le plus merveilleux des magiciens de la plume son bon maître François, n'abandonnerait pas aisément son écrasante initiative. Il nous explique, dans un Avant-Propos, que maintes circonstances imprévues ont démembré l'équipe si homogène des spécialistes qui l'aidaient, dans le passé, à établir un texte pur de toutes erreurs, à fixer ses variantes et à l'éclaircir de l'amas des notes nécessitées par les incursions de l'auteur dans le domaine varié des connaissances. L'équipe reconstituée comprend aujourd'hui MM. Henri Clouzot, le Dr Paul Delaunay, Jean Plattard et Jean Porcher, tous pantagruélistes notoires, doctes en diverses sciences, et le troisième, auteur déjà, pour la Société des Textes français, d'une bonne réimpression annotée de l'œuvre rabelaisienne.

C'est en compagnie de ces lettrés que M. Abel Lefranc a repris son consciencieux labeur au point où il l'avait laissé. A parcourir le volume, on juge tout de suite que, pour le conduire à l'état de perfection historique où il se trouve, une longue préparation était indispensable.

Dans son introduction, M. Abel Lefranc nous fournit, en une langue ferme, imprégnée de cette saveur d'expression que les humanistes de la Renaissance transmettent aux érudits vivant dans leur familiarité, une copieuse et captivante histoire du *Tiers Livre* et de son auteur. Il nous découvre aussi toutes les nouveautés que son enquête personnelle, celle de ses collaborateurs, celle aussi d'autres rabelaisants, lui permettent de mettre au jour d'après les révélations de documents ignorés jusqu'à l'heure présente. Cette moisson de faits nouveaux nous paraît abondante.

La vie de Rabelais, au cours de la période embrassant les

années 1534-1546, suivie pas à pas et quasiment au jour le jour, présente désormais à peine quelques obscurités. L'écrivain, après la publication de ses deux premiers livres, censurés et condamnés par la Sorbonne, dépose la plume, se tient coi, attend, pour continuer son œuvre, des circonstances meilleures. Il sait jusqu'où peut conduire, à son époque, l'indépendance d'esprit. Il ne profite pas de l'éclatant succès dont jouissent ses écrits. Il feint, pour apaiser l'ire des Sorbonistes, d'être la victime des imprimeurs et des contrefacteurs. Il publie à grand bruit des éditions nouvelles des ouvrages incriminés, annonçant qu'il les a amendés, se bornant, en définitive, à quelques adoucissements de termes et ne réussissant nullement à tromper ses adversaires.

En fait, s'il cesse de besogner de la plume, c'est que sa carrière a provisoirement changé d'orientation. Au plaisant satirique s'est substitué en lui le docte médecin, soucieux de se ménager, dans le domaine scientifique, une enviable renommée. C'est en qualité de médecin, et aussi de confident et de secrétaire, qu'il accompagne ses deux patrons successifs dans leurs missions à Rome et en Piémont. Dans leur ombre, il mène une existence passionnante, s'initie aux mystères de la diplomatie et de la politique, approche les papes et le roi de France, se fait apprécier d'eux et en obtient d'appréciables avantages. Paul III, en effet, l'absout de son « apostasie », c'est-à-dire de son évasion irrégulière du milieu religieux. François Ier, le protégeant délibérément contre les vindictes de la Sorbonne, lui octroie, pour le *Tiers Livre* en préparation, un privilège qui le lave de toute méchante imputation et lui rend la liberté d'écrire à sa guise.

Voilà les faits saillants de son existence pendant ces douze années traversées de bien d'autres tribulations et pérégrinations moins importantes. Comment a-t-il obtenu une telle bienveillance de la part de François Ier? Comment obtiendra-t-il, dans la suite, d'Henri II la continuation de cette bienveillance? M. Abel Lefranc nous le révèle dans un Discours prononcé en séance publique des cinq Académies et portant le titre : **Rabelais et le Pouvoir royal,** puis, d'une manière plus précise et plus étendue, dans son Introduction aux *Œuvres*.

Rabelais avait rendu d'éminents services à la monarchie en se faisant, spontanément ou non, son « publiciste », en soutenant sa cause dans le double domaine de la politique extérieure et de la politique intérieure. Si M. Abel Lefranc voit, en effet, dans les épisodes de la guerre picrocholine, trace de souvenirs de jeunesse, il signale que, contrairement aux dires d'Anatole France, le fameux passage de *Gargantua* où Picrochole et ses conseillers envisagent comme aisée et inévitable la conquête du monde par leurs armes fut incontestablement dirigé contre les visées d'hégémonie de Charles-Quint. Ce passage répond point pour point, et cela n'avait pas encore été révélé, aux pages du livre Ier de l'*Utopie* de Thomas Morus où celui-ci reprochait à François Ier des ambitions analogues.

Rabelais ne borne pas à cette riposte son intervention dans la bataille de plumes. De l'avis de son commentateur, son prologue du *Tiers Livre* n'est autre chose qu'un pathétique appel au patriotisme des Français devant la menace des Impériaux à l'instant où le roi leur réclame l'argent nécessaire à l'organisation de l'armée et à la fortification des frontières. Le dit *Tiers Livre* contient encore plusieurs plaidoyers de l'écrivain en faveur des projets royaux, et notamment du projet concernant les mariages clandestins. Plus tard, dans le *Quart Livre* au cours des chapitres 45 à 55, qui enferment le célèbre épisode des Décrétales, Rabelais portera avec fougue la parole d'Henri II dans le conflit que celui-ci soutiendra contre le pape Jules III.

On sait que l'aveugle Sorbonne, persistant dans son attitude de blâme, condamna ces volumes comme elle avait condamné les précédents. Si François Ier et Henri II rendirent inopérantes les sentences des docteurs en libérant le *Tiers* et le *Quart Livre* de toutes entraves de publication, c'est qu'ils en appréciaient l'influence heureuse pour le pouvoir royal sur le public de France et de l'étranger. Ainsi Rabelais, que l'on a présenté comme un vaincu dans sa lutte contre la Faculté de théologie, sortit en fait vainqueur de cette lutte et récompensé de son action par un emploi de maître des requêtes.

M. Abel Lefranc traite bien d'autres questions curieuses dans sa substantielle introduction. Il résume, par exemple,

avec une connaissance rare des documents originaux, la fameuse querelle des femmes née des imputations de Jean de Meung dans la seconde partie du *Roman de la Rose* et qui, à l'origine, mit aux prises Christine de Pisan, Jean Gerson, Pierre Col, Eustache Deschamps et dans la suite cent antagonistes acharnés. Cette querelle n'était point éteinte au XVIe siècle. Elle fut ranimée par des polémiqueurs nouveaux. M. Abel Lefranc démontre que Rabelais fut très certainement conduit à y prendre part après la lecture d'un singulier poème de François Habert : *Le Songe de Pantagruel* auquel il emprunta maints épisodes et quelques points de son argumentation. L'écrivain donna vie étincelante à la matière inerte dont il se servait. Le problème du mariage de Panurge et les consultations qui s'ensuivent constituent sa participation à la controverse. Celle-ci tient une grande place dans le *Tiers Livre* et contribue à le différencier des premiers livres imaginatifs et romanesques. D'esprit plus mûr, Rabelais aborde, sans rien perdre de sa verve, mais la nourrissant de spéculations plus élevées, à des questions d'ordre social rendues importantes par la multiplicité des mariages clandestins, la diminution de l'autorité paternelle, quelques désordres de mœurs. Il paraît regrettable que, traitant ce thème, il se soit si résolument rangé dans le clan des misogynes.

Dans une dernière partie de son travail, M. Abel Lefranc examine quelle part de réel entra dans la composition du *Tiers Livre* et nous fournit des précisions sur les personnages peints sous les noms de Raminagrobis, Her Trippa, Hippothadée, Rondibilis, Trouillogan, Bridoye et sur la topographie de l'action. Nous n'avons pas besoin de préciser que ces identifications sont faites non point d'après de fallacieuses hypothèses, mais d'après des documents probants.

Maître François Rabelais nous a entraîné fort loin. Nous voudrions pourtant n'abandonner point cette chronique sans signaler les mérites d'un petit livre récemment paru, et qui nous a donné grand plaisir de lecture. Ce petit livre porte le titre : **Richelieu et les femmes** sur une liliale couverture où figurent quatre médaillons entourant chacune un agréable minois. Ne dites point, sévère lecteur : Voilà un livre plein de polissonneries. Il ne faut pas juger sur les apparences.

L'auteur de cet ouvrage, M. Maximin Deloche, est l'historien de Richelieu le plus grave, le plus savant, le plus compétent, celui qui nous a apporté, sur la personnalité si complexe de l'Eminentissime. les plus curieuses révélations. Nous lui devons tout d'abord une biographie de belle qualité du *Père du cardinal*, puis un gros ouvrage : *La Maison du cardinal de Richelieu* où toute l'existence intime, domestique et somptuaire de l'homme d'Etat nous est présentée avec un luxe incomparable de faits nouveaux, un autre gros volume : *La Plume du cardinal de Richelieu,* qui contient la curieuse histoire du cabinet politique du grand ministre, de son organisation, des hommes qui en firent partie et des écrits qui en sortirent, enfin de nombreuses brochures traitant de problèmes particuliers.

M. Maximin Deloche ne saurait donc prendre la plume sur des thèmes équivoques. Il lui a semblé tout à fait regrettable, dans sa vénération pour le politique du XVIIe siècle, que nul ne se soit encore préoccupé de dégager ce dernier de toutes sortes de légendes qui encombrent encore sa biographie. Des chroniqueurs et des pamphlétaires ont réussi, par exemple, sous Louis XIII comme postérieurement, à accréditer la certitude que Richelieu avait connu de singulières défaillances de mœurs. A les en croire, maintes femmes auraient distrait de leurs amours ses heures d'oisiveté et même des courtisanes auraient pénétré dans sa couche.

A vrai dire, on imagine malaisément le sévère et féroce prélat en attitude de galantin, bien qu'il ne dédaignât pas de troquer la soutane pour l'habit de cavalier. M. Maximin Deloche nous affirme qu'en aucune circonstance de sa vie Richelieu ne prit figure de berger de l'Astrée. Il fait mieux que d'affirmer, il prouve. Il trace tout d'abord un portrait moral de son héros qui, à lui seul, vaut que l'on s'intéresse à son livre. Il ressort de ce portrait que le cardinal tenait son tempérament de l'hérédité maternelle et qu'il fut façonné de telle sorte en sa jeunesse que, sous ses dehors énergiques, il restait féminin en toutes choses, féminin par la grâce de ses manières, par son hyper-émotivité, sa timidité, ses craintes, son pouvoir de dissimulation, son goût des bibelots, des étoffes rares, des bijoux, etc... Ce ne sont point là qualités de

mâle recherchées par les femmes. Ajoutons que, au physique, le cardinal fut toujours débile et, aux heures de sa gloire, presque valétudinaire. Seule sa robuste volonté avait raison de la faiblesse de son corps. Si l'on cherche, dans ses écrits, à surprendre son jugement sur la femme, on s'aperçoit qu'il lui est nettement défavorable. Richelieu, en effet, considère la femme comme un être inférieur, incapable de s'élever aux pures spéculations de l'esprit. Il juge, par suite, qu'elle doit être écartée de toutes autres fonctions que de celles qui lui sont assignées par la nature.

Examinant avec soin toutes les intrigues galantes qui sont attribuées à l'Eminentissime, intrigue avec Marie de Médicis, avec Léonora Galigaï, avec la princesse Marie de Gonzague, avec la reine Anne d'Autriche, avec la duchesse de Chevreuse, avec Ninon de Lanclos et Marion de Lorme, avec la duchesse de Chaulnes et la maréchale de la Mailleraye, avec la duchesse d'Aiguillon, sa nièce, présentant les arguments pour et contre leur réalité, M. Maximin Deloche arrive à conclure que son héros, en définitive, déployant, auprès de ces dames, son pouvoir de séduction, ne les convoita nullement, mais les utilisa à la réussite de ses desseins politiques. Les femmes ne conquirent point Richelieu. Elles furent ses dupes.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Alec Scouffi : *Le Violon Mécanique*, Messein. — Emmanuel Aegerter : *Feux Saint-Elme*, Messein. — Robert Houdelot : *Le Cantique de Roméo*, E. Figuière. — Adrien Gillouin : *Jours Rustiques*, Valence, impr. Charpin. — Michel de Bellomayre : *L'Ame tragique des choses*, Toulouse, impr. du Sud-Ouest. — Claude-Maurice Robert : *Seul à Seul*, Soubiron. — Victor Lévy : *Le livre des Chansons et des Prières*, éditions J. Snell.

Je crains que M. Alec Scouffi n'ait pas été trop loin lorsqu'il a donné à son recueil ce titre **le Violon Mécanique.** Disons-en le bien sans tarder. Sons célestes, émouvants, tendres, choisis, d'un instrument des mieux accordés, à la résonance très profonde, moelleuse ou grave, selon les circonstances. Une technique, d'ailleurs, mieux que réussie, assurée et variable presque à chaque page. Quelques sacrifices bien inutiles à de futiles modes, qui n'apportent rien au résultat, qu'une satisfaction apparente et d'illusoires facilités. Croit-on vraiment plus

délicat et plus nuancé de rimer d'un singulier à un pluriel, pour donner un exemple? Je n'en crois rien. Non que je souffre si un poète d'une telle nonchalance tire un effet nouveau, ou, à d'autres égards, satisfaisant. Je ne m'explique pas, cependant, pourquoi l'on choisit d'astreindre son poème à un moule traditionnel, tel le sonnet, du moment où l'on n'est pas déterminé à se soumettre à ses formes imposées. Un artiste possède tous les droits, mais il faut que les nécessités concordent à ses désirs ou à ses rébellions. Il peut forcer, violenter, annuler à son gré les routines, les préjugés; mais un sonnet dont la rime n'est pas stricte au sens classique, n'est pas un sonnet ou n'est qu'un faible sonnet. C'est le premier des regrets que j'exprimerai à M. Scouffi, qui réussit néanmoins, quand il lui plaît, le sonnet de facture irréprochable, quoique libertin : *Oubli*. Dans un poème plus long, *Esquisse pour une Urne*, que de départs, que d'inflexions sont emplis d'un charme certain!

> Les jardins, les jets d'eau, les pompes automnales,
> T'alourdissaient déjà de langueurs matinales...
> Tu naquis à mes yeux d'un seul geste émouvant...

Mais soudain des défaillances par maladresse : « l'odeur de ton cratère imbu », et surtout, surtout, l'haleine continuelle de grands souffles antérieurs, la présence à peine contenue de divers prédécesseurs s'impose au souvenir, rencontres non préméditées, à coup sûr, mais dont le poète nouveau ne s'est pas méfié, et qui l'accablent de leur poids.

M. Scouffi, outre un métier souple, adroit souvent, possède l'élan, le goût, quand il ne prétend pas brusquer, l'amour des choses, le sentiment de la nature. Que de grandes, de nobles qualités, et il est, certes! un poète. Il lui manque une discipline assez clairvoyante, une volonté de restreindre et de se concentrer, au lieu de céder à l'aisance du développement. Si tout ce qu'il enferme en dix vers, il le contenait en trois, combien il y gagnerait; son violon ne serait plus mécanique; le mécanisme de son esprit, de sa sensibilité, de son vouloir dominerait, et le son qu'en tirerait l'archet n'en deviendrait que plus pur. Et c'est la grâce, à tous comme à lui-même, que je nous souhaite, — et prochaine.

De très réelles qualités distinguent les poèmes de M. Emmanuel Aegerter, ceux qu'il a publiés antérieurement, et ceux-ci, récents, **Feux Saint-Elme.**

> Les anges de la neige ont penché leur miroir
> Où je vois frissonner et s'éloigner des ombres.

Cela est satisfaisant tout de suite, mais pour quelle cause l'esprit ne se sent-il tout à coup enrichi de visions ou de sensations, de réflexions nouvelles? C'est que, par une force obscure de nonchalance, le poète est trop facile à contenter. Que dire contre des vers dont l'image est gracieuse et la sonorité aussi suggestive et séduisante? C'est sans doute qu'on ne s'y attendait que trop; elle ne reproduit pas peut-être celles dont quelque autre, d'entre les maîtres, a usé; il n'y a pas redite à strictement parler, mais simplement rappel indistinct de ce qui a été vu ou déjà dit. Le poème qui débute par les vers que je cite est un des très bons de ce recueil. Je n'y saurais reprendre rien, sinon qu'il est formé de douze quatrains, de façon à rendre nécessaire l'expression directe de la pensée philosophique qui devrait en émaner, qui devrait envelopper et qui gêne l'effusion de l'âme comme une contrainte. L'art du sacrifice, pour atteindre à des réalisations condensées, l'art du choix volontaire semble inconnu à ce poète, qui possède beaucoup de dons, mais s'égare à mon avis lorsqu'il les met en œuvre, parce que toujours il dit moins qu'il ne voudrait, en raison de son dessein d'être trop précis et, surtout, explicite.

Qu'un jeune homme, pour ses débuts, n'ayant pas vingt ans, entonne une fois de plus **le Cantique de Roméo,** on n'en saurait être surpris. Selon une fine remarque que j'ai lu quelque part, sous la plume de Gustave Kahn : « Un poète de vingt ans sait bien qu'on a aimé avant lui et depuis les origines du monde. Mais aussi est-il certain, avec raison, que personne n'a aimé dans la même nuance d'enthousiasme et de langueur que lui et cela lui donne sa certitude nécessaire, sa gamme distincte et le bienfait de sa personnalité. » Je ne crois pas que tout poète de cet âge, épris d'un pur amour, réussisse nécessairement un poème de sentiment profond et de sûre technique tel que celui que forment ces douze vers :

Mains chères, mains de Toi si tendrement aimées,
Douces mains, blanches mains, belles et parfumées
De muguet, de lilas, de lavande souvent,
Qui toutes vous dressez et frissonnez au vent
Comme des fleurs, de longues fleurs, comme des palmes,
Mains pleines de bonheur, heureuses d'être calmes,
Souvenez-vous un jour, soit très tôt, soit très tard,
Quand mes yeux grands ouverts fixeront quelque part,
De venir abaisser pour jamais leurs paupières,
De venir doucement à travers les prières
Blanches de tous ceux-là qui seront à genoux...
Je ne veux que vos mains, surtout! Souvenez-vous!

C'est d'un poète de dix-neuf ans, pardonnons-lui, tolérons le « soit très tôt, soit très tard », qui n'est guère mieux qu'une cacophonie, et les yeux... qui fixeront quelque part, attachons-nous au mouvement suivi de cette phrase ondulée, à la musicalité du développement, à l'adresse des prolongements et des reploiements de l'expression, et n'est-ce en vérité de quoi attendre avec confiance ce que nous apportera, de plus sûr, de plus subtil et de plus fort, de recueil en recueil, M. Robert Houdelot. A côté de ces alexandrins, il réussit avec aisance, avec charme, d'ailleurs, la strophe d'odelette ou de chanson, l'octosyllabe, l'heptasyllabe, le décasyllabe. Je souhaiterais qu'il se défiât seulement d'une tendance parfois au ton familier (justifié évidemment dans l'épître), et trop familier, terre à terre, rarement lyrique et chantant.

§

Un agriculteur cultive la Muse et ses champs, le cas n'est pas unique, Philéas Lebesgue dans le Nord. Là-bas, dans la Drôme, non loin de Die, M. Adrien Gillouin qui chante ses **Jours Rustiques.** Précédemment il avait chanté ses *Jours de Guerre.* Le moindre agrément de son volume n'est pas la photographie tentante aux âmes pastorales des lieux où s'écoule laborieuse la vie de ce poète. Il demeure simple, humble en présence de la terre, mais avec le juste sentiment, vis-à-vis des hommes, de sa valeur et de sa fierté. Il sait, en des vers directs, précis et robustes, dire comme il l'entend son culte du sol et et de la nature et de ce qu'elle produit, la beauté des lumières et le prestige du climat.

Le Miroir parle à l'homme : « il se mire, aucun masque ne s'interpose, je tiens ton visage nu qui révèle ton cœur, où transparaît ce que tu penses. Ta conscience c'est moi. J'assiste à ton épouvante, tes desseins lâches, tes actes criminels se dénoncent dans mon âme pure. Et tu m'as pris, furieux, ton poing s'acharne, tu m'as brisé. » *L'Horloge, le Cadran Solaire, le Calendrier* lui révèlent, chacun à sa manière, **l'Ame tragique des Choses,** qui lui est impitoyable. M. de Bellomayre est un poète grave et austère, solide, et son inspiration désenchantée le pousse à s'exprimer en philosophe sans optimisme. L'amertume d'un désabusé est en lui. Il y a là quelque grandeur.

Plus d'un morceau heureusement dans **Seul à Seul,** « poèmes de tendresse , démontrent que M. Claude-Maurice Robert est capable d'écrire des vers plus intéressants que la plupart de ceux dont il se contente. Sa « déférente amitié », m'a-t-il averti, prévoit que je n'aimerai pas ces vers. Il ne se trompe qu'en partie. Je regrette qu'un poète comme lui doué s'éternise à tourner la romance et ne cesse de nous entretenir de ses comportements ou doléances d'amour avec telle ou une autre Leïla, comparable à la rose, dont la voix est douce, et qui finit toujours par trahir. Ce sont là petites aventures personnelles qui n'intéressent que celui qui les provoque ou les subit, mais une piètre matière à mettre en beaux vers. Je ne cherche pas à C.-M. Robert d'autre querelle. Si plus souvent il cédait à la veine qui lui a fait écrire le dernier poème du présent recueil (à l'exception, toutefois, du médiocre vers de comédie qui le termine), et, par endroits, des distiques plus emplis de substance, il se pourrait targuer d'être de la lignée des grands poètes de l'amour; il n'est, le plus souvent, malgré son enthousiasme plutôt de la vue que de l'âme, qu'un presque banal chanteur de romances, portant la main sur le cœur et les lèvres fleuries d'un vain baiser. Phases de la vie, sans doute, enviables et heureuses, qu'il ne sied pas de confondre avec l'emportement sacré du lyrisme. La poésie ne se nourrit pas de fadaises, nous apparussent-elles élémentaires ou essentielles.

Parmi les poètes français d'Égypte M. Victor Lévy semble être un de ceux dont la souplesse s'accommode le mieux de

l'emploi de notre langue. Mais il n'est pas dans **Le Livre des Chansons et des Prières**, malgré la réussite de maints passages, un poème qui ne bute à quelque défaillance et dont la tenue se maintienne du début à la fin. Je crains que M. Lévy se satisfasse un peu tôt. S'il se compare, là-bas, il se peut qu'il triomphe; il n'a pas l'art de peser et d'adapter à ses exigences les termes délicats de la langue dont il use. Mais que c'est beau, déjà, contre l'influence double qui s'exerce au Caire, de l'Angleterre et de l'Italie, de rendre hommage à la culture, au savoir, au parler de la France.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Antonine Coullet-Teissier : *Chambre à louer*, Grasset. — Paul Vialar : « *Fatôme* », Emile-Paul. — Jean Fayard : *Mal d'amour*, H. Fayard. — Pierre Lièvre : *L'extravagante punie*, librairie Gallimard. — Pierre Véry : *Métamorphoses*, Librairie Gallimard. — Frédéric Lefèvre : *Le Sol*, Flammarion. — Georges Duhamel : *Les jumeaux de Vallangoujard*, Paul Hartmann.

On retrouve chez Mme Antonine Coullet-Tessier, l'auteur de *Marthe femme seule*, et de *Toche parmi les femmes*, ce goût du menu détail, parfois expressif, d'ailleurs, qui apparente les naturalistes aux primitifs, et fait qu'ils éprouvent un candide plaisir à mettre en valeur leurs moindres découvertes. Mais une certaine ironie — genre Huysmans (à la mauvaise humeur près) — interdit à Mme Coullet-Tessier d'être dupe, et de se pencher avec une affliction excessive sur les petites misères des humbles. Sans doute, ne saurait-on s'attarder à l'étude de la réalité matérielle sans quelque tristesse; et quand on en examine les verrues à la loupe, la vie se révèle encore plus laide qu'à l'œil nu... Mais, à défaut d'une bonhomie cordiale, Mme Coullet-Tessier témoigne d'un certain goût du burlesque, ou exalte, d'une amusante fantaisie verbale, le terre-à-terre de son observation. Elle écrit, par exemple : « Elle apportait les nouvelles du dehors comme des fils accrochés à ses vêtements. » Ou encore : « Des nuages bas, soufflés et noirs, comme lancés par quelque invisible steamer, escaladaient le ciel acide. » — « Il suivait sa vie comme un enterrement. » — « Le bois des branches était déjà cerné par la vapeur des premières feuilles. » — « Des bicyclettes passaient sur la route avec un petit bruit d'eau

courante », etc... Enfin, Mme Coullet-Tessier est sensible, et sympathise avec ses personnages : ici, la petite Reine Jaubert à qui sa chair fait mal, les nuits d'été, quand elle demeure inerte à sa fenêtre, les yeux rêveusement levés vers la lune... Cette Reine que nous voyons, dès le début de **Chambre à louer,** en convalescence d'une fausse-couche, et mariée à un bonhomme, sinistre et placide, employé à l'hôtel Cambridge, habite un pavillon avec jardin, dans une cité dite « Rose-Galante », un nom qui vous a un air Vieille-France, assez malicieux, vu le monde qu'il groupe sous ses cinq syllabes : des ouvriers et des employés subalternes dont Reine, sans faire cependant la mijaurée, ne goûte guère la fréquentation. Mais un jour, comme son accident l'empêche de « s'occuper au dehors », et qu'il faut orner sa vie, elle loue à un certain M. Polak, d'origine judéo-slave, et mécano de son métier, une chambre disponible chez elle. L'inévitable se produit. Elle devient la maîtrese du jeune homme. Elle est tendre, sensuellement tendre; elle l'aime. Lui, ne tient à rien; ne croit à rien. Un nihiliste. Des idées qu'il a comme ça... Et bientôt, sans crier gare, il s'en va, comme il était venu, laissant Reine, la petite amoureuse, blessée dans son corps par le don trop généreux qu'elle en a fait. Seule, si seule... Découragée. L'intrigue de cette histoire navrante n'est guère compliquée, comme on voit. Mme Coullet-Tessier a brossé, seulement, quelques portraits dans un décor de banlieue. Elle a poussé, en pleine lumière, celui de Reine; dessiné avec moins de précision celui de Polak; esquissé les autres... Aussi bien, telle est l'unique réserve que je ferai à propos de son livre qui me paraît une réussite : on devine trop ce qui arrivera à son héroïne. On est persuadé, d'avance, que rien de bon ne résultera, pour elle, de sa liaison avec son locataire. Mais on la plaint. On s'intéresse à elle en dépit de sa faiblesse. On est avec elle « dans la chambre » — c'est le cas de le dire — et on voit vivre, on *sent* vivre (dans les deux acceptions du mot) le monde de « Rose-Galante », la cité au dérisoire nom XVIIIe siècle. C'est beaucoup. Peut-être, un préjugé nous défend-il d'admettre que les petites gens aient le même droit que les privilégiés à ce qu'on est convenu d'appeler une étude de psychologie pure. Peut-être,

aussi, tout ce que qu'il y a de médiocrité et de laideur autour d'eux nous détourne-t-il de leurs peines sentimentales... Ce n'est pas notre pitié ou, plutôt, notre charité qu'émeuvent les proies de Vénus, il est vrai, et Shakespeare et nos classiques l'ont bien compris, qui exemptaient toujours leurs amants des soucis de la fortune... Le naturalisme exige d'autres ressorts que l'amour; et il me semble qu'il a besoin de péripéties qui l'accidentent. Mais, comme je l'ai dit plus haut, Mme Coullet-Tessier cultive le pittoresque. C'est un des éléments dont il a le plus besoin, s'il ne veut pas s'anémier. Elle a beaucoup d'esprit et de finesse dans l'observation. Je crois qu'elle est appelée à se dégager un jour complètement du populisme, si populisme il y a dans son cas.

A vingt kilomètres de Cherbourg, dans l'âpre pays du père Millet, un homme vit solitairement, avec sa barque, ses filets et une vieille mouette apprivoisée. C'est « **Fatôme** ». Il a un petit capital, avec quoi il paye la pension de sa mère folle, dans un asile, et tout irait bien, s'il ne se toquait d'une fille, une certaine Marie Putnick, qui est venue de Russie ou de Pologne, échouer ici, et n'en veut qu'à son argent. Elle se donne au plus offrant. Fatôme sait cela. Mais il a beau mépriser Marie : il l'a dans le sang ou dans la peau, comme on dit; entendez qu'il l'aime au sens naturaliste du mot, et après avoir dépensé tout son bien, il part — comme elle exige 150.000 francs pour acheter un fonds de lingerie — à la conquête de la fortune. Il s'agit de ramener à Cherbourg un bateau de plaisance, le *Soft Wing* qui a été abandonné près de la côte par ses propriétaires, en pleine tempête. Au lieu de ce bateau, c'est l'*Euronia*, d'Amsterdam, qu'il rencontre. Et ça revient au même, ou à peu près... Il n'est resté sur l'*Euronia* que son capitaine, en effet, un vieux type guignard que ses hommes ont planté là, par superstition. Fatôme secoue le Hollandais qui voulait se tuer, lui remonte le moral, et l'aide à remettre son bateau en marche... Ça revient au même?... Mais non, puisque l'*Euronia* a toujours son propriétaire. Ah! si l'*Euronia*, comme le *Soft Wing*... Le vœu secret de Fatôme a-t-il été entendu de l'Ange aux millions d'oreilles?... Ou le hasard... Toujours est-il qu'un espar, balancé au bout d'un câble, et qui balayait le pont, assomme le capitaine. Fatôme

n'avait qu'à crier pour avertir le malheureux de se garer. Il ne l'a pas fait. Il jette le cadavre par-dessus bord, et rentre à Cherbourg où la compagnie à laquelle l'*Euronia* appartient, lui paye une belle prime... A nous deux, maintenant! Oui, il court chez sa maîtresse. Mais ce n'est plus Marie qu'il retrouve. C'est-à-dire que c'est bien la même femme, mais que ce n'est plus celle dont il était fou. L'aventure l'a dégrisé ou le crime désenvoûté, en faisant de lui un autre homme. (Rappelez-vous le « parce que je ne suis plus moi, parce que vous n'êtes plus vous », qui est la contre-partie du mot de Montaigne, sur l'amitié...) Fatôme administre une violente raclée à la garce plus intéressée que vicieuse qu'il a devant lui, et soulagé reprend sa vie, retrouve la joie « qu'il croyait perdue pour toujours... » Pas morale, peut-être, cette rude histoire. Mais très humaine, et vigoureusement narrée. Elle rappelle, dans sa sobriété, ce fantastique maritime qui est de tradition, en Angleterre, et qui remonte, au moins, à la ballade immortelle de Coleridge. On peut prédire à son auteur, M. Paul Vialat, une très brillante destinée de conteur.

M. Jean Fayard est un homme heureux, puisque — favorisé par la fortune, et déjà connu pour un très joli livre : *Oxford et Margaret* — il vient de se voir attribuer le prix des Goncourt. Son nouveau roman, **Mal d'amour,** a, d'ailleurs, sur toutes choses, ce singulier mérite de décrire avec beaucoup de charme le bonheur, c'est-à-dire ce qui passe, en général, pour le moins susceptible d'être traduit ou interprété. Sans doute, son héros, Jacques, a-t-il une déception, mais tout juste suffisante pour donner, par contraste, plus de prix à son plaisir. Il l'avoue : il est trop jeune pour souffrir. Mais surtout, il n'est pas doué sous ce rapport. Il n'a rien de Roméo, et sa maîtresse, Florence, n'est pas Juliette. Il s'est épris d'elle par hasard, après avoir hésité entre trois femmes, comme il faisait son service militaire dans l'artillerie, peut-être parce qu'elle avait l'air de s'occuper moins de lui que d'un de ses camarades de régiment, un enfant du peuple comme elle... Elle n'est pas « du monde », en effet, mais le modèle et la maîtresse, ou la maîtresse et le modèle d'un peintre anglais de talent; et cela choque un peu Jacques qu'elle ne fasse pas davantage de façons pour tromper ce bel artiste. Il le lui dit.

après en avoir profité, non sans courage, malgré tout, ou naïve franchise, et elle lui reproche à son tour de ne pas être assez amoureux pour ne pas renoncer à tout pour elle. Un officier de marine, sans les mêmes scrupules que Jacques, lui propose de l'emmener en Amérique. Elle le suit, et Jacques se console en consolant le peintre, ou en philosophant avec lui... Il y a de la grâce dans ce récit qui révèle de l'inexpérience, la grâce d'une jeunesse un peu libre de manières ou négligée, mais souriante, et suffisamment sceptique pour trahir sa crainte du ridicule. Si Jacques fait, des œuvres de MM. André Gide et Paul Valéry, ses livres de chevet, M. Fayard ne l'imite pas à en juger, du moins, par son style que l'on pourrait définir ainsi : du Jean Giraudoux tempéré, mais avec une pointe de goguenardise à la Paul Morand.

Son ami, M. Henri Martineau, ayant publié, naguère, dans *Le Divan*, le début d'un roman qu'il écrivit sous ce titre : *Histoire morale*, M. Pierre Lièvre s'amuse à reproduire, aujourd'hui, ce fragment romanesque en lui ajoutant une suite. C'est **L'Extravagante punie.** Un « examen », où M. Pierre Lièvre exprime, en vrai classique, des idées qui m'enchantent, précède cette histoire dans laquelle il est question d'une jeune fille qui ne se marie qu'avec l'intention de divorcer. Clara estime qu'il n'est pas d'état plus enviable pour une femme que celui d'épousée sans époux. Par malheur, une fois unie à Bertrand qui s'est laissé convaincre, un peu contre son gré, car il aimait, ou croyait aimer, elle ne veut plus le quitter... Bertrand que l'hymen a comblé, c'est-à-dire auquel il n'a pas révélé les mêmes voluptés inédites qu'à Clara, ou qui se découvre plus de suite dans les idées, exige de l'imprudente qu'elle observe les clauses de leur contrat, et lui rende sa liberté. Comme elle s'y refuse désespérément, il commet une goujaterie digne des pires roués du XVIII[e] siècle, pour arriver à ses fins. C'est très édifiant, dans un sens; très philosophique, mais surtout très spirituel. M. Pierre Lièvre est de ces auteurs qu'on devrait lire, la plume à la main, pour noter les réflexions fines ou profondes qu'ils prodiguent, d'un air nonchalant. Il a, de surcroît, un sens critique fort délié, et je fais plus de cas d'un petit livre comme l'*Extravagante punie* que de gros volumes.

J'ai beaucoup aimé le début du nouveau roman ou, plutôt, du nouveau conte de M. Pierre Véry : **Métamorphoses,** qui évoque un groupe d'enfants dont des récits d'aventures ont exalté l'imagination et qui conspirent, dans un ossuaire, contre un vieil architecte grotesque et malpropre. Le hasard veut que le jour où ils doivent l'exécuter, s'il ne leur remet pas 10.000 francs, on le trouve dans sa chambre la gorge tranchée par un coup de rasoir. S'est-il tué ou a-t-il été tué par son associé Flambinel, qu'il horripilait? On l'ignore, et l'ignorera jusqu'à la fin, malgré la ruse d'un policier qui, pour troubler la conscience de Flambinel, — en admettant que Flambinel soit coupable — suscite un nouveau Sucre... Flambinel meurt, il est vrai, et le lecteur reste le bec dans l'eau. Mystification? Sans doute, et celle-ci Mérimée l'eût trouvée très drôle qui voulait peut-être, comme l'a dit Brunetière, discréditer le romantisme. Mais telle n'est pas — et bien au contraire — l'intention de M. Pierre Véry qui aime le fantastique et semble entreprendre de le rajeunir par un apport tout frais d'éléments réalistes et humoristiques. Alors, on ne comprend plus.

En un style clair et direct, M. Frédéric Lefèvre nous conte dans **Le Sol** l'histoire d'un jeune Savoyard qui accomplit, à contre-cœur, le devoir qui lui est imposé d'exploiter le domaine de ses pères. Ses deux cousines étant venues de Paris passer les vacances auprès de lui, dans la montagne, il s'éprend de la cadette, mais n'ose se déclarer, et se résigne — alors qu'il se sent attiré par la capitale — à demeurer attaché à la culture d'une terre ingrate qui ne le paye pas ou qui le paye mal de ses efforts. M. Frédéric Lefèvre a voulu être objectif, et il s'est planté devant son modèle, à la façon des paysagistes de l'école de Barbizon. Sa couleur est franche, son dessin ferme, et c'est œuvre probe qu'il a faite. Didactique aussi; mais en évitant l'ennui, inséparable, d'ordinaire, des écrits de ce genre. On sent qu'il a pris plaisir, un plaisir où il entrait de la tendresse, à traiter son sujet, et la matière de ses descriptions a souvent la saveur de l'inédit.

M. Georges Duhamel a écrit pour les enfants un délicieux récit, plein d'humour et de gentillesse, **Les jumeaux de Val-**

langoujard. Mais les plus âgés d'entre les admirateurs du père de Salavin prendront, aussi, bien du plaisir à la lecture de ce récit. On y retrouve un écho des *Scènes de la vie future,* puisque c'est la satire de la *standardization* qu'il fait. Le savant docteur Pipe (faut-il prononcer « païpe », à l'américaine?) entreprend de réformer l'humanité selon un type unique, afin de pouvoir plus facilement la rendre heureuse, et il applique sa méthode ou son système de Procuste à deux infortunés jumeaux. Un voyage outre-Atlantique suffit à désindividualiser, adolescents, ces petits bonshommes qui avaient affirmé, pourtant, des caractères différents et même opposés, dans leur enfance. Mais la grande expérience du professeur Pipe aura une suite. Les jumeaux se révolteront. Qu'ils se dépêchent!

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Village, pièce en trois actes de M. André de Richaud, à l'Atelier. — *Le Malade Imaginaire*, Comédie-Ballet en trois actes de Molière, au théâtre Montparnasse.

Il est fort possible que M. de Richaud devienne un jour un grand auteur comique, mais je ne pense pas que **Village** devienne jamais une bonne pièce. C'est un ouvrage à la fois simple et confus où se remarque une inégalité de ton condamnable. L'auteur abandonne sans raison un réalisme aimable dans sa justesse pour un lyrisme intempestif et le passage d'un ton à l'autre est si peu ménagé qu'on se demande parfois si ce que l'on entend constitue la suite exacte de ce que l'on vient d'entendre. L'histoire d'un guérisseur de campagne n'en réclamait pas tant. Elle eût singulièrement gagné à conserver jusqu'au bout l'allure familière qu'elle présente dans sa première scène. C'est là que M. de Richaud fait voir ce qu'il y a de qualités en lui : une liberté d'allures qui va jusqu'à la rudesse, un humour pour troupiers qui a de la verdeur et une verve facile qui tient presque à l'éloquence. Le meilleur morceau de sa comédie emprunte ces couleurs. C'est le conte que fait un jeune paysan hâbleur d'une apparition miraculeuse qu'il aurait eue. Il la décrit avec tant d'assurance et de précision que son auditeur subjugué y

ajoute foi jusqu'au moment où la contradiction du récit en fait éclater l'imposture. Ce trait qui n'est pas neuf (que l'on se reporte par exemple à la scène où le Peer Gynt d'Ibsen raconte à la vieille Ase sa chevauchée sur un bouquetin) porte toujours lorsqu'il est bien mis en œuvre. Il l'est ici.

Il y a une extrême disproportion entre la qualité de l'ouvrage et celle de l'interprétation qui est de premier ordre. M. Charles Dullin, qui remplit le rôle principal de la pièce, est de ces comédiens comme nous avons eu déjà l'occasion de dire qu'il en existait, qui se montrent généralement supérieurs en mérite et en art aux auteurs dont ils interprètent les ouvrages. Il donne de la vie à ce qui n'en a point, et le guérisseur, le rebouteux — définissez-le comme il vous plaira — qu'il nous présente prend une existence surprenante à mesure qu'il nous en montre les différents aspects. Son allure, le ton de sa voix, ses gestes, ses habits sont d'une incontestable authenticité. Si un tel personnage pouvait exister d'aventure, ce ne pourrait être qu'avec cette apparence.

Il semble bien ici que nous abordions le point essentiellement mystérieux de l'art dramatique. On sait qu'une représentation est l'effet de la collaboration d'artistes de deux catégories : les écrivains et les comédiens. Au point où ils se rencontrent surgit le prestige théâtral. Or, s'il est sans exemple que de mauvais comédiens nuisent de façon définitive à une bonne pièce, il arrive fréquemment que de bons comédiens communiquent une vie réelle à un ouvrage qui s'en voit dépourvu. Ils confèrent du sens et de la gravité à des paroles qui manquent de l'un comme de l'autre. Leur humanité vient gonfler le personnage qui s'en trouvait cruellement privé. Et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que ce qu'ils ont infusé dans cette vaine image peut y subsister d'aventure. Le discours conserve la résonance qu'ils lui ont communiquée. Le mot auquel ils donnèrent une signification absente la conserve et y reparaîtra ultérieurement quand on le prononcera de nouveau. Dès lors on ne distingue plus à qui revient le mérite de l'impression déterminée par le spectacle : au dramaturge ou à son interprète. Et c'est en pareille occurrence que le mot création d'un rôle prend son sens plein, quand il se dit de celui qui le joue pour la première fois.

Nous pourrions citer des exemples probants de tout ce que nous venons de dire, mais nous ne prétendons pas que l'ouvrage de M. de Richaud soit de ceux qui réclament absolument un pareil secours, encore que M. Dullin soit parmi ceux qui peuvent le fournir avec la plus grande efficacité.

§

Nous venons de voir par les soins de M. Baty un **Malade Imaginaire** déguisé en drame sinistre. Je ne pense pas que ce que ses comédiens y ont infusé là doive y demeurer définitivement. On ne pourrait toutefois instituer un grand débat à propos des idées énoncées par l'ingénieux metteur en scène, car il est le premier à reconnaître ce que sa tentative a de mal défendable. S'il voulait faire prévaloir sa thèse, on la combattrait. Il se contente de la présenter comme un paradoxe singulier, supportons-la donc, si malaisé que cela puisse être, car enfin... Voici cette thèse en bref.

Selon M. Baty, le titre de l'ouvrage ne devrait pas être *Le Malade Imaginaire,* mais bien *Le Malade Contesté,* ou *Le Malade Incompris.* Argan, d'après lui, serait un homme authentiquement malade à qui son entourage voudrait persuader qu'il est bien portant. Il mourrait de cette contestation, et en mourrait bel et bien en prononçant le *juro* qui termine la cérémonie, tandis que le *dignus, dignus est intrare* se psalmodierait sur un rythme de *Dies iræ.* Il est assez curieux de formuler de semblables propositions, il est moins facile de les ajuster au texte. Que l'on tourne si l'on veut au drame *Le Misanthrope* ou *L'Ecole des Femmes,* la chose s'admet, encore qu'elle me paraisse fort arbitraire au moment où j'écris. Mais le Malade est un bouffon qui résiste terriblement à un pareil traitement. On ne l'y peut contraindre que par un artifice dont on remarque l'outrance lorsque l'on vient expliquer avec une sorte de sérieux que les parties de ballet qui agrémentent l'ouvrage constituent les visions qui hantent le Malade, le premier durant sa fièvre, le second durant son délire, et le dernier pendant son agonie.

Ce qui donne un air vraisemblable à ce paradoxe et qui

aide à le soutenir après l'avoir provoqué, c'est l'ensemble de circonstances qui entourèrent la composition et la production du Malade. On ne peut oublier que cette comédie est la dernière du poète, qu'il y travailla atteint de la maladie qui devait l'emporter et qu'il y glissa fugitivement une douloureuse confidence :

> Molière a ses raisons pour ne point vouloir de médecins et il soutient que cela n'est permis qu'aux gens vigoureux et robustes et qui ont des forces de reste pour porter les remèdes avec la maladie; mais que pour lui il n'a justement de la force que pour porter son mal.

Enfin, c'est au cours de la quatrième représentation de cet ouvrage qu'il fut frappé à mort par la maladie, comme si toute la médecine voulait se venger des coups qu'il lui avait portés. D'ailleurs, cette mort fournit à l'existence de Molière un terme si admirable que l'on n'en aurait point voulu d'autre pour lui. Il n'est point d'artiste qui ne rêve de finir d'une manière analogue. Mais là n'est pas la question.

C'est mal comprendre le caractère de l'œuvre de Molière, c'est mal le connaître lui-même que de l'imaginer s'exprimant dans un autre sens que le sens comique. Quelque souffrances morales ou physiques qu'il ait endurées, sa nature voulait qu'il n'en tirât que du risible pour l'exprimer. Tout comme Beethoven malgré ses souffrances ne songeait qu'à exprimer l'allégresse, lui ne songe à travers les siennes qu'à aller au comique, et cela me paraît dégager beaucoup plus d'émotion qu'il n'en proviendrait d'une réalité conforme à la thèse de M. Baty.

Quoi qu'il en soit, nous sommes toujours reconnaissants aux comédiens qui jouent Molière librement et sans y être astreints par leur cahier des charges; quand ils le joueraient en espéranto ou en le commençant par la fin, nous leur dirions encore merci. M. Baty ne va pas jusque-là. Il le défigure assurément, mais enfin il le joue. Sa représentation est ingénieuse, variée, mouvante, parfois inégale et parfois excellente. Que demander davantage?

PIERRE LIÈVRE.

HISTOIRE

Edouard Driault : « L'immortelle Epopée du Drapeau tricolore ». *Napoléon le Grand.* Tome I : « Bonaparte ». La France nouvelle. — Tome II : « L'Empereur ». L'Europe nouvelle. Tome III : « L'Homme du Peuple ». « Sous le signe des trois couleurs », Gustave Ficker. — Grand-Duc Nicolas Mikhaïlovitch : *Le Tsar Alexandre I*er. Payot. — Mémento.

L'ouvrage considérable de M. Edouard Driault sur **Napoléon-le-Grand** se présente sous des formes semi-populaires. Ces trois beaux volumes sont ornés d'une abondante iconographie napoléonienne où l'imagerie des foules apporte sa note typique. Dans un texte où l'air circule, se détache, çà et là, ramassée en une ligne, quelque réflexion d'ensemble. Format, composition, couverture même, ont quelque chose, disions-nous, de populaire. On dirait des livraisons réunies en volume après avoir volé aux quatre vents.

Cette présentation folk-loresque marque, pour l'œil, l'intention synthétique et, répétons encore le mot, populaire de l'auteur. Cette présentation est évocatrice en bien des sens. Elle était de saison, si l'on peut dire; elle vient à son heure; à une heure où, après tant de grands événements révolus, après tant de suprêmes consommations accomplies, — celles du XIXe siècle et celles du XXe, — l'on peut marquer une pause et se retourner vers les grandeurs *significatives* du Passé, non point seulement en homme d'étude, de cabinet, de spécialités, mais encore en « homme du peuple » (1), largement vivant et impressionnable.

Là-dessus, il ne faut pas croire à quelque résumé plus ou moins haut en couleur, sans doute, mais rudimentaire, à quelque « histoire en vingt tableaux », comme on peut voir certaines Histoires de France plus ou moins « racontées à tous ». On ne doit pas oublier que M. Driault, avant d'écrire son ouvrage d'ensemble sur Napoléon-le-Grand, ou pendant qu'il l'écrivait (car cette œuvre a coûté de longues années de travail), a donné toute une série d'ouvrages particuliers sur beaucoup de points importants ou nouveaux de l'époque impériale. Il publiait en même temps sa « Revue des Etudes napoléoniennes ». C'est donc au milieu d'un travail simultané

(1) Sous-titre du tome III, plus particulièrement consacré au côté populaire de l'histoire napoléonienne.

d'investigations multiples qu'il a poursuivi l'achèvement de son grand Ensemble, où bien du nouveau a passé, et dont la simplicité pleine d'aisance n'est que la condensation spontanée d'un vaste et laborieux savoir parfaitement assimilé.

On ne saurait, en un article nécessairement bref, noter successivement tous les aspects qui se découvrent alors qu'on feuillette ces pages, ni indiquer leurs rapports, ni « démonter » en ses parties la cohérence de l'œuvre. De même que Tocqueville a saisi les liaisons de la Révolution française avec le Passé, de même qu'Albert Sorel a écrit l'Histoire européenne de la Révolution, de même, mais à sa manière, M. Edouard Driault a dérivé des directives révolutionnaires *presque* toute l'histoire napoléonienne. Il ajoute : « Sorel a déterminé la politique de Napoléon par celle du Comité de Salut public : c'est un côté de la question. » L'autre côté, celui que nous découvre M. Driault, dont maintes études antérieures ont ici trouvé un aboutissement, une généralisation, l'autre côté de la politique napoléonienne est « l'inspiration classique de la Rome impériale ».

On doit, sans doute (malgré des précisions spéciales qu'il faudrait citer), entendre cela d'une manière plus ou moins large : mais une telle conception n'est certainement pas pour rien dans le conditionnement du type impérial napoléonien. « Je suis un empereur romain », disait gravement l'Empereur des Français, parlant de ses guerres en Allemagne, de ses Itinéraires germaniques. Et M. Driault, d'autre part, a noté les pensées méditerranéennes du général d'Italie (Emil Ludwig a aussi une page intéressante là-dessus). Elles sont, ces pensées, comme autant de Muses guerrières à l'entrée de sa carrière de Conquérant latin. Bonaparte, en Italie, apparaît avec toute son imagination *classique*, une imagination prodigieuse, une imagination d'artiste, c'est tout dire; un sens historique inouï, qui fut en lui, dès son début, comme une révélation achevée et pratique.

La gigantesque bourrasque de la Révolution l'emportait, mais sans le griser de son « libéralisme », n'étant pour lui qu'un fait de Force. « Calme sur un cheval fougueux », il avait une pensée qui restait sûre d'elle-même. A la fois spontanée

et calculatrice, elle transformait en une étonnante causalité historico-politique la propagation de l'esprit révolutionnaire. Cet enthousiasme, d'une part, cette intellectualité, de l'autre, l'une conduisant l'autre, furent quelque chose d'irrésistible. Une chose qui ne put s'arrêter qu'en se perdant dans l'illimité. La doctrine libérale, maintes fois exposée dans ces chroniques (notamment à propos d'une étude d'Etienne Lamy), suit Napoléon jusqu'au Consulat inclusivement. Elle se figure que, jusque-là, les peuples s'étaient donnés à nos libertés. Puis elle s'arrête, et condamne la conquête impériale. Illusion. C'est à juste titre que M. Driault dit : « Le Consulat fut l'œuf de l'aigle impérial. » Consulat et Empire, ici et là, la nature des choses, la force des faits était d'un seul tenant. C'est pourquoi le développement en fut si soutenu et si imprescriptible. Quand on dit que Napoléon ne pouvait pas s'arrêter, non seulement on constate un fait de caractère particulier à l'homme, mais on indique une virtualité historique antérieure à lui. Dans l'ouvrage de M. Driault, qui est très commode pour cela, avec ses résumés d'informations diplomatiques, nous avons scruté les vicissitudes des traités, les causes et l'enchaînement des guerres. Sans être fataliste, on ne peut méconnaître l'empire des nécessités politiques, toujours le *même*, qui s'y révèle. La Paix d'Amiens, par exemple, fut une grande joie pour les peuples, et peut-être pour les gouvernants. Mais elle comportait des perspectives diminuées pour l'Angleterre, tandis que l'opinion européenne restait inquiète. Cette Paix fut rompue sur la question de Malte. L'élan victorieux de la France révolutionnaire, continué par les premières campagnes de Bonaparte, avait jeté les bases d'un « système continental » (2) dont l'agrandissement nécessaire suscita coalition sur coalition. Le couronnement de Milan provoqua la troisième; la Confédération du Rhin, la quatrième, etc. En Egypte, on voulut atteindre l'Angleterre. En Espagne, dix ans plus tard, on voulait arrêter l'Angleterre. L'expédition de Russie elle-même, si désorbitée, en apparence, reste dans la ligne du même enchaînement, puisqu'une

(2) Le grand ouvrage de M. Raymond Guyot sur la politique du Directoire, dont il érige les faiblesses en vertus, ne saurait infirmer cette vue.

des causes en fut le Blocus Continental, aboutissement, dans l'ordre économique, du Système du même nom.

On a dit, un peu par jeu sans doute, que Napoléon n'avait pas fait la guerre, mais qu'on la lui avait faite. On a même écrit des livres là-dessus (celui de M. Arthur Lévy par exemple). Mais s'il est vrai que la guerre étrangère, sous Napoléon comme sous la Révolution, a dominé toute la situation, il n'est pas moins certain qu'il y a *son* ambition à considérer en lui, aussi. Son ambition ne lui fit-elle pas perdre, à tels moments, le sens du réel, oui, même à lui, même à cet immense réaliste? Ou si son ambition ne troubla pas sa vision des faits, des forces, il faut admettre alors que certains de ces faits, certaines de ces forces dépassaient même une vision hors ligne : ce qui fut peut-être le cas en deux circonstances, en Espagne et en Russie, où il calcula tout, tout, sauf ce qui n'est pas calculable, sauf l'impondérable (étant trop homme d'action pour y appliquer un pur esprit de finesse); où il ne méconnut rien, rien, sauf ce qu'il est le plus dangereux de méconnaître : la force morale, la croyance religieuse communiquant au patriotisme une virulence mystique et inextinguible.

Mais l'homme qui, dès le début de sa carrière, avait discerné et spontanément systématisé les grands courants politiques de la Révolution française, lesquels étaient à certains égards ceux de l'Histoire de France, et avait pu se placer dans leur ligne avec tout son génie, un tel homme gardait, malgré tout, une force immense. Elle organisa l'Europe en un « système continental ». Or, qui dit système continental dit Empire, observe M. Driault. Oui, et les peuples purent s'en apercevoir.

Toutefois, à l'heure des revers, la profonde compréhension politique que Napoléon et la France avaient réciproquement l'un de l'autre prit quelque chose d'une nature affective. Le retour de l'île d'Elbe fut, selon l'expression de Victor Hugo, « l'embrassement d'un grand homme et d'une grande nation ». C'est que l'Empereur, avec les traditions populaires qu'il se trouvait alors incarner par la force des choses, était devenu « l'Homme du Peuple ». « Hors la loi des rois, il

est, quel que soit le sort des combats, l'homme du peuple », l'homme des peuples.

M. Edouard Driault a écrit, de ce point de vue, le tome III et final, qui contient l'histoire des quatre dernières années du règne, 1812-1815. La liaison synthétique établie là entre l' « Homme du Peuple » et la France d'aujourd'hui est curieuse, éloquente. Et tout l'ouvrage, nous le répétons en finissant, est fait pour le grand public aussi bien que pour les historiens.

Pour un membre de la famille impériale de Russie, le Grand-Duc Nicolas Mikhaïlovitch montre une grande liberté d'allures dans son livre sur **Le Tsar Alexandre Ier**. Est-ce malgré sa parenté, ou plutôt à cause d'elle? Il me semble que cette question, avec ce qui s'ensuit, peut intéresser des publicistes russes, français aussi.

On doit au Grand-Duc divers ouvrages sur la diplomatie, la politique et les historiens russes; et, grâce à lui, un nombre considérable de documents a été publié par la « Société impériale d'Histoire de Russie ». Il connaît mieux que personne les documents de l'Histoire d'Alexandre Ier; il en connaît les lacunes aussi; tels quels, il les a fructueusement utilisés.

Le Grand-Duc donne son livre pour « un essai de recherche sur le caractère et l'activité d'Alexandre Ier, moins en sa qualité de monarque et de souverain autocrate de la Russie que sous son aspect humain ». Les constatations psychologiques sont fréquentes, en effet, et, répétons-le, toujours très librement faites. Le Grand-Duc lui-même déclare ne pas s'arrêter à « la considération si notre présente recherche... doit servir à rehausser ou à faire pâlir l'image de l'Empereur Alexandre ».

Remarquons, page 9 : « Un fond sérieux lui manquait »; page 17, une « inconscience naturelle », au moment où se tramait, à ses côtés, sans qu'il en mesurât le risque terrible, le complot qui devait aboutir à l'assassinat de l'empereur Paul Ier, son père (« inconscience » qui devait lui coûter, d'ailleurs, de longues « années d'insupportables remords »). Plus loin, page 32, nous relevons, d'après Stroganoff cité par le Grand-Duc, un caractère « mou et indolent », qui s'affer-

mit et s'anima, pour reparaître avec ces tares aggravées, dans la période finale du règne. Page 67 : « L'Empereur ne fut jamais franc avec qui que ce fût »; page 86, à propos de la disgrâce de Spéransky : « Alexandre flotta toujours entre une idée et son exécution »; page 87 : « caractère décevant »; page 254 : souriant, adhésif, mais faux bonhomme. Et avec cela, page 67, « grand charmeur », plaisant aux femmes. Quant aux hommes, apte à duper le plus grand nombre.

Alexandre s'en vint à Tilsitt avec « une faculté... qui était de savoir inspirer confiance à autrui. Il inspirait cette confiance par un semblant de grande modestie, par une apparence à être (*sic*) toujours prêt à reconnaître la supériorité des autres, par son art d'apparaître immédiatement sous le charme de son interlocuteur, attitudes auxquelles se laissèrent prendre presque tous ses contemporains ». Napoléon se laissa-t-il prendre, lui aussi? Il serait hasardé de l'affirmer (quoi que dise Sorel). On peut être sûr, en tous cas, que le Slave, insaisissable avec des airs d'abandon et d'émerveillement, ne dévoila rien de ses propres sentiments. Nullement ébloui, imbu de sa supériorité sur le parvenu corse, « le *grand homme* », disait-il, comme disent ça les gens du monde, il en voulut, au fond, à Napoléon de cette rencontre. « De toute sa vie Alexandre ne pourra la digérer », dit notre Grand-Duc, en pensant, quant à lui, on ne sait trop quoi que je laisse à la sagacité du lecteur. De Tilsitt même, le tsar écrit à sa sœur, la grande-duchesse Catherine :

Moi, passer mes journées avec Bonaparte, être des heures entières en tête à tête avec lui! Je vous demande un peu si tout cela n'a pas l'air d'un rêve! Il est minuit passé et il ne fait que sortir de chez moi...

Jamais Alexandre n'abdiquera cette hauteur secrètement inflexible. Les autres monarques étaient comme lui. D'où l'Europe monarchique et son implacabilité pour Napoléon, l'homme de génie qui, s'étant fait lui-même, eut la naïveté de se fourrer parmi les médiocres couronnés qu'on avait faits de toutes pièces. Ils ne le lui pardonnèrent pas. Quelles qu'aient été les précisions politiques de Tilsitt, l'Empereur de Russie considéra toujours, en sa morgue irréductible, que

rien de *substantiel* ne s'y était dit, du moins par lui, Alexandre, Autocrate-né. C'était là son « quant à soi ». Après tout, cette échappatoire, au moment où les armées du Conquérant étaient là victorieuses, ne se trouvait pas sans courage, sans une sorte de courage qui en relève le niais orgueil.

Il y eut une belle page dans sa vie. Quand vint la guerre de 1812, la guerre nationale, son intelligence subtile, se concentrant dans une unité vigoureuse par la vertu de l'effort qu'exigeait le salut de la Russie, jeta un grand éclair de compréhension qui illumina pour elle tout un peuple, tout un pays, toute une situation profonde.

Ce qui suivit la victoire russe de 1812, c'est-à-dire la coalition, la Sainte-Alliance, est considéré sans enthousiasme par l'auteur. Il trouve qu'après 1812, « les intérêts de la Russie sont relégués au dernier plan par le monarque russe ». Reprenant une opinion très répandue à cette époque, il estime que la Russie n'avait rien à gagner à nouer une nouvelle coalition dans le but de délivrer l'Europe. Il fait bon compte, semble-t-il, du rôle européen de son pays. Le désastre de Russie, à lui seul, aurait-il forcé Napoléon à se contenter des limites naturelles de la France? La France restant chez elle et la Russie aussi, la Prusse, l'Autriche et l'Allemagne auraient-elles, de leur côté, continué paisiblement leur existence? L'Angleterre se serait-elle contentée de l'abandon du Blocus Continental? Tout cela est possible, mais nullement certain!

Quoi qu'il en soit, le grand-duc Nicolas parle sans plaisir, disons-nous, des suites de la victoire de 1812. La Sainte-Alliance, notamment, l'impatiente. Avec un entrain sarcastique, il note soigneusement, dans cette affaire, les progrès inquiétants de la mysticité politico-religieuse qui en vint à dominer l'esprit, naguère beaucoup plus dégagé, d'Alexandre. Le tsar, dit-il, n'eut pas à être inspiré par Mme de Krüdener, « la Krüdener », une intrigante. Pour passer voyant et prophète politique, il se suffisait. C'était devenu sa manie personnelle de faire de la politique abstraite (en Pologne et en Finlande). Au Congrès de Vérone, les déclarations d'Alexandre à Chateaubriand affligent le réaliste Grand-Duc, comme l'in-

dice du « lamentable état de confusion politico-morale où était tombé Alexandre Ier ». On connaît ces déclarations :

Il ne peut plus y avoir de politique anglaise, française, russe, prussienne, autrichienne : il n'y a plus qu'une politique générale, qui doit, pour le salut de tous, être admise en commun par les peuples et par les rois.

Bourrage de crâne digne des boniments actuels!

L'auteur, aux dernières pages, montre comment les intérêts de la Russie furent de plus en plus sacrifiés à la « politique générale », à la Sainte-Alliance. Alexandre Ier, lui, finit dans une aboulie qu'il prenait, comme un monarque byzantin confit en bigoterie, pour de l'énergie philanthropique. Il avait abandonné tout le gouvernement effectif aux mains de son vieux favori, le comte Araktcheff. Puisse, de nos jours, la réalité qui est la souveraineté d'Etat, ne pas exercer une réaction trop rude contre le rationalisme émollient de Messieurs de Genève!

MÉMENTO. — *Revue Historique* (mars-avril 1931). Louis Halphen: *Les Universités au* XIIIe *siècle*. I. « La Conquête de l'autonomie » (1er *article*). (La lutte contre les évêques, la mainmise des papes sur les Universités, la lutte de l'Université de Paris contre la papauté et les ordres mendiants, l'autonomie universitaire à Paris dans la seconde moitié du XIIIe siècle, et à Oxford et Bologne). — E. Tarlé : *L'Unité économique du Continent européen sous Napoléon Ier*. (L'époque de Napoléon était bien choisie pour étudier l'unitarisme économique. De nos jours, la Grande Guerre et ses suites donnent un parallélisme topique. C'est ce que suggère M. Tarlé. On pourrait renouveler l'Histoire du 1er Empire, — de la paix d'Amiens au Blocus continental, — en se plaçant au point de vue économique. Oui. Ne pas abuser, cependant). — Henri Dehérain : *L'exploration de la Haute-Egypte par la Commission des sciences et arts de l'armée d'Orient en* 1799. (Composition de la Commission. Traversée et vie au Caire. L'exploration eut lieu pendant le printemps et l'été de 1799. Reconstitution des itinéraires qui s'étendirent jusqu'à l'extrémité de la Haute-Egypte. Bibliographie des documents rapportés. Indication des résultats généraux). — Pierre Renouvin : *La publication des documents diplomatiques français*, 1871-1914. (Rappelle que cette publication fut décidée en février 1928 par le gouvernement; décrit la méthode de travail, d'un travail énorme devant durer encore plusieurs

années). — Georges Bourgin : *Les préfets de Napoléon III, historiens du Coup d'Etat.* (A propos d'un livre d'Eugène Ténot, publiciste anti-bonapartiste, sur *La Province en décembre 1851*, 1865. — M. Bourgin, poursuivant les études dont Ténot apparaît comme l'initiateur, a été amené à étudier les rapports des Préfets du temps, rapports prescrits en 1868. Leur analyse est très intéressante et inspire plutôt confiance dans les conclusions du livre de Ténot, conclusions accusant d'excès non justifiés la répression menée par le parti de l'ordre). — Bulletin historique : *Histoire de France*, 1498-1660, par Henri Hauser. *Histoire de Pologne.* Travaux parus de 1908 à 1914, par J. K. Kochanowski. — Comptes rendus critiques. Bibliographie.

Revue des Etudes Historiques (Avril-Juin 1931). Ct de La Roche : *L'aventure de James Fitz-Maurice, « Généralissime du Pape »* (1570-1579). (Pittoresque biographie de ce chef irlandais qui aida à l'expédition de « l'invincible Armada » et joua un rôle dans les luttes des catholiques irlandais, d'où, sans doute, son titre plus ou moins fantaisiste). — M. Montigny : *Le divin Pomenars.* (C'est ainsi que Mme de Sévigné appelait le marquis de Pontménard, personnage mêlé à des histoires grasses, « joyeux, brillant, fou, mais aussi inquiétant », par dessus tout amusant, sur lequel M. Montigny a écrit quelques pages spirituellement documentées). — E. Despréaux : *Le parti antifrançais à Pétersbourg pendant la guerre de sept ans.* (Cet article étudie l'attitude de la Russie pendant la guerre de sept ans. L'auteur, slavisant averti et qui, dès 1914, savait à quoi s'en tenir, a demandé aux documents d'archives « le secret des similitudes entre nos angoisses de la dernière guerre et celles que causait au cabinet de Versailles l'attitude de la Russie pendant la guerre de sept ans ». Intéressant). — P. Deslandres : *L'Angleterre et la Vendée.* (A propos des très beaux travaux de M. Emile Gabory sur les guerres vendéennes). — Cte S. Fleury : *Napoléon jugé par Bouvard père.* (Bouvard pense ce que tous les bourgeois pensaient en 1814. Il applaudit l'ennemi et veut une bonne constitution pour « museler » le roi qui revient. Le « Bouvard père » du titre est appelé Métral dans le texte. Pourquoi Bouvard? Serait-ce un pseudonyme, ou une allusion humoristique au fantoche de Flaubert?) — E. Forgues : *Un fragment inédit de Lamennais sur la vieillesse.* (Ce fragment date de l'époque qui a suivi immédiatement la publication de l' « Essai sur l'Indifférence en matière de religion ». Lamennais avait alors trente-cinq ans, âge magnifique. Aussi s'exprime-t-il sur la vieillesse avec un mépris digne d'un « moins de trente ans »). — Comptes rendus. Chronique. Bibliographie.

Revue des Etudes Napoléoniennes (février 1931). Louis de Gobineau : *Mémoires*, 1812-1815, deuxième partie. (L'évasion des Polignac, mars 1814, et l'emprisonnement de Gobineau. M. Edouard Driault, dans une lettre d'ailleurs très cordiale, m'a reproché d'avoir médit, — dans ma chronique du 15 septembre dernier, — de la composition typographique usitée dans sa Revue pour l'insertion de ces Mémoires. Elle reproduit l'orthographe, la ponctuation et tout le dispositif du ms. M. Driault me dit avoir voulu cela afin de garder, jusque dans la présentation matérielle, quelque chose de l'aspect, du charme ancien de ce document historique. M. Driault apporte trop de soin à tout ce qu'il fait pour qu'on n'estime pas un tel souci d'exactitude). — Docteur de Ribier : *Une amie de la Reine Hortense : Madame Salvage de Faverolles*, 1785-1854. (Les « Mémoires de la Reine Hortense » nous avaient fait connaître, notamment grâce à la Préface de M. Jean Hanoteau, cette Madame de Faverolles, « qui s'était attachée tardivement à la fortune de la Reine exilée ». L'une des transcriptions des Mémoires est tout entière de la main de cette dame. C'est dire l'importance de sa situation auprès de la Reine, et, du même coup, l'intérêt du document ici publié, particulièrement en ce qui concerne la période d'Arenenberg. Mais le Dr de Ridier nous instruit aussi des autres phases de cette existence d'un témoin napoléonien, « être de bonté rude et de désintéressement absolu... ») — Mémoires et Documents : *Les Pâques Véronaises*, 28 germinal-4 floréal, an V. 17-23 avril 1797 (L. Houdard). — Chronique Napoléonienne. Pascal Greppe : *A propos de Collection napoléonienne* (E. D.), 2 planches hors texte.

Revue d'Histoire de la Guerre mondiale. (Avril 1931). M. Lacheret Michel : *La préparation de l'armée russe en 1914*. — Paul-Henri Michel : *L'Amérique espagnole et la guerre* (fin). — *La Vie et l'Œuvre du Maréchal Joffre*. Essai bibliographique. — *Bibliographie*. — *Chronique*.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

S. Freud : *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, N. R. F. (Documents bleus, 19), 1930. — *Délire et rêves dans un ouvrage littéraire : la « Gradiva » de Jensen*, précédé du texte. Ibid. (33), 1931. — Docteur René Laforgue : *L'échec de Baudelaire*, Paris, Denoël et Steele, 1931. — Docteur Claude Testu, *Essai psychologique sur Villiers de l'Isle-Adam*, Jouve, 1931.

« Les poètes et romanciers sont de précieux alliés, et leur

témoignage doit être estimé très haut, car ils connaissent, entre ciel et terre, bien des choses que notre sagesse scolaire ne saurait encore rêver. Ils sont, dans la connaissance de l'âme, nos maîtres à nous, hommes vulgaires, car ils s'abreuvent à des sources que nous n'avons pas encore rendues accessibles à la science. »

Ce thème, que Ramon Fernandez a maintes fois commenté avec bonheur, est de Freud (**Délire et rêves,** 111). Le psychiatre viennois a toujours, par principe, fait confiance à la littérature, et la littérature le lui a bien rendu. On pourrait, en langage platonicien, situer psychanalystes et poètes dans cette région moyenne du mythe ou de l'opinion vraie, intermédiaire entre l'ignorance et le savoir, et dans laquelle s'élaborent tantôt le mirage illusoire, tantôt l'acquisition de l'éternel.

Voici donc deux nouvelles traductions d'œuvres freudiennes, dues toutes deux à Marie Bonaparte, la première avec collaboration du docteur M. Nathan. Elles sont d'importance inégale. **Der Witz,** qui date de 1905, est une des œuvres les plus significatives de la recherche psychanalytique; **Der Wahn und die Traume in W. Jensens** « *Gradiva* », qui date de 1907, implique sinon plus d'arbitraire, du moins plus de fantaisie. La curiosité pour la valeur documentaire de la littérature se trouve impliquée ici et là.

Pour préciser les divers procédés — voire les trucs — du **mot d'esprit,** Freud a dépouillé une vaste information livresque, mais voici où s'insère son effort original. Il discerne dans ces procédés une affinité singulière avec ceux du rêve qui, lui aussi, par exemple, recourt à la « représentation par le contraire », à l'emploi du contresens et de l'absurde, etc. La *Traumdeutung* fournit donc la principale clef de « l'esprit ». Un bon mot, comme un tic, mais aussi comme un songe, s'explique par des associations dans lesquelles se traduit souvent un désir refoulé. Ne nions pas qu'il soit plus malaisé de justifier ainsi l'esprit « cynique » ou « agressif » que l'obscénité « qui déshabille ». On trouvera, page 219, en note, et page 243, une appréciation de la thèse de Bergson dans *Le Rire,* paru un an auparavant (1904), « ouvrage char-

mant et vivant » (259). Des réflexions sur l'humour terminent le livre.

La *Gradiva* de Jensen, dont une traduction française a été aussi fournie, et sans laquelle l'opuscule de Freud eût paru par trop énigmatique, est un roman pompéien-allemand plein d'amphigouri, auquel le psychiatre fait bien de l'honneur en le reconnaissant inspiré par les leitmotive de la psychanalyse. D'ailleurs quoique Freud discerne dans trois des récits du même romancier le développement d'un même thème, le développement d'un érotisme enfantin, Jensen (qui devait mourir en 1911) ne paraît pas avoir compris tout l'intérêt que Freud découvrait dans les produits de son imagination.

Ce qui fait à nos yeux la valeur de la présente publication, c'est la remarquable illustration de la tournure d'esprit exégétique chez Freud, type très caractéristique des esprits pour qui comprendre équivaut à interpréter, au sens de deviner un secret. Ce sont encore, de-ci, de-là, des explications furtivement fournies sur la méthode psychanalytique: p. 205, sur la création expérimentale de symptômes curatifs; page 211, sur la libération de l'amour refoulé, — ou sur l'homogénéité du rêve et du délire, le rêve étant déclaré, page 177, « le délire physiologique de l'homme normal ».

§

Le maître de Vienne estime que la psychanalyse, s'appliquant à la littérature, peut faire plus que d'y chercher « la confirmation de ce qu'elle a découvert chez des névrosés non créateurs » ; elle peut « apprendre à connaître avec quel fond d'impressions et de souvenirs personnels un auteur a construit son œuvre, et par quelles voies ce fond a été introduit dans l'œuvre » (Délire et rêves 217). Psychanalyser par l'examen de leurs écrits poètes ou romanciers, c'est tout ensemble une étude et un art où le docteur R. Laforgue vient de manifester sa virtuosité, à propos de Baudelaire.

Ce travail a paru sous trois formes : dans la *Revue Française de Psychanalyse*, IV, 2 (1930-1931); sous le titre *Devant la barrière de la névrose, étude psychanalytique sur la né-*

vrose de Ch. Baudelaire aux Editions Psychanalytiques, 1930; enfin sous ce titre : **L'échec de Baudelaire,** aux Editions Denoël et Steele, 1931.

L'auteur des *Fleurs du Mal* a passé une vie misérable, « harcelé par les usuriers, par Jeanne (Duval, la mulâtresse), par les vices ». A l'origine de toutes les souffrances morales d'abord, morales et physiques ensuite, qui mirent au rouet le poète, le docteur Laforgue dénonce d'abord le complexe d'Œdipe, un amour refoulé de l'adolescent pour sa mère, une haine tenace et insolente à l'égard du général Aupick, le second mari de cette femme; ensuite, l'enfant s'étant considéré comme voué au malheur, un cas tragique de ces mécanismes d'auto-punition qui expliquent tant de misères humaines, et dont Pierre Janet a signalé l'importance sous le nom de réactions d'échec. En cela consiste la « moralité » de cette sinistre biographie, offerte à la méditation des médecins, des éducateurs, des pères et des mères.

La psychologie de Baudelaire ouvre l'accès à sa philosophie. « Nature double, inquiet de débauche, mais, en même temps, assoiffé d'amour chaste..., de caresses maternelles » (66). Véritable manichéen, il salue le rôle cosmique et nécessaire du mal (65, 83). Aussi lui fallut-il toujours des causes d'humiliation rageuse et hargneuse, de souffrance atroce. Le psychanalyste va loin dans cette recherche. Ancelle et les créanciers, la femme stupide et ennemie : des substituts du général Aupic ; celui-ci, en apparence l'adversaire par excellence, mais plus profondément l'objet inconscient d'une passion homosexuelle (97-8, 120). Dans un tel chaos d'idéal et de perversité, l'ultime folie a-t-elle apporté simplification ou complication, plus d'horreur encore ou quelque apaisement? *La Doulou* d'Alphonse Daudet, récemment parue, nous permet au moins de poser la question.

L'Essai psycho-pathologique du docteur Claude Testu sur Villiers de l'Isle-Adam est, par comparaison, à l'eau de roses. Schizoïdie, paranoïa, mythomanie, mysticité: de grands mots, mais aucun effort d'explication. On passe à côté d'un sujet qui eût été magnifique pour un psychanalyste.

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

André Cœuroy et Jean Mercier : *Panorama de la radio*, Kra. — Paul Berché : *Pratique et théorie de la T. S. F.*, Publications et éditions françaises de T. S. F. — F. Bedeau : *Cours élémentaire de télégraphie et téléphonie sans fil*, Vuibert. — Pierre Hémardinquer : *Le cinématographe sonore*, Eyrolles. — Mémento.

L'esthéticien André Cœuroy a publié, il y a plusieurs mois, un **Panorama de la radio** (1), qu'il convient de signaler dans cette rubrique, car l'ouvrage pose sous une forme précise les rapports de l'art et de la science appliquée. Transcrivons tout d'abord cette remarque d'intérêt général (pp. 228-229) :

Les souvenirs des cours de physique, jadis ânonnés dans une lointaine boîte à bachot, le besoin de discourir avec des vocables ignorés du vulgaire font éclore des vocations. Comme la confiture attire les mouches, les inventions nouvelles suscitent des nuées de faux savants, doublés de faux écrivains (2).

Le premier chapitre est consacré à la psychologie du sans-filiste (je ne sais pourquoi l'auteur écrit : « physiologie ») : il y a d'abord « l'amateur populo » :

Les directeurs de poste n'étudient rien du tout, ne réfléchissent à rien du tout, ne jugent rien du tout. Ils vont au petit bonheur, ce qui est un grand malheur... Ils s'imaginent qu'avec l'ineptie on plait au plus grand nombre (p. 24). Je ne sais ce que mangent les paroliers (dits *speakers*), mais c'est une avalanche de coq-à-l'âne, de cornichonneries et de bafouillis (p. 157).

Quoi d'étonnant à ce que la radio française soit malade (p. 117), que notre pays occupe à ce point de vue le trente-deuxième rang (p. 116), que la majorité des programmes soit insipide :

(1) La partie technique (pp. 31-89) a été confiée à Jean Mercier, directeur de l'Ecole de Radiotélégraphie de l'Université de Bordeaux; son résumé est clair et accessible. Nous lui reprocherons toutefois d'avoir invoqué bien inutilement l'éther (p. 35) et de n'avoir pas introduit la théorie des électrons dès le début (p. 41).

(2) On reconnaîtra là des vieilles connaissances du *Mercure de France* : René Brocard (15 avril 1924, p. 472), l'abbé Moreux (15 décembre 1926, p. 657), Baudry de Saunier et J. d'Anselme (15 septembre 1927, pp. 662-663), Paul Brenot et le général Henri Cartier (15 mars 1930, p. 665), C.-M. Savarit (1930 et 1931)... Cette liste n'est d'ailleurs pas limitative; nous y joindrions volontiers René Sudre dont Cœuroy cite l'opinion (p. 27), comme si elle avait une importance quelconque...

Tant que les postes seront gérés comme des officines de petites affiches, ils resteront dans l'enfance (p. 120).

Il y a aussi l'amateur musicien, l'amateur poète, l'amateur ingénu, l'amateur mélancolique, l'amateur rageur, l'amateur en chasse :

Tel qui jadis collectionnait les timbres collectionne aujourd'hui les postes (p. 17).

Et cependant la radio devrait conquérir son autonomie :

Son rôle ne consiste pas seulement à interpréter des œuvres déjà célèbres : elle doit aussi servir à orienter la musique contemporaine et à collaborer au développement de l'art (p. 186-187). Un jour viendra où la radio aura ses créateurs autonomes, comme le cinéma a les siens qui le libèrent du théâtre, comme le phonographe a son secret qui le dégage du réel, le dépasse et le transfigure (p. 11).

§

Les deux ouvrages suivants sont deux gros traités de radioélectricité (700 et 400 p.), assez coûteux (50 et 60 fr.), qui remplissent une regrettable lacune : l'un est accessible à tout lecteur attentif, non spécialisé; l'autre exige une certaine connaissance des rudiments du calcul infinitésimal. L'un et l'autre présentent le même défaut d'homogénéité : c'était l'occasion — ou jamais — d'introduire *dès les premières pages* les conceptions électroniques, qui permettent une vision synthétique de l'électromagnétisme, ainsi que l'auteur de ces lignes s'est appliqué récemment à le démontrer (3).

Pratique et théorie de la T. S. F., de Paul Berché, se limite à un minimum de notions mathématiques, car il sait l'ignorance des amateurs :

Il ne peut plus être de mode de se vanter de n'avoir pas l'esprit mathématique, et, dans un avenir prochain, il faudra cacher comme une tare cette lacune de son intelligence (p. 4).

A part un certain nombre d'inexactitudes de détail (4), qu'il

(3) *Revue générale de l'électricité*, 18 juillet et 3 octobre 1931.

(4) Ces inexactitudes, sur lesquelles nous avons directement attiré l'attention de l'auteur, se présentent surtout dans la première partie, qui est une *introduction* à la radioélectricité. Pourquoi, en particulier, faire usage successivement de toutes les lettres de l'alphabet (pp. 74, 78, 85, 86, 109,

sera simple de rectifier dans la prochaine édition, l'exposé est tout à fait satisfaisant. Il s'occupe d'abord des *mouvements vibratoires,* là où ils sont tangibles, c'est-à-dire en acoustique, ce qui offre l'avantage d'initier le lecteur à des notions délicates, que l'on retrouve sous une forme voisine dans les oscillations électriques et qui sont l'aboutissant normal de la réception radioélectrique. L'électricité générale est traitée en deux cents pages; et les deux derniers tiers du livre sont consacrés à la T. S. F., plus spécialement à la réception radiophonique, qui intéresse par-dessus tout la majorité des lecteurs. Les derniers perfectionnements — souvent fort complexes — sont décrits avec beaucoup de clarté. Les « montages d'émission » n'occupent que les quarante pages finales, l'ouvrage est, ainsi, bien équilibré.

Pour acquérir les premières notions de radioélectricité, un Français moyen doit disposer d'une centaine d'heures, le crayon à la main (pour refaire les figures et les calculs) : il est bien certain que « les faux savants, doublés de faux écrivains » que nous avons cités plus haut ne se sont jamais préoccupés de trouver ces cent heures dans leur vie.

§

Le livre de F. Bedeau, **Cours élémentaire de télégraphie et de téléphonie sans fil,** est une initiation, qui dépasse de beaucoup le niveau intellectuel du Français moyen : il s'adresse surtout aux ingénieurs radioélectriciens, ainsi qu'aux ingénieurs et aux physiciens non spécialisés, qui y trouveront une documentation très complète, rassemblée sous une forme synthétique. La radioélectricité est maintenant tout un monde, et, indépendamment de son intérêt propre, elle n'a pas manqué de réagir sur la plupart des autres branches de la physique. Le temps est révolu où Marconi prétendait que, si l'on avait découvert d'abord la T. S. F., puis la télégraphie ordinaire, on aurait considéré la deuxième comme un perfectionnement de la première. Indépendamment du regret

160) pour désigner *la même grandeur* (tension électrique)? Et Paul Berché a grand tort d'affirmer (pp. 69 et 117) que la science moderne n'est pas encore fixée (!) sur la nature exacte du courant électrique, ni sur celle du magnétisme. Par contre, il serait opportun d'abandonner *l'éther* une fois pour toutes.

que nous exprimions plus haut (5) et de quelques imperfections faciles à corriger (6), l'ouvrage est parfaitement au point et rendra les plus grands services aux lecteurs auxquels il est destiné.

§

Nous possédons aujourd'hui un excellent ouvrage, fort accessible au grand public sur **Le cinématographe sonore :** l'analyse de ce volume rentre tout naturellement dans la présente chronique, car la réalisation de cette dernière *merveille* de la science n'a été rendue possible que grâce à la radioélectricité.

Son auteur, Pierre Hémardinquer, a été déjà mentionné ici même (7) pour son récent livre sur le phonographe; la préface du livre actuel est de Léon Gaumont, qui, depuis 1895, s'est occupé de la question. Après quelques pages d'historique, l'auteur énonce les principes qui sont appliqués dans les solutions actuelles du cinéma sonore. En France, le choix semble se fixer sur les appareils à disques phonographiques; ce procédé est d'ailleurs parfaitement recommandable « dans les salles de petite importance, et lorsque les exploitants ne veulent pas engager des dépenses élevées sans être sûrs d'une plus-value correspondante des recettes » (p. 131).

En Amérique, au contraire, on emploie très souvent des *pistes sonores*, ou bandes marginales, disposées sur le bord des films et qui servent à la restitution des sons; on distingue :

1° Des bandes de largeur variable et d'opacité constante; ces bandes sont enregistrées au moyen d'oscillographes;

2° Des bandes de largeur constante et d'opacité variable que l'on obtient au moyen de galvanomètres à cordes, de cellules de Kerr (8) ou d'ampoules luminescentes.

(5) Ce qui conduit F. Bedeau à de bien inutiles analogies mécaniques et hydrauliques (pp. 21 et 120).

(6) L'énergie *magnétique* est appelée « cinétique » (pp. 45 et suiv.). Les charges électriques sont dénommées « masses ». La formule de Richardson, sur l'émission thermoélectronique (p. 121), est maintenant remplacée par la formule de Richardson-Dushman...

(7) *Mercure de France*, 15 mars 1931, pp. 669-670.

(8) Cet appareil, dont le principe date de 1875, utilise la rotation du plan de polarisation de la lumière sous l'influence d'une tension électrique.

Si l'enregistrement des pistes sonores (traduction du son en lumière) dépend des appareils, la restitution (traduction inverse de la lumière en son) est toujours la même : elle repose sur l'emploi d'une photocellule, application de ces phénomènes photoélectriques qui furent découverts dès 1887 par H. Hertz.

Toutes ces idées et leur réalisation sont passées en revue dans le livre d'Hémardinquer, où les inexactitudes sont en nombre infime, mais où les photos sont bien mal tirées et bien difficiles à suivre. Le dernier chapitre est consacré au cinéma sonore — en tant qu'art — et aux diverses applications des films sonores.

Mémento. — Nous avions signalé (*Mercure de France*, 15 mai 1931, p. 152-153) la fondation de la revue belge *Sphinx*; si nous ne sommes pas revenus à ce sujet, c'est que nous ignorions que le numéro 1 ait eu une suite... Dans l'intervalle, le directeur de cette publication, le distingué mathématicien Kraïtchik, nous adressa son dernier livre (566 pages, nombreuses figures, 110 fr.), intitulé *La mathématique des jeux ou récréations mathématiques*. De cet ouvrage, nous préférions ne pas parler, parce qu'il n'a pas atteint le but qu'il se proposait : rendre les mathématiques « populaires ». Puisque l'auteur insiste pour avoir notre avis, nous sommes obligé de convenir que l'ouvrage est monotone, archaïque, très éloigné des problèmes qui peuvent passionner un Européen moyen. C'est desservir la cause de la vulgarisation; mais, hélas! que de savants remarquables ne réussissent qu'imparfaitement à intéresser le public! Souhaitons que Kraïtchik écrive un autre volume cinq fois moins gros, beaucoup plus facile, où il sera surtout question des « martingales » à la roulette et à la boule, des « tirages » au baccara, des déclarations à la belotte, des « passes » au bridge et de la probabilité d'avoir trois atouts en cinq cartes à l'écarté...

MARCEL BOLL.

SCIENCES OCCULTES ET THÉOSOPHIE

Magia sexualis, de P. B. Randolph, traduction française de Mme Maria de Naglowska (Robert Télin, éditeur).

Un livre qui s'enveloppe d'un certain mystère et dont on parle longtemps avant sa publication, a besoin de renfermer d'exceptionnelles vertus pour ne pas décevoir le lecteur. **Magia sexualis** se présentait à nous avec le lourd fardeau

d'une occulte célébrité américaine. Il avait pendant cinquante ans circulé sous le manteau. Des magiciens de New-York en avaient recopié les secrets pour les glisser à des magiciens de San-Francisco. Il renfermait l'enseignement du troisième degré d'un groupe d'initiés dont l'auteur, Randolph, était le chef. Et le fait que Randolph était un mulâtre laissait supposer que la magie des nègres était enclose dans son œuvre. *Magia sexualis* a enfin paru, et si toutes les promesses que l'imagination s'était donnée à elle-même ne sont pas tenues, on ne peut pas dire que sa lecture déçoit, bien au contraire, car on trouve, presque à toutes les pages, une substance solide et nouvelle.

Le problème qui se pose avec *Magia sexualis* est de savoir s'il y a une magie noire, une magie vraiment noire, opposée à la magie blanche, et s'il y a des secrets qu'il ne faut pas révéler. Il y en a peut-être. Mais il faut être en garde contre le procédé si puérilement commode employé par tant d'écrivains occultistes. Il consiste à dire, au moment de faire l'apport de la connaissance : « Je m'arrête, j'allais en trop révéler! » Ou bien : « Il ne m'est pas permis d'en dire davantage! » L'auteur laisse ainsi croire qu'il fait partie des maîtres détenteurs d'une suprême sagesse, qu'on ne doit que donner à faible dose à la vulgaire humanité. En réalité, on n'en dit jamais assez. Le devoir de ceux qui ont conquis une parcelle de vérité est de l'étaler au grand jour. On s'aperçoit presque toujours, quand ils le font, que c'est une vieille vérité connue depuis longtemps. Ceux qui feignent de détenir de terribles secrets, et de les garder pour eux-mêmes, ne savent, en général, rien. Il n'y a qu'un danger redoutable, celui de l'éternelle ignorance.

C'est la magie sexuelle qu'enseignait Randolph en Amérique. Il vivait à l'époque de Blavatsky, d'Eliphas Levy, de Bulwer-Lytton. On avait dans ce temps plus foi en la magie que de nos jours, et beaucoup l'étudièrent alors dans l'espoir de conquérir la richesse et le pouvoir matériel. Les pratiques du Vaudou avaient déjà inspiré les romanciers et Randolph dut sans doute sa première gloire magique à sa qualité de mulâtre. (Les années ont passé et la magie nègre a gardé son prestige. Seabrook vient de publier deux ouvrages passion-

nants sur ce sujet : « L'île magique » et « Secrets des jungles ».) Randolph créa en Amérique des groupes d'occultisme dont l'un s'appela *La suprême loge du temple d'Eulis*. Ce titre est déjà le signe d'une sorte d'ostentation qui devrait paraître inutile à un vrai maître. Mais peut-être ne se donnait-il pas comme un maître, mais seulement comme un magicien? Il n'y a pas de philosophie élevée dans le livre que nous avons de lui et qui ne représente, il est vrai, qu'une faible partie de son œuvre. Randolph paraît avoir placé audessus de tout le développement de la personnalité humaine et avoir seulement donné des méthodes de magie pour le développement de cette personnalité.

Nous basant sur notre expérience personnelle et nous laissant guider par la sagesse qui nous a été révélée, nous affirmons que le sexe est la force principale et fondamentale dans tout être, la force la plus puissante de la nature, le témoignage de Dieu le plus caractéristique.

Magia sexualis est une sorte de mise en pratique de la puissance du sexe, et les effets de cette puissance, les moyens qu'il donne pour la canaliser et s'en servir n'avaient, à ma connaissance, été donnés nulle part encore. C'est un bien grand mérite pour un livre que d'apporter une nouveauté dans quelque ordre que ce soit. S'ils sont difficiles à mettre en pratique, les principes qu'il énonce sont au moins curieux. Je les reproduis textuellement.

1° Le courant mental est à son paroxysme au moment de l'éjaculation, aussi bien chez l'homme que chez la femme. 2° Dans certaines conditions bien déterminées, on peut se servir de ce courant pour influencer les lois dans leurs manifestations les plus lointaines. 3° Par son induction sur la sphère matérielle, on obtient les causes des effets désirés. 4° Les pensées, les idées, les penchants et les origines individuelles laissent leur empreinte, pendant le coït, dans la sphère astrale. Ces empreintes ne se prononcent que plus tard et ne révèlent pas toujours les qualités héréditaires de l'individu. Toutefois elles agissent toujours sur les faits et les actes des sphères astrales.

Randolph n'hésite pas à indiquer les détails pratiques qui permettent de tirer de l'acte d'amour les réalisations que l'on désire. Si ses méthodes sont rigoureuses, elles sont diffi-

ciles à pratiquer, et la somme de patience qu'on devrait employer pour cette pratique suffirait largement pour arriver au but par des moyens ordinaires, dénués de toute magie.

Mais le livre de Randolph ne contient pas que des recettes magiques pour conquérir le pouvoir ou le plaisir. C'est un livre qu'il faut relire parce que la littérature n'y joue aucun rôle et que chaque phrase correspond à une réalité de la pensée. Un chapitre me paraît avoir une particulière importance. C'est celui qui a pour titre : « Tirauclairisme ». Le Tirauclairisme est la puissance d'évocation qui permet de se mettre en rapport avec des êtres éloignés. Randolph explique dans ce chapitre que les qualités humaines forment, dans les espaces infinis, des sociétés, des fraternités s'étageant en des hiérarchies spirituelles. Pour l'homme désireux de se développer, il est utile d'entrer en correspondance avec une de ces hiérarchies. Il faut en connaître le nom et le mode de pensée. Quand on connaît le nom, on connaît l'essence. On arrive alors à communiquer avec elle et à en recevoir les influences dont on peut se servir à son bénéfice. Cette préoccupation de tirer des avantages matériels de la connaissance magique se retrouve sans cesse dans le livre de Randolph et elle en est une caractéristique. Il ne déguise pas, d'ailleurs, le double caractère spirituel et égoïste de la magie : « L'homme peut maîtriser et assujettir les forces interplanétaires, même si ses buts sont vils. »

Le livre de Randolph renferme beaucoup de choses intéressantes sur les charges magiques, les moyens de se servir des miroirs, l'art de donner la vie aux portraits, l'art de déterminer à l'avance le sexe d'un enfant qui va naître. Mais la partie originale de son livre est dans les applications qu'il a tirées de la force sexuelle et la multiplication de cette force pendant la durée de l'acte d'amour. Toutefois, il ne semble avoir vu qu'une partie et la plus matérielle de cette puissance infinie qui est créée par le rapprochement de deux êtres qui s'aiment. Cette puissance se perd presque toujours dans le vide, faute de connaissance. Les amants ne tirent d'eux-mêmes que le plaisir physique et la satisfaction affectueuse d'être réunis. Ils ignorent l'utilisation spirituelle de la force propre qu'ils créent et le bénéfice immense qu'ils en

pourraient tirer dans l'au-delà. Mais ce serait un autre livre, moins pratique en apparence, mais plus profitable dans l'ordre idéal, qu'il faudrait écrire.

MAURICE MAGRE.

LES REVUES

La Revue Universelle : que le temps d'après-guerre actuel ressemble à celui du début de la Régence. — *La Grande Revue* : premier poème inspiré par la Radiophonie. — *La Revue de Paris* : le nom de « Petite Secousse » dans le manuscrit de Barrès. — Mémento.

La Revue Universelle (15 décembre), qui est royaliste, publie le manuscrit d'une œuvre d'historien à laquelle son comité vient d'attribuer son grand prix annuel de 15.000 francs. C'est « Le siècle de Louis XV » de M. Pierre Gaxotte. Ce titre supprime à la fois Diderot, Rousseau, Voltaire, Louis XVI et la Révolution. L'auteur ressuscite merveilleusement une époque. L'actuelle livraison reporte le lecteur sous l'autorité du Régent et, par certains tableaux, le ramène à ces jours d'après-guerre dont le contre-coup trouble la fin de cette année 1931, ne présage rien de consolant et prête trop aux critiques, aux partiales constatations des ennemis de la République.

L'effervescence causée par l'effondrement de la Banque Law, dans la description qu'en fait M. Gaxotte, ressemble à la fureur du jeu qui saisit la société française dès l'armistice, les masses ayant appris soudain le profit possible à tirer des fluctuations du change, après le profit encaissé des fournitures de guerre.

Le tableau est d'une vie intense. C'est la rue Quincampoix d'abord, puis la rue de Richelieu :

> La rue était fermée à chaque bout par des grilles de fer que la garde ouvrait à sept heures du matin. Une foule grouillante, où se coudoyaient des gens de toutes conditions, se précipitait dans l'étroit boyau et n'en bougeait plus jusqu'à neuf heures du soir. Les quatre-vingt-dix maisons du passage étaient garnies du haut en bas de scribes qui tenaient registre des affaires faites. On achetait et on vendait dans les boutiques, sur le pavé, dans les escaliers, dans les caves et jusque sur les toits. Des provinciaux accouraient du fond de la campagne, ayant vendu leurs terres pour avoir du papier. Des femmes se débarrassaient à vil prix de leurs

bijoux et de leurs dentelles. Dans le flux et le reflux des fortunes, on voit passer un monde louche de brocanteurs, d'entremetteuses et de marchandes à la toilette. Elles achèvent de dépouiller les joueurs ruinés. Elles assiègent les joueurs heureux, leur proposant à leur choix une voiture, un hôtel, une fille ou de la vaisselle plate. Des laquais devenus millionnaires se pavanent dans les carrosses de leurs anciens maîtres et, distraits parfois, montent derrière au lieu d'entrer dedans. On cite des fortunes colossales bâties en quelques heures ou en quelques jours. Un abbé gagne 18 millions, un garçon de cabaret 30, un ramoneur 40, un mendiant 70, une mercière 100. « Dieu, dit Montesquieu, ne tire pas plus rapidement les hommes du néant. » Ces nouveaux riches mènent grand train, s'empiffrent, achètent des châteaux, donnent des fêtes, épousent des filles nobles, et, un beau jour, disparaissent à nouveau dans la tourmente.

Lorsque la banque fut transportée rue Richelieu, la foule s'écrasa dans les jardins. Une queue interminable contenue par des soldats se poussait vers les guichets, comme une colonne compacte que ni la faim ni la soif ne pouvaient démolir. Il y eut des gens étouffés. Serrés dans la masse et portés par elle, ils continuaient d'avancer. On s'apercevait qu'ils étaient morts en arrivant au bout. Law était assailli de duchesses qui lui baisaient les mains et mendiaient des actions. « Dernièrement, raconte la princesse Palatine, mère du Régent, plusieurs dames étaient en conférence avec Law quand celui-ci voulut les quitter; ces dames le retinrent et il fut obligé de leur faire sa confidence : « Oh! si ce n'est que cela, dirent-elles, pissez là et écoutez-nous. » Et elles restèrent tout le temps avec lui. »

A deux siècles de distance — il s'en faut de 4 ans — les mêmes causes (la guerre surtout) produisent les pareilles mœurs :

La guerre ne s'était terminée qu'en 1714 — écrit M. Gaxotte. Tant qu'elle avait duré, Louis XIV avait imposé à son entourage la retenue et la décence qui convenaient. La paix rétablie, on était pressé de secouer le souvenir des mauvais jours. On voulait se détendre, rire, s'amuser, mordre la vie à belles dents. Le système de Law acheva de bouleverser les classes et les mœurs. Toutes les conditions d'un grand trouble moral étaient réunies : des fortunes bâties en un jour, des millionnaires recrutés dans la crapule, des spéculateurs aux nerfs détraqués, des enrichis avides de luxe, des grands seigneurs à plat ventre devant les profiteurs,

des prodigalités effrénées, le spectacle immoral de richesses gagnées sans travail et puis, plus tard, la panique, les ruines, la monnaie s'effondrant de jour en jour, la crainte du lendemain, le vertige de sentir fondre son bien et celui de ses enfants et, dans cette peur universelle, le besoin de s'étourdir et d'oublier.

La Régence est pleine de misères, d'excès et de folies. Tandis que les uns meurent de faim et de froid, les autres dansent, jouent, boivent et s'empiffrent. Trois fois par semaine, en hiver, il y a bal masqué à l'Opéra. Le déguisement favorise les aventures. A la belle saison, on va s'égarer par petites compagnies dans les taillis obscurs des Champs-Elysées. « La débauche est générale et affreuse », écrit la vieille Madame. « Toute la jeunesse de l'un et de l'autre sexe mène en France une vie des plus répréhensibles; plus elle est déréglée, mieux cela vaut... leur conduite me semble celle des cochons et des truies. » La grande mode est d'être ivre chaque nuit. Un soir, chez le prince de Conti, les invités pris de vin se ruèrent les uns sur les autres et se battirent comme des portefaix. Les laquais les ramassèrent cuvant leur vin au milieu des débris de vaisselle.

L'évêque de Beauvais, un saint homme jusque-là, prend une maîtresse qu'il installe au palais épiscopal et qu'il promène chaque jour en ville dans son carrosse de cérémonie. Pour faire cesser le scandale, on fourre la demoiselle aux Madelonnettes. Eploré, l'évêque la réclame à grands cris et s'attire cette réponse du Régent : *Il y a tant d'autres filles à Paris sans celle-là!* L'évêque comprend, se calme, trouve des consolatrices qui le ruinent. On se décide enfin à l'enfermer à Citeaux.

§

Il est bien possible que la radiophonie doive à Mme Suzanne Malard le premier poème inspiré par la T. S. F. Il a été publié par **La Grande Revue** (novembre). Son titre : « Ode aux Annonceurs qui parlent français ». « Annonceurs » est vraisemblablement un terme technique. On met la technicité partout et elle est une excuse à l'emploi de néologismes fâcheux.

J'avais soif du parler de France

écrit cependant Mme Malard. Elle était « sur la Riviera » et, en vain, elle « appelait la Tour Eiffel »,

Allo, cria de loin une voix proche, ici
Radio-Budapest, Hongrie.

Et voilà qui déclanche le lyrisme de l'auteur :

Ah! comme auprès de moi, trouvant un large accès,
Vous avez su mettre à son aise
Un cœur dépaysé, Voix qui parliez français
Et, pourtant, n'étiez pas française!

Votre poste, je m'en souviens, cette nuit-là
Célébrait son anniversaire.
Et pour qu'autour de votre antenne s'enroulât
Tout le fluide nécessaire,

Pour qu'elle fût bercée et qu'elle s'endormît
Contre la tendresse du monde,
C'est en français que vous disiez à vos amis
L'âge de votre longueur d'onde.

Car les antennes, grandes lyres, dans le vent,
Le brouillard et l'ombre, blotties,
Ont besoin, pour vibrer, du mystère fervent
Des invisibles sympathies.

Et vous saviez, ô Voix qui prolongiez le cours
De l'ondulation latine,
Qu'une affaire de cœur se traitera toujours
Dans la langue de Lamartine!

Vous le saviez, comme le savent Liubliana,
Et Bucarest, et Varsovie,
Et Berne, et Prague; aussi, vers eux, un hosannah
Monte de mon âme ravie.

Les dernières strophes — que nous reproduisons ci-après — nous paraissent les plus éloquentes :

Et puisse mon antenne, à tous vos annonceurs,
Offrir ce chant qui vous rend grâce,
O modulation des souffles ourdisseurs
Qui, sur le métier de l'espace,

Savez, avec des mots dont votre piété
Illumine la transparence,
Tisser le péplum bleu, blanc et rouge, ajusté
Au corps immortel de la France!

§

Pourquoi ces fragments intitulés « Adolescence », des souvenirs de Mme la comtesse de Noailles, nous rappellent-ils le journal de Bashkirtseff, exquis et insupportable tour à tour? **La Revue de Paris** (15 décembre) commence la publication de ces souvenirs, aussi agaçants par endroits qu'ils peuvent ailleurs séduire. A la suite d'un bien joli portrait du prince de Polignac, Mme de Noailles raconte :

Sans âge, eût-on dit, et par là même à l'apogée persistant de sa vie, il avait pris part activement à la campagne électorale nancéenne de Maurice Barrès, tout jeune homme, dont le nom, alors, ne retint pas mon attention. Le seul livre que j'avais lu, à quinze ans, de ce futur ami de génie, *Le Jardin de Bérénice,* m'avait laissée, comme il convenait, ignorante de ses grâces libertines. J'appris plus tard aussi ses mésaventures heureuses : le nom de « la petite Descousse », jeune Arlésienne présentée à Barrès par l'aubergiste méridional, était devenu, par la faute des typographes et au grand amusement de l'auteur, qui maintint les syllabes erronées : *Petite Secousse.* J'ignorais la célébrité qu'avait déjà le jeune Maurice Barrès, mais je riais du récit que nous faisait le prince de Polignac d'une manifestation politique en Lorraine, où la sonorité de Polignac avait fait jaillir parmi l'auditoire populaire le cri imprévu de « Vive la Pologne! »

A propos de l'opinion qu'elle avait, dès ses quinze ou seize ans, « des dons que le destin lui avait accordés », opinion qu'elle disait alors à sa sœur et à son frère, Mme de Noailles confesse :

Dès ce moment je méritai la phrase tendre et sage, construite dans l'observation plaisamment aiguë, mais enveloppée d'indulgente amitié, que m'écrivit un jour, la dernière année de sa vie, Maurice Barrès : « Croyez bien, madame, que je pense de vous tout ce que vous en dites... »

Quelle jeunesse charmante persistait chez Barrès — trop souvent en éclipse derrière ses obligations de moraliste public.

Mémento. — *L'Esprit français* (10 décembre) : M. G. Sarrazin :

« Mme Gabrielle Delzant et son cercle ». — « Poèmes » de M. Paul Prist.

Les Primaires (décembre) : M. C. Norwid : « Souvenirs romantiques ». — « Romance », par M. A. Vallet. — M. G. Gobron : « Vagabonds allemands ».

Æsculape (décembre) : « Les fresques funéraires de Corneto-Tarquinia », par le Dr B. Bord. — « L'Empereur Aurélien et la médecine », par le Dr E. Lacoste.

La Revue hebdomadaire (12 décembre) : « Scènes de la vie électorale anglaise », par M. Pierre Chevrillon.

Le Divan (décembre) : de P.-J. Toulet, un impromptu : « Pour la Sainte-Mathilde ». — « Guirlande pour Tess d'Urberville », par M. Alphonse Métérié.

La Nouvelle Revue (15 décembre) : J. Dontenville : « Les origines politiques et diplomatiques de la guerre de 1870 ».

Corymbe (nov.-déc.) : Poèmes de MM. Ph. Chabaneix, Frank-Jan, R. Lacote, Raynaud.

Europe (15 décembre) : « Jimmy » de D. H. Lawrence. — « Antonine », suite poétique de M. Marcel Martinet. — « La signification internationale du plan de cinq ans », par M. Michel Parbmann.

Revue des Deux Mondes (15 décembre) : Lettres de jeunesse de Bonaparte, publiées pour la première fois par M. E. d'Hauterive. — « Alexandre impatient de gloire », par M. Maurice Bedel.

La Revue de l'Ouest (numéro spécial de Noël) : M. le Dr A. Le Flamane : « La marine à la recherche de l'Atlantide au XVIIIe siècle ». — « Parité », poème de M. Louis de Gonzague Frick. — « Noël à Brest », par « Une abonnée » (*sic*).

La Bourgogne d'Or (numéro de Noël) : « Un épisode bourguignon de la vie de Saint Vincent de Paul. — « La nuit de Noël du décurion », par Mme J. M. Moulinasse. — « Aimantation », poème de M. Louis de Gonzague Frick. — « Noël pour tous », vers de M. L. Chiselle.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

La mort de Rastelli (*Comœdia*, 15 décembre). — Les Comédiens routiers (*Comœdia*, 18 décembre). — La Muse de Lyon (*Figaro*, 19 décembre). — Le Cercle François Villon (*Communiqué*).

La mort de Rastelli. — Dans **Comœdia** (15 décembre), M. Gustave Fréjaville consacre un article ému à la mémoire du jongleur Rastelli, qui vient de mourir prématurément :

S'il était un être humain qui parût capable de défier la maladie

et la mort, c'était bien ce souple et bondissant Rastelli, que nous avons applaudi encore cette année au début de la saison au cirque Médrano, et qui représentait à nos yeux l'image même de la jeunesse, de la santé, de l'équilibre, d'une euphorie quasi-divine. Le voici mort des suites d'un accident insignifiant, à trente-cinq ans, en pleine gloire, en plein travail, sans connaître la gravité de son mal, il jonglait encore hier à Milan, malgré la fatigue, avec cette énergie magnifique dont le peuple du cirque, parmi tant de vertus professionnelles, nous donne l'exemple incessant.

Né en Russie en 1896, de parents italiens, Enrico figura un temps dans la troupe de trapézistes aériens dirigée par son père Alfredo Rastelli et parut aussi dans divers exercices équestres. Comme tous les enfants du cirque, il apprit la danse, et il eut pour professeur le père de Nijinsky; tous ceux qui l'ont vu travailler peuvent dire combien ces leçons lui avaient été profitables : son jeu de jongleur était la plus merveilleuse, la plus entraînante des danses. Une vocation manifeste, surprise par son père, qui était lui-même jongleur et fils de jongleur, le fit débuter à onze ans sur la piste dans cet art où il ne devait pas tarder à surpasser les plus illustres de ses devanciers.

En 1912, la troupe était revenue en Russie : elle devait y demeurer dix ans, retenue par la guerre, puis par la Révolution. Enrico s'y maria très jeune.

En 1922, dès son retour de Russie, où sa réputation naissante avait éveillé l'attention de quelques agents et directeurs bien informés, Enrico Rastelli fut engagé pour un mois à l'Alhambra de Paris. Depuis cette époque, la carrière de Rastelli se confond pour nous avec l'histoire des variations de son numéro, saisies par les spécialistes à chacun de ses passages parmi nous. On le voyait avec stupeur lancer et assembler huit assiettes en compliquant ce record par un équilibre sur le front. Il était arrivé aussi à lancer et rattraper dix balles non couplées, alors qu'avant lui, le chiffre sept, atteint par le fameux Kara et depuis lors par quelques autres, semblait ne pouvoir être dépassé.

Rastelli avait donné naissance à une sorte d'école de jeunes jongleurs qui copiaient non seulement ses exercices — au moins autant qu'ils le pouvaient — mais même son costume et sa présentation. Mais ce qu'ils ne pouvaient arriver à imiter, c'est cette aisance divine, cette fougue naturelle, ces bonds d'enthousiasme, cette ivresse dyonisiaque, ce lyrisme dans la maîtrise qui n'appartenaient qu'à lui et qui, joints à un aspect physique des plus séduisants, ajoutaient à ses mérites techniques un rayonnement d'une puissance irrésistible.

L'école « rastellienne » restera; quelques-uns de ces jeunes gens ne sont pas mal doués et arriveront peut-être à acquérir une personnalité dans la voie que le maître leur a tracée. Mais nous ne reverrons sans doute jamais la plupart des records qu'il avait fixés : nous ne retrouverons certainement pas cette harmonie entraînante, cette grâce de danseur, cette apparence de jeune dieu ivre de dominer la matière et souriant de son propre pouvoir.

Il y avait dans Rastelli quelque chose de véritablement surnaturel, un charme qui dépassait la matérialité de ces prodiges d'adresse, de travail et de volonté. Il était, dit-on possédé par son génie professionnel au point d'en rêver la nuit, d'inventer en dormant des combinaisons nouvelles : et quelque chose de cet envoûtement, de cette foi magnifique, passait à coup sûr dans l'âme des spectateurs. Un souffle de mystère traversait le silence. On reverra toujours Rastelli, à la fin de son numéro, lançant ses torches enflammées dans le ciel noir du cirque, plus haut, toujours plus haut, sans rompre le rythme, jetant en défi vers l'impossible, comme pour venger Prométhée, des morceaux ardents de son cœur...

§

Les Comédiens routiers. — Dans **Comœdia** (18 décembre), M. Yvon Novy nous parle d'une compagnie de comédiens ambulants que le hasard de leurs pérégrinations vient d'amener pour un jour à Paris :

Nous savons maintenant ce que sont les « Comédiens Routiers » et ce qu'ils sont capables de faire. Nous ignorons toujours leurs noms, l'origine et les phases de leur formation artistique. Mais qu'importe cela ! Ils se sont montrés à nous sans publicité préventive, sans légende, sans bluff, sans l'inévitable et sempiternelle littérature dont on entoure toujours tout genre exceptionnel. Ils ont été, eux, simplement eux. Et c'est fort bien ainsi.

Ils sont sept en tout et pour tout. Sept jeunes gens et l'on se rend compte aussitôt qu'ils ont reçu une culture intellectuelle et une formation à peu de choses près identiques. Ils se présentent en toute franchise, dans le rayonnement de leur sincère jeunesse, vêtus identiquement d'une tenue uniforme sobre — chandail sans manches, larges pantalons et béret alpin — pratique pour la route.

Mais cette route, la voici. Ils la parcourent à pied, le bâton à la

main, comme des pèlerins ou des scouts. Leur rythme cadencé révèle, par son martèlement précis, la discipline qui préside aux longues marches accomplies en commun. Et sur la scène nue, entourée de rideaux neutres, nous assistons, par l'évocation mimée que réalisent presque sans bouger ceux qui en connaissent les sortilèges, aux merveilleuses découvertes des chemins inconnus. Les marches sous le soleil, les buissons surgis tout à coup, les toits du village accueillant, et le clocher qui se silhouette dans le soir tombant.

Et puisque les « Comédiens Routiers » sont arrivés à l'étape, ils donneront leur représentation telle qu'ils la donnent dans ces villages lointains qu'ils viennent de découvrir sous nos yeux. Vivement aux bagages!

Après avoir donné le programme de la représentation, M. Yvon Novy conclut :

De tout ceci, les « Comédiens Routiers » se sont fort bien tirés. Ils ont suppléé à l'absence du métier par l'instinct, à la tradition par l'érudition, à l'inexpérience par l'audace. Et le résultat est là qui leur donne raison.

Ils annoncent les plus magnifiques promesses. Ils peuvent occuper une place à part, bien à eux, dégagée de l'optique habituelle du théâtre, mais s'y rattachant par la puissance même des œuvres et des personnages dont ils se sont faits les interprètes. J'ignore si leurs qualités de diction, de composition sont spontanées ou acquises par l'étude, mais elles existent. Ils jouent « jeune » et ceci est leur meilleure chance d'originalité.

Je souhaitais, l'autre jour, que leur route fût longue et leurs étapes multiples. Il en sera certainement ainsi si les succès qui les guettent n'altèrent en rien leur foi sincère, la fraîcheur de leur enthousiasme et leur amour désintéressé d'un art qu'ils ont rêvé de délivrer des conventions et des barrières qu'ils ont su ignorer et franchir jusqu'ici.

§

La « muse de Lyon ». — M. A. Augustin-Thierry nous trace son portrait dans le **Figaro** du 19 décembre :

C'était une jolie dame qui se mêlait d'écrire et de penser.

Une très jolie dame à la taille onduleuse, les cheveux du blond *auburn* cher à Byron, le teint éblouissant et le regard « divin », assuraient les poètes de son entourage.

Parmi lesquels, Lamartine, qui la courtisa fort en son printemps.

« Je crois, écrivait-il à son ami Virieu, qu'un jour on parlera beaucoup d'elle. Je lui crois du génie par ses qualités et par ses défauts mêmes, si elle en a. »

Lorsqu'il traçait ces lignes enthousiastes en 1822, l'auteur des *Méditations* était peut-être amoureux du modèle qui les inspirait, cette jeune Mme Yamemiz, orgueil des salons lyonnais pour les grâces de sa personne, les agréments de son esprit.

Car elle habitait Lyon, cette muse attrayante; et Lyon, sous Louis le Désiré, n'était pas, mais pas du tout, le séjour d'élection des Piérides ses sœurs.

> *L'art de Barème est le seul qui fleurit,*
> *On y calcule et jamais on n'y lit.*

constate un vieil almanach, qu'on aime à croire moins sincère que caustique.

Adélaïde Yameniz va changer tout cela, se montrer l'animatrice qui réveillera, dans la ville de sainte Blandine, les esprits assoupis depuis la Révolution. Préciosité en moins, son salon de la rue Sainte-Hélène jouera, trente années durant, dans la cité des *soyeux*, le même rôle qu'à Paris, deux siècles en çà, l'hôtel de Rambouillet. Elle sera la Julie d'Angennes de la place Bellecour, et les guirlandes ne lui manqueront pas...

Guirlandes royalistes et guirlandes pieuses, roses et marguerites dévotes et bien pensantes. Inféodée au parti prêtre et au parti rentré, comme on dit alors, la nouvelle Julie épouse toutes les querelles. MM. les membres de la Congrégation s'assoient volontiers sur ses canapés. Guerre à l'ivraie des idées nouvelles! Haine à Rousseau, « esprit satanique, cœur de tête, âme de laquais! » Ecrasons l'infâme!... mais l'infâme ici, c'est le libéralisme.

Née Rubichon, patronyme sans prestige, mais Bruysset-Ponthus par sa mère, un très vieux nom de Savoie, riche des millions d'un époux, exilé grec, consolé dans la bibliophilie des malheurs de l'hellénisme, la jeune femme a connu le monde politique et littéraire de la Restauration par un oncle, Maurice Rubichon, en dépit de ses origines roturières, très répandu dans les milieux ultras, qu'il a fréquentés — et secourus — pendant l'émigration. Son esprit et sa grâce opèrent parfois ce miracle d'attirer quelques-uns de ses coryphées vers les bords de la Saône.

Voici le vieux marquis de Lally-Tollendal, académicien et poète :

Parny et Dorat sont restés ses grands hommes; le baron de Vitrolles dont le nom seul est tout un programme, Berryer, Sauzet, futur garde des sceaux de Louis-Philippe, qualifié talent sublime avant d'être traité de renégat; Augustin Périer, frère de Casimir, député comme lui. Voici surtout Lamennais.

Alors dans tout le feu de son ardeur religieuse, une « âme toute flambante », il est un peu le directeur de conscience d'une jolie pénitente, à qui sa piété profonde inspire parfois des remords sur son agitation mondaine.

Directeur indulgent, qui sait, à l'approche de Pâques, le 24 mars 1829, la rassurer en ces termes :

« Je suis porté à croire que vos craintes sont excessives. Si vous avez la volonté bien sincère de lutter contre l'inclination qui vous entraîne trop vers le monde, vous pouvez aller à la sainte table chercher la force d'accomplir ces bonnes résolutions. »

Toute sa vie, et même après son abjuration, Mme Yameniz servera un souvenir attendri au solitaire de la Chesnaye. Elle refusera de recevoir Lacordaire que veut lui amener Montalembert : « Jamais l'admiration n'a pu chez moi l'emporter sur l'irritation contre lui. C'est un homme de foi, ce n'est pas un homme de cœur... il a été trop mal pour M. Lamennais. »

Et Lamartine entretient alors avec l' « incomparable » une longue correspondance malheureusement perdue.

Il lui faisait lire ses manuscrits et prenait sa part des deuils qui la frappaient : « Je pense souvent à cette pauvre Mme Yameniz, écrit-il encore à Virieu, le 18 janvier 1827. Elle vient de perdre un enfant; je lui enverrai quelque *Harmonie*, quand elle sera consolée par le temps et par la main divine. »

En retour, elle lui soumettait ses essais : poésies et pensées diverses.

Hélas! pourquoi faut-il que les unes relèvent du mirliton; les autres du fourre-tout.

Mérimée, encore, compta parmi les familiers de la « muse de Lyon ». Son esprit faisait pardonner à son scepticisme. Quand la dame du logis se fut décidée à réunir en volume le fruit de ses cogitations, il lui adressa cette épître où le miel agréablement le dispute au vinaigre :

« J'ai trouvé en arrivant un charmant recueil de *Pensées* avec une dédicace à l'encre bleue... Je rapporte du Midi une névralgie très douloureuse qui me rend fou, quelquefois furieux et presque toujours imbécile. Ne vous étonnez donc pas, madame, si au lieu

de vous faire des compliments, je vous adresse des critiques. Comment pouvez-vous dire : « On rit de l'amour, mais c'est après en avoir beaucoup pleuré. » C'est le contraire qui est vrai. »

« Je crois, prophétisait Lamartine, qu'un jour on parlera beaucoup d'elle... »

Sa prédiction ne s'est pas réalisée et l'on parle fort peu de Mme Yameniz. A peine si les curieux d'histoire littéraire murmurent encore son nom. Elle mérite mieux pourtant. Sa mémoire n'est pas indigne de surnager, et si son œuvre est illisible, il faut beaucoup lui pardonner, parce qu'elle fut belle et qu'elle aima beaucoup... à tout le moins les lettres.

§

Le Cercle « François Villon ». — Plusieurs journaux ont publié le communiqué suivant :

A l'occasion du 5e centenaire de la naissance de François Villon, un « Cercle François Villon » vient d'être créé à Paris, sous la présidence d'honneur de MM. Henri de Régnier, Paul Valéry, Charles Le Goffic, de l'Académie française, et la présidence de M. Fernand Gregh.

Le but de ce Cercle n'est pas seulement de s'intéresser à la vie et à l'œuvre de François Villon et d'étudier toutes les questions qui concernent son temps, mais aussi de veiller sur la mémoire de poètes méconnus, « maudits » ou non, tels que Maurice du Plessis, Georges Périn, Maurice de Faramond, etc., etc.

Le Cercle sera ouvert aux poètes et aux fervents de la poésie.

Pour tous renseignements, adhésions, s'adresser à M. Jean Réande, secrétaire général, 61, rue du Mont-Cenis, Paris (18e).

On peut conjecturer que François Villon est né en 1431 et l'année qui vient de s'écouler peut-elle convenir pour célébrer son 5e centenaire; aussi, le *Mercure* a-t-il été le premier, dans la presse française, à s'en aviser, lorsqu'en mars 1931, il a publié une étude de M. Louis Thuasne, qui est à l'heure actuelle la première compétence en la matière. Mais, comme aucun renseignement sur le jour et le mois de la naissance du poète ne nous est connu, et qu'en ces temps-là, l'année commençait à Pâques, le millésime même n'est pas absolument certain.

P.-P. P.

MUSIQUE

La *Troisième Symphonie*, en *sol mineur*, d'Albert Roussel. — Le « synchronisme » des premières auditions. — Pour que l'on revienne au diapason normal.

Les échos du très grand succès remporté à Boston par la **Troisième Symphonie (en sol mineur)** d'Albert Roussel piquaient notre curiosité. Au début de l'hiver dernier, Serge Koussewitzky, en effet, l'avait jouée avec ce soin qu'il apporte à monter les œuvres commandées aux musiciens du Vieux Monde dont il s'est fait l'ambassadeur sur le Nouveau Continent (cette année, ce sera le tour de Florent Schmitt, et le Boston Symphony Orchestra doit avoir la primeur d'une œuvre importante pour piano et orchestre). Albert Roussel, qui avait fait le voyage, fut acclamé, et l'enthousiasme, nous dit-on, ne fut point provoqué par la présence du maître, mais par la force, par la beauté de sa symphonie. A Paris, dans la trop petite salle Gaveau, pleine à crouler, celle-ci valut à son auteur un vrai triomphe : elle s'impose par de tels mérites, et si nets, si éclatants, qu'elle est apparue comme un chef-d'œuvre. Après la *Suite en fa*, après le *Psaume*, Albert Roussel nous donne une partition où se résument, en quelque sorte, ses qualités — une partition qui est un aboutissement, une somme, et qui dans sa concision (elle n'exige pas plus d'une demi-heure pour l'exécution) rappelle avec une merveilleuse clarté tout ce que nous aimons dans son auteur, tout ce qu'il apporta, pour l'enrichir, à la musique française. Œuvre d'une maîtrise accomplie, où chaque détail, pris en lui-même, est digne d'attention, et pourtant œuvre largement conçue, sur le plan classique mais sans développements ni redites, la *Symphonie* en *sol mineur* se compose de quatre mouvements : *allegro, adagio, scherzo, allegro con spirito.*

Le premier mouvement marque, dès le début, un rythme vigoureux, inscrit dans une mesure à trois temps. Volontaire, énergique, ce thème qui reviendra souvent, alterne avec de charmantes arabesques dessinées par les flûtes, les bois, les trompettes bouchées. Tout cela est franc, joyeux, agreste : une danse de paysans dans la lumière d'un beau jour d'été. Aucune équivoque : le rythme souverain entraîne un *cres-*

cendo puissant. Ainsi, dès l'abord, se trouvent nettement exprimées les intentions de l'auteur.

Le deuxième mouvement débute par un large *adagio* d'une poésie intense et passionnée, dont le thème essentiel est confié aux violons; mais bientôt apparaît un *fugato* alerte, sans nulle lourdeur, et comme transparent. Il oppose au sentiment élégiaque du premier thème une force rythmique qui cède à son tour devant la reprise de la première idée terminant cette superbe page.

Le *Scherzo vivace,* à trois-huit, est d'une légèreté et d'une grâce charmantes, mais sans la moindre mièvrerie. Lui aussi, comme le premier mouvement, laisse à l'auditeur cette impression de santé et de joie rustiques vraiment rafraîchissante. L'art, dont on s'émerveille à la lecture, se fait oublier à l'audition. Pour ce mouvement de valse rapide, les divers groupes d'instruments mènent la danse tour à tour. Leurs entrées sont réglées avec une exemplaire habileté.

Ce sont les bois qui attaquent le finale, *allegro con spirito,* une sorte de rondeau dont le refrain serait formé par le thème rapide et nettement rythmé, mais qu'interrompt dans son développement un court *andante,* confié au violon solo. Puis les thèmes déjà rencontrés reparaissent, se mêlent, s'opposent. L'œuvre entière se résume brièvement, avant de se conclure par un triple rappel du thème initial de cinq notes qui a traversé toute la symphonie.

Mais aucune analyse ne saurait donner l'idée d'un ouvrage comme celui-ci. Il vaut par son architecture autant que par les détails. Rien, aussi bien dans le plan général que dans son développement, ne semble inutile : l'écriture est nette, serrée, d'une fermeté et d'une unité qui la placent hors des atteintes du temps. Un art si personnel, si parfaitement dépouillé de tout ce qui semble un sacrifice au goût du moment, est d'emblée classique. Mais ce n'est pas seulement la forme qui l'assure de vivre, c'est encore et surtout la pensée qui l'anime. Rien de « littéraire », ici; c'est-à-dire que nous voici devant une symphonie pure, devant une musique qui ne vise point à décrire quelque objet. Elle n'en est pas moins riche d'images et d'idées, au contraire. Elle impose, tyranniquement, la volonté de son auteur. Et celui-ci, ne l'oublions pas, a écrit les

Evocations et manie en maître les « couleurs » de la polyphonie orchestrale; il ne renonce pas à sa brillante palette; jamais, au contraire, il n'a montré plus d'habileté dans le choix des timbres que dans cette œuvre d'une rare élévation.

Elle a trouvé en Albert Wolff un interprète digne d'elle. L'exécution en fut remarquable. Mais on ne comprend point qu'elle ait été éphémère. Comment, voici une salle toute vibrante d'émotion, et qui acclame sans fin une œuvre et son auteur, voici un succès de bel et franc aloi, un moment où, par la vertu si rare du mérite unanimement reconnu, tout le monde souhaite de réentendre l'ouvrage qui vient d'être joué, et il va falloir attendre de longs jours avant de retrouver cette *Symphonie* sur les programmes? Tant d'efforts, tant de travail aux répétitions, n'auront donc servi qu'à nous donner un regret? Et quel est l'amateur de musique, l'habitué des concerts si familier qu'il soit avec l'orchestre, capable de comprendre en toutes ses finesses une telle œuvre dès le premier contact? Je sais quelles sont les difficultés avec lesquelles les chefs d'orchestre doivent compter. Mais pourtant, lorsqu'ils se donnent la peine de monter un ouvrage aussi important que cette *Troisième Symphonie* d'Albert Roussel, ne serait-il pas tout naturel que le public pût l'entendre une seconde fois la semaine qui suit — sinon le lendemain même de la première audition?

Nous souffrons d'un mal auquel il est urgent de porter remède. Il a son origine dans la concurrence que se font nos sociétés symphoniques : il faut varier les programmes pour attirer les amateurs. Soit. Mais d'où vient alors que chaque dimanche, à la même heure, on leur offre les mêmes œuvres ici et là, et qu'une sorte de fatalité détermine, là comme ici, le « **synchronisme** » parfait des œuvres nouvelles? Le même jour, au même instant, on attaque en deux salles différentes la *Deuxième Symphonie* de Vincent d'Indy, qui, par une étonnante fatalité, va rester ensuite pendant cinq ou six ans dans les archives de nos associations. Et pareillement, c'est à six heures précises qu'au Châtelet, à droite et à gauche de la fontaine du Palmier, qu'au Théâtre des Champs-Élysées et à la Salle Pleyel, les musiciens exécutent les quatre

poèmes symphoniques donnés un beau dimanche pour la première fois au public parisien. S'il n'y avait que les critiques mis ainsi dans l'embarras, le mal serait déjà déplorable, mais ce qui est pire c'est que le nombre des mélomanes n'est pas si grand que l'on puisse sans inconvénient les dérouter de la sorte. N'avons-nous pas vu la saison dernière *la Damnation de Faust* affichée le même dimanche par deux sociétés rivales? Tant qu'on n'aura pas développé le goût de la musique (j'entends de la bonne musique) dans le peuple, tant qu'on persistera dans les écoles à regarder l'art sonore comme un « art d'agrément », et que l'on continuera de traiter officiellement la musique en parente pauvre, nous ne pourrons faire vivre sept ou huit associations symphoniques à Paris. La musique, si élevée qu'elle soit, n'échappe pas aux lois terrestres et subit comme toutes choses humaines les conditions de l'offre et de la demande. Il est incontestable que l'offre, présentement, est hors de proportion avec la demande. Au lieu de ces huit ou dix orchestres, mieux vaudrait n'en avoir que quatre ou cinq où l'on prît sérieusement la peine de répéter. Car il faut bien en convenir, on nous donne trop souvent des exécutions imparfaites. La bonne volonté des exécutants n'est point en cause, mais l'insuffisance des moyens : on manque de temps parce qu'on manque d'argent, hélas! Un moment viendra, sans doute, où l'on s'apercevra qu'on manquerait moins d'argent si l'on consacrait tout le temps nécessaire à mettre parfaitement au point les programmes...

Il faudrait donc que les associations se missent d'accord. C'est difficile? Sans doute. Mais c'est, assurent de bons esprits, la seule chance de salut.

Un autre accord souhaitable serait celui du **diapason.** Il existe, depuis 1858, un diapason légal, déterminé par une commission de physiciens, de musiciens et de fonctionnaires des Beaux-Arts. Ce diapason a fixé la hauteur du *la* à 870 vibrations simples. Tous les pays d'Europe ont, par une convention, signée à Vienne en 1885, « adhéré » à ce diapason. Eh bien, aujourd'hui, presque tous les orchestres jouent un quart de ton, parfois un demi-ton au-dessus. Si vous avez l'oreille sensible, vous souffrez d'entendre exécuter dans un ton

indécis les œuvres classiques dont les auteurs, précisément, ont choisi leur ton parce qu'il convenait exactement à l'expression de leur sentiment. Les tons ont une « personnalité » — comme les couleurs. Transposer, c'est presque toujours trahir. Pourquoi donc trahit-on les maîtres, de propos délibéré, dans nos concerts? Parce que les virtuoses de l'archet l'exigent : en *remontant* le *la,* ils obtiennent des effets plus brillants. Mais cette raison est détestable. Peut-on obliger, pareillement, les *soprani* à surtendre leurs cordes vocales? L'absurdité de ces errements est évidente. Récemment, après un concerto de violon, on a régalé l'assistance d'une *Symphonie* en *la,* de Beethoven, transposée en *si bémol.* Il y a sans doute beaucoup de gens que cela ne gêne pas... Mais j'ai eu l'occasion, en sortant, d'écouter les protestations d'un de nos maîtres. Elles étaient véhémentes.

Je n'espère pas réussir à persuader les chefs d'orchestre. Mais, comme dit l'autre, il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre...

RENÉ DUMESNIL.

ART

Exposition Fernand Maillaud : galerie Sélection. — Exposition Goulinat : galerie Charpentier. — Exposition C. F. Maks : galerie Bernheim-Jeune. — Exposition Selmersheim-Desgranges : galerie Rodrigue Henriques. — Exposition Madeleine Vaury : galerie Carmine.

De toute l'œuvre de **Fernand Maillaud** émane un parfum de sincérité robuste. Mettons que ce parfum soit de thym, de flouves, de ces nombreuses fleurs qui parent les champs d'un semis de couleurs et d'odeurs discrètes. Et cela serait vrai surtout pour ses tableaux de la Creuse, où seul le bruit de quelque moulin casse le silence dont Maillaud se révèle l'interprète recueilli. Mais d'avoir aimé ces paysages du Berry et de la Marche dans leur intimité et dans leur rêverie agreste, calme, sans mélancolie soleilleuse, sans excès de lumière, Maillaud n'en a pas moins compris le travail de l'homme et ses repos, et sa *Moisson dans la Creuse* est un large panneau où parmi la paisible nature se modèle à traits accentués le labeur rural. Après le Berry, la Provence a conquis Maillaud et les pages de lumière se sont accumulées auprès des chemins de forêt, aux feuillures serrées, qui parfois maintiennent

un soir d'automne sur des passants nonchalants. A l'exposition de la galerie Sélection, un petit tableautin représente un ravin près de Guéret. Parmi la dévalée douce des terrains, une rivière coule d'un seul flot rapide, limpide et frais, en ruban d'acier bleui et ce serait tout l'art de Maillaud qui serait concrété ici, si l'on ne songeait à ses marchés d'Issoudun, si l'on ne voyait, tout auprès de ces paysages de Creuse ou de Corrèze, la grande luminosité entrer par le porche en arcade d'une maison provençale et dessiner sur l'aire de cette maison rustique le tapis diapré d'arabesques d'ombre de cette incandescence solaire. On sait que Maillaud, aidé de l'habileté technique de Mme Fernand Maillaud, a donné une note toute neuve dans l'art de la tapisserie. Même dans ses représentations de défilés et de tournois, rejetant le détail inutile, il a donné de fermes visions du vieux temps. Mais le plus souvent, son décor relève de ses thèmes familiers et fixe une minute savoureuse du paysage animé : ainsi ce troupeau de moutons, progressant rapidement à l'ombre des chênes, parmi les maigres touffes d'herbes et de bruyères, sous la garde nonchalante de ce pastoureau qu'une ample limousine grisâtre hiératise quelque peu jusqu'au grandissement que lui donnerait George Sand ou Rollinat.

§

Cette ville de Sète qui s'est refusée à s'appeler plus longtemps Cette n'a point une grande réputation de beauté. D'aucuns en ont déclaré le paysage ingrat. Ce n'est certes point l'impression qu'en communique Goulinat, qui y a trouvé des canaux encombrés, ourlant des quais où de hautes maisons disent la vieille prospérité des armateurs; des canaux se mêlent aux bras de mer et montent vers le large en rythme pressé et joyeux; des avenues de maisons, lumineuses, aux larges porches, pittoresque d'une vieille cité où vit du passé dans l'affairement de la vie quotidienne. Epris du paysage classique et de la noblesse de ses lignes, **Goulinat** le perçoit tout naturellement à Rome dont il révèle de beaux coins, plutôt négligés des guides. Il le retrouve à Aigues-Mortes dont il enferme dans des lignes majestueuses et dures le gris rouillé des murailles. Dans Albi, il a noté une ville rose, rose sombre, d'aspect

sévère avec tout de même un grave sourire, autour de la belle cathédrale, sur ses ponts, ses eaux et les verdoyances arborescentes qui marquent des orées de rues. En pays cévenol, Goulinat décrit le large panorama cimé d'un donjon de la vieille ville de Viviers. En Camargue, des haies de cyprès; sur la route de Colobrières, par la matinée paisible, de grandes allées de micocouliers.

Portraitiste, Goulinat supprime délibérément l'accessoire et toute mise en milieu. Il ne s'agit pour lui que de reproduire fidèlement le visage, la physionomie, le regard, l'allure d'immobilité du modèle attentif. Il décèle la mentalité de ses modèles d'un dessin fortement inscrit.

§

Maks est un coloriste truculent dont le dessin est d'une rare précision. Il est Hollandais et de la meilleure sorte parmi les artistes hollandais. Il est épris de couleur, de mouvement, des soleils diffus des lumières électriques, du spectacle mouvant du soir, du feu de la joie dans les endroits de plaisir. Ses thèmes principaux : le cirque, les danses exotiques, les danses de caractère dont il excelle à extraire la ligne essentielle et le plus haut point de grâce et d'adresse. Il arrive aussi qu'il s'attache à rendre la jolie tension de tout le corps, l'attention concentrée dans le regard et le sourire déjà triomphant de la danseuse espagnole, au départ de sa danse, dans la dernière seconde de l'immobilité préparatoire, au moment où la danseuse semble encore uniquement préoccupée de présenter sa beauté sertie par l'impeccabilité de son geste harmonieux. Ou bien il présente la danseuse arabe en grande fleur épanouie dans l'expression d'offre du corps à l'amour qui fait le fond de ses chorégraphies. Mêmes préoccupations pour les danses de music-hall ou de dancing. Ici une danseuse laisse tomber, avec une paresse voluptueuse, un manteau bleu : geste lent qui contrastera avec la rapidité de son élan. Une autre est toute tendue dans une allure rythmique de coureur où l'art consiste à faire durer quelques instants une immobilité paradoxale au cours du mouvement preste. Les fonds de ces tableaux de danse s'animent de tout le zèle et de la grimace souriante des comparses instrumentistes arabes au sourire

fixe, aux têtes dodelinantes, aux masques enivrés, les prunelles presque révulsées, tapant sur des tambourins ou grattant des guitares, ou bien pour les danses espagnoles, de gitanes au regard ardent et rusé, criardes, bavardes, les mains en castagnettes.

Maks est un remarquable peintre de chevaux. Il se passionne à rendre les exercices de haute école, les grands chevaux blancs exécutant le pas allongé. L'écuyer est rendu dans toute sa solidité rectiligne et la correction de son assise. Auprès de ces tableaux hippiques, des clowns envahissent la piste de leur bariolage de volière d'oiseaux d'Orient et se posent solennellement des devinettes. Paysagiste, Maks dépeint Amsterdam, le soir. La mélancolie des grandes places d'eaux s'engrave de silence, de petits miroitements à rubans brefs et blêmes autour d'une bouée qui semble abandonnée. Au long du canal, au-dessus de la torche vive des boutiques éclairées, les hautes maisons silencieuses montent, verdies, dans l'espace noirâtre. Parfois un halo vient aux fenêtres et rappelle que, dans ces hypogées, il existe de la vie familière. Ces paysages sont d'un grand accent nouveau. Ce n'est ni de la tristesse, ni de l'esseulement, on sent que la vie est ailleurs, que le soir laisse momentanément vides les carapaces de la tortue humaine. Ce n'est ni de la lassitude, ni de l'accablement, ni simplement du silence, ni de la viduité qui participe du sommeil et qui n'interrompt pas les rêves. Cela participe un peu de tous ces effets de l'immobilité et sans doute cette complexité du sentiment relève-t-elle surtout de la conscience et de l'exactitude à scruter l'apparence et à la rendre fidèlement.

§

Mme **Selmersheim-Desgranges** est une adepte du pointillisme. Comme les pointillistes décidés, comme Paul Signac, le chef de file, elle traite volontiers à l'aquarelle des notations rapides, où tout le jeu de couleurs des choses et du décor s'indique elliptiquement et où tout est subordonné au mouvement et à la prestesse. Dans une description d'un quai à Marseille, Mme Selmersheim-Desgranges obtient un grand effet de foule bien présentée dans son remous et son animation.

Ses tableaux sont choisis parmi une production d'une vingtaine d'années. Ce sont tableaux de fleurs et natures mortes d'un beau luxe ordonné. Toutefois, le parti pris décoratif violemment arboré au début fait place à une étude de plus en plus serrée de la vérité expressive. Dans les toiles décoratives, l'immobilité fleurie des branches sertit souvent la beauté épanouie des fleurs. Ses fonds se mosaïquent avec certitude suivant le jeu quasi infini du reflet. Cette qualité demeure dans le plus récent bouquet d'un mouvement libre et gracieux.

§

Madeleine Vaury est le peintre ému et délicat de beaux paysages du Grand-Morin. Elle décrit ce beau terroir avec largeur et presque le grandit à des majestés silencieuses de journées d'automne frileuses, solitaires et recueillies. Elle l'anime parfois de passants, de la silhouette d'une voiture posée sur la route blanche avec une étonnante justesse. Elle y montre de grands pacages, îlots verdoyants parmi les hautes cimes des rideaux d'arbres et peuplés de beaux animaux aux mouvements lents et précis. Elle note en Dordogne les larges eaux frémissantes, les horizons de collines curieusement et simplement dentelées dans une lumière apaisée. Les criques d'Espagne, avec des semis de barques, calanques plutôt que ports, et le bel ensoleillement de la petite ville de Tossa, avec la pittoresque étendue de l'azur méditerranéen et son ciel, démontrent la vigueur de l'art d'un peintre agile et savant, tout prêts à rendre les plus magnifiques impressions naturelles, en les accueillant, en les traduisant avec la plus émouvante simplicité.

GUSTAVE KAHN.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Un pastiche de Flaubert pris pour un original. — Le 21 février 1927 on mettait en vente à l'Hôtel Drouot un lot de « manuscrits, autographes, éditions originales, romantiques et modernes, livres illustrés, appartenant à divers amateurs ». Cet ensemble était dispersé par Maître Edouard Giard, Commissaire-priseur, assisté, pour la première fois dans les

annales de la Salle des Ventes, par un Expert féminin, Mme Marguerite Milhau.

Le catalogue de cette vente, rédigé par Mme Milhau, était précédé d'une préface de Jacques de Lacretelle où celui-ci, sous le titre : « Une lettre authentique et quelques lettres apocryphes », la félicitait d'une façon humoristique du succès qu'elle rencontrait auprès des collectionneurs. En même temps, il lui adressait un certain nombre de pastiches d'auteurs célèbres.

Madame, lui disait-il, vous avez inventé une passion. Le manuscrit fait fureur. Tous les collectionneurs de livres sont à vos trousses; et il n'est pas aujourd'hui de belles bibliothèques sans manuscrits. Mais, du côté des auteurs, votre succès est moins complet; si plusieurs d'entre eux ont cédé à vos sollicitations, quelques-uns, par des sentiments fort respectables, vous résistent et ne se défont pas de leur bien. Ce partage m'a fait imaginer deux camps, l'un où se rangeraient les écrivains qui auraient accepté de vous vendre leurs manuscrits, l'autre où se tiendraient les incorruptibles.

Voici le premier :

Villon, Corneille, Molière, Beaumarchais, l'abbé Prévost, Rousseau, Diderot, Chateaubriand, Lamartine, Gautier, Musset, Baudelaire, Alexandre Dumas, George Sand.

Et le second :

Boileau, Racine, La Bruyère, Montesquieu, Voltaire, Vigny, Victor Hugo, *Flaubert*, Michelet, Renan, Sully-Prudhomme, Georges Ohnet.

Ces deux listes me paraissent établies de façon à peu près indiscutable. On peut hasarder toutefois que Corneille aurait cédé ses manuscrits non pour une somme d'argent, mais pour une charge; et que Chateaubriand aurait écrit à l'acquéreur un billet plein de hauteur et d'envolée, bien plus admirable qu'un refus mesquin. D'autre part, on peut se demander si Voltaire, qui est placé dans la deuxième liste, n'aurait pas monnayé un ou deux de ses manuscrits dans des cours étrangères.

Au surplus, je joins à cette lettre quelques-unes des réponses qui vous auraient été adressées.

Je vous prie d'agréer, Madame, l'hommage de mes sentiments respectueux.

JACQUES DE LACRETELLE.

Et, ainsi qu'il était annoncé, suivaient des textes apocryphes de Victor Hugo, de Balzac, d'Edmond de Goncourt,

de Verlaine, de Proust, de Jean Cocteau et, notamment, une lettre de Flaubert à sa nièce Caroline que voici :

Croisset.

Mon Bibi,

Quel voyage! Quelle chaleur! J'étais sur les bottes en arrivant à Croisset, et Monsieur s'est coulé dans le cornet une pleine cruche de cidre.

Après les gâteries de mon Loulou, Croisset m'a paru bien triste et aussi délabré que le vieillard de Cro-Magnon lui-même. Sais-tu ce que j'ai trouvé ici dans mon courrier? Une lettre d'une dame libraire qui désire acheter mes manuscrits!!! Il paraît que la plupart de mes confrères (!) vendent les leurs. Qu'en dis-tu? Moi je suis HHHindigné! Voilà que l'art se met en boutique. Oh! misérables! Où trouver une latrine assez vaste pour vous enfouir tous! Ton vieux saint Polycarpe a écrit à la dame en question une lettre de sa meilleure encre. Elle le laissera tranquille, je t'en réponds.

Maintenant je vais piquer un chien. Puis je me ferai préparer UNG bain. Après quoi, je reprendrai *Bouvard et Pécuchet* avec violence et travaillerai toute la nuit. Ces deux idiots, B. et P., donnent bien du mal à

Ta vieille bedolle d'oncle qui t'embrasse.

Je me suis commandé des pantoufles en velours chez Prout. On te les enverra. Quand elles arriveront, daigne me faire des bouffettes, tu seras bien gentille.

Or, au début de 1931, paraissait chez l'éditeur Conard le 8e volume de la *Correspondance* de Flaubert (1877-1880). Il s'agit là, on le sait, d'une nouvelle édition de cet ouvrage célèbre, augmentée de nombreux inédits et avec le classement et les notes mêmes qu'avait établis le regretté René Descharmes pour « l'Edition du Centenaire ». Dans ce volume, à la page 48, on a la joyeuse surprise de lire, sous le n° 1681, une lettre « entièrement inédite » (*sic*) de Flaubert à sa nièce Caroline, que nous nous faisons un devoir de transcrire scrupuleusement en respectant jusqu'aux fautes de copie de l'éditeur :

(Croisset)

Mon Bibi,

Quel voyage! Quelle chaleur! J'étais sur les bottes en arrivant à Croisset, et Monsieur s'est coulé dans le cornet une pleine cruche de cidre.

Après les gâteries de mon Loulou, Croisset m'a paru bien triste et aussi délabré que le vieillard de Cro-Magnon lui-même. Sais-tu ce que j'ai trouvé ici dans mon courrier? Une lettre d'une dame libraire qui désire acheter mes manuscrits... Il paraît que la plupart de mes confrères vendent les leurs. Qu'en dis-tu? Moi je suis indigné (*sic*). Voilà que l'art se met en boutique. Oh! misérables! Où trouver une latrine assez vaste pour vous enfouir tous! Ton vieux saint Polycarpe a écrit à la dame en question une lettre de sa meilleure encre. Elle le laissera tranquille, je t'en réponds.

Maintenant je vais piquer un chien. Puis je me ferai préparer un (*sic*) bain. Après quoi je reprendrai *Bouvard et Pécuchet* avec violence et travaillerai toute la nuit. Ces deux idiots, B. et P., donnent bien du mal à

Ta vieille bedolle d'oncle qui t'embrasse.

Je me suis commandé des pantoufles en velours chez Prout. On te les enverra. Quand elles arriveront, daigne me faire des bouffettes, tu seras bien gentille.

Et voilà un cas de plus des pastiches donnés pour originaux dont nous trouvons de nombreux exemples dans l'intéressant ouvrage de MM. Léon Deffoux et Pierre Dufay, l'*Anthologie du pastiche.*

Parmi les plus célèbres nous rappellerons un quatrain de Jean Pellerin, l'auteur du *Copiste indiscret,* que « l'on vit, non sans surprise figurer sous le n° LXV, page 135 des *Vers de circonstance* de Mallarmé, recueillis par M. Edmond Bonniot (1) ».

Faut-il rappeler encore le pastiche de Perrault, *les Œufs,* que composa M. Marcel Boulenger en 1912 et qui figura comme original dans une très luxueuse édition des *Contes des fées* en 1922 (2)? Les vers qu'Anatole France, tout jeune, adressa à *l'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux* avec cette insidieuse question : « Dix vers d'André Chénier, sont-ils inédits? » et que Becq de Fouquières recueillit dans une nouvelle édition, « revue et corrigée », des *Poésies d'André Chénier* en 1872 (3)? et d'autres encore?

Flaubert, comme tous les écrivains célèbres, fut souvent pas-

(1) On trouvera l'amusante histoire de cette erreur dans le *Mercure de France* du 15 février 1921 et dans le 2e volume de l'ouvrage de MM. Léon Deffoux et Pierre Dufay, Paris, Editions Crès, 1926.
(2) *Op. cit.* Volume Ier, page 96.
(3) *Op. cit.* Volume I, p. 105.

tiché, notamment par Paul Reboux, Marcel Proust, Louis Martin-Chauffier, pour ne citer que les plus connus, mais c'est la première fois, à notre connaissance, qu'un texte apocryphe est inséré dans ses *Œuvres Complètes*.

Il ne s'agit pas là, cependant, d'une mystification littéraire, comme ce fut le cas pour les vers de Jean Pellerin et d'Anatole France, mais peut-être nous trouverons-nous en présence d'une mystification tout court. Nous ne mettons pas en doute la bonne foi de M. Conard, quoiqu'on puisse se montrer surpris qu'il ait accepté aussi facilement et sans contrôle le texte de cette lettre, l'auteur de *Silbermann* n'ayant jamais cherché à faire passer son pastiche pour un original.

Il est vrai qu'une chose pourrait expliquer cette bévue : c'est la perfection même du pastiche, perfection dont il est peut-être aisé de trouver la cause. En effet, si nous examinons attentivement la lettre controuvée, nous remarquons que des phrases entières, des expressions, des tournures, ont été empruntées textuellement à des lettres, authentiques celles-là, écrites en 1877 et 1878 par Flaubert à sa nièce. Nous trouvons, par exemple, la phrase suivante : « Oh! misérables! Où trouver une latrine assez vaste pour vous enfouir tous! » mot pour mot dans une lettre du 18 décembre 1877, pages 103-104 du même volume. Et celle-ci : « Ta vieille bedolle d'oncle qui t'embrasse » à la page 120, dans une lettre du 29 mai 1878. Le post-scriptum : « Je me suis commandé des pantoufles en velours chez Proust. On te les enverra. Quand elles arriveront, daigne me faire des bouffettes, tu seras bien gentille », figure *in extenso* à la page 14, dans une lettre du 28 janvier 1877.

Quant à des expressions telles que : « Quelle chaleur! J'étais sur les bottes », « le vieillard de Cro-Magnon », « je suis HHHindigné », « je vais piquer un chien », etc., elles étaient familières à Flaubert. Aussi les rencontrons-nous souvent dans sa *Correspondance* et, notamment, aux pages 46, 60, 196, 268 de ce même huitième volume.

On conçoit donc qu'avec une semblable armature il a été possible de construire une lettre de Flaubert si parfaite que l'éditeur auquel Mme Franklin-Grout avait confié l'œuvre de son oncle s'y soit laissé prendre.

C'est une excuse, si l'on veut... GEORGES-ÉMILE BERTRAND.

LITTÉRATURE COMPARÉE

René Lote : *Explication de la Littérature allemande;* Boivin. — Klugmann et Dumesnil de Gramont : *De Luther à Wagner*, 2 vol.; Vrin. — P. Hazard : *Don Quichotte et Cervantes;* Mellotée. — Maurice Bardon : *Don Quichotte en France aux XVIIe et XVIIIe siècles*, 1605-1815, 2 forts vol.; Champion. — Albert-J. Farmer : *Le Mouvement esthétique et « décadent » en Angleterre*, 1813-1900; Champion. — Eva Turner Clark : *Hidden Allusions in Shakespeare's Plays.* — E. S. Oliver : *The Endless Adventure*, 2e vol.; Macmillan. — Rodney S. Paisley : *Private Sea Journals of Admiral Sir Thomas Paisley;* Dent.

L'Explication de la littérature allemande, de M. René Lote, ne se défend pas d'être en quelque sorte un manuel. Mais c'est un de ces manuels qui aident non point tant à passer les examens qu'à les dépasser. M. René Lote, vétéran des études germaniques, a des principes solides et éprouvés. Double méthode, dit-il, « envers » (*sic*) un personnage ou un groupe : l'animer du dedans (le faire vivre, affaire d'imagination affective), le juger du dehors (le classer, opposer aux métaphysiques la vérité expérimentale et, si possible, la rigueur scientifique). Beau programme, plus facile à énoncer qu'à réaliser. Mais au moins sur un point, ce livre sain et dru atteint son objectif. Il décèle et dénonce cette lèpre de la mystique qui fait de l'Allemagne la terre des fictions dominatrices, toujours prête à déborder sur l'univers, soit qu'elle l'emprisonne, soit qu'elle l'empoisonne. « Explication » un peu bien simpliste. Mais il est vrai que sa toute-puissance ou son impuissance, sa force ou ses défaillances, il faut toujours que l'Allemagne les érige en mythes universels et concentriques. Elle nous fait grief d'une certaine « résistance » aux *rédemptions* qu'elle extirpe tantôt de ses victoires, tantôt de sa défaite. Mais il n'est pas sûr qu'en l'état actuel du monde les « résistants » ne soient pas les rédempteurs.

MM. Klugmann et Dumesnil de Gramont apportent eux aussi une explication de l'Allemagne, et une galerie de portraits destinés à l'illustrer. Là aussi, l'explication est un peu sommaire, quoique en deux volumes. Il est permis de préférer l'illustration. Voici les dix lignes de la fin qui résument la pensée des auteurs :

L'étude des esprits les plus représentatifs de l'Allemagne nous

a révélé cette dualité d'âme qui explique lumineusement tout ce qu'avaient pour nous d'obscur leurs actes et leurs pensées. Cette *Doppelseele* dont la double clarté éclaire enfin ce problème si longtemps irritant, Luther l'a mise dans sa Théologie, Leibnitz dans sa Monadologie, Kant dans son Criticisme, Schopenhauer dans son Pessimisme, Hegel dans sa Dialectique, Wagner dans sa Musique, etc...

Et voilà pourquoi, messieurs, votre fille est muette, muette en quatre cents pages. Heureusement, il y a les portraits littéraires, et quelques-uns sont de main de maître : Luther, Kant, Fichte, Beethoven dans le premier volume; Schopenhauer dans le second. On est surpris de ne rencontrer Nietzsche que chez Wagner, aux pieds de Cosima.

§

Le **Don Quichotte et Cervantes** de M. Paul Hazard est, comme il le dit, « un essai en sympathie ». Explication, sans doute, explication encore, c'est-à-dire dépliage et développement. Mais aussi interprétation en termes de vie. Car « n'oublions pas que *Don Quichotte* est plein d'allégresse, exubérant de vie, tout retentissant de rires »... (Introduction). Aux analyses et sommaires (livres I et II), aux études de milieu et d'époque (livre III, l'Espagne, livre IV, l'Europe), à l'histoire de la renommée et de l'influence de Cervantes (livre VI) s'incorpore intimement, constamment, une critique des valeurs humaines contenues dans l'œuvre de Cervantes. Cette portion du livre de M. Hazard rassemblée, concentrée dans le livre VII est peut-être ce qu'il y a de plus neuf et de plus efficace dans l'ouvrage.

Si l'on a besoin, soit par métier, soit par goût, d'entrer dans le détail des courants subis ou déterminés par *Don Quichotte* au cours des XVIIe et XVIIIe siècles, les deux imposants volumes de M. Maurice Bardon sont indispensables.

§

L'important travail de M. Albert J. Farmer, sur les **Esthètes et « Décadents » anglais** de l'avant-dernier bateau, est une œuvre non seulement de bonne foi, mais de

bon sens. Et cela mérite d'être noté. Car il n'est pas facile d'étudier, ou sans complaisant snobisme ou sans dénigrement stérile, cet agaçant hybride qu'est le gendelettre anglais ou américain. Si l'on peut sans enfantillage employer un terme à tout faire dont la critique anglaise use et abuse depuis belle lurette, il n'y a pas de « climat » qui convienne moins au genre *salonnard* ou *cabaret littéraire* que le « climat » épais des Iles Britanniques. J'étais jeune étudiant à Londres quand se répandait en sous-sol cette lavasse esthétique et décadente, avec ses relents de bouche d'égout mêlés de patchouli. Les poseurs affublés de ces étiquettes ne me semblaient guère (et je rougissais de me l'avouer, tant la mode en impose aux adolescents) que des mannequins d'importation, mal ficelés à Paris, et lâchant leur bourre par toutes les coutures. On voyait parfois les plus notoires des Esthètes au Café-Royal, au Cheshire Cheese. Presque tous (c'est Symons qui le note) étaient Irlandais, Gallois, Slaves, Bataves, ou bâtardés. Ils témoignaient de leur époque à Londres à peu près comme les Montparnos sud-américains ont témoigné de l'avant et de l'après-guerre à Paris.

La tradition veut qu'ils aient été courageux, méconnus, persécutés. Inconnus, oui, des foules. Parbleu... Mais qui a été plus gâté, et plus longtemps, dans les milieux mondains, que cette nichée de paonneaux issus de Walter Pater? Il a fallu le sort tragique d'Oscar Wilde pour donner un semblant de grandeur posthume aux génies en peau de lapin de son entourage. Pour un demi-quarteron qui ont survécu, quel foisonnement de mort-nés!...

C'est donc un sujet plutôt ingrat qu'a traité M. Farmer. A force de conscience et d'objectivité, il en tire le maximum. Voir surtout les chapitres sur Walter Pater et le « Cas Wilde ». Sa conclusion, nuancée et judicieuse, est un bel effort de synthèse, et un jugement. Il s'essouffle un peu à « crever la métaphore » en démontrant qu'il n'y avait pas *déclin*. On retrouve ici l'éternelle *fallacy of the false concrete* (illusion du faux concret). Ce qui me paraît le plus clair, c'est que les Symons, les Wilde, les Beerbohm, et même le

Yeats d'alors (aujourd'hui sénateur) ont devancé leur temps et le nôtre dans le reniement de ce parallélisme stérile qui condamne esprit et sens, âme et corps, pensée et matière, raison et passion, logique et sentiment, à toujours se côtoyer sans pouvoir se rejoindre. Les clients et justiciables de M. Farmer ont, si étrange que cela paraisse, tendu vers l'unité foncière de l'art et de la vie. Mais cela, ils ne le savaient pas. Et c'est d'autant plus intéressant.

Quant à l'audace de leur réalisme, aux périls de leur vocation, sourions et passons. Je suis moins sévère que M. Farmer pour leur « dédain des valeurs morales » (p. 382 et 383) et moins sûr du droit social de châtiment. Au surplus, qui donc a jusqu'à présent osé, qui donc osera dans un avenir prévisible dépouiller comme il le faudrait l'homme et la femme de leurs oripeaux métaphysiques, exhiber la nudité de leur nature, traduire en mots le jeu, tel qu'il se joue, du plus invincible de leurs instincts! L'équipe freudienne nous en fait accroire, qui arbore des masques antigaz à dix lieues du front. Ces Décadents des années Quatre-Vingt-Dix, avec leurs sarreaux Liberty, leurs bavettes en dentelles, ne furent ni dangereux ni en danger.

J'ai déjà dit dans le *Mercure* mon sentiment sur l'état actuel du problème shakespearien (car il y a problème, quoi qu'on puisse dire). L'enquête déjà fructueuse que poursuivent des hommes comme J.-D. Wilson sur les révisions, mélanges et salmis dont est fait l'in-folio, n'est pas près d'être finie. Il est peu probable qu'aucun critique vivant de nos jours en voie la fin. C'est pourtant sinon la fin, du moins un suffisant achèvement de cette enquête qui permettra légitimement de peser la question de *personne,* savoir : de qui est, dans Shakespeare, ce qui n'est pas de Shakespeare?

En attendant, les hypothèses vont leur train. Il ne faut pas les négliger. Elles apportent des *side-lights,* de précieux éclairages de flanc. Enregistrons, par exemple, très objectivement, les progrès que fait l'hypothèse Oxford.

On n'entend plus guère parler de Rutland depuis M. Dem-

blon, ni de Derby depuis les travaux si personnels et les découvertes si instructives de M. Abel Lefranc.

Mais, depuis que j'ai signalé en son temps le livre de M. Ward sur Oxford (1928), voici s'ajouter à deux ou trois quarterons d'études antérieures les tendancieuses, mais intéressantes recherches de miss Eva Turner Clark. Elle a publié en 1930 *Shakespeare's Plays in their Order of Writing* (Les Pièces de Shakespeare dans l'ordre où elles furent écrites). On sait qu'Oxford mourut en 1604. Aussitôt, William Shakespeare, âgé de quarante ans, cessa d'appartenir à la Compagnie des Acteurs du Roi (King's Company). En même temps cesse le flux de publications (dont deux longs poèmes et treize pièces signées Shakespeare) qui durait depuis onze années. A la même époque, Shakespeare s'installe à Stratford, d'où il ne bouge plus, après l'âge de 47 ans. Oui, mais entre sa 41ᵉ et sa 47ᵉ année, il y a *la Tempête*, qui est, autant qu'on sache, jouée pour la première fois en 1612, et imprimée pour la première fois dans l'in-folio de 1623.

Ceci ne serait plus une difficulté si l'on admettait avec miss Turner Clark qu'il faut décaler d'une vingtaine d'années les dates où furent réellement écrites par Oxford la plupart des pièces plus tard publiées sous le nom de Shakespeare. Elle en trouve (à bon marché) la preuve dans les titres des pièces jouées à la Cour par la Compagnie du Grand Chambellan, et celle des Paul's Boys, plus tard Oxford Boys, qui pour diverses raisons étaient de près associées à la fortune du comte d'Oxford. Nous avons les titres de ces pièces par les listes du Bureau des Menus-Plaisirs, publiées par M. Feuillerat. Il ya en effet quelques ressemblances de titres, quelques vraisemblances d'identité entre onze pièces jouées à la Cour entre 1576 et 1580 et onze des pièces de Shakespeare. Deux ou trois cadrent assez bien (Ex. : *The Historie of Errors* et *A Comedy of Errors*). Mais que peut-on fonder de sérieux sur des titres?

Miss Eva Turner Clark ne s'en tient pas là. Elle s'est livrée à un travail immense. Elle a lu et relu tout Shakespeare, la plume à la main, en décalquant, si l'on peut dire, le texte

shakespearien sur les événements de la vie d'Oxford, l'histoire de sa famille et de son temps. Elle fait des trouvailles, déterre ou suggère des coïncidences singulières. Avec une pénétration d'hallucinée, elle rapproche des faits, des circonstances, auxquels nul n'avait jusqu'à présent pensé. On se frotte parfois les yeux. Mais comment discuter? J'ai sous les yeux l'édition américaine de son ouvrage, **Hidden allusions in Shakespeare's plays.** C'est un volume de 700 pages en texte serré. Il en faudrait mille pour répondre en distinguant le plausible de l'invraisemblable. Il y a là un arsenal pour les partisans de l'hypothèse d'Oxford, mais beaucoup de ces armes sont fragiles et quelques-unes dangereuses. Ce qui est incontestable, c'est le talent, le labeur, la pénétration, et en certains cas la diabolique adresse de miss Clark.

§

On sait d'avance le succès et le mérite de **The Endless Adventure** par E. S. Oliver. Le second volume vient de paraître (Macmillan). Les figures de Fleury, de Walpole, de George II, de la reine Caroline sont inoubliables. M. Oliver a créé un genre à la fois plus solide que les biographies à la Strachey, plus personnel, plus vivant, plus spontané que l'histoire politique et économique des érudits. Il a sa philosophie. L'« Eternelle Aventure » de gouverner les hommes a sa technique. Les préjugés, les aberrations de leur temps, il *faut* que les hommes d'Etat en tiennent compte et s'en servent. C'est folie de juger les chefs de gouvernement dans l'abstrait. L'important, c'est donc de pénétrer leurs vies, de leur demander non pas: *Comment as-tu pensé, voulu, rêvé?* mais : *comment as-tu vécu, agi?* A cet égard, rien ne dépasse la partie du livre de M. Oliver consacrée à la reine Caroline et à son royal, rageur, inconstant époux, si malléable pourtant, si complètement esclave des délices conjugales, et par là de la politique de Walpole.

§

Il y a dans les **Private Sea Journals** de l'Amiral Sir Thomas Paisley, publiés par son descendant Rodney S. Paisley (Dent

and Sons), de bien curieuses révélations sur les campagnes navales où Suffren conquit sa renommée. Un des épisodes principaux est la bataille de Porto-Praya ou du Cap-Vert, vue du côté anglais. Cependant l'intérêt du livre comme document humain dépasse sa valeur comme témoignage historique. Ce bavardage quotidien d'un capitaine de vaisseau n'était nullement destiné à la publication. Il raconte une foule de petits faits révélateurs. Paisley? Mais c'est une espèce de Pepys de la marine. Son *Journal* a place marquée non seulement dans les bibliothèques navales, mais dans toutes les bibliothèques, à côté des meilleurs *Mémoires* et des plus curieuses *Confessions*.

Mémento. — S. Lovering : *L'Activité intellectuelle de l'Angleterre d'après l'ancien Mercure de France*, 1672-1778 (E. de Boccard). Le *Mercure* proprement dit va de 1724 à 1778 et comprend 809 volumes. Les *Mercure Galant* et *Nouveau Mercure*, qui s'étaient succédé de 1672 à 1724, font 624 vol. Le dépouillement de cette masse énorme mériterait à soi seul un prix d'assiduité. M. S. Lovering a fait mieux que d'extraire, il a classé par sujets et périodes les matériaux de son étude, en a montré les rapports, le mouvement. La période 1756 à 1778 est, comme on l'imagine, la période la plus riche et la plus intéressante. Utile travail et qui montre que la vie dite européenne (et américaine) de l'esprit n'a pas attendu le xxe siècle pour manifester son unité. — Goethe : *Torquato Tasso*. Préface et traduction d'Hippolyte Loiseau (Editions Montaigne). — Paul Henri Michel : *Un Idéal humain au xve siècle. La Pensée de L. B. Alberti* (1404-1472) (Ed. Les Belles Lettres). — *Anthology of Eighteenth Century French Literature*, compiled by Members of the Department of Modern Languages, Princeton University (P. A. Chapman; Louis Cons, S. L. Levengood, W. U. Vreeland; Ira O. Wade). Un bon choix dans un beau volume, précédé d'une substantielle, lucide, judicieuse introduction par Ira O. Wade. Il ne faut pas trop en chicaner le caractère parfois un peu bien pédagogique. Par exemple : les « quatre théories » de la pensée dite libérale ou philosophique au xviiie siècle... Ah! si seulement il n'y en avait que quatre, et aussi simples, celles qu'ont élaborées Lanson, Brunetière, Sainte-Beuve, Taine. Et Mornet, qui n'est cité qu'en notes? Et Seillière? On n'ignore certainement pas à Princeton son œuvre imposante et en particulier : *Hobbes, Rousseau, Proudhon* (1917) et *Jean-Jacques Rousseau* (1921). — Paul Van Tieghem : *Le Préromantisme*, Etudes d'Histoire Litté-

raire Européenne (Alcan). Deux thèmes : la poésie de la Nuit et des Tombeaux, les Idylles de Gessner et le Rêve Pastoral. Il y a un accent plus personnel, des aperçus plus neufs dans la partie traitant du rêve pastoral. L'ouvrage est un véritable atlas des deux ou trois grands courants sentimentaux qui, s'unissant ou se repoussant, déterminèrent ce bouillonnement qui, sous le nom unique de Romantisme ou Pré-Romantisme, demeurera toujours un peu confus. — *Les Romanciers américains*, présentés et traduits par André Maurois, Luc Durtain, Régis Michaud, Victor Llona, Michel J. Arnaud, Bernard Fay, etc. (Editions Denoël et Steele). Titre ambitieux pour une collection de nouvelles, de préfaces sommaires, et de traductions médiocrement révélatrices. Tel qu'il paraît établi ,le plan de cette collection semble bien difficile à réaliser d'une façon satisfaisante. — André Levinson : *La Vie Pathétique de Dostoïevsky* (Plon). Très intéressant et en partie neuf. Utilisation de documents importants parus depuis 1921 (Léonide Grossmann; Tchétchikine Vitienski), et surtout des Etudes de M. Dolinine, dont deux volumes de Lettres publiées par le Goscisdat (Editions d'Etat de Moscou). On a reproché à l'auteur d'accueillir trop complaisamment l'accusation d'un crime spécialement infâme dont s'accablait l'écrivain russe à certaines heures noires. Puisque M. André Levinson écrit en français, il pourrait revoir pour une nouvelle édition certains passages (ex. : p. 179, p. 183) où vocabulaire et syntaxe laissent à désirer. — E. et G. Romieu : *Vie de Henri de Kleist* (N.R.F.). — Terry : *Jeanne d'Arc in Periodical Literature* (Institute of French Studies, New-York). — Federico Olivero : *Introduzione à Thomas Hardy* (Fratelli Bocca, Torino). — Arkadius Presas : *Brieux, Portrait littéraire* (Terijoki, Finlande). — Paul Chauvet : *Sept essais de littérature anglaise* (Ed. Figuière). — Fernand Brisset : *Laure de Petrarque* (Perrin). — Allen : *Medizeval latin lyrics* (University of Chicago Press). — Lionel D. Woodward : *Une Anglaise amie de la Révolution française : Helene Maria Williams et ses amis* (Champion). — Maurice Wolff : *Les Maitres de la Pensée éducatrice*, vol. II; Tolstoï; sélection de ses œuvres pédagogiques. — A. Dikka Reque : *Trois auteurs dramatiques scandinaves : Ibsen, Björnson, Strinderg, devant la critique française* 1889-1901 (Champion). — *Revue Germanique*, avril-juin 1931 : A. Fournier : *Le Roman Allemand;* juillet-octobre : Maurice Denis : *Le Théâtre Allemand*. *Revue d'Allemagne*, mars 1931 : B. Favre : *La Colonie française de Berlin;* (avril) Pierre Degon : *La Jeunesse Universitaire à Berlin et la Politique*. — (Mai) Emmanuel Levinas : *Fribourg, Husserl et la Phénoménologie*. — (Juin.) Numéro illustré sur Francfort. — (Septembre)

Numéro illustré sur Nuremberg. — (Octobre.) *Voix Allemandes.* — *Revue Anglo-Américaine* (Août 1931). L. Bonnerot : *La Poésie d'Edmond Blunden;* F. Delattre : *Sur une Théorie Nouvelle de l'Humour.* (Octobre.) C. Looten : *Milton et l'Idée du Poète.*

ABEL CHEVALLEY.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Baron Firmin Van den Bossche : *Sur l'Ecran du Passé;* Ed. Rex, Louvain. — Un grand esprit d'aujourd'hui : *Louis Dumont-Wilden.* — Le Cinquantenaire de *La Jeune Belgique.* — La mort de Max Elskamp. — Mémento.

Le baron Firmin Van den Bossche n'a plus vingt ans. Cela ne l'empêche pas de publier ses mémoires. Mais, au lieu de subordonner la marche des planètes à l'éclosion d'une dent et les lois de l'amour aux sursauts d'une puberté inquiète, il tente, avec l'heureuse simplicité du sage, de découvrir dans autrui les raisons qui l'incitent à se découvrir lui-même. Comme il a beaucoup voyagé et que, grâce à son entregent, il a fréquenté bon nombre d'hommes politiques et d'écrivains de France et de Belgique, les souvenirs qu'il projette **Sur l'Ecran du Passé** abondent en piquants aperçus et ressuscitent, avec une pittoresque élégance, les visages et les âmes autour desquels ils gravitèrent.

A vrai dire, cette gravitation s'opère chez lui d'une façon assez particulière. Catholique et ne s'en cachant point, le baron Van den Bossche tient évidemment la foi pour pierre angulaire de ses critiques et de ses jugements. Mais, tout en demeurant fidèle aux critères de l'Eglise, il sait qu'en les négligeant de temps en temps, il ne les servira que mieux le lendemain. Ce n'est pas pour rien qu'il rencontra jadis Barbey d'Aurevilly et Léon Bloy, dont il esquisse les prestigieuses silhouettes dans quelques-unes des meilleures pages de son livre. Sans atteindre à l'opulence verbale de l'un ni à la verve blasphématoire de l'autre, il excelle cependant à fustiger au nom du Seigneur les œuvres et les hommes qui lui ont déplu. Peu lui importent le rang et la réputation de ses victimes. Il suffit qu'un livre le choque ou qu'un être l'importune pour qu'aussitôt il lui prodigue brocards, nasardes et camouflets. Mais, quelque véhémente que soit son ire, il garde

dans ses pires moments d'humeur une bonhomie de basochien que ni l'âge ni les honneurs n'ont abolie en lui. Aussi le verra-t-on s'attaquer de préférence aux politiciens et à leurs tenants universitaires, ces éternelles têtes de Turc de la gent estudiantine. Chrétiens et mécréants, tous y passent sans que Dieu retrouve les siens.

Pour ce qui est des écrivains, il se montre meilleur prince. En dépit de tout ce que peuvent avoir de répréhensible pour un croyant les mœurs et les ouvrages de certains d'entre eux, il ne leur marchande jamais sa sympathie. S'ils ont bon bec ou fière plume, élus et damnés lui sont également sacrés. En cela il n'a guère changé. Ne fut-il pas en effet, vers la fin du siècle dernier, le directeur du *Drapeau,* revue d'avant-garde où les jeunes catholiques d'alors, groupés non sans crânerie autour de Villiers de l'Isle-Adam, Barbey d'Aurevilly, Verlaine, Huysmans et Léon Bloy se révoltèrent, en prose et en vers, contre la littérature de sacristie chère au monde bien pensant? L'Encyclique *Rerum novarum* avait trouvé chez eux d'enthousiastes adhésions. Riche de possibilités nouvelles, la démocratie chrétienne venait de naître. Une bourrasque dont on ne prévoyait pas la fin enflait les paisibles bannières du parti conservateur. Déjà les fondateurs de *La Jeune Belgique,* Waller, Giraud et Gilkin s'étaient conjurés sur les bancs de l'austère Université de Louvain, qui n'en était pas encore revenue. En vain les avait-elle mis hors la loi. Malgré l'interdit jeté sur leurs écrits, chaque jour les rebelles gagnaient du terrain. Avec quelques amis, le baron Van den Bossche, qui en ce temps-là ne s'embarrassait d'aucun tortil, profita de l'heureuse tempête pour affirmer à la face de l'Eglise l'existence d'une littérature moderne, belge par surcroît, dont les pédagogues se désintéressaient à tort et qu'il était aussi urgent que salutaire d'inscrire au programme des universités et des collèges. Une telle profession de foi ne pouvait manquer d'alarmer toges et tricornes. Dès le lendemain, ce fut la bataille. Conférences contradictoires, polémiques de presse, proclamations incendiaires, satires et épigrammes entretenaient l'alerte dans les deux camps. On promena Villiers et Verlaine de ville en ville. L'un y révéla une extinction de voix, l'autre sa prédilection pour certains salons sans douairières.

Mais le branle était donné. Quelque désastreuse que fût l'exhibition de ces grands hommes et malgré les anathèmes officiels, les conversions affluaient de toutes parts. Au bout de quelques mois, *Le Drapeau*, qui ne suffisait plus à la tâche, passa la main à la revue *Durendal*, où l'étonnant abbé Mœller allait grouper tous les grands noms littéraires du temps et que devaient bientôt seconder dans sa croisade *La Lutte* du poète Georges Ramaeckers et *Le Spectateur Catholique* de l'essayiste Edmond de Bruyne. La victoire était complète. A peine les rangs ennemis comptaient-ils encore quelques timides protestataires, tout prêts d'ailleurs à voler au secours du vainqueur.

Firmin Van den Bossche pouvait donc se réjouir de son œuvre. Grâce à lui, la littérature française de Belgique, triomphant de ses obscurs blasphémateurs, s'accroissait de quelques recrues de choix. Découverts, pressentis, recrutés ou encouragés par lui, Maurice Dullaert, Pol Demade, Georges Virrès, Henry Carton de Wiart, Henry Davignon, Charles de Sprimont, Thomas Braun, Franz Ansel, Adolphe Hardy, Victor Kinon et d'autres, tous poètes, romanciers ou conteurs de la meilleure veine, s'inscrivaient en bonne place au tableau de nos lettres renaissantes. Il y a trente ans de cela. Sauf quelques initiés, tout le monde l'ignorait ou l'avait oublié. *Sur l'Ecran du Passé*, mine de trouvailles pour les exégètes futurs, le rappelle enfin avec autant d'opportunité que de modestie. L'histoire des jeunes revues catholiques, les péripéties de leur naissance et de leur mort, les polémiques qu'elles soulevèrent, celles qu'elles entreprirent tantôt seules, tantôt conjointement à d'autres, en un mot tous les grands et menus événements d'un mouvement littéraire, s'y mêlent à de précieuses révélations sur les habitudes, les manies et les tics de quelques personnalités belges du temps. On y trouve même, poussés à fond, de nombreux portraits d'écrivains français qui, sans avoir été mêlés directement à notre histoire, n'en ont pas moins joué un certain rôle dans l'évolution de nos idées et de nos goûts. C'est ainsi qu'aux funérailles de Théodore de Banville, que le baron Van den Bossche appelle le « Paganini de la poésie », notre mémorialiste croque d'un trait preste quelques seigneurs de haute lignée :

Il y avait là, dit-il, silhouette osseuse, peu soignée et pelliculaire, un parapluie à la main, Taine, le puissant manieur de faits et de raisonnements; il y avait Zola, la barbe hirsute, le lorgnon mal équilibré, le paletot relevé jusqu'aux oreilles, avec, dans la démarche, quelque chose de puissant, de volontaire et de bougon et qui évoquait impérieusement le bourgeoisisme de ses Rougon-Macquart; il y avait Leconte de Lisle, raide et olympien, processionnant plutôt que marchant et qui promenait autour de lui, dans un masque rasé d'évêque, un monocle dédaigneux; il y avait Paul Bourget, dans la plus correcte élégance vestimentaire, et attestant, par la gravité de son allure, qu'il venait de dire adieu aux sofas de l'adultère pour poser sa candidature à la succession de Balzac, un Balzac au cran d'arrêt entre le talent et le génie.

Tous ceux-là — école déterministe, école parnassienne, école naturaliste, école psychologiste — étaient déjà le passé ou presque le passé. Derrière eux, gardant respectueusement les distances, s'avançait un jeune homme dont le visage pâle et le front concentré, coupé d'une mèche noire, décelaient l'ardeur de la pensée et de l'ambition et suggéraient une étonnante ressemblance avec le Bonaparte du Consulat ou avec un Pascal adolescent. Celui-là — qui était l'avenir — s'appelait Maurice Barrès.

Plus loin, parlant de Renan et des Renaniens, c'est encore à Barrès que s'attarde le baron Van den Bossche et quand, vers 1900, il croise dans un café bruxellois **Louis Dumont-Wilden** dont les récents débuts journalistiques avaient fait sensation, c'est toujours à l'auteur des *Déracinés*, si proche par certains traits du jeune publiciste belge, que l'ex-directeur du *Drapeau* ramène sa pensée et son souvenir.

Dumont-Wilden — surnommé malicieusement le « petit Taine » alors qu'il est bien plutôt notre Barrès national, lit-on à la page 54 de *Sur l'Ecran du Passé*.

Sous la plume du baron Van den Bossche, ce double sobriquet n'a rien d'ironique et on peut n'y voir qu'un horoscope bien dressé. A l'époque où il fut lancé, il fit florès dans nos cénacles et eut le sort de tous les bons mots livrés aux Rivarols de cabaret. Il ne pouvait d'ailleurs pas en être autrement, car au moment où Louis Dumont-Wilden débutait dans les lettres, certains de ses aînés, peu enclins aux conflits d'idées, tenaient ceux-ci pour attentatoires à leur art

et rangeaient tout qui s'en montrait épris parmi les abstracteurs de quintessence.

Taine, qu'ils connaissaient peu, et Barrès, qu'ils ne comprenaient guère, leur semblaient donc fort proches parents du jeune dandy égaré dans leur cercle et dont la toilette autant que la prose ne pouvait que déplaire aux ratés parmi lesquels ils recrutaient leur cour. « Petit Taine »... « Barrès national »...

Ils ne croyaient pas si bien dire, car, à peu de chose près, Louis Dumont-Wilden rappelait souvent par la sûreté de ses méthodes le grand psychologue de *L'Intelligence* et égalait déjà, en acuité spirituelle, le subtil enchanteur de *L'Ennemi des Lois*.

Sans doute, cédant à l'ambiance de son temps, avait-il, lui aussi, prêté quelque peu l'oreille à certains sophistes et confié à ses *Visages de décadence*, morbides à souhait, les nonchalances d'une âme prématurément désabusée. Mais cette fièvre éphémère n'avait pas tardé à faire place à un solide équilibre, tout prêt à des jeux moins fallacieux et dont les croissantes ressources allaient bientôt s'employer à la solution des plus hauts problèmes de l'esprit.

L'Esprit Européen, *Les Soucis des derniers Soirs*, *Le Portrait au XVIIIe siècle* et, dans un domaine plus restreint mais toujours plein d'échos, *La Victoire des Vaincus*, où rôde le fantômes de la guerre, d'autres livres encore comme *La Belgique*, tout palpitant de savoir et d'amour, jalonneront bientôt d'autant de conquêtes la libération de cet étincelant esprit.

Dès lors, Taine et Barrès ne seront plus qu'ombres lointaines à l'horizon de plus en plus vaste qu'il explore. Maître de soi, il peut à son tour évaluer à leur juste prix les diamants d'un Ligne, l'opale d'un Benjamin Constant et les pierreries vraies ou fausses de n'importe quel nabab du verbe. Il ne se comportera pas autrement quand, étendant son champ d'action à l'histoire, il en supputera les valeurs sur un plan strictement collectif. Car armé comme personne d'antennes aptes à repérer les ondes dominantes d'un pays, d'un siècle ou d'une civilisation tout entière, il est peut-être seul aujourd'hui à pouvoir en interpréter les effets sans le secours d'une doc-

trine, d'une théorie ou d'un parti pris. Ce privilège, il le doit non seulement à un complexe d'hérédités, — né à Gand, il est de descendance française par son père et Flamand par sa mère — mais encore à sa filiation spirituelle avec les grands Européens du XVIIIe et du XIXe siècle, auxquels il a consacré, d'ailleurs, de saisissants portraits. Sang mêlé comme eux, il leur a emprunté, outre la netteté des concepts, l'élégance du style et la saveur des images, une fantaisie toute spéciale où l'humour se mêle à l'esprit et qui n'édulcore en rien la rigueur de ses jugements et la lucidité de ses prévisions. Peut-on, dès lors, attribuer au hasard sa rencontre avec le Prince de Ligne? Dans ce parfait gentilhomme qui, entre un menuet et une bataille, avait tâté le pouls de tous les peuples européens, il devait trouver trop de ressemblances avec lui-même pour ne pas le traiter en frère d'élection.

Un amour commun de la France et une même foi dans son destin devaient, mieux encore que leur sang, sceller leur sympathie. D'autant plus que, tout persuadés qu'ils fussent de la primauté française, ils gardaient, l'un et l'autre, assez de clairvoyance pour alerter parfois leur patrie d'élection contre des dangers auxquels, soit par excès de confiance, soit par grandeur d'âme, elle ne prenait pas toujours garde... Ainsi, à travers elle, défendaient-ils la flamme qu'elle avait allumée en eux et qu'ils rêvaient de voir brûler à jamais au cœur même de l'Europe. Quand il entreprit de relater la vie du Prince de Ligne, Louis Dumont-Wilden se devait donc d'écrire un chef-d'œuvre. Il n'y faillit point. Car eût-il publié ses mémoires qu'il n'aurait pas mieux réussi.

Pour le connaître, l'admirer et l'aimer comme il le mérite, il n'est donc pas de meilleure référence que ce charmant et pathétique récit où, sous le masque du châtelain de Belœil, veille sans cesse le visage de son historiographe. Et pour accentuer encore cette ressemblance dont, bien longtemps avant lui, ses amis français et belges s'étaient rendu compte, on le fêta le 7 novembre dernier à Paris comme on fêtait jadis le Prince de Ligne à la cour de France. A défaut de Versailles, on choisit un grand restaurant et, au lieu d'un feu d'artifice, un déjeuner qui réunit autour de lui tout ce qui s'honore de l'avoir lu et de le connaître. Ce fut on ne

peut plus charmant, car rien ne vaut un banquet quand, à travers un homme, on veut célébrer la muse dont il est tributaire. Clio, chère à Louis Dumont-Wilden, s'en accommoda donc fort bien, et Polymnie à qui, depuis l'origine du monde, se sont référés tous les poètes lyriques, n'y boude pas davantage. C'est la raison pour laquelle, à l'occasion du **Cinquantenaire de La Jeune Belgique,** on ne chercha pas mieux. Il y eut bien une exposition de portraits, de manuscrits et de livres, et une cérémonie un peu austère où, préludant à des récitations et à des chants, le poète Valère Gille, qui fut l'un des directeurs de la célèbre revue, prononça un fort beau discours. Mais la vraie fête ne commença que le soir, autour des tables dressées par les soins de l'*Association des Ecrivains belges* à la gloire de nos lettres passées, présentes et futures.

Comme bien on pense, si la poésie fut à l'honneur, l'éloquence, fille aimée du vin, ne perdit point ses droits. Sans attendre le dessert, de nombreux orateurs se partagèrent donc les tropes de circonstance. M. Hubert Krains fut précis, M. Petitjean, ministre des Sciences et des Arts, disert selon sa coutume. M. Eugène Le Mouël, venu expressément de Paris, chanta la gloire de nos poètes, M. Jules Destrée celle de ses anciens compagnons d'armes. Tous évoquèrent d'illustres ombres, dont celle de **Max Elskamp,** entré depuis le 10 décembre dans l'immortalité. Ce grand poète, le plus pur qui nous restât depuis la disparition de Charles van Lerberghe et Emile Verhaeren, s'était tu depuis des années. Il demeurait suspendu entre le rêve et la vie comme Hölderlin et Gérard de Nerval. Il laisse une œuvre admirable à laquelle les poètes de tous les pays ont, d'ailleurs, rendu hommage. C'est à cette œuvre et à l'homme merveilleux qui nous en fit don que sera consacrée la prochaine *Chronique de Belgique*.

MÉMENTO. — Le peintre *Auguste Oleffe,* auteur de nombreux tableaux excellents, est mort à Bruxelles dans le courant du mois de novembre.

Gérard Harry, ancien directeur du *Petit Bleu* et de l'*Indépendance belge* et auteur de nombreux ouvrages dont l'un, consacré à *Maurice Maeterlinck,* fut très justement remarqué, est mort à Bruxelles quelques jours après la manifestation Dumont-Wilden, à

laquelle il avait tenu d'assister. C'était un grand travailleur, un cœur d'or et un journaliste de premier plan.

M. Francis Vielé-Griffin vient d'être nommé membre de l'*Académie de Langue et de Littérature françaises.*

La Revue Nationale publie à l'occasion du Cinquantenaire de *La Jeune Belgique* d'excellentes monographies de Max Waller et d'Iwan Gilkin.

Le Journal des Poètes, après une éclipse de quelques mois, reparaît chaque semaine depuis le 15 novembre 1931.

Le *Prix Picard* pour 1931 a été partagé entre MM. Luc et Paul Haesaerts pour leur livre *Flandre* et M. Eric de Hautteville pour *Le Genre épique.*

GEORGES MARLOW.

LETTRES ITALIENNES

Gaetano Pieraccini : *La Donna nella conservazione e nel perfezionamento della Specie*. Stabilimento tipografio S. Bernardino, Siena. — Francesco Chiesa : *Compagni di Viaggio*. Mondadori, Milan. — Fabio Tombari : *La Morte e l'Amore*. Mondadori, Milan. — Mario Puccini : *Ebrei*. Ceschina, Milan. — Curzio Malaparte : *Sodoma e Gomorra*, Treves, Milan. — Corrado Tumiati : *I Tetti Rossi*, Treves, Milan. — Gabriele D'Annunzio : *La Penultima Ventura*. Oleandro, Roma. — Mémento.

J'ai longuement parlé, en son temps, de l'œuvre maitresse de Gaetano Pieraccini, *Là Race des Médicis de Cafaggiolo*. Avec les matériaux qui restent d'un tel monument, on peut encore tirer des édifices. C'est ce que G. Pieraccini vient de faire en publiant **La Donna nella conservazione e nel perfezionamento della Specie**, soit : *La Femme dans la conservation et dans le perfectionnement de l'espèce.* La femme est l'éternel sujet sur lequel il ne reste plus rien de nouveau à dire. Sauf toutefois la vérité. Et cette vérité, il semble bien que Pieraccini la serre de très près, s'il ne l'atteint pas absolument. Luigi Castaldi, son préfacier, déclare que, désormais, on parlera de la loi Gaetano Pieraccini qui ressort de ce volume.

Synthétiquement, on peut l'exprimer ainsi : la femme, en tendant à fixer le type moyen, agit dans l'espèce comme élément conservateur. Je ne peux résumer ici tous les aperçus dont ce livre est riche. Il renverse chemin faisant bien des erreurs courantes; par exemple celle qui prétend que la femme est du sexe faible, alors qu'elle a plus de résistance

vitale que l'homme. Pieraccini ne le prend d'ailleurs jamais sur le ton de la polémique. En compatriote de Galilée, il procède selon cet esprit d'expérience pour lequel la vie est une perpétuelle découverte. On ne peut d'autre part l'accuser de conservatisme désuet. Il ne s'oppose pas par système aux impatiences sociales de nos sœurs ; et il ne se fait pas faute d'admettre qu'elles peuvent bénéficier d'un large remaniement des lois. Mais, en déterminant leur spécifique qualité, il fixe en même temps la fonction précise dont elles ne sauraient s'écarter sans danger, et pour elles-mêmes, et pour la race. Aussi, pour ne s'en tenir qu'à ce qui regarde les lettres, Pieraccini fait remarquer que, parmi les innombrables femmes qui ont écrit, la littérature italienne ne retient qu'une femme supérieure : sainte Catherine de Sienne. Et il ajoute, non sans une pointe de malice, que, bien qu'elle fût fort belle, son charme corporel ne fut pour rien dans sa renommée; alors que les autres femmes de lettres ont toujours dû beaucoup au leur. Il conclut :

> Je ne dis pas qu'on doive réduire la femme à une simple ménagère. Même si ma pensée n'était tournée que vers le seul intérêt de l'Espèce, je devrais me souhaiter des femmes bonnes et cultivées... Mais j'affirme que la culture supérieure devrait être pour la femme une activité accessoire, une récréation, non une tâche assidue et imposée; car tout genre de travail, physique ou psychique, qui va contre les dispositions naturelles doit être retenu comme dangereux à l'économie biologique féminine...

Le livre de Pieraccini est un de ceux dont nous devons souhaiter une bonne traduction, parce qu'ils comptent, parmi l'encombrement actuel. Dure tâche que le choix pour la critique; et même pour le simple lecteur. Lorsque nous ouvrons un livre, la plupart du temps c'est avec un sens d'incertitude. Qu'allons-nous y trouver, en admettant que nous y trouvions quelque chose? Mais avec Francesco Chiesa, nous sommes tranquilles. Nous lisons de confiance; il ne déçoit jamais. Et dans **Compagni di Viaggio,** une fois de plus, nous admirons comment il sait intégrer la vie à la trame de ses récits. Nous sommes à l'abri de toute subtilité. C'est toujours direct et franc. Nous commençons à être un peu las de l'idéa-

lisme trop poussé des dernières écoles. La réalité toute simple nous fait du bien. Nous la trouvons chez Francesco Chiesa. Le monde, la nature, les êtres sensibles se mêlent dans ses tableaux apaisants qu'anime une profonde vie spirituelle. Ces *Compagnons de Voyage* sont les hommes et les femmes que nous rencontrons tous les jours; et, somme toute, il ne leur arrive rien d'exceptionnel.

Mais Francesco Chiesa excelle à exprimer la poésie de la vie quotidienne; une poésie qui prend chez lui le ton solide et calme de la haute Lombardie. Nous lui devons une particulière reconnaissance de nous avoir rendu le véritable caractère de cette terre que Fogazzaro, qui ne lui appartenait pas, avait trahie. J'eusse souhaité peut-être que ces nouvelles, malgré la richesse de types qu'elles contiennent, fussent axées autour d'un sujet central, celui de *Claudia* par exemple. Mais n'est-ce pas se plaindre, somme toute, de trop d'abondance?

Fabio Tombari, lui, dans son dernier livre, **La Morte e l'Amore,** s'est efforcé de grouper ses notations dans l'unité d'un cadre, et malgré quelques légers défauts de composition, on peut dire qu'il a réussi. Tout au plus pourrait-on lui reprocher la banalité du titre. Mais il ne vise pas à l'originalité de l'affabulation. J'ai déjà dit qu'il ne pourrait que très difficilement, sauf s'il change résolument de genre, s'élever au-dessus de son premier livre, *Tutta Frusaglia,* qui restera un des textes les plus savoureux des lettres italiennes contemporaines. Il y a atteint une manière de perfection. Cependant, il faut reconnaître que *La Mort et l'Amour* est supérieur à *La Vie,* son second livre. Fabio Tombari tente une évolution. Il faut la suivre de près, elle promet d'être intéressante. Dans le cadre lyrique de *Tutta Frusaglia,* il essaie maintenant de mettre des types humains. En d'autres termes, il sent, lui aussi, que le moment est venu de se détacher de la manière idéaliste sans revenir, bien entendu, au genre platement discursif. Mais ce passage ne se fait pas en un jour ni en un livre. Dans *La Mort et l'Amour,* Fabio Tombari traite ses personnages avec une ironie qui est de même qualité que celle de Bontempelli et d'Achille Campanile, mais tout de même tempérée çà et là par un sentimentalisme qui n'est jamais trop appuyé.

Mario Puccini suit la même direction. Il y a certes une différence de manière très sensible entre la *Vera Colpevole*, par exemple, et **Ebrei.** Ce changement était déjà plus qu'amorcé dans *Colà*. Comme *Colà*, ce nouveau livre, *Ebrei*, *les Juifs*, est une étude de guerre; étude fort compacte, mais où on ne sent nulle longueur. L'avis éditorial dit que c'est le premier livre éditorial d'un catholique non antisémite sur la véritable vie des Juifs en Italie. Il se peut. L'antisémitisme n'a jamais existé en Italie, du moins depuis Dioclétien. En tout cas, ce n'est pas une position strictement catholique; et en France, Léon Bloy nous en avait déjà avertis. Dans la Rome pontificale, les Juifs avaient une place en quelque sorte officielle, comme le prouvent certains traits de la cérémonie du *Possesso*. Donc, les *Ebrei* de Mario Puccini nous sont tous présentés comme d'excellentes gens. Le héros principal, Carlo Moscato, passe son temps de guerre à Udine, au grand Etat-Major italien. Le livre s'achève au départ de Cadorna, après Caporetto. Nous eussions aimé une étude plus serrée de ce G. Q. G. Mario Puccini a préféré suivre les types de sa création. Nous ne pouvons l'en blâmer. Il se montre toujours un narrateur d'une belle vigueur.

Il y a quelques mois, lorsque fut publiée la traduction de la *Technique du Coup d'Etat*, de Curzio Malaparte, aucun des innombrables critiques qui, en France, s'occupèrent de son livre, ne saisit strictement ce qu'il avait voulu dire. Nous nous trouvons aujourd'hui très loin de l'esprit toscan ou simplement italien. Le mois dernier, nos critiques dramatiques s'égarèrent pareillement sur la *Locandiera* de Goldoni, pourtant facile et directe. Ils n'y reconnurent même pas une des sources de la manière de Beaumarchais. C'est bien la peine d'aller au théâtre soixante fois l'an! Comment serait donc occueilli **Sodoma e Gomorra,** du même Malaparte, si ce livre était traduit? Il est à la fois vigoureux et subtil, comme tout ce qui sort de la plume de l'auteur. Le titre n'indique pas que ces nouvelles soient perverses; et bien qu'elles nous promènent à travers toute l'Europe, elle ne sont pas de cette galanterie pornographique mise ailleurs à la mode par une certaine littérature commerciale. La nouvelle moscovite, *Femme Rouge*, est savoureuse, ainsi que le *Chevalier de*

l'Arbre qui est aussi l'histoire très indulgente d'un juif romain d'origine polonaise.

Les grandes stations de tourisme se mettent à donner des prix littéraires. Ainsi Viareggio a couronné cette année **I Tetti Rossi** de Corrado Tumiati. Elle l'a fait avec un très large sens littéraire, puisque ces *Toits Rouges* ne parlent pas directement de la station. Il s'agit d'un asile de fous que nous décrit minutieusement un médecin aliéniste. Mais pas de technique morbide ni d'effroi à l'Edgar Poe. C'est très clair et très sain.

Le consortium de l'Oléandre entreprend la publication complète des œuvres de Gabriele d'Annunzio. L'impression, confiée à Mondadori, est un chef-d'œuvre de typographie. Jusqu'ici ont paru *Il Piacere, Alcyone, la Figlia di Iorio,* ainsi que les deux premiers livres de l'œuvre inédite **La Penultima Ventura.**

Celle-ci contient entre autre *Aveux de l'Ingrat,* message à la France que Palli apportait en avion lorsqu'il tomba dans les glaciers du Mont Pourri. Gabriele D'Annunzio est entré dans l'histoire, comme son œuvre dans la littérature générale. Ni de l'un ni de l'autre on ne saurait parler en cinq lignes, ni à la légère. J'ajourne donc l'examen complet que nous allons pouvoir faire bientôt de toute son œuvre.

Mémento. — Corrado Barbagallo vient de publier à l'Union typographique turinoise le premier volume d'une *Roma antica.* Il pousse l'histoire de Rome jusqu'à l'arrivée de César au pouvoir. Il est en réaction très nette contre l'hyper-criticisme, et ce livre de forte documentation, bien illustré, est animé d'un véritable esprit politique. — Chez Vallecchi, réimpression des *Scritti di Letteratura e di Arte,* de Mazzini. Hélas, hélas! Mais ne renversons pas les idoles. — Mario Carli et G. A. Fanelli publient chez Bemporad une *Antologia degli Scrittori Fascisti* qui contribuera aussi à bien nous orienter dans l'abondante production italienne. — Augusta Guidetti consacre une plaquette très juste et très complète à *Francis Jammes.* Elle est publiée chez Bocca, dans la collection dirigée par Arturo Farinelli.

PAUL GUITON.

LETTRES RUSSES

Kouznik-Vetrov : *A. V. Korvin-Kroukovskaia*, Moscou, 1931, Edition de la Société des anciens forçats politiques. — D. Zaslavski : *Les imbéciles alertés*, Ed. de la Société des anciens forçats politiques. — K. Miller : *L'émigration française et la Russie sous Catherine II*; Ed. Rodniak, Paris, 1931. — V.-N. Davydov : *Récits du passé*.

C'est la vie mouvementée de Mme Korvin-Kroukovskaia, écrivain de valeur, qu'a entrepris de nous conter M. Kouznik-Vetrov. Toute jeune encore, Mlle A. Kroukovskaia, fille d'un général, ébaucha un roman d'amour avec Dostoievski, qui voulait l'épouser, et qui, d'ailleurs, plus tard, devint amoureux de la seconde fille du général, la célèbre mathématicienne, Sophie Kovalevski.

Mlle Kroukovskaia ayant écrit une nouvelle *Le Rêve*, décida de la proposer à la revue *Vremia*, éditée par les frères Dostoievski. F. Dostoievski lut la nouvelle, trouva du talent à son auteur et une correspondance s'établit entre la jeune fille et le grand écrivain.

Mlle Kroukovskaia peu après résolut d'aller coûte que coûte à Pétersbourg afin de faire la connaissance de Dostoievski et des cercles littéraires de cette époque. Le général s'opposa d'abord à ce voyage, et, finalement, céda aux instances de sa fille. Mais au moment des adieux à sa femme et à ses deux filles, le général dit à Anna : « Dostoievski n'est pas de notre monde. Que savons-nous de lui? Qu'il est homme de lettres et ancien forçat. Il faut être très prudente avec lui. » Dès leur première rencontre, qui eut lieu chez des amis où la générale était descendue avec ses filles, Dostoievski s'éprit vivement d'Anna Kroukovskaia. Cette grande flamme dura peu, puisque deux ans plus tard, Dostoievski épousait sa sténographe, Anna Grégorievna. Cependant, toute sa vie il resta le grand ami des deux sœurs. Mme Dostoievski a noté dans son journal ce que son mari lui avait dit, peu de temps après leur mariage, à propos d'Anna Kroukovskaia.

Je ne crois pas que notre union eût été heureuse. Je lui ai rendu la parole donnée et, de toute mon âme, je souhaite qu'elle rencontre un homme ayant les mêmes idées qu'elle et qui la rende heureuse.

Sophie Kovalevski raconte aussi, dans ses Souvenirs, l'aveu que lui fit sa sœur Anna au sujet de Dostoievski :

Sans doute je l'aime et l'estime infiniment. Il est bon, intelligent, génial. Mais je ne l'aime pas au point de l'épouser. Il a besoin d'une tout autre femme que moi. Sa femme doit lui consacrer toute sa vie et ne penser qu'à lui. En outre, il est si nerveux, si exigeant. Il m'absorbe, me subjugue; en sa présence je ne suis jamais moi-même.

Trois ans après leur rencontre avec Dostoievski, les deux sœurs se rendirent à Paris, où le hasard les mit en relation avec le révolutionnaire André Léo Molovo, membre de l'Internationale, et Jacquelar qu'Anna épousa en 1869. On connaît le rôle important que joua Jacquelar dans la Commune de Paris. A son côté se trouvait toujours sa femme qui soignait les blessés sous la fusillade. Mais même après son mariage, Anna Kroukovskaia resta en correspondance avec Dostoievski, et le Musée de Pouchkine, à Léningrad, conserve une lettre qu'elle lui adressa en 1880.

Le livre de D. Zaslovski, *Les Imbéciles alertés*, apporte quelque clarté sur l'un des épisodes du mouvement révolutionnaire russe : la formation de la « *Phalange secrète* ». Après le meurtre d'Alexandre II, les grands-ducs et les plus hauts dignitaires de l'empire décidèrent qu'il leur fallait opposer aux méthodes des révolutionnaires les mêmes méthodes terroristes. Le précepte œil pour œil, dent pour dent, leur paraissait trop doux, ils avaient adopté celui-ci : pour un fonctionnaire ou un grand-duc tué, dix révolutionnaires exécutés. Ainsi naquit la « Phalange secrète ». L'argent ne manquait point à cette organisation, qui avait l'assentiment de l'empereur, et qui comptait parmi ses membres Demidoff, l'un des hommes les plus riches de la Russie tzariste. En outre, le banquier Gunzbourg et le richissime constructeur de chemins de fer, Poliakov, lui avaient ouvert leurs coffres. L'idée de la formation de cette « Phalange » appartenait à Witte, qui, à cette époque, n'était que président du Conseil d'administration des chemins de fer du Sud-Ouest. Elle fut réalisée par le comte Schouvalov, aide de camp d'Alexandre III et ses amis Demidoff et le prince Stcherbatoff. Quelque

étrange que cela puisse paraître, c'est la fameuse *Okhrana* qui suscita le plus d'obstacles à la création de la « Phalange secrète ». Le chef de l'*Okhrana*, qui était à cette époque le général Schmidt, voyait en elle une concurrence directe à sa police. Des querelles intestines surgirent assez vite; il y eut aussi des dilapidations de fonds, bref, au bout d'un an d'existence, la « Phalange secrète » fut dissoute sans qu'elle eût jamais découvert un seul révolutionnaire.

Dans la préface de son livre : *L'émigration française et la Russie sous Catherine II*, l'auteur, M. K. Miller, se défend d'avoir voulu établir un rapprochement quelconque entre l'émigration russe actuelle et l'émigration française à l'époque de la Révolution. Son dessein a été de faire un résumé historique de l'émigration de la noblesse française au XVIII[e] siècle. Il rappelle ce fait que les émigrés français, au nombre d'environ deux cent mille, n'ont pas été reçus partout avec un grand empressement. Seule Catherine II se montra affable et accueillante et facilita largement leur installation en Russie. L'auteur affirme, détail peu connu, que Catherine II participa indirectement à la fuite de Louis XVI et de la famille royale, et ceci grâce à un passeport délivré par le ministre des affaires étrangères au nom de la « baronne Korf, veuve d'un colonel russe, tué à la bataillle de Bender, en 1770 » et qui fut remis à la reine. La baronne Korf vivait avec sa mère Mme Stegelmann, toutes deux étaient sujettes russes et toutes deux très liées avec le comte Fersen, dont on connaît le rôle important dans le départ de la famille royale. L'ambassadeur de Russie, Ermoline, fut chargé de demander au ministre des affaires étrangères un passeport pour « Mme la Baronne Korf, ses enfants et ses serviteurs ».

L'ambassadeur d'Angleterre Withworth a rapporté de son côté que plusieurs fois Catherine II lui avait déclaré qu'elle considérerait comme l'acte le plus glorieux de son règne de donner asile au roi de France, s'il était obligé de chercher un refuge à l'étranger.

On trouve dans le livre de M. Miller des renseignements sur le séjour en Russie du frère de Marat, David. De Genève il arriva en 1784 à Pétersbourg, en qualité de précepteur des

enfants de Saltykov. Sur sa demande, en 1793, il reçut l'autorisation de changer de nom et prit celui de David de Boudry. Devenu professeur au lycée de Tsarskoié-Sélo, il eut là, comme élève, Alexandre Pouchkine. Chaque émigrant français arrivant en Russie était soumis à cette alternative : ou quitter la Russie ou prêter serment qu'il « ne reconnaît pas le régime révolutionnaire et reste fidèle à son roi légitime ». David Marat fut l'un des premiers à prêter ce serment, et quarante-trois seulement des nombreux Français réfugiés en Russie s'y refusèrent.

Cependant tous les émigrés n'étaient pas traités de la même façon par Catherine. Le fils du duc d'Orléans, Louis-Philippe, qui se trouvait en Finlande, ayant demandé l'autorisation de traverser la Russie pour se rendre en Australie, Catherine écrivit de sa propre main, sur sa requête : « Au descendant du monstre qui s'appelle Egalité, jamais! Jamais le sol de mon pays ne sera foulé par les pieds d'un homme qui appartient à cette race maudite! »

Parmi les hôtes de la Cour de Russie, on vit Mme Vigée-Lebrun. Arrivée en Russie en 1794, cette artiste souleva bientôt un véritable engouement dans la société. Pendant les trois années qu'elle demeura en Russie, elle exécuta quarante-huit portraits, surtout des portraits de femmes. Rostopchine, qui n'aimait ni Mme Vigée-Lebrun, ni sa peinture, disait : « Mme Lebrun prend de mille à deux mille roubles pour ses portraits; à Londres, on ne lui en donnerait pas deux guinées. » Mme Vigée-Lebrun fut invitée à la Cour de Catherine pour faire les portraits de ses petites-filles Alexandra et Hélène. Mais l'impératrice fut peu satisfaite de ces portraits, et, dans une lettre à Grimm, lui en exprima son mécontentement. Cependant, Mme Vigée-Lebrun intriguait pour obtenir de faire le portrait de l'impératrice elle-même. Enfin, au bout de deux ans, sa persévérance était couronnée de succès et, le 2 novembre 1796, après la messe, l'impératrice promit à l'artiste de poser pour elle. Mais, quatre jours plus tard, Catherine II trépassait.

Dans ce livre pleine de faits curieux et amusants, nous lisons, entre autre, qu'à un moment donné un jeune officier

d'artillerie français adressa une requête et fit de multiples démarches pour entrer au service de l'impératrice de Russie. Ce jeune officier était Napoléon Bonaparte.

Les souvenirs du grand acteur russe V. N. Davydov, mort il y a quatre ans, qu'on publie sous le titre : *Récits du passé*, nous offrent un tableau remarquable du théâtre russe en province pendant vingt-cinq ans, de 1855 à 1880. Davydov qui, pendant quarante ans, fut l'un des principaux artistes du Théâtre Alexandra à Pétersbourg, avait, en effet, commencé sa carrière en province et joué un peu partout en Russie. Il avait débuté comme acteur d'opérette, mais d'ailleurs excellait dans tous les genres, et disait lui-même qu'un artiste devait pouvoir faire tout, voire même être clown et prestidigitateur. Lucien Guitry qui passa quelques années de sa magnifique carrière en Russie, où il se lia d'amitié avec plusieurs artistes russes, nous a dit qu'il considérait Davydov comme l'acteur comique le plus remarquable de notre époque. Davydov a dicté ses souvenirs, pendant de longues années, à son ami Briansky, avec lequel il se brouilla à la suite d'une discussion au sujet de Meyerhold. Davydov, attaché à l'école classique, avait voué au théâtre moderne une haine farouche. Les recherches des Taïroff, Meyerhold et autres, le mettaient hors de soi. Briansky, membre du conseil du Théâtre académique, proposa d'élire comme membre d'honneur Meyerhold. « Ordinairement affable et doux, dit Briansky dans sa préface, il devint comme fou : « Comment avez-vous le toupet de proposer Meyerhold dans notre Conseil où siègent Fedotova, Ermolova, Iujine et d'autres grands artistes russes. Je vois que vous n'y êtes plus. Evidemment, vous ne connaissez pas ce kangourou sauvage échappé du Jardin zoologique. Il démolit avec la passion d'un sadique toutes les traditions; il bave sur la littérature, renverse tout ce que nous avons servi et adorons. Voilà ce qu'il est, votre Meyerhold. »

Quand Davydov commença sa carrière, le théâtre en Russie était encore dans l'enfance. Les théâtres des serfs étaient remplacés peu à peu par les entreprises particulières qui exploitaient honteusement les acteurs. Les entrepreneurs avaient établi un contrat-type dans lequel il était dit, entre autre, que

l'acteur ne peut pas être malade plus de cinq jours par an; une actrice qui devenait enceinte devait payer une indemnité à l'entrepreneur. L'acteur devait jouer n'importe quel rôle qu'on lui assignait, le refus comportant une amende d'un mois d'appointements. Ceux-ci d'ailleurs ne dépassaient pas, à cette époque, cent cinquante roubles par mois. Davydov, pour ses débuts, « fit l'estrade », c'est-à-dire que, pendant les entr'actes, il paraissait devant la rampe, chantant des couplets et faisant maintes pitreries pour amuser le public. La venue à Saratov du grand acteur nègre Aldrich eut sur la carrière de Davydov une influence décisive. Il fut tellement impressionné par le jeu de cet artiste, qu'il place au-dessus de Salvini et de Rossi, qu'il songea un moment à devenir tragédien. Mais bientôt il trouva sa vraie voie en interprétant les comédies d'Ostrovski, Potiekhine, Pissemsky, Tchekhov, etc.

Dans ses Souvenirs, Davydov raconte le voyage d'une troupe russe à Paris, en 1876. C'était la première fois qu'une compagnie russe jouait à l'étranger. Elle devait donner : *Un mariage russe à la fin du XVe siècle,* pièce de Soukhonine, auteur complètement inconnu à l'étranger. La mise en scène était médiocre, les interprètes aussi. Le voyage, organisé par un certain Tanéiev, avait été décidé si hâtivement que les dernières répétitions eurent lieu à Paris. La troupe donna en tout onze représentations, au théâtre Ventadour. Seul le grand acteur russe Miloslavsky eut du succès et la critique française le compara à Frédéric Lemaître. Mais les résultats matériels furent désastreux. Tanéiev perdit dans cette aventure vingt-deux mille roubles.

J.-W. BIENSTOCK.

LETTRES YOUGOSLAVES

La Slovénie et la langue slovène. — Lucien Tesnière : *Oton Joupantchitch,* poète slovène, l'homme et l'œuvre; « Les Belles Lettres », Paris. — Zupancic : *Mlada Pota;* Uciteljska Tiskarna, Ljubljana. — Zupancic : *Vzarje Vidove;* Schwentner, Ljubljana. — Zupancic : *Veronika Deseniska;* Splosna Knjiznica, Ljubljana. — Ivan Chajkovitch : *Pesma o vojevanju Igorovu;* Imp. Yovanovitch, Novi Sad. — Mémento.

A prendre le qualificatif *yougoslave,* non plus seulement dans une acception politique restreinte, mais dans son plein

sens ethnographique et linguistique, force est de constater qu'il recouvre à la fois tout ce qui est serbe, croate, dalmate, bosniaque, monténégrin, slovène et bulgare. Trois langues, deux nations étroitement apparentées aux peuples de l'Ukraine, que les savants auteurs de l'*Histoire des Littératures slaves*, MM. Pypine et Spasovic, appellent les Yougorusses. Toutefois, nous ne saurions nous occuper ici — et nous avons dû nous en expliquer déjà — que de ce qui intéresse littérairement les populations actuellement groupées au sein du royaume de Yougoslavie, c'est-à-dire en bloc les Serbes, les Croates et les Slovènes. Ceux-ci disposent d'un idiome à part, non certes très éloigné du serbo-croate officiel, mais ayant conservé des formes grammaticales plus archaïques. Ainsi les deux grands linguistes originaires de la **Slovénie,** Kopitar et Miklosic, ont-ils pu soutenir que le slavon d'église n'est pas l'ancien bulgare, mais le paléo-slovène, théorie que les travaux les plus approfondis n'ont pas confirmée.

On fait remonter au IXe siècle les premiers fragments rédigés en **langue slovène**; mais ce n'est guère qu'à l'époque de la Réforme que les protestants, désireux de parler au peuple dans sa langue maternelle, songèrent à l'utiliser littérairement. La réaction catholique fut terrible, et il ne subsista presque rien du bagage antérieur. Peu à peu cependant les travaux de philologie se multlplièrent, ainsi que les traductions de livres sacrés; mais il faut arriver à la création des Provinces Illyriennes par Napoléon, pour assister à l'éclosion d'une véritable littérature slovène et à l'organisation de l'enseignement dans la langue nationale. La direction de cet enseignement fut confiée précisément à celui que l'on peut considérer à bon droit comme le premier en date des poètes slovènes. Nous avons désigné Valentin Vodnik, que la restauration du pouvoir autrichien, après 1814, devait faire mourir dans la misère.

Vers le milieu du XIXe siècle, la Carinthie produisit le plus vibrant des lyriques nés sur le sol slovène : François Prechern, que l'on a comparé à Pétrarque et dont nous avons eu l'occasion naguère de dire ici les mérites. Déjà commençaient de fermenter dans le peuple les aspirations d'unité

yougoslave; mais Prechern n'y prit point part. Il se contenta de cultiver avec succès tour à tour toutes les formes du lyrisme, et sut mêler harmonieusement dans ses vers la ferveur slave à la grâce italienne et à la rêverie germanique.

Disons tout de suite que l'idiome proprement slovène n'est guère parlé par plus d'un million et demi d'habitants, et qu'un bon tiers du territoire où il est couramment compris a été annexé par l'Italie après 1918. Les meilleurs interprètes du sentiment slovène au XIXe siècle sont précisément nés dans cette partie du pays wende, et Gorizia fut jusqu'à la Grande Guerre un centre intellectuel slovène important. C'est surtout après 1848 que l'idée nationale prit corps et vint vivifier la littérature. De 1848 à 1870, les écrivains apprirent à manier progressivement tous les genres. La prose naquit, et quand le XIXe siècle fut près de sa fin, la Slovénie intellectuelle, initiée aux chefs-d'œuvre de l'Europe contemporaine, avait tiré de son sein les représentants d'une véritable culture autonome, appuyée sur la tradition nationale.

Naturellement, les modes de l'Occident avaient donné le la. Le mouvement avait à sa tête deux revues particulièrement actives : *La Patrie et le Monde*, incarnant la catholicité conservatrice, et *La Cloche de Lioubliana*, aux tendances plus modernes et plus libérales. La Slovénie eut ses Parnassiens et ses Symbolistes, ses Réalistes et ses Impressionnistes. Les affinités de race poussèrent vers la Russie les jeunes intelligences, que requérait également la France novatrice. Dans les dernières années du XIXe siècle, sous l'influence du Dr Krek, l'esprit national parvint à grouper toute une élite d'étudiants, d'où allait bientôt sortir pour la rénovation des Lettres slovènes le quatuor de ces purs artistes du verbe : Joupantchitch, Dragotin Kette, J. Mourn-Alexandrov, Ivan Tsankar. La mort emporta trop tôt les trois derniers; mais la gloire de Tsankar s'est répandue à travers l'Europe, et les *Œuvres libres* ont récemment fait connaître en France son *Valet Barthélemy*, qu'un Bounine ou un Gogol auraient pu signer, tant la révolte s'y pare de pitié, en un style tout de vibrante simplicité, de couleur et de flamme. Il était réservé à Oton Joupantchitch de devenir le grand poète de

la Slovénie, et de survivre assez pour recueillir, le jour de son cinquantenaire, c'est-à-dire le 22 janvier 1928, les hommages de tout un peuple enthousiaste.

Ma première école, a-t-il dit de lui-même, ce furent les chansons populaires, les nôtres, les serbes, les petites-russiennes. C'est Krek qui a attiré mon attention sur la poésie populaire de la Petite-Russie; c'est lui qui m'a fait lire Chevtchenko. Cela se passait vers 1893. Puis j'ai lu nos poètes : Prechern, Gregortchitch, Achkerts et les classiques, au gymnase. Plus tard, vers 1895, je me suis occupé de Shakespeare.

C'est à Vienne, fin 1896, que Tsankar et Joupantchitch, sans autrement se mêler aux *Jungwiener,* découvrirent l'Europe. Ensemble ils lurent les grands romanciers russes. Ensemble ils connurent les œuvres de Verlaine, de Maeterlinck et de Dehmel, s'initiant ainsi à la poésie symboliste et décadente, dans l'atmosphère des soirées embrumées d'absinthe sur le Ring. Plus récemment, Joupantchitch prit contact étroit, vers 1907, avec Verhaeren et Whitman. L'histoire naturelle et la philosophie, notamment Bergson et Shopenhauer, l'attirèrent ensuite, et l'on peut suivre dans son œuvre l'influence de ces divers courants. A cette œuvre tant lyrique que dramatique, M. Lucien Tesnière, Maître de Conférences à la Faculté des Lettres de Strasbourg, vient de consacrer tout un volume de près de quatre cents pages, enrichi de traductions minutieusement rythmées. La formation de l'Homme et du Poète nous y est détaillée avec mesure et pénétration.

Kette et Tsankar, dit l'éminent Critique, étaient tous deux originaires de la Carniole Intérieure. Joseph Mourn était le seul *labacien* (originaire de Ljulliana) du groupe. Aussi était-ce chez lui que se réunissaient les quatre amis. C'est donc dans un misérable galetas qu'eut lieu, dans les années qui précédèrent 1900, la gestation féconde, d'où devait sortir le renouveau des Lettres slovènes.

Depuis la dictature néfaste de Bleiweiss au cours du XIX[e] siècle, la littérature était à Ljoubliana sous le contrôle ombrageux d'un cléricalisme obtus, dont ni la pénétrante critique d'un Levstik ni le bon sens un peu gros d'un Stritar, ni la satire mordante d'un Mencinger n'avaient réussi à entamer la déplorable domination. Après avoir réduit au silence Grégortchitch, poète doux et inoffen-

sif que les Slovènes ont surnommé le Rossignol de Goritsa, Antoine Mahnitch, professeur de théologie, qui partageait les idées austrophiles du prince-évêque Missia, et qui s'était fait une triste spécialité d'étouffer, au nom d'un dogme étroitement compris, toute manifestation littéraire suspecte de génie, était entré en conflit avec Achkerts. Moins patient que Grégortchitch, Achkerts avait répliqué en composant quelques pièces de vers cruellement ironiques : *Firdouci et le Derviche, Pégase et l'âne*. Mais, harcelé par les traits que ne cessait de lui décocher la droite cléricale, le groupe d'ailleurs assez peu cohérent des écrivains libéraux était en pleine désorganisation, et s'épuisait en vains efforts contre les atteintes portées à la liberté de penser. Le Naturalisme, pénétrant en Slovénie avec un retard d'au moins vingt ans, n'avait connu avec Govekar et les écrivains du « nouveau courant » qu'un succès éphémère, Achkerts lui-même se bornait à couler une inspiration estimable dans une forme poétique qui, datant au moins de Stritar, n'était plus d'une grande nouveauté.

Joupantchitch et ses amis avaient trop de tempérament pour pouvoir s'accommoder de ce marasme. Aussi leur petit groupe était-il en continuelle effervescence. On discutait, on critiquait, on écrivait. Et on rêvait, au milieu de l'atmosphère étouffante de Ljoubliana, à la brise rafraîchissante qui, par delà Vienne, soufflait de Paris, d'Allemagne et de Russie.

C'est le 1er novembre 1898 que parut pour la première fois dans *La Cloche de Ljoubliana* la signature d'Oton Joupantchitch. En même temps les quatre amis, que les circonstances de la vie allaient séparer, juraient de rester moralement unis pour la défense et l'illustration de leur idéal commun. *L'école moderne* était fondée. L'aurore allait poindre avec éclat. Coup sur coup, au début de 1899, Tsankar publiait ses *Erotika*, tout imprégnés de baudelairisme impétueux, et Joupantchitch sa *Coupe d'ivresse*. Ce fut un beau scandale. *Coupe d'ivresse* exalte avec une franche impudeur l'amour de la vie, et nous retrouvons là une sorte de lyrisme particulièrement cher à Richard Dehmel. Joupantchitch célèbre la Rose, symbole de volupté, la lumière et l'amour. Tout est grâce et charme dans ces vers de jeunesse, et rien de trivial ou de vulgaire ne s'y rencontre. Mais l'ivresse laisse après elle un goût d'amertume. Le poète dit sa déception, sa tristesse, en même temps que, pour scandaliser le bourgeois, il fait vo-

lontiers étalage de perversité. Puis il reprend les thèmes de la chanson populaire; il compose des poésies pour les enfants avec les rythmes martelés, inaugurés par le vieux Levstik; il écrit des ballades de fantaisie satirique. Depuis lors le poète a presque renié la *Coupe d'ivresse* et, dans les *Chemins de Jeunesse* (*Mlada Pota*), il n'en a guère retenu qu'une vingtaine de pièces. Le 26 avril 1899, Dragotin Kette était enlevé par la mort; deux ans plus tard Mourn disparaissait à son tour. La peine qu'en éprouva Joupantchitch fut immense. La mort de Mourn lui inspira un thrène de haute envolée, composé de huit petits poèmes, où le leit-motiv de la Douleur fait place successivement à celui de la Solitude et à celui du Courage volontaire. L'élégie *Aux Mânes de Joseph Mourn* ouvre le recueil intitulé *A travers plaine*.

> Sur des tombes encore ouvertes, explique Ivan Tsankar, Joupantchitch a respiré cette force libre et sans frein, qui surgit du fond de ses poésies, comme un orage d'été à travers la plaine.

Dans ce recueil qui se termine par un hymne à la Vie triomphante, l'influence de Baudelaire et de Dehmel est manifeste. A Paris, Joupantchitch entra dans le grand courant des idées occidentales, sous l'égide de Verhaeren et de Whitman. Il compose alors les *Monologues,* où son inspiration se diversifie et qui se terminent par un incontestable chef-d'œuvre : *Douma.* Il y passe en revue tout ce qui fait la misère et la grandeur de sa patrie. Dans **Aux Aurores de la Saint-Guy,** la manière du poète s'élargit encore. Les *Aurores de la Saint-Guy* sont le symbole de l'intensité de la vie que l'on sent palpiter, dit M. Tesnière, dans l'atmosphère électrique des nuits blanches du solstice d'été. C'est en 1920 que, balancée entre le passé et l'avenir, la Slovénie atteint ses aurores de la Saint-Guy. La pensée slovène, à la veille de l'écartèlement de la patrie par les nouveaux traités, trouve là sa plus complète expression. De tout temps Joupantchitch avait été attiré par l'art dramatique. La méditation de Shakespeare lui fit reprendre avec succès un épisode historique particulièrement aimé des Slovènes : *Véronique de Dessénitsé.* Tour à tour lyrique et puissamment dramatique, la tragédie en cinq actes et en vers de Joupantchitch se joue entre quatre

personnages principaux, peints en traits vigoureux, et constitue une œuvre unique dans les Lettres slovènes. L'âme nationale s'exprime là tout entière en cris profondément humains. Avec Joupantchitch, la poésie yougoslave monte à son pontificat, et il est particulièrement captivant de retrouver de place en place, dans les morceaux inspirés du folklore national, ce qui a fait de tout temps le charme de la poésie slave : les grands élans de passion généreuse, la foi dans la Vie, la communion intime avec la Nature.

A ce titre également, il faut savoir gré à M. Ivan Chajkovitch, consul de Yougoslavie à Helsingfors, de nous avoir donné une parfaite transposition serbe de la célèbre chanson de geste russe du XII[e] siècle : **Le Dit de la Campagne d'Igor.** L'auteur fait précéder son travail, dédié à Constantin Balmont, d'une savante préface, où nous est succinctement rappelé tout ce qu'il faut savoir du célèbre fragment épique, en tout comparable aux *pesmés* de Marko, mais dont le caractère a quelque chose de plus nostalgique. M. Brian-Chaninov en a, du reste, détaillé les mérites en cette revue (15 Juin 1929); mais il conviendrait qu'une bonne traduction française nous en fût également donnée, avec le texte en regard.

MÉMENTO. — Dans une prochaine chronique, il nous faudra parler d'œuvres serbes plus récentes, analyser le contenu toujours substantiel de revues telles que le *Srpski Knijevni Glasnik*, dégager des tendances. Signalons tout de suite l'apparition d'une œuvre éminemment originale, *Bep. Koko et Cie*, par le grand fabuliste et poète en prose Milan Voukassovitch, qui greffe lui aussi son art sur le vieux tronc de l'inspiration populaire, pour mieux interpréter sa vision désabusée du présent, sa foi dans la vie ardente et libre. Ce livre met en scène les enfants, et fourmille de notations psychologiques du plus haut intérêt. Que d'enseignements pour les grands dans ces peintures minutieuses des petits! Le fabuliste se montre là encore tout entier, dans la parfaite richesse de ses dons.

LIOUBO SOKOLOVITCH.

LETTRES CANADIENNES

Edouard Montpetit : *Pour une doctrine*. Librairie d'Action Canadienne-Française, Montréal.

M. Edouard Montpetit est un économiste qui a le souci de

l'art. En Europe, cela ne serait peut-être pas d'une grande originalité, mais au Canada c'est particulièrement dangereux, ou du moins cela l'était, avant que son succès n'en eût imposé à tous ceux dont il venait troubler l'honnête routine.

M. Edouard Montpetit sortait de la Faculté de Droit de l'Université française de Montréal. Ses goûts l'auraient porté vers les Lettres, mais son pays avait plus besoin d'un économiste que d'un romancier. Il s'embarqua pour la France et devint, à Paris, l'élève de Leroy-Beaulieu et des autres maîtres de l'Ecole libre des Sciences Politiques. Outre ses études de spécialisation, il profita des circonstances pour parfaire sa culture générale. Puis, après trois ans, il rentra au Canada, où une Ecole des Hautes Etudes Commerciales venait d'être fondée à Montréal. On lui confia la chaire d'Economie Politique, et voilà vingt ans qu'il l'occupe.

Vingt années de luttes! D'abord contre le scepticisme gouailleur des gens d'affaires : « Vous voyez ce petit intellectuel qui veut nous en apprendre! Et ça n'a jamais été caissier, ça n'a jamais balayé les sous-sols d'un magasin! » Ensuite et toujours contre l'apathie massive et satisfaite de la majorité. Quoi de plus démoralisant que ce silence innombrable! Mais M. Edouard Montpetit ne comptait ni sur les uns, ni sur les autres. Il voulait gagner la jeunesse, et il l'a gagnée précisément grâce à cet art de l'expression qui, en rendant vivante une matière un peu aride, lui a permis de rétablir le prestige de la théorie.

L'ouvrage qu'il vient de publier, **Pour une doctrine,** réunit les pages essentielles de ses cours, de ses conférences, de ses articles de journaux et de revues sur les questions économiques, sociales et intellectuelles dont dépend l'avenir du Canada français. Par la qualité du style, tous ces chapitres pourraient relever de la littérature, particulièrement ceux où l'auteur démontre, avec force, que les minorités sont d'autant plus contraintes à une préparation technique pour se maintenir dans le commerce, l'industrie et la finance, qu'elles ne peuvent compter que sur la valeur d'une élite. Mais, si M. Edouard Montpetit traite ces différents sujets avec toutes les connaissances voulues et dans la forme la mieux appropriée, on sent aussitôt comme une vibration, comme une

ardeur joyeuse, lorsqu'il en vient aux « responsabilités intellectuelles » de ses compatriotes.

Il lui était difficile d'établir cette théorie qui devait vivifier leur activité matérielle, sans se rendre compte qu'elle n'était qu'un fragment d'une architecture plus vaste, formant un tout, que l'on pourrait appeler la doctrine intellectuelle du Canada français. D'autre part, l'Université de Montréal l'avait choisi comme secrétaire général. Ses fonctions l'amenaient à collaborer d'une façon constante avec les autorités politiques et religieuses qui, dès le début, avaient appuyé son action pour améliorer l'enseignement. Il se trouvait donc dans des conditions particulièrement favorables pour dégager cette doctrine des propos et des écrits où elle semblait hésiter à se manifester clairement, et pour dire dans quelle mesure elle était déjà passée dans les faits. L'entreprise cependant restait délicate, soit qu'en exposant les progrès réalisés, il donnât l'impression de louer une œuvre dont le succès ne lui était pas étranger, soit qu'en montrant les insuffisances, il indisposât ceux-là même qu'il voulait servir. C'est pour ces raisons peut-être qu'il s'en est tenu aux lignes générales.

M. Edouard Montpetit était en présence d'une catégorie nombreuse de Canadiens-Français, dont les déclarations patriotiques autoriseraient tous les espoirs, si leurs actes n'y venaient trop souvent contredire. A quoi bon parler de fidélité à la cause commune si, du lever au coucher, toutes les pensées, toutes les préoccupations, tous les gestes d'un citoyen de Montréal ne le distinguent en rien d'un Américain de New-York ou de Chicago? Il fallait que les siens eussent le courage et la fierté d'être eux-mêmes, c'est-à-dire tels que leur pays et leur origine les obligeaient d'être : Canadiens par l'attachement au sol, par le sentiment national, et Français par les qualités reçues des ancêtres et par la culture de l'esprit.

Voilà ce qui l'intéresse surtout : la culture de l'esprit. « Nous la possédons toujours en principe, écrit-il, mais en fait? » Il le demande à tous ceux qui, une fois leurs études terminées, ne se préoccupent plus que de leur commerce, de leur industrie ou de l'exercice de leur profession. Il ne suffit pas d'être Canadien-Français par esprit de contradiction, mais chacun doit s'efforcer de connaître cette civilisa-

tion à laquelle il prétend appartenir, chacun doit défendre sa langue, en commençant par la parler et l'écrire correctement.

On pourrait choisir dans ce texte plusieurs formules courageuses comme celles-ci : « Nous avons encore à faire pour justifier ce que nous pensons de nous-mêmes. » Et pourtant, l'auteur ne va pas jusqu'au bout de sa pensée, bien qu'elle ne présente rien de subversif. Il laisse trop à lire entre les lignes. Le souvenir des années difficiles de sa carrière l'empêche de se rendre compte de toute l'autorité qu'il a acquise depuis. Des centaines de jeunes gens se proclament ses disciples. Leur enthousiasme piaffe. Ils attendent des mots d'ordre précis, qui les grouperaient tous, en dehors de la mêlée politique, pour une action vers un même but. Après avoir été leur maître, pourquoi ne serait-il pas leur chef? Et malheureusement, l'américanisme ne laisse plus guère de loisirs pour les circonlocutions.

Cependant, telle qu'elle est, l'œuvre de M. Edouard Montpetit n'en constitue pas moins une des plus belles réactions contre l'empirisme anglo-saxon et elle nous fournit une nouvelle raison de croire en l'avenir du Canada français.

PIERRE DUPUY.

LETTRES HISPANO-AMERICAINES

La langue de l'Amérique espagnole. — Arturo Capdevila : *Babel y el Castellano*, Gobaut et Cie, Buenos-Ayres. — Ricardo del Castillo : *Nahutlismos y Barbarismo*, Imprimerie Nationale, Mexico. — Mémento.

Plusieurs confrères m'ont demandé si l'espagnol que l'on parle en Amérique est le même qu'en Espagne, et Remy de Gourmont s'est risqué à parler une fois du néo-espagnol de l'Amérique du Sud. Mon Dieu! une langue est un phénomène aussi bien philologique que psychologique et historique, et ne peut en quelques années se transformer ni moins encore donner naissance à une langue nouvelle. Celle de l'Amérique espagnole est certainement le castillan de l'Espagne. Mais pour des causes différentes, comme le fait que lorsqu'il passa au Nouveau-Monde, il n'avait pas encore atteint son développement total, ou bien celui de sa lutte avec les langues indigènes, ou celui de la culture sommaire de la généralité de colonisateurs, l'espagnol d'Amérique a conservé certains aspects ar-

chaïques ou défectueux et s'est accru de nombreux vocables parfois inutiles. Cependant, en toutes les jeunes républiques, ces impuretés sont limitées au langage du peuple; les classes cultivées parlent bien et la plupart des auteurs écrivent correctement. En Argentine seulement, les gens bien élevés et même certains écrivains emploient le langage populaire. Or, un Argentin, Arturo Capdevila, a précisément publié un livre qui est une condamnation de la Babel populaire et un ardent plaidoyer en faveur de la langue pure.

Cet écrivain a débuté il y a une quinzaine d'années, par un recueil de poèmes, *Melpomène,* d'une pureté, d'une sincérité et d'une gravité qui m'entraînèrent à le signaler ici comme un des jeunes poètes « les plus intéressants ». Bien que le mouvement mondonoviste se fût déjà précisé un peu de toutes parts, en Argentine la plupart des écrivains restaient encore embourbés dans le positivisme, le nationalisme de petite patrie et l'art d'imitation étrangère. Le livre de Capdevila était donc une voix neuve et propice. Après ce fervent écrivain nous a donné de nombreux ouvrages en différents genres : essais (*El libre albedrio, Cordoba del recuerdo, América,* etc.), ouvrages historiques (*Las visperas de Caseros, Los hijos del Sol*), drames (*Sulamita, El amor de Schahrazada,* etc.), recueils de vers : *El poema de nenufar, El tiempo que paso,* etc.). Je n'ai pas reçu tous ces livres. Mais j'en ai lu récemment quelques-uns et je puis dire que Capdevila s'y affirme poète et essayiste plein d'élévation et de clairvoyance, conscient du « règne de l'esprit » et de l'excellence de sa race, jaloux des destins de sa grande patrie continentale. Ainsi, dans *Cordoba del recuerdo,* il célèbre son illustre cité natale pleine de vestiges de l'époque de la colonisation, tandis que dans son recueil *El tiempo que paso,* il évoque ses souvenirs d'enfance dans ce cœur de la terre argentine. Dans *America,* il élève la voix pour défendre l'avenir de sa race menacée par les manœuvres de l'ogre du Nord et par l'incurie de ses propres fils. Comprenant que les réformes sociales doivent commencer par l'homme, il conseille aux citoyens de prendre possession de la vie avec la conscience de la responsabilité et du devoir, car la vie humaine est « une dette », et, se rendant compte de la duperie du panaméricanisme, il signale les forfaits de l'impérialisme

yankee et incite les gouvernements hispano-américains à ne pas contracter d'emprunts aux Etats-Unis, car tout le mal vient du dollar. De sorte que ce livre est un des messages les plus nobles et les plus opportuns que le continent ait reçus ces dernières années.

Dans **Babel y el Castellano,** Capdevila s'occupe avec autant de compétence que de ferveur du lien le plus solide qui unit les peuples hispano-américains, et que, cependant, certains esprits, aveuglés par diverses causes, ont prétendu rompre. Après la guerre de l'Indépendance, quelques hommes d'Etat, tels que les Argentins Sarmiento et Alberdi, enflammés encore de rancune contre la métropole, parlèrent d'émanciper la pensée des jeunes républiques, en visant la création de langues nationales. Mais en même temps certains humanistes, surtout Andrès Bello et Rufino Cuervo, Vénézuéliens, comprenant que la langue commune était un trésor, s'adonnèrent à l'étudier avec empressement, réunissant des travaux grammaticaux ou lexicographiques supérieurs à ceux qui ont été faits en Espagne. Le castillan est, en effet, pour le monde hispano-américain, un héritage précieux qui assure l'unité détruite par l'Indépendance, et les altérations dont il souffre ne constituent certainement pas une base suffisante pour des langues nouvelles. Certains Argentins, qui ont voulu rendre effective l'idée vague de Sarmiento, ont lamentablement échoué. Quels sont ces défauts du castillan d'Amérique? Le plus visible est l'emploi du pronom *vos* qui était usité en Espagne à l'époque de la conquête, mais qui a été remplacé ensuite par le latin *tu* au point de n'être plus employé aujourd'hui. Ce pronom existe dans le langage populaire de tous les pays hispano-américains, à l'exception du Mexique et du Pérou qui, étant les vice-royautés les plus importantes, s'empressèrent d'adopter la réforme espagnole ainsi que les Antilles. Mais partout les classes supérieures ont également adopté peu à peu le pronom correct. En Argentine seulement a prévalu le *vos,* car, bien que l'élite de Buenos-Ayres et de Cordoba l'ait proscrit vers 1810, la tyrannie de Rosas qui s'appuyait sur la plèbe le rétablit, et les descendants des émigrants étrangers l'emploient aujourd'hui avec une certaine ostentation. Or, comme ces deux pronoms ont coexisté un

peu partout, le *vos* s'emploie avec les formes verbales dégénérées et avec les enclitiques et possessifs du *tu*, c'est-à-dire d'une manière illogique et grotesque.

Capdevila se prononce contre un vice aussi laid et incite ses compatriotes à proscrire ce pronom malheureux. Un autre défaut du castillan d'Amérique est le remplacement inconcevable du pluriel de *vos* et de *tu : vosotros*, par le pluriel de usted (vous) : *ustedes*, défaut qui existe seulement en Andalousie, ce qui permet de croire que ce sont les Andalous qui l'ont implanté sur le continent, de sorte que quand on parle au pluriel à des inférieurs, voire aux animaux, on dit *ustedes*. D'autres défauts moindres sont la confusion, dans la prononciation, de *z* avec *s* et de *ll* avec *y*, défauts moindres parce qu'on les trouve également en plusieurs régions de l'Espagne. Mais il existe encore certaines fautes de lexique dont Capdevila ne s'occupe pas. Je ne veux pas parler, naturellement, des nombreux mots nouveaux qui dénomment des animaux, des plantes ou des objets américains, lesquels ont été recueillis, pour la plupart, par le Dictionnaire de l'Académie espagnole. Je ne vise pas non plus les archaïsmes très nombreux qui continuent d'être employés, parce que ces termes, qui apparaissent dans les classiques, donnent de la variété au langage et, pour quelques-uns, sont nécessaires; ainsi, par exemple, *romadizo* (rhume) qui, en Espagne, se dénomme par le vocable générique: *catarro*. Il s'agit de nombreux mots que l'on emploie pour dénommer certaines choses quotidiennes et qui changent d'un pays à l'autre; ainsi *hongo* (chapeau melon), que l'on appelle au Chili *tongo* et en Argentine *galera*, ou *pimiento* (piment), que dans les Républiques du Sud on dénomme *aji*, terme inscrit dans le Dictionnaire de l'Académie, mais qui, au Mexique, s'appelle *chile*, vocable qui, étant le nom d'un pays, prête à confusion. Il s'agit aussi des néologismes, de mot et même de syntaxe, formés par les écrivains modernes et qui sont pour la plupart aussi laids qu'inutiles. Capdevila soutient que dans une langue bien formée comme l'espagnol, ce n'est pas le peuple qui doit légiférer, mais l'élite, et il croit que l'épuration de la langue doit commencer à l'école. Evidemment. Il serait donc utile que les Académies des diverses républiques correspondantes de l'Académie espagnole, éta-

blissent un programme de réformes et parvinssent à le faire mettre en pratique dans l'enseignement. Ce programme serait le suivant : *a*) Remplacement du *vos* par le *tu*, et des formes verbales dégénérées par les forme scorrectes. *b*) Adoption du *vosotros* et de ses formes verbales spéciales. *c*) Remplacement des termes régionaux pour dénommer les choses quotidiennes par les termes castillans correspondants. *d*) Exclusion des néologismes inutiles. En outre, ces Académies devraient élaborer, en collaboration, un Dictionnaire hispano-américain qui renfermerait les vocables dénommant des animaux, des plantes, des choses régionaux, les archaïsmes en usage, certains mots qui ont leur équivalent en castillan mais qui sont d'un emploi courant dans presque toutes les républiques, et aussi certains néologismes formés par les écrivains, notamment par Ruben Dario, qui enrichissent le lexique. Un tel dictionnaire aurait une grande importance, car il fixerait les termes hispano-américains *licites parce que nécessaires* et donnerait la signification exacte de ces termes que le Dictionnaire de l'Académie espagnole ne mentionne pas en totalité et que d'autres traités lexicographiques définissent inexactement. En examinant un de ces livres, *Suplemento de todos los Diccionarios españoles*, par Renato de Alba, Ricardo del Castillo, Mexicain, a démontré, en son ouvrage **Nahuatlismos y Barbarismos**, que la presque totalité des vocables mexicains que contient ce *Suplemento* sont inexacts pour l'étymologie et pour le sens qui leur sont donnés. Cette réforme, qui pourrait être réalisée en quelques années, serait de la plus grande importance pour la littérature, car elle épurerait la langue et la rendrait compréhensible en ses moindres nuances dans toutes les républiques. Actuellement, les romanciers et les dramaturges se trouvent en présence d'un problème ardu s'ils veulent concilier, dans leurs œuvres, la vérité avec la correction et être parfaitement compris dans tout le domaine de la langue. L'espagnol est une langue très belle, très riche et très répandue. On le parle non seulement en Espagne et dans l'Amérique espagnole, mais encore dans une partie de l'Afrique du Nord, aux Philippines, à Curaçao, en diverses régions du bassin de la Méditerranée et aux Baléares, où les descendants des juifs espagnols, les Sefardies, l'ont conservé un

peu dégénéré mais vivant. On évalue à 90 millions le nombre de personnes dont il est le langage. Aussi, les nations étrangères étudient de plus en plus l'espagnol, désirant se rapprocher, pour des fins commerciales ou littéraires, des peuples qui le parlent. Mais il existé une grande nation qui en fait de même avec des intentions moins licites. C'est le « loup », dit Capdevila, qui « apprend le bêlement de l'agneau pour le dévorer plus à l'aise. Et la stupidité de l'agneau prend plaisir au manège du loup. » Et que dire des professeurs hispano-américains qui vont chez le loup, lui enseigner le langage de l'agneau! Or, comme la langue constitue la base de la véritable nationalité, l'empire spirituel espagnol est très vaste, et, comme cet empire comprend tout un monde nouveau, son avenir est incommensurable. Malheureusement, les hommes de ce grand empire méconnaissent sa puissance, et se montrent incompréhensifs et têtus dans leurs relations mutuelles. Les écrivains espagnols n'ont jamais fait grand cas des auteurs hispano-américains, les considérant toujours avec un certain dédain. Capdevila conte qu'un auteur argentin a envoyé à ses confrères espagnols un livre plein de ferveur pour la race et qu'il n'a rencontré auprès d'eux qu'un accueil très froid. Mais les écrivains argentins ne reçoivent-ils pas de la même façon les œuvres de leurs confrères des autres républiques? Je sais qu'un auteur chilien a envoyé à Buenos-Ayres un livre sur le plus grand des poètes hispano-américains et qu'il n'a pas eu plus de chance que celui dont nous parle Capdevila. Cette pratique absurde est un fait général lamentable, et cela explique pourquoi le vaste empire espagnol n'a pu encore réaliser ses multiples et immenses possibilités.

Arturo Capdevila a publié dernièrement deux livres : *La Apocalipsis de San Lenin, El divino Marquès.* Le premier est une sorte de poème en prose inspiré par la révolution russe, le second un drame avec le merveilleux des mystères anciens, sur le cas étrange du marquis de Sade, interprété d'une façon très personnelle. J'aimerais voir cet auteur si bien doué et si bien inspiré construire ses œuvres d'imagination avec les éléments de sa terre et de sa race et mettre dans ses essais un peu plus de sentiment religieux et d'amour pour la tradition du monde hispano-américain. C'est seulement à l'aide de ces

éléments que l'Amérique espagnole parviendra à créer une littérature autonome et une véritable culture nationale.

Mémento. — *Ruben Dario et la Critique.* — Sous ce titre innocent, un jeune critique chilien qui fait des cours d'espagnol dans une université des Etats-Unis publie dans *Cultura Venezolana*, de Caracas, un article qui est une charge gratuite contre mon livre *Ruben Dario, su vida y su obra.* Ce critique m'avait envoyé deux petits livres : *Walt Whitman*, dans la préface duquel il attaquait tous les écrivains hispano-américains ennemis de l'impérialisme yankee, et *Los Precursores del Modernismo*, travail sans documentation ni jugement sûr. J'en ai dit ici ce qu'aurait dit tout critique impartial. Notre auteur se venge dans son récent article. Il dit que l'introduction de mon livre sur Ruben Dario est inutile, bien que j'étudie en ces pages l'origine du mouvement moderniste; il me reproche d'avoir, dans un ouvrage de critique littéraire, parlé de la doctrine de Monroe et de la doctrine Drago, oubliant que Dario fut aussi un poète national, qu'il composa des poèmes fameux renfermant des références à ces doctrines : *A Roosevelt, Salutacion al Aguila, Oda a Mitre, Canto a la Argentina*, et il m'accuse d'attaquer toutes les universités des Etats-Unis, parce que, non sans fondement, j'exprime quelque défiance pour « ces Universités ou associations des Etats-Unis destinées à resserrer les relations intellectuelles avec le monde hispanique » (p. 130). Il affirme que je ne me suis servi que des mémoires de Dario et de quelques articles pour écrire la biographie du maître, bien que je cite continuellement ses lettres, divers livres qui lui ont été consacrés et que j'évoque mes propres souvenirs. Quant à la technique du grand poète que j'ai analysé minutieusement, il dit que je n'ai pas « étudié la question »; il affirme que l'alexandrin à trois hémistiches égaux avait été employé par les anciens poètes castillans, donnant comme exemple ce vers : *E si la cargo — es mas el fruto — que tenemos* (c'est lui qui met les tirets), il croit que le *u* espagnol rime avec le *u* français, et parce que je dis que *Era un aire suave* est une pièce « au sujet xviiie siècle », il me répond que c'est « un poème classique ». Il pense que *Primeras Notas* de Dario ne sont pas de 1885 mais de 1889, alors que je connais ce livre, qui m'a été prêté par le maître, et que ses poèmes encore maladroits, influencés par les romantiques espagnols, et son titre seul montrent qu'il est bien antérieur à *Azul...*, paru en 1888. Il insiste enfin sur de petites erreurs qui sont des coquilles évidentes. Il y a environ deux ans, ce critique a publié dans le *Repertorio Americano* quelques lignes où il annonçait qu'il préparait un livre sur Ruben Dario, mais que n'ayant pu

trouver de détails sur la vie du poète en Europe et en Argentine, il priait les personnes renseignées sur ce point de bien vouloir lui communiquer ce qu'elles savaient. A-t-il cru nécessaire de dénigrer mon livre pour profiter des détails complets que je donne, sans me nommer ou me nommant seulement lorsqu'il est en désaccord avec moi? Ce serait une belle manière de cacher son jeu!

FRANCISCO CONTRERAS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Ministère des Affaires étrangères... *Documents diplomatiques français* (1871-1914), 1re série, tome II (1er juillet 1875-31 déc. 1879), A. Costes. — Hans Siemsen : *Russland? Ja und Nein!*, Berlin, E. Rowohlt.

Le tome II de la 1re série des **Documents diplomatiques français** sur les *origines de la guerre de 1914* va du commencement des troubles en Herzégovine en 1875 jusqu'à la fin de 1879. Comme le tome Ier, il est remarquable par l'heureux choix des documents et par l'excellence des annotations. Il fait réellement honneur à ses éditeurs.

Dans cette période, comme dans la précédente, les relations franco-allemandes occupent le premier plan, mais les inquiétudes pour notre situation en Egypte et surtout en Tunisie vinrent peu à peu remplacer celles causées précédemment par les menaces bismarckiennes.

En juillet 1875, éclata l'insurrection de l'Herzégovine. Tous les gouvernements furent d'abord d'accord pour la circonscrire. Andrassy chercha ensuite à faire agir séparément l'Alliance des Trois Empereurs; Disraeli, de son côté, déclara l'Angleterre « résolue à sauvegarder et à défendre » les intérêts anglais en Turquie (10 nov.). Les premiers à en souffrir furent les créanciers de la Turquie qui annonça le 7 octobre qu'elle ne paierait plus que la moitié des intérêts de sa dette. Le Khédive avait aussi « des difficultés financières »; il chercha à hypothéquer ou à vendre ses actions de Suez. Le gouvernement anglais « fit déclarer qu'il ne consentirait point à augmenter la participation des capitaux français dans la Compagnie du Canal de Suez », puis « acheta à un prix qui ne pouvait être considéré comme marchand et courant de la valeur, les 177.000 actions de la Compagnie dont ce prince était propriétaire et dont les revenus avaient été par lui abandonnés à la Compagnie elle-même pour une période de

25 années ». Le Khédive avait été pressé de consentir « et par l'agent anglais et par le consul général d'Allemagne ». L'immixtion de ce dernier rappela à Decazes « la satisfaction avec laquelle Bülow avait accueilli » la déclaration de Disraeli du 10 novembre. Il chercha à se rassurer par la pensée que la Porte, la Russie et l'Autriche ne pourraient plus avoir confiance dans l'Angleterre qui venait de « révéler ses vues sur la succession de l'Empire ottoman ». Les journaux allemands, eux, « applaudirent à ce nouvel abaissement de la France » et déclarèrent « que l'Allemagne n'avait pas lieu d'être jalouse des progrès de l'Angleterre en Orient ». Decazes était donc prévenu : le danger allemand pouvait devenir plus grand s'il s'y ajoutait les conséquences d'une compétition franco-anglaise en Egypte. L'Angleterre donna d'ailleurs une preuve de sa modération en refusant d'acquérir les 15 % des bénéfices nets à venir du Canal appartenant au Khédive (3 déc.); ils servirent à fonder à Paris la Société Civile.

En janvier 1876, Andrassy proposa d'exiger de la Porte des réformes pour mettre fin aux troubles. Toutes les Puissances donnèrent leur adhésion, mais la Porte résista néanmoins. Vers le 7 avril, « sur le conseil d'agents anglais, le Khédive ajourna les échéances de sa dette. Decazes avait tenté de l'empêcher; « il ne lui avait manqué que le bon vouloir du Cabinet anglais ». Il sollicita le 9 l'appui de Gortchakoff, mais celui-ci ne crut pas pouvoir agir : le groupement France-Russie était évidemment plus faible que ceux qui pouvaient se former contre lui.

Le Monténégro soutenait les insurgés en Herzégovine; vers le 20 avril, la Porte lui déclara la guerre; les Puissances cherchèrent aussitôt à l'arrêter. Les musulmans s'en indignèrent et le 6 mai, à Salonique, massacrèrent les consuls de France et d'Allemagne. Le Tsar étant venu visiter Guillaume, le 13 mai il fut décidé que les 6 Puissances, par des notes identiques, demanderaient un armistice. L'Angleterre refusa de le faire, ce qui arrêta les autres. Le 1er juillet, la Serbie, à son tour, attaqua pour protéger les insurgés. L'entrevue de François-Joseph et d'Alexandre à Reichstadt suivit. Nous n'apprîmes naturellement rien de ce qui y fut conclu, puisque ce fut d'abord un secret même à l'égard de Bismarck, mais Andrassy

s'était arrangé pour faire comprendre à Decazes la nature des arrangements.

Les « déplorables excès » des Turcs dans « la répression des troubles de la Bulgarie » vinrent aggraver la situation; puis, le 24 août, la Serbie, battue, « accepta la suggestion dont le Cabinet de Londres avait pris l'initiative et réclama les bons offices des Puissances pour le rétablissement de la paix ». La Porte y résista, l'agitation en Russie devint grande et le Tsar manifesta l'intention de contraindre la Porte à donner des satisfactions aux chrétiens.

Fin novembre, Bismarck nous donna une preuve d'inimitié en laissant voir qu'il refuserait de participer à l'Exposition. Simultanément se produisit en Italie une agitation pour obtenir le Trentin si, comme on le prévoyait, l'Autriche occupait la Bosnie quand la Russie récupérerait la partie de la Bessarabie qu'elle avait perdue en 1856. Le gouvernement italien désavoua cette agitation et Decazes se demanda si l'Italie « ne rechercherait pas dans un ordre de revendications qui nous toucheraient plus directement les compensations qu'elle avait rêvées; ne viendrait-il à la pensée de personne de diriger, par exemple, ses ambitions sur la Régence de Tunis? Ce pays est l'entrée même de l'Afrique et donne ouverture sur nos possessions d'Algérie; nous ne pourrions y tolérer l'établissement d'une puissance européenne ». Decazes fit sonder Melegari qui affirma « qu'il ne songeait en aucune façon à un agrandissement territorial aux dépens de la Tunisie » (11 déc.).

La Turquie continua à refuser d'accepter les demandes de la Conférence de Constantinople. Ignatieff préconisa une action militaire européenne pour l'y obliger. Le 6 janv. 1877, Decazes écrivit « que nous étions décidés à ne pas nous y associer ».

Le 20 janvier, les négociations de la Conférence furent rompues; Alexandre II et Gortchakoff parlèrent du *soufflet* que l'Europe venait de recevoir. L'attitude de Bismarck était redevenue inquiétante : il nous faisait attaquer par sa presse et il passait pour « regarder la guerre [russo-turque] comme inévitable et pour la désirer ». Decazes apprit par Le Flô que « Bismarck avait fait à Londres des ouvertures en vue d'une

alliance anglo-allemande qui, en même temps qu'elle donnerait aux deux Etats des garanties contre la Russie, assurerait à l'Allemagne une complète liberté d'action contre la France ». « Ne vous en montrez pas instruit, mais tenez-vous-en pour assuré », écrivit le 7 février Decazes à Harcourt, notre ambassadeur à Londres. Vers le 16 mars, il eut un autre renseignement : Bismarck avait dit à Ignatieff : « La France ne me pardonne pas l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine; elle se prépare silencieusement à les reprendre et *il faut que je prenne les devants sur elle.* »

La Turquie ayant le 10 avril refusé les conditions du protocole accepté par les Puissances, la Russie, le 24 avril, lui déclara « qu'elle se considérait comme en état de guerre avec elle ». Decazes télégraphia le lendemain : « Nous n'avons plus qu'à affirmer notre volonté bien arrêtée de demeurer étrangers aux complications que ce dénouement peut déterminer. »

Le 16 mai suivit : il fut désapprouvé partout à l'étranger et provoqua de l'inquiétude surtout en Italie. Mac-Mahon crut devoir assurer à Victor-Emmanuel par une lettre particulière remise le 23 mai « que l'alliance la plus étroite avec l'Italie faisait partie de notre programme ». Alexandre II déclara avec tristesse : « Pourvu que cela ne ramène pas encore les Bonapartes. » Andrassy confia à Vogüé « avoir remarqué l'usage peu patriotique que les partis faisaient en France des bruits sur l'attitude de l'Italie et de l'Allemagne », mais que Bismarck avait déclaré « que certainement il ne prendrait l'initiative d'aucune mesure hostile à la France ». Néanmoins, « le ton violent des journaux allemands vis-à-vis de la France continua et vers le 1er juillet Guillaume dit « qu'il le déplorait... et que la continuation de telles violences finirait par amener la guerre ».

La guerre russo-turque se poursuivant, on s'inquiéta en Italie de l'augmentation prévue pour l'Autriche en Bosnie et en Herzégovine. « Le ministère actuel sera vivement attaqué si l'Autriche s'accroît et si l'Italie n'a rien », écrivit, le 10 août, Noailles. Crispi, président de la Chambre des députés, fit alors le tour des capitales européennes pour chercher à en tirer parti pour son pays. A Paris, « il se montra préoccupé des vues que la race germanique poursuivait contre l'Italie »,

mais à Londres, le 9, Menabrea, ambassadeur d'Italie, « crut devoir désavouer les propos défavorables à notre Gouvernement qu'on avait prêtés à Crispi ». A Berlin, Tiby apprit que Crispi « aurait tout arrêté et tout réglé avec Bismarck pour le cas où des influences ultramontaines domineraient en France », Guillaume eût-il résisté à Bismarck dans le cas où celui-ci aurait voulu agir? Avant les élections du 14 octobre, « il faisait des vœux pour le succès du Maréchal ». Il n'y a pas d'indice qu'il n'ait pas partagé l'hostilité, générale à l'étranger, contre le ministère Rocheboüet.

La guerre d'Orient continuait. Vers le 1er décembre, le Bey de Tunis, en annonçant qu'il allait envoyer un contingent au secours de la Turquie, nous fournit une occasion de comprendre que la question d'Orient pour nous était surtout une question tunisienne. On attribuait la décision du Bey aux excitations du consul d'Angleterre. Lord Derby, quand Harcourt lui parla de cette décision, répondit : « J'hésite à décourager des vassaux qui veulent aller au secours de la Porte... Je sais que l'Italie s'agite beaucoup; on lui prête des vues sur la Tunisie; si ces ambitions auxquelles vous avez fait allusion se produisaient, vous pouvez être assuré que j'y mettrais tous les obstacles en mon pouvoir. » La demande de cessation des hostilités par la Turquie suivit. Simultanément, le Bey autorisa le raccordement du chemin de fer tunisien avec ceux d'Algérie. A Berlin, à la suite du remplacement de Gontaut-Biron par Saint-Vallier, Bismarck était devenu aimable envers nous, et « la détente » s'étendit même « au parti militaire ». Dans les négociations qui suivirent, nous ne jouâmes aucun rôle, et nous nous bornâmes à demander l'exclusion de l'Egypte, de la Syrie et des Lieux-Saints des délibérations du Congrès de Berlin. Quand celui-ci se tint, Waddington, s'il y joua un rôle très effacé, ne s'y rapprocha pas de la Russie, s'unit au contraire à l'Angleterre et à l'Autriche pour déclarer inadmissible l'extension de la Bulgarie jusqu'à la mer Egée et gagna ainsi la faveur du groupement le plus fort. C'était au fond déjà l'attitude de Decazes et le 22 septembre 1877, Laboulaye avait constaté que « les journaux russes nous étaient hostiles, mais qu'il n'était que juste de reconnaître que l'attitude d'une partie de la presse française fournissait un prétexte à leur

hostilité ». « L'Italie s'étant naguère montrée assez émue de la possibilité d'un agrandissement de l'Autriche dans les provinces voisines de la Dalmatie » et Salisbury « proposant » cet agrandissement, l'Italie était moins bien vue que nous. Des manifestations irrédentistes en juillet aggravèrent même cette situation. Salisbury ayant, le 6 juillet 1878, averti Waddington du traité d'alliance défensive anglo-turque, fut si satisfait de l'accueil qu'y fit notre ministre qu'il lui dit au sujet de Tunis : « Faites-y ce que vous voudrez. Vous ne pouvez pas laisser Carthage aux mains des Berbères. » Waddington ne s'était pas attendu à cette offre. Il avait dit en décembre 1877 à Lord Lyons « que la France ne désirait et n'accepterait aucun avantage, ni aucun agrandissement territorial ». Il se demanda comment il profiterait de l'offre de Salisbury. Il sonda Bismarck et Bülow et ceux-ci, « reconnaissant la situation privilégiée que la force des choses nous assignait dans la Régence, nous donnèrent les assurances les plus amicales de leur volonté de n'en contrecarrer en rien le développement. Il chercha ensuite à obtenir une confirmation par écrit de Salisbury, mais celui-ci, le 24 juillet, demanda à y réfléchir. Waddington ne put donc tirer immédiatement aucun profit de l'offre anglaise et ses intentions étant soupçonnées, l'Italie, à partir de novembre 1878, commença à travailler en sens inverse. Mais notre situation diplomatique resta bonne, Waddington continuant à s'abstenir de tout rapprochement avec la Russie, même quand en septembre 1879 les relations russo-allemandes se tendirent. Aussi Bismarck resta-t-il aimable et bienveillant envers Saint-Vallier : la France profitait momentanément de l'isolement où elle laissait la Russie.

Ce qui caractérise l'époque actuelle, c'est le nombre croissant de gens qui voudraient voir reconstruire la société. Quand le suffrage universel fut établi, on s'étonna qu'il ne demandât pas cette reconstruction, on crut en conséquence qu'il ne la demanderait jamais. Cette confiance disparaît depuis bientôt 30 ans. Mais la reconstruction demandée peut être progressive ou totale. Ce dernier genre de reconstruction n'a été pratiqué jusqu'à présent qu'en Russie. Aussi l'expérience russe passionne-t-elle l'opinion. Un journaliste alle-

mand, M. Hans Siemsen, qui a parcouru la Russie pendant l'automne 1930, a consigné ses observations (datées de Saint-Sulpice) dans un livre écrit avec talent, quoique dans un style un peu emphatique. La bonne foi dont cet auteur fait incontestablement preuve dans **La Russie? Oui et non!** invite à noter le principal de ce qu'il dit.

Il arriva à Moscou en avion. Un garde rouge l'attendait avec une auto pour le conduire au Grand Hôtel, construit il y a environ trente ans et fréquenté surtout par des Anglo-Saxons et des Allemands. Les prix y étaient plus élevés que dans les pays bourgeois : 16 fr. 25 une tartine de beurre, 48 fr. 75 une perdrix, 81 fr. 25 une portion de caviar. Mais M. Siemsen, « abonné à l'Agence des Voyages », n'avait pas à se préoccuper de ces prix exorbitants, qui furent élevés de 50 % en mars 1931. En se promenant dans la ville, il constata que les rues étaient malpropres et mal éclairées, et que la moitié des maisons méritaient d'être démolies. Il y avait du pain (noir et peu savoureux quand il était frais) en abondance, mais disette des autres aliments. Les hommes portaient des habits sans élégance et de mauvaise qualité. Beaucoup de femmes cherchaient à paraître élégantes, mais, malgré leurs bas de soie et leurs lèvres rougies, n'y réussissaient pas. De bonnes chaussures sont une rareté. Ce qui frappa le plus M. Siemsen dans Moscou fut de voir des enfants abandonnés (*Bezprizorny*), vêtus simplement de vieux sacs, giter, près du tombeau de Lénine, dans des chaudières employées pour asphalter la grande place qui est devant le Kremlin. Partout dans la Russie il en rencontra. Leurs lieux de prédilection sont les gares et les trains; on ne les tolère dans ces derniers que dans les places où ils ne font pas concurrence aux voyageurs, par exemple, sur les traverses des wagons. Souvent, quand ils gênent les voyageurs, ceux-ci les rejettent des trains en marche, ce qui entraîne parfois la mort ou la mutilation du bezprizornyi. M. Siemsen en vit un auquel il manquait les deux jambes. Il était dans une école où deux cents de ces infortunés, garçons et filles, étaient hospitalisés, avec quarante familles étrangères, dans une maison où on aurait au plus logé soixante élèves en Allemagne. Ils y vivaient sous le régime de la liberté absolue, les élèves

faisant eux-mêmes la police de l'établissement où ils apprennent divers métiers. Le nombre des *bezprizorny* non internés s'élevait à un demi-million, il y a dix ans; il n'est plus que d'une vingtaine de mille aujourd'hui.

Le manque de locaux d'habitation est toujours extraordinaire dans les villes russes. Les espaces habitables sont distribués souvent à raison de 2 mq 1/2 par personne; parfois même, des lits sont placés l'un au-dessus de l'autre.

M. Siemsen alla voir fonctionner les tribunaux inférieurs; chacun d'eux est constitué de trois juges (hommes ou femmes), ne portant aucun costume particulier. Ce sont des « prolétaires » qui ont été choisis par leurs prédécesseurs; après un certain temps d'apprentissage, ils leur succèdent, la durée des fonctions n'étant que de deux ou trois ans. Ils jugent d'après l'équité et non d'après les articles des lois. Il n'y a pas d'avocats. M. Siemsen vit un tribunal embarrassé par le cas suivant : deux vieilles « bourgeoises », jadis riches, habitaient une *grande* chambre dans leur ancienne maison; l'une d'elles étant morte, le tribunal délibéra sur la question : « Faut-il expulser la survivante, âgée de 57 ans et qui vit de leçons données en ville à des étrangers? » On décida de ne pas l'expulser avant de lui avoir trouvé une *petite* chambre.

Toutes les causes politiques sont jugées par la police secrète, le Guépéou, organisme grâce auquel la dictature se maintient par la terreur. En septembre 1930, il venait de faire fusiller 48 personnages marquants de l'administration des vivres, accusés d'avoir voulu affamer le peuple. Cette exécution avait été précédée, en 1928, par celle d'ingénieurs des mines accusés de sabotage (procès de Schachty), puis par celle de 5 ingénieurs des chemins de fer auxquels on reprochait d'avoir fait construire des locomotives trop lourdes pour les rails russes dans leur état actuel. L'avis de l'exécution des 48 relatait leurs aveux. Parmi les gens éclairés, personne ne croyait à la réalité de ceux-ci, et tous étaient convaincus, au contraire, que ces exécutions d'innocents avaient pour raison de faire croire au peuple que ces infortunés étaient responsables de la disette et des mécomptes

du plan quinquennal. Le procès des 8 membres du Parti industriel (procès Ramzine [Voir *Mercure* du 1er sept. 1931] allait avoir lieu. « Déjà six semaines avant son commencement, écrit M. Siemsen, on m'a prédit en Russie son cours de différents côtés. On savait déjà alors qu'il devait avoir lieu publiquement, et l'on disait : C'est un signe que le Guépéou est complètement sûr de ces accusés et sait déjà ce qu'ils diront... qui est ce dont il est convenu avec eux... Ils seront condamnés... mais on les graciera. »

Du temps des tzars, d'une fenêtre du Kremlin, pendait un panier destiné à recevoir les suppliques; elle a été remplacée par des bureaux dirigés par Kalinine. Ils reçurent déjà en 1923 27.942 suppliques apportées par les plaignants eux-mêmes; en 1929, ce nombre avait monté à 118.685.

Il n'y a plus de chômage en Russie, au moins officiellement; mais depuis décembre 1930, un décret dit que l'administration a le droit d'employer les ouvriers où elle veut. Un ouvrier qui ne se soumet pas à ses ordres doit rester 6 mois sans travailler, ce qui équivaut à un arrêt de mort, car sans ressources et ne recevant pas de vivres, de quoi vivrait-il? La « vie économique du temps de guerre » est imposée à la population pour l'exécution du plan quinquennal. Celui-ci fait passer la construction d'usines avant celle de maisons d'habitation.

M. Siemsen et les autres journalistes étrangers furent emmenés voir les travaux de Stalingrad (autrefois Tzaritzin), ville de 45.000 habitants en 1917 et dont la principale usine était alors un haut fourneau pouvant travailler 200.000 tonnes et appartenant à une société française. Stalingrad a déjà 312.000 habitants. Un canal doit y réunir le Volga et le Don, mais sa construction n'est pas encore commencée.

La vieille ville doit être démolie peu à peu pour être remplacée par 5 « villes de verdure » dont chacune devra contenir 120.000 habitants dans 180 blocs d'habitation (750 habitants par bloc); un seul bloc était en construction en septembre 1930 et il ne devait être achevé qu'un an plus tard. Le haut fourneau sera agrandi pour pouvoir traiter 800.000 tonnes. Le plan quinquennal a prévu pour Stalingrad une dé-

pense de 900 millions de roubles, dont 140 pour Traktorstroy, qui sera la plus grande usine de tracteurs de Russie et devra en produire 50.000 par an, soit 125 par jour, mais en septembre 1930, elle n'en avait encore produit que 31 pendant les 7 semaines que l'usine avait déjà fonctionné, et encore nombre d'entre eux étaient-ils défectueux. Cette hâte provenait de ce que Staline voulait faire figurer ces tracteurs à la fête anniversaire de la Révolution en novembre.

M. Siemsen remarque avec raison que les machines, partout les mêmes, universalisent dans le monde entier un même type d'ouvrier. Celles de Stalingrad étaient américaines et 380 ingénieurs et monteurs américains s'occupaient de dresser les Russes à leur montage et à leur utilisation.

De Tzaritzin, le groupe de journalistes fut emmené à la sovkhoze [ferme des soviets] de Verbloud (Chameau); fondée en 1929, elle contient 115.000 hectares (dont 22.500 cultivés en 1930 par 700 ouvriers et 500 élèves. Seule la ferme Gigant (250.000 hectares) est plus grande. Le sol de Verbloud, vierge, mais dépourvu d'eau, est d'une fertilité merveilleuse; grâce au soleil ardent de la Ciscaucasie, il produit deux récoltes exubérantes par an quand il pleut; mais on sait que parfois il ne pleuvra pas.

De là, le groupe fut emmené à Dnieprostroy, le plus grand barrage du monde, qui doit permettre de faire produire aux chutes du Dnieper 2.500 millions de kilowatt-heures par an. 17.000 ouvriers y travaillaient. Le plan et les machines sont américains. Les premières turbines devront être placées à l'automne 1932, mais le travail ne sera terminé qu'en 1934. On utilisera sa production de courant pour une ville industrielle de 500.000 habitants.

La majorité des Russes (et surtout des femmes) ne sont pas partisans du bolchévisme, mais leurs partisans sont nombreux parmi la jeunesse. La population est d'ailleurs désarmée et divisée par les immenses dimensions du pays. Aussi M. Siemsen croit-il que « les bolcheviks sont fermes en selle ». Sa conclusion est prudente : la Russie est différente du reste de l'Europe.

Le procès du Parti Industriel (procès Ramzine) ayant

réussi auprès des masses ouvrières russes comme l'avait espéré Staline, il a cherché à discréditer les socialistes mencheviks en les humiliant par un procès analogue. Le 1er mars 1931, comparurent devant le Tribunal de l'Union soviétique quatorze « mencheviks éminents » sous l'inculpation d'avoir constitué une organisation illégale qui, de concert avec le Parti Industriel, se livrait au sabotage de la construction socialiste et préparait une intervention antisoviétique. Les accusés « reconnurent publiquement leurs erreurs, et du même coup, leurs crimes ». Ils déclarèrent avoir reçu d'une délégation étrangère « des directives pour mener le travail de sabotage, de désorganisation, comme ils disaient ». De cette délégation, d'après eux, faisait partie Abramovitch; celui-ci, ayant appris ce mensonge, envoya à Moscou un « papier portant le sceau d'un notaire » et attestant qu'il n'avait pas quitté l'Allemagne à l'époque où on prétendait qu'il était venu à Moscou. L'accusation, naturellement n'avoua pas son mensonge et déclara que ce papier était « truqué »; la brochure *Comment les chefs socialistes « défendent » la Révolution russe* essaie de nous faire croire à ces inventions du Guépéou.

EMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

W. Korsak : *Les Prisonniers*, Payot.

Les souvenirs de W. Korsak sur **Les Prisonniers** sont un digne pendant à l'ouvrage de Dwinger : *Mon journal de Sibérie*. Comme Dwinger, Korsak a le don de savoir décrire ce qui s'est passé dans son âme et dans celles de ceux avec lesquels il a été en contact. Son livre n'est pas un récit sec de souffrances : la notation des sentiments qu'elles inspirèrent à l'auteur vient sans cesse en augmenter le pathétique. Dès les premières pages, on est captivé, et quand on arrive à la fin de ce fort volume, on n'éprouve d'autre regret que celui que l'auteur n'ait pas continué le récit de ses aventures.

Lieutenant de réserve au 171e régiment d'infanterie russe,

Korsak, le 2 novembre 1914, prit part à une attaque absurde contre la ligne allemande, beaucoup plus forte en artillerie et garnie de mitrailleuses. Les survivants de sa compagnie reçurent ensuite l'ordre de « tenir jusqu'au bout », mais, abandonnés par les troupes voisines, furent cernés pour avoir essayé de l'exécuter. Korsak lui-même fut pris après un corps-à-corps. Il allait être achevé d'un coup de crosse quand un Allemand cria : « C'est un officier! » Les vainqueurs lui enlevèrent tout ce qu'il avait de précieux « pour avoir des souvenirs ». Ils se hâtaient de dépouiller morts, blessés et prisonniers. Ils leur enlevaient surtout les bottes; beaucoup de prisonniers en restèrent nu-pieds. Korsak attendait debout, près du capitaine Arcishevitch, quand un artilleur allemand s'approcha et leur lança un terrible coup de botte; Korsak, en s'écartant un peu, évita le coup, qui atteignit Arcishevitch, resté stoïquement immobile; il en mourut quatre ans plus tard. Pendant les six premiers jours, les Allemands ne donnèrent aux prisonniers qu'un paquet de biscuits; la nuit, ils couchaient en plein champ, serrés les uns contre les autres pour résister au froid (+ 2°). Dans les marches journalières, quand un prisonnier, à bout de forces, tombait, un Allemand restait en arrière, puis on entendait un coup de feu : le malheureux venait d'être achevé. Les Polonais, au contraire, se montrèrent charitables, et quoique peu riches en vivres, en apportaient aux infortunés Russes. En revanche, quand ceux-ci arrivèrent en Allemagne, même les femmes leur crachaient dessus. Le résultat des mauvais traitements fut « qu'au-dessus de la colonne des prisonniers planait un craquement uniforme, sec et incessant, tout le monde toussant avec des sons différents ». Les soldats russes ne s'étaient pas attendus à un pareil traitement, et Korsak entendit le dialogue suivant : « Jamais je ne me ferai plus prisonnier. Quelles merveilles ne nous a-t-on pas racontées sur la vie chez l'ennemi! — Quelles blagues — Parmi nous, il y avait pas mal d'imbéciles qui nous extorquaient des rendez-vous avec les Allemands. — Ça, c'est vrai; on nous disait : Massacrez d'abord vos officiers, et puis allez vite chez les Allemands! » Un long trajet dans

des wagons à bestiaux suivit; les gardes, quand ils ouvraient les portes des compartiments, disaient : « Eh bien, cochons russes, vous vivez toujours? » Les soldats furent emmenés à Cassel et y moururent presque tous de la tuberculose; les officiers furent internés à Münden, où ils souffrirent souvent de la faim.

Le 12 juin 1918, Korsak se trouvait au camp d'Eschweg, quand on lui annonça qu'il allait être reconduit en Russie. A Molodetchno, le convoi dont il faisait partie fut pris en charge par le commissaire bolchevik. Quand le train repartit, les prisonniers, « se rappelant les recommandations venues de Russie », enlevèrent leurs boutons ornés d'aigles, leurs cocardes et leurs épaulettes, et les jetèrent par la fenêtre : ils allaient tenter de vivre en paix avec les nouveaux maîtres!

EMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Art

Denise Jalabert : *La sculpture française, évolution et tradition. Des vieux maîtres romans à Carpeaux.* Avec 32 pl. h. t.; Colin. 30 »

Charles Kunstler : *Forain.* Avec des reproductions. (Coll. *Maîtres de l'art moderne*); Rieder. 20 »

Camille Mauclair : *La Grèce.* Avec 24 reproductions. (Coll. *Les grands artistes*); Laurens. 12 »

Education

Chanoine Adrien Garnier : *Frayssinous et la jeunesse*, conférences prononcées à l'Institut Catholique en 1931; Gigord. » »

Ethnographie, Folklore

Docteur H. Foley : *Mœurs et médecine des Touaregs de l'Ahaggar.* Avec des illust.; Leroux. » »

Finance

C.-J. Gignoux : *Rouvier et les finances.* (Coll. *Sous la Troisième*); Nouv. Revue franç. 15 »

Georges Grand : *Sommes-nous riches? Le franc d'aujourd'hui. 1913-1931, sa valeur;* Giard. 20 »

Histoire

J. Gay : *Un siècle d'histoire italienne : les deux Romes et l'opinion française. Les rapports franco-italiens depuis 1815;* Alcan. 30 »

Linguistique

Ernest Muret : *Les noms de lieu dans les langues romanes;* Leroux. » »

Littérature

Maurice d'Alta : *La vie des hommes;* Nouv. Edit. Argo. 15 »

Aristote : *Rhétorique.* Tome I, Livre I. Texte établi et traduit par Médéric Dufour; Belles-Lettres. 20 »

Henry Coin : *Quatre espions parlent,* révélations sur l'espionnage contemporain par quatre espions au service de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la France et de l'U. R. S. S. Traduit de l'allemand par G. Strem et Pierre Bicquard; Edit. de France. 6 »

Divers : *Place au théâtre;* Berger-Levrault. 15 »

Aimé Dupuy : *Un personnage nouveau du roman français: L'enfant.* Préface de M. A. Aubin; Hachette. » »»

André Gide : *Œdipe;* Nouv. Revue franç. 9 »

Aldous Huxley : *Deux ou trois grâces* suivi de *Semaine anglaise, Le monocle, La bonne marraine.* Traduction de Jules Cartier. Préface de Edmond Jaloux; Stock. » »

René Jadot : *La république des enfants.* Avec 40 dessins de Léon Jurdan; Thone, Liége. » »

H. Jelinek : *Histoire de la littérature tchèque des origines à 1850;* Edit. du Sagittaire. 30 »

Gérard de Lacaze-Duthiers : *Pages choisies 1900-1930* Préface de Banville d'Hostel. Commentaires de Jean Miccoa. Portrait de Pierre Larivière; Bibl. de l'Artistocratie; Libr. Piton. 10 »

Lugné-Poe : *La Parade.* II: *Acrobaties,* souvenirs et impressions de théâtre 1894-1902; Nouv. Revue franç. 15 »

Montaigne : *Essais,* livre second, 2e volume, chapitres XIII à XXVII. Texte établi et présenté par Jean Plattard; Edit. Fernand Roches. 24 »

Edouard Montet : *Le Conte dans l'Orient musulman,* étude littéraire et critique sur les *Mille et une Nuits* et sur quelques contes des autres recueils du même genre suivie d'un choix de pièces justificatives; Leroux. » »

Jean-Jacques Rousseau : *Correspondance générale,* collationnée sur les originaux, annotée et commentée par Théophile Dufour. Tome XVI : *Suite du séjour en Angleterre, août 1766-mars 1767.* Avec 5 pl. h.-t.; Colin. 45 »

Mœurs

K. Manikowsky et N. Chalachow : *L'amour soviétique,* version française de Zinovy Lvovsky; Nouv. Librairie française. 9 »

Janine Merlet, avec la collaboration de divers : *Vénus et Mercure.* Avec des illust. documentaires; La Vie moderne. » »

Musique

Marcel Herwegh : *Au banquet des Dieux. Franz Liszt, Richard Wagner et leurs amis.* Avec des portraits; Peyronnet. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

A. Droz : *Avec les régiments de Belfort et de Franche-Comté, août-septembre 1914.* Préface de M. le général Brécard; L'Alsace française. » »

Raymond Poincaré : *Verdun 1916. (Au service de la France, neuf années de souvenirs,* tome VIII). Avec 10 gravures h. t. ; Plon. 30 »

Philosophie

Anthologie des Philosophes contemporains; Edit. du Sagittaire. 30 »

Charles Nicolle : *Biologie de l'invention;* Alcan. 15 »

George Bonnamour : *A la gloire de Nice;* Delpeuch. » »
George Bonnamour : *Le Songe de Shakespeare;* Delpeuch. » »
Adrienne Cambry : *Résonances ;* Figuière. 6 »
Juliette Hervy : *La forêt;* Edit. Snell. 10 »
Marcel Méric : *L'âme des jours;* Messein. 9 »
Milhyris : *La douceur ancienne.* Illust. de Gello ; La Caravelle. 20 »

Poésie

Ludwig Bauer : *La guerre est pour demain,* traduit de l'allemand par Raymond Henry; Grasset. 15 »
Pierre Dominique : *Marche, Espagne!* (Coll. *Enquêtes*); Libr. Valois. 15 »
Essad bey : *Staline,* traduit de l'allemand par Andhrée Vaillant et von R. Kuckenburg; Nouv. Revue franç. » »
A. F. Illine Génevski : *Entre deux révolutions;* Bureau d'éditions. 3 »
Jean Jaurès : *Œuvres.* Textes rassemblés, présentés et annotés par Max Bonnafous. *Etudes socialistes.* I : *1888-1897;* Rieder. » »
D. Lebedev : *La jeunesse la plus heureuse du monde ;* Bureau d'éditions. 0.50
Lénine : *La révolution russe de 1905.* Extraits des œuvres de Lénine; Bureau d'éditions. 2 »
Docteur Alberto Mochi : *Science et morale dans les problèmes sociaux;* Alcan. 60 »
C. G. Picavet : *L'Europe politique de 1919 à 1929;* Alcan. 15 »
André Pierre : *U. R. S. S. La fédéréation soviétique et ses républiques.* Description géographique, politique et économique, avec une carte dépliante en couleurs, de l'U. R. S. S., et une carte en noir; Delagrave. 12 »
François de Tessan : *Le Président Hoover et la politique américaine;* Baudinière. 12 »

Politique

Louis Paul : *A Vincennes sans invitation.* Notes d'un ouvrier égaré dans la foule; Les Humbles. 3 »

Questions coloniales

Questions militaires et maritimes

Général G. Becker : *Défense nationale française.* Le patrimoine. La menace. La sauvegarde; Berger-Levrault. 10 »
Colonel L. Loizeau : *Succès stratégique, succès tactiques.* Préface du général Gamelin. Avec 12 croquis dont 4 h. t.; Berger-Levrault. 15 »

Roman

Paul Arène : *Vers la Calanque.* contes inédits, 2e série. Avec une lettre liminaire de Hubert Dhumez; Plon. » »
Dostoievski : *Crime et châtiment.* traduit par Jean Chuzéville ; Edit. Bossard, 2 vol. 30 »
Henri Drouin : *Refuges;* Libr. Valois. 15 »
René Fonjallaz : *Visages de l'Ouest lointain ;* Métropole Editions, Lausanne. 2.50 (suisses)
Klaus Mann : *Alexandre,* roman de l'utopie, traduit de l'allemand par Ralph Lapointe. Préface de Jean Cocteau; Stock. 35 »
Walter S. Mastermann : *Le crapaud malais,* traduit de l'anglais par A. L. Grégoire. (Coll. *Les chefs-d'œuvre du roman d'aventures*); Nouv. Revue franç. 12 »

Sciences

Sir James Jeans : *Les étoiles dans leurs courses,* traduit de l'anglais par A. Sallin. Avec des illust.; Hermann.

Sociologie

Marcel de Coninck : *La mort du rail*. La renaissance économique par l'automobile; Cahiers bleus, Libr. Valois. » »

H. Dubreuil : *Nouveaux standards*. Les sources de la productivité et de la joie; Grasset. 15 »

A. Ferrat : *Histoire du Parti communiste français;* Bureau d'éditions. 12 »

G. Fourcade : *Travail libre ou travail forcé, Socialisme ou capitalisme?* Bureau d'éditions. » »

Pierre Froment : *L'insurrection ouvrière de Lyon de 1831;* Bureau d'éditions. 3 »

H. R. Knickerbocker : *Les progrès du Plan quinquennal*, traduit de l'anglais par Thérèse Manceau ; Libr. Valois. 15 »

Pierre Sanbert : *Notre bourgeoisie*, réflexions sur l'origine, la formation et le rôle des bourgeois; Berger-Levrault. 5 »

Voyages

J.-J.-A. Bertrand : *Sur les vieilles routes d'Espagne*. (Coll. *Hispania*); Belles-Lettres. 25 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — La toile « L'Origine du Monde » de Courbet. — Qui était le Masque de Fer? — La grandeur de l'Occident. — Un mot contre Huysmans attribué par Péladan à Seurat et démenti par Signac. — Empros et Comptines. — Le Sottisier universel.

Prix littéraires. — La Société des Gens de Lettres a attribué le prix du Président de la République à M. Ernest Raynaud, le prix Chauchard à M. André Fontainas et le prix du Conseil Municipal à M. A. Mabille de Poncheville.

§

La toile « L'Origine du Monde » de Courbet.

Budapest, 14 décembre 1931.

Monsieur,

Je viens de lire l'article de M. Auriant intitulé « Sur trois toiles de Courbet » paru dans le numéro du 15 septembre 1931 de votre revue.

Comme propriétaire de l'une de ces toiles, «l'Origine du Monde», vous me permettrez de vous communiquer quelques renseignements sur ce tableau et d'éliminer les doutes de votre collaborateur sur l'identité de ma toile avec celle que possédait dans le temps Kalil Bey, et en même temps de rendre justice à M. Charles Léger, qui a réussi à la prouver.

Je lis dans votre revue, page 607 :

Pour en revenir à M. Léger, son erreur a consisté à confondre *Paresse et Luxure*, pendant et variante de *Vénus et Psyché*, avec l'*Origine du Monde*. M. Léger est convaincu qu'il a identifié ce dernier tableau avec celui que possède le Baron Hatvany, de Budapest. Nous n'en som-

mes pas persuadé. La description qu'il en donne ne concorde pas avec celle de Maxime du Camp et d'Edmond de Goncourt. Ni l'un ni l'autre n'ont vu de chemise à la figure peinte sur cette toile, laquelle, d'autre part, n'était pas masquée par un panneau, mais simplement voilée. Le seul moyen de résoudre l'énigme serait, peut-être, de dresser le pedigree du tableau, qui se trouve à Budapest.

Eh bien, voici les renseignements que je peux donner à ce sujet :

J'ai vu le tableau chez Bernheim jeune, dans le double cadre à clef, caché par le panneau représentant un paysage d'hiver, ajusté conformément à la description datée 1889 d'Edmond de Goncourt, disant : « Le marchand ouvre avec une clef le tableau dont le panneau extérieur montre une église dans la neige et dont le panneau secret, peint par Courbet pour Kalil Bey, représente un ventre et bas-ventre de femme... » La seule erreur d'Edmond de Goncourt est d'avoir mis « église » au lieu de « château ».

J'ai acheté le tableau avec ce cadre même, que je possède encore avec le tableau, tandis que le petit panneau, recouvrant l'autre, était acheté par le Baron Herzog, à Budapest.

Quelques années avant la guerre, à la date de mon achat, vivaient encore plusieurs témoins, qui avaient vu ce tableau chez Kalil Bey. Du moins c'est ce que les vendeurs du tableau, MM. Bernheim jeune, m'ont affirmé.

Le doute de votre collaborateur est basé sur la description de Maxime du Camp dans ses *Convulsions de Paris,* laquelle, à vrai dire, n'est nullement précise. Il ne se rappelle plus avoir vu sur le tableau ni cuisses, ni ventre, ni hanches, ni poitrine..., mais cet oubli est très compréhensible, vu que la partie du corps, de laquelle le tableau a reçu son nom, et qui se trouve tout au milieu de la toile, domine à tel point que ventre et poitrine, qui sont dans un raccourci très accentué, ne jouent qu'un rôle secondaire. En ce qui concerne la chemise qu'on trouve décrite chez Léger, mais que ni Maxime du Camp, ni Edmond de Goncourt ne mentionnent, elle est à peine perceptible. En ce qui concerne le voile mentionné par M. du Camp, la toile pouvait bien être recouverte par ce voile vert en 1869, et par le petit panneau en 1889.

Je crois avoir démontré que les doutes de votre collaborateur basés sur l'inexactitude de la description de Maxime du Camp s'évaporent devant mes preuves éclatantes.

Veuillez agréer, etc...

BARON FRANÇOIS HATVANY.

§

Qui était le Masque de Fer. — Les réflexions qu'a faites dans le *Mercure* du 1er janvier M. van Gennep sur mon article du 15 août contiennent plusieurs inexactitudes qu'il convient de rectifier :

1° M. van Gennep n'a pas « démontré » dans son article du 15 janvier 1909 que l'homme masqué était Dauger, et non Mattioli, car il s'y borne en réalité à dire qu'il rejetait son identification avec ce dernier personnage; celui qui a fait cette démonstration est M. Jules Lair, dans son *Nicolas Foucquet*, publié en 1890;

2° Mais M. Lair n'avait pas su dire qui était Dauger; il avait même commis l'erreur de croire que son arrestation (effectuée vers le 3 août 1669) avait eu lieu au cours du « voyage moitié politique, moitié militaire » fait par Louis XIV à Dunkerque « pour préparer l'alliance anglaise »; or, ce voyage eut lieu en mai 1670. M. Andrew Lang suivit cependant cette piste et, ayant noté d'autre part dans l'ordre du 19 juillet 1669 ce renseignement : « ce n'est qu'un valet », crut que le prisonnier était Martin, le valet du conspirateur protestant Roux de Marsilly, écartelé en Grève le 22 juin 1669. Lang fit valoir cette hypothèse en 1903 dans son livre intitulé *The Valet's Tragedy*, mais, sentant lui-même combien elle était mal étayée (1), il termina son étude par ces mots : « On s'étonne que personne n'ait reconnu dans le Masque Jacques Stuart de La Cloche, l'aîné des enfants de Charles II. Il vint en Angleterre en 1668, fut envoyé à Rome et *disparut de l'histoire.* » Mgr Barnes chercha ce qu'il était devenu et crut l'avoir trouvé en l'identifiant avec un abbé Prignani qui fut chargé en 1669 de convertir Charles II à la religion catholique; or, Jacques de La Cloche avait trouvé moyen de se faire donner de l'argent par le général des Jésuites en fabriquant de fausses lettres où Charles II avouait être catholique; Barnes en conclut que Prignani et La Cloche étaient le même personnage. L'identification de Prignani et de Dauger fut étayée par un argument encore plus impressionnant : le 17 juillet, Lionne attendait « à tout moment » le retour de Prignani d'Angleterre; le 19, Louvois donna l'ordre de préparer le cachot de Dauger;

(1) J'ai publié en 1912 dans mes *Enigmes du Grand Siècle* (p. 196) la dernière mention de ce valet contenue dans les documents; c'est une lettre de Lionne du 13 juillet 1669 où il dit à notre ambassadeur à Londres : « Il ne sera plus nécessaire après le supplice de Roux de faire venir ici Martin. »

le 27 juillet, Lionne, s'occupant une dernière fois de Prignani, donna à Croissy des renseignements sur ce que lui avait dit cet abbé; or, le 28, Louvois ordonna d'arrêter Dauger à Dunkerque; on pouvait croire que Prignani, le 27, avait fait part à Lionne de son intention de retourner en Angleterre en passant par Dunkerque. Ces coïncidences étonnantes parurent une preuve. Mgr Barnes exposa son hypothèse en 1908 dans *The Man of the Mask.* L'article du 15 janvier 1909 de M. van Gennep en est une analyse. Mais, peu après, Mgr Barnes remarqua un anachronisme dans la lettre de La Cloche du 4 août 1668; il le signala à Lang qui, en élucidant ce détail, démontra dans un article de la *Fortnightly Review* (vol. 86) que La Cloche était mort à Naples vers le 2 août 1669. Barnes rectifia alors son hypothèse et, dans une deuxième édition de son livre publiée en 1912, ne maintint que l'identification avec Prignani. C'est cet état de la question que je fis connaître dans la première édition de mes *Enigmes,* mais à peine l'impression de ce volume était-elle terminée que je découvris que Prignani était mort en 1678 à Rome. Je publiai aussitôt une seconde édition rectifiée. Ces détails donnent une saveur particulière à ce qu'a écrit M. van Gennep dans sa note du 1er janvier 1932 : « Malgré mes objections à la thèse de Mgr Barnes, je la crois plus proche de la vérité que la thèse de M. Laloy. » ;

3° M. van Gennep lit d'ailleurs trop vite les travaux dont il rend compte. C'est ainsi qu'il disait dans son article de 1909 : « Des facilités spéciales sont accordées à ce d'Auger... d'avoir... à Sainte-Marguerite une chapelle à lui... C'est là seulement, la réclusion y étant un peu moins sévère, que le prisonnier eut à porter un loup de velours; il put alors sortir de sa cellule. » Il n'y a rien de cela dans les textes, et c'est à peu près sûrement faux. Tout au plus voit-on Saint-Mars écrire à Louvois le 8 janvier 1688 : « Avec [un] peu de précaution, l'on peut même faire promener des prisonniers dans toute l'île », mais il n'y a aucune raison de croire qu'il y ait fait promener « *son* prisonnier ». Comme celui-ci fut longtemps dans l'île le *seul* prisonnier de Saint-Mars (et plus longtemps encore le seul prisonnier catholique), il entendit (avec les geôliers) la messe dans la chapelle spéciale aux prisonniers; de là ce qu'écrivit Louvois à Saint-Mars en 1687 : « J'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite en faveur du sieur Favre, aumônier *du prisonnier.* » Mais où M. van Gennep donne la plus grande preuve du peu de soin avec lequel il lit les travaux qu'il critique, c'est quand il prétend que j'ai soutenu que le prisonnier Eustache Dauger était chanoine de Sens. J'ai écrit au contraire que « sa parenté vraisemblable avec le cha-

noine Daugé laisse supposer qu'il partageait les passions théologiques de celui-ci ». Quelle valeur a l'avis de M. van Gennep si, malgré une phrase aussi claire, il confond le chanoine avec son neveu ou cousin?

4° M. van Gennep me reproche d'avoir écrit « du roman » au sujet de l'arrestation de Dauger : « Dans la lettre [ordonnant l'arrestation], écrit-il, il n'y a aucune allusion à des précautions à prendre pour l'arrestation. » C'est justement ce qui prouve qu'elles étaient indiquées dans une lettre perdue. Pour le prisonnier envoyé à Saint-Mars le 10 mars 1674, les deux lettres existent et je les ai citées. M. van Gennep, qui m'a lu si négligemment, n'y a pas fait attention. Lui seul d'ailleurs peut croire qu'il n'était pas « plus facile » d'arrêter « *clandestinement* » à Dunkerque quelqu'un qui y était probablement inconnu (et y arrivait *vraisemblablement* porteur d'une lettre pour l'officier qui devait l'arrêter) « que dans les corridors ou jardins de Versailles ». Lui seul aussi peut penser que toute la captivité ayant été clandestine, l'arrestation ne l'a pas été;

5° M. van Gennep a écrit : « Le danger que le Masque faisait courir au Roi a visiblement duré jusqu'à sa mort... On ne voit pas comment le " secret de la Montespan " aurait pu influer ainsi, pendant si longtemps et sous cette forme. » Les guillemets des mots « secret de la Montespan » pourraient faire croire qu'ils sont de moi, mais je n'ai rien écrit de semblable. J'ai écrit : « Il est bien probable que c'est au rôle qu'Eustache joua dans ces incidents qu'il dut son malheur... On conçoit que si, *domestique* du Roi, il a été soupçonné de fournir des renseignements à Gondrin ou d'être son agent, Louis XIV ait voulu l'en punir. » De ces basses et clandestines vengeances de ce prince, j'ai cité dans mes *Enigmes du Grand Siècle* (p. 105) l'exemple du régiment de Douglas. Comme il n'avait aucun droit à punir Eustache, auquel il ne pouvait reprocher rien de *légalement* punissable, il le fit enlever *clandestinement* et cela même l'empêcha par la suite de prendre une mesure de clémence envers ce malheureux, car, *pour la réputation royale*, il fallait que ce *crime* restât ignoré. L'erreur de M. van Gennep est de croire qu'Eustache était enfermé parce qu'il possédait un secret; non, le seul secret que le Roi ait voulu cacher en l'emprisonnant si férocement était celui de l'abus de pouvoir abominable qu'il avait commis contre lui;

6° M. van Gennep a écrit : « Il y a un fait sur lequel j'ai insisté dans mon article et qui est que tous les noms des prisonniers étaient faux à dessein. » Dans cette phrase, M. van Gennep

exagère une observation de Mgr Barnes : parfois de faux noms ont été donnés aux prisonniers. C'est vrai pour Mattioli (qui a été appelé d'abord le Sr de Lestang) et pour d'autres qui ont été arrêtés ensuite, mais c'était rare et, même pour Mattioli, ça n'a pas duré longtemps : il avait été arrêté le 2 mai 1679; le 7 septembre 1680, il est appelé de nouveau par son nom. Iung (*La Vérité sur le Masque de Fer*) a énuméré 27 prisonniers incarcérés à Rome avant Mattioli; tous (sauf le Jacobin) paraissent l'avoir été sous leur vrai nom. Il y a donc toute raison de croire qu'Eustache appartenait à une famille Dauger; mais à laquelle? Il y en avait plusieurs, et si je l'ai rattaché à celle du maître d'hôtel et du chanoine, c'est parce qu'il y avait vraisemblance qu'Eustache avait été compromis dans la grosse affaire du Roi à cette époque : le double adultère avec La Vallière et Montespan; et en effet, j'ai trouvé un Daugé près de Gondrin, qui a joué un rôle si important dans cette affaire. M. van Gennep demande : « Est-ce avec de la logique qu'on résoudra l'énigme? ». Je crois avoir prouvé que oui; j'ai cherché méthodiquement pendant 18 ans et j'ai fini par trouver.

ERRATUM : dans ma note imprimée p. 712, lignes 33 et 34, du *Mercure* du 15 décembre 1931, lire *Foucquet et Dauger* et non *Foucquet et Mattioli*. — ÉMILE LALOY.

§

La grandeur de l'Occident. — M. Maurice Magre a terminé le compte rendu qu'il a bien voulu faire de mon ouvrage, *Le septième sens, l'Aisthésis*, dans le n° du 15 novembre du *Mercure de France* en déplorant ce qu'il appelle mon parti pris envers les doctrines orientales.

On sait que Maurice Magre a écrit un curieux petit livre intitulé : *Pourquoi je suis devenu bouddhiste*. Il y expose comment la douceur, la bienveillance du bouddhisme, qui n'a jamais persécuté pour cause d'hérésie et qui est rempli de pitié envers les animaux, lui paraît supérieur au christianisme, doctrine d'Occident, qui ne se préoccupe pas officiellement de la douleur des animaux et qui a connu l'Inquisition. Voyant d'autre part l'Occident assoiffé de richesses matérielles, il lui oppose l'Orient fataliste et résigné, préoccupé de pensée plus que d'action, et déplore d'appartenir au premier.

Il fait donc partie de ceux qui voudraient imposer à l'Occident les concepts philosophiques et religieux de l'Asie enveloppée de tout le mystère que confère l'éloignement dans l'espace

et dans le temps, car il est d'usage courant de déclarer extrêmement antiques les doctrines hindoues notamment. C'est d'ailleurs dans le Védantisme, essentiellement intellectualiste, que l'on prétend trouver le plus haut système philosophique, le bouddhisme se préoccupant seulement d'abolir la souffrance.

Pour satisfaire à la fois le cœur et le cerveau, et réaliser les conditions d'équilibre nécessaire à la vie de l'âme, il faudrait donc être bouddhiste et védantiste en même temps. M. Maurice Magre paraît être surtout bouddhiste; d'autres, comme M. René Guénon, sont exclusivement védantistes.

J'ai cru longtemps moi aussi à la priorité et à la primauté de l'Orient, mais j'ai dû reconnaître depuis lors que ces qualités appartenaient à l'Occident. Dans *l'Atlantide et la métaphysique occidentale*, j'ai montré combien il est erroné de croire à la haute antiquité du védantisme et à son unité. Ses plus grands philosophes datent en réalité de notre moyen âge chrétien et ont enseigné plusieurs systèmes contradictoires. On ne peut donc trouver en lui ni sûreté de doctrine ni satisfactions du cœur, et nous venons de voir que le bouddhisme ne saurait nourrir notre intellect.

Certes, il semblerait précieux que nous soyons tous bouddhistes en un temps où rôde le spectre de la guerre, de la douleur et de la mort, mais l'humanité manquerait à sa mission et l'individu à son devoir, si l'intelligence devait être à jamais proscrite et le mystère qui nous entoure n'être jamais sondé. Bien mieux, avec le seul culte de l'amour, la souffrance humaine ne diminuerait pas, puisque l'intelligence nous est donnée pour lutter contre la souffrance physique et satisfaire ceux que tourmente le noble désir du devoir. Les résistances que nous apporte le temps, l'espace et la nature sont des souffrances que l'intelligence s'efforce d'abolir.

C'est en Occident qu'a pris naissance la plus antique des traditions, et non en Orient. Les régions de l'hémisphère situées de part et d'autre de ce 45ᵉ degré de latitude nord de la terre situé à mi-chemin entre le pôle glacé et l'équateur brûlant, marqué notamment par la ville de Bordeaux en France, sont remplies des vestiges de cette tradition lointaine : grottes du Lot, de l'Ariège, des Pyrénées aux dessins symboliques et, plus au nord, monuments mégalithiques de Bretagne (dont cet extraordinaire tumulus de Pornic, dont j'ai signalé les sculptures dans *A la recherche d'un monde perdu*. Et, toujours sur les rives de l'Océan Atlantique, c'est encore l'île de Bretagne, l'île Blanche (Albion) des traditions antiques, l'Irlande; la terre d'IR ou d'OR, avec ses mystères des

Cabires analogues à ceux de Samothrace; l'île de Man, au nom si important pour la restauration que nous poursuivons; la Belgique, dont le nom a été rapproché de celui des Pélasges par le commandant Cauvet; la Hollande, qui signifie exactement « terre sainte » (Holy land) et est le même mot que celui d'Hellade.

Au sud de la ligne centrale, et toujours sur les rivages de l'Océan, c'est l'Ibérie, avec ses mines de Rio Tinto, exploitées dès l'âge du cuivre, et ses mines d'étain des Cassitérides, aujourd'hui englouties, ayant servi à faire le bronze, le métal sacré des premiers instructeurs du monde venus de l'Ouest.

Ainsi, la plus haute antiquité, au point de vue traditionnel, peut être revendiquée par l'Occident; mais cela serait sans intérêt si l'on n'y trouvait que cette doctrine de l'action à la fois créatrice et destructrice qui le caractérise au temps moderne, si l'on n'y trouvait aucune doctrine de fraternité et d'amour, aucun enseignement philosophique capable de satisfaire la raison.

Il n'en est pas ainsi, et le christianisme, que l'on peut appeler le pôle opposé au bouddhisme et l'ancêtre du védantisme, est une doctrine à la fois d'amour et de connaissance. Pour l'embrasser dans son ensemble, il faut considérer qu'il est bien antérieur à sa manifestation actuelle. Saint Augustin n'a pas craint d'affirmer que le christianisme remontait à l'origine même de l'homme. Ce fut également l'opinion de divers écrivains chrétiens et catholiques.

Il a connu toutefois diverses déviations puisqu'il se divise en christianisme orthodoxe, protestantisme (lui-même subdivisé) et catholicisme, et que l'on peut encore y comprendre l'islamisme. D'autre part, à côté de la douceur, de la charité d'un François d'Assise, d'un Vincent de Paul, on y trouve la dureté d'un Torquemada, d'un Cauchon. Toutefois, on ne peut hésiter à reconnaître la doctrine hautement moralisatrice et douce de l'Evangile.

Reste le côté intellectuel. Ici encore, on trouve plusieurs courants entre lesquels il faut savoir choisir. Officiellement, la théologie s'appuie depuis quelque temps sur la doctrine de saint Thomas, mais certains dans l'Eglise même préfèrent celle de saint Augustin ou de Duns Scot, qui fut l'adversaire de saint Thomas au moyen âge. Toutefois, ils observent les préceptes de l'obéissance et respectent les décisions prises en dehors d'eux. Il n'en est pas moins vrai qu'il existe souterrainement dans l'Eglise deux courants : l'un, celui du doux François d'Assise, rattaché au platoniste, à saint Augustin, à Duns Scot; l'autre, rattaché à Aristote, à saint Thomas, et qui paraît être celui des dominicains. D'un

côté, ceux qui portent la corde au nœud symbolique (le nœud gordien); de l'autre, ceux qui portent la rude discipline de cuir et qui « dominent ».

Est-on moins bon chrétien si l'on ne considère pas l'auteur de la « Somme » comme représentant vraiment et totalement l'esprit de l'Evangile?

Enfin, il en est qui pensent que le christianisme renferme bien plus qu'il n'en est révélé ouvertement, qu'il recouvre d'un voile (ce voile du Temple qui se déchire à la mort du Christ), ce qui n'est point fait pour la foule, mais seulement pour une élite. Ces connaissances ont été de tout temps l'objet des recherches de ceux que l'on a appelés tour à tour néo-platoniciens, illuminés, rose-croix, hermétistes, alchimistes, etc. Ceux-là ont vu à travers le christianisme tout un ensemble de connaissances représentant précisément cette doctrine primitive occidentale susceptible de satisfaire pleinement l'intelligence, et ils ne trouvent rien de semblable dans le védantisme, si subtiles que soient ses théories, parce que leur métaphysique s'appuie sur une physique et n'est pas un système suspendu dans le vide comme un jeu de l'esprit, ce qui est le cas des doctrines védiques.

On voit donc que, tant au point de vue du cœur qu'à celui de l'intelligence, nous n'avons rien à gagner en nous tournant désespérément vers l'Orient pour tenter de retrouver les directives de notre vie spirituelle si compromise aujourd'hui. Les hommes d'Occident sont acharnés à la poursuite d'un bonheur matériel qui les fuit, parce qu'ils ont dépassé la juste mesure, le *Meden Agan* de cette sagesse grecque qui fut un moment dépositaire de la tradition chrétienne primitive. Il faut au contraire dégager des bandelettes qui l'enserrent notre propre tradition, et ce travail est déjà commencé. Au lieu de regarder au loin, de tendre les mains vers des bulles irisées sans consistance malgré leur beauté, il faut regarder auprès. Dans la gangue des alluvions déposées par les siècles sur nos rivages se trouvent des diamants, des pépites d'or pur, enrobés parfois dans une matière grossière. Ne les repoussons pas du pied avec dédain, ne renions pas nos richesses parce que la foule ne les voit pas et surtout ne renions pas notre mère l'Eglise chrétienne, comprise dans le sens hautement significatif que nous venons d'envisager (1).

PAUL LE COUR
Directeur-fondateur d'*Atlantis*.

(1) Sur la priorité de l'Occident, voir notamment Sylvain Lévi : *L'Inde et le Monde;* Goblet d'Alviella : *Ce que l'Inde doit à la Grèce;* Maspéro : *Contes populaires de l'Egypte ancienne.* Meillet, de son côté, déclare que les plus anciens textes védiques ne sont pas antérieurs à Homère.

§

Un mot contre Huysmans attribué par Péladan à Seurat et démenti par Signac. — Dans le *Mercure de France* du 15 janvier 1927, page 471, nous avions cité un article donné au *Figaro*, le 2 septembre 1891, par Joséphin Péladan — qui signait alors « Sâr Péladan » — et où on lisait :

> Depuis vingt ans les arts ont reflété la manœuvre de Médan. Par son ignorance et son bas instinct, l'écrivain de *la Terre* a envoûté Manet; et Seurat, près de mourir, s'écriait : — Huysmans m'a perdu!

Ce mot attribué, ajoutions-nous, à Seurat par Péladan avait augmenté l'antipathie que Huysmans ressentait pour ce dernier et qu'il exprima si plaisamment lorsqu'il dit à Gustave Coquiot : — Quel bon tour on lui jouerait à celui-là si on pouvait lui raser la barbe et les cheveux, car, ça, c'est tout son prestige.

Huymans voyait juste en portant sa mauvaise humeur sur Péladan et non sur le peintre Seurat. En effet le mot fut inventé; M. Paul Signac nous l'affirme après avoir lu, par hasard, le texte ci-dessus.

— J'enrage contre Péladan, nous dit M. Signac, à propos du soi-disant cri de Seurat : « Huysmans m'a perdu. » Il n'y a pas un mot de vrai dans cette affaire. J'ai soigné Seurat jusqu'à sa mort. Il n'a jamais dit cette ânerie. Lui et moi étions des admirateurs de J.-K. Huymans, que nous avions connu par l'entremise de Robert Caze. Nous lui étions en outre fort reconnaissant de ce qu'il avait fait pour la défense de nos recherches. Dans le petit salon du logis d'Huymans, rue de Sèvres, il y avait deux beaux dessins de Seurat, « Condoléances » et « Au Concert Européen » et une petite peinture de moi. Nous étions bien fiers d'être accrochés à côté des Forains...

Et M. Paul Signac ajoute que dans les conversations quotidiennes qu'il eut avec Seurat jamais ne s'éleva la moindre restriction sur Huymans. — L. DX.

§

Empros et Comptines. — De nouveaux correspondants ont bien voulu s'intéresser à mes enquêtes et me signaler les versions entendues pendant leur enfance. Cette fois, c'est Lyon qui donne le plus, ce qui est heureux; car c'était presque une *terra incognita* dans la carte folklorique de France.

Mme S. Kelly, dont la famille est originaire de Lyon, me communique des versions de *Une souris verte*, d'*Un dé d'or*, et de *Un, deux, trois, Je m'en vais au bois*, qui n'apportent rien de nouveau aux recueils de Rolland et de Bodmer (*Empros, Anzaehlreime der franzoesischen Schweiz*, Halle-sur-Saale, 1924). Mais elle m'envoie le texte d'une formulette qui servait aussi à Lyon de berceuse et qui est curieuse comme exemple de contaminations. La voici :

Qui est-ce qui sonne à Quincampoix?
C'est le baptême de madame Ambois,
Qui a trois petits enfants.
Elle les mène baptiser
Sur le dos d'une cuillère
En chemin la cuillère casse,
Les petits enfants trépassent.
Ne pleurez pas, madame,
Vous en aurez bien d'autres
A la Pentecôte.
La Pentecôte est bien venue,
Les p'tits enfants n'sont pas venus.
Les souliers de maroquin
Seront tous pour Jacobin;
Jacobin qui passe,
Sa fille qui file,
Oh la grosse anguille!
Qui coiffe sa fille
En haut d'un clocher,
Oh le gros serpent,
Qui grince des dents.
On endort les p'tits enfants
Jusqu'à l'âge de quinze ans
Puis après quinze ans passés,
On les laisse marier.

A première vue, ce récit, quoique décousu, possède un mouvement propre et, comparé à d'autres comptines, se tient tout de même assez. En réalité, il faut le couper en trois parties. Les quatre derniers vers appartiennent à une berceuse dont Rolland (*Rimes et Jeux*, p. 10) donne trois versions commençant par *Dodo* ou un nom de sainte.

Tout le reste est une comptine dont le commencement rappelle la sonnerie des cloches. Rolland en a trouvé une version dans le Morbihan :

Ban, ban. Qui est mort à Landévan?
C'est la femme à l'intendant
Qui s'est accouchée d'un bel enfant,
On l'a porté à baptiser
Sur le dos de l'écuyer.

L'écuyer se lasse
L'enfant se trépasse.

Dans une version notée dans le Finistère par Sauvé, l'écuyer est, comme à Lyon, devenu une cuiller; dans cette même version du Finistère il est aussi question de Jacobin et des souliers de maroquin. De même dans la version du Morbihan, qui s'arrête là.

Mais celle du Finistère continue :

La grosse aiguille
Qui peigne sa fille
Au coin d'un rocher.
Compère vous mentez.

Ce qui rattache la comptine à la grande série des *Mensonges*.

La version lyonnaise situe l'anguille (et non l'aiguille) en haut d'un clocher et ajoute le détail du gros serpent qui est inconnu de Rolland et de Sauvé.

Ce qu'il y a de curieux, ce n'est pas seulement la variation de certains termes, les noms propres de Quincampoix et de madame Ambois (ou En Bois?), mais surtout la localisation de ces trois versions aux deux bouts de la France. Un seul détail, celui de l'enfant qui trépasse, est plus répandu, notamment en Suisse romande, Savoie et Dauphiné (Bodmer, n°s 301 à 303), mais sans rappel de l'écuyer ni de la cuiller d'une part, de Jacobin ni de la Pentecôte d'autre part.

M. I. Rozier m'envoie également de Lyon plusieurs comptines « qu'une ancienne nourrice de sa mère lui débitait et qu'il a lui-même entendues dans son enfance ». Parmi ces comptines *Pomme d'Api*, *Une poule sur un mur* et *C'est la fête à ma tante* sont connues et les versions que M. Rozier m'en donne ne présentent pas de variantes. Mais dans sa version lyonnaise de la *Souris verte*, après *Escargot* vient le nom *Margot*, qui est nouveau dans la littérature spéciale, n'étant signalé ni par Rolland, ni par Bodmer.

La plus intéressante de toutes est la suivante :

Lune, lune, je te vois!
Par madame Saint-Eloi,
Qui marie ses enfants,
Dès l'âge de quinze ans,
Dans une chambrette,
Remplie de noisettes;
Un marteau pour les casser;
Du vin blanc pour les digérer.

Cette comptine n'est pas donnée dans le recueil de Rolland;

de son côté, Bodmer n'en connaît qu'une seule version qui a été publiée par Blavignac, *Empro genevois*, 2e édit., 1875, p. 69 :

Lune, lune, je vous vois!
C'est madame Criquempois
Qui baptise ses enfants
Les petits comme les grands.
La petite Louise
Veut qu'on la frise;
Son petit papa
Ne le veut pas.
Elle veut qu'on la mène
Au milieu de la plaine,
Pour cueillir des fleurs
De toutes les couleurs.

On voit que seuls les trois premiers vers sont apparentés dans les deux versions et qu'ensuite le récit dévie. Il est par suite impossible de savoir laquelle, de ces deux versions, est antérieure à l'autre; mais on ne comprend pas non plus pourquoi Blavignac ajoutait : « Nous avons tout lieu de croire cette formulette toute moderne. » Est-ce parce que la petite Louise veut qu'on la frise? Mais on frisait les cheveux des filles au XVIIIe siècle, chez les Romains et même chez les Egyptiens quelques milliers d'années avant notre ère. Cueillir des fleurs est aussi de toutes les époques. Bizarres sont seulement les noms des personnages : Mme Criquempois à Genève, Mme Saint-Eloi à Lyon, qui, par l'assonance, rattachent cette série *Lune, lune, je te vois*, à la comptine de Mme S. Kelly, par les noms propres Quincampoix et Mme Ambois.

Des lecteurs connaissent-ils d'autres versions de la série *Lune, lune?*

Le Dr George Montandon apporte au problème des comptines du type *empro* une intéressante contribution. Il m'écrit que son père disait toujours « improger » pour « se compter », mais que cependant dans la formulette *Empro, giron, carin, caro*, la première syllabe du premier terme se prononçait *an*. On improgeait ainsi au Locle, vers le milieu du XIXe siècle; mais on y employait aussi la formulette :

Eric, pennic, toupelté
Tiotel et dominé
Entrepo, titonno
Tandersvasichto

dont la signification paraît obscure au Dr George Montandon. L'impression générale est que c'est de l'allemand dialectal déformé.

Cette impression, on l'éprouve aussi avec la version recueillie à la Brévine (canton de Neuchâtel) par Bodmer :

Enig, benig, toupelté
Tri tra domino
Antropotitono
Tane vano das ist du

qui explique au moins le dernier vers de la version Montandon, et signifie : Tanevano, c'est toi (qui t'y colles). Les autres versions de la série *Enik benik* publiées par Bodmer, et qui sont au nombre de plusieurs dizaines, donnent plus encore l'impression d'une importation allemande; le début semble pourtant d'une forme *Unique, bénique; tri tra* se rencontre sous la forme *triff traff*, parfois *trifle trafle*, mais sans contamination *avec trictrac*. A étudier de près toutes ces variations verbales, la tête vous tourne, et d'autant plus que la série *Enic bénic* s'est associée à la série *Indi pindi*, par exemple dans la comptine suivante d'Estavayer (canton de Fribourg), n° 131 de Bodmer :

Indi, pindi, topité
Iisa, visa, dominé
Acrepô, flsterno
Taï, Taï, tassichtro

où cette fois semblent subsister des résonances de grec et de latin d'école... ou d'église.

A ce propos je crois bon de rappeler que de nombreuses comptines modernes sortent directement de livres d'école ou de leçons primaires; et par analogie on peut admettre que de tout temps les enfants ont agi de même. Par exemple la formulette parisienne :

Marie-Antoinette,
Femme de Louis XVI,
Condamnée à mort
Pen-dant-la-Ter-reur,

qui sert à la balle au mur ou au saut à la corde. Il n'y aurait rien d'étonnant à ce que dans maintes comptines ou formulettes subsistent des fragments de leçons du moyen âge. De plus, les dialectes locaux ont introduit des prononciations spéciales, des assonances et des sonorisations. Nul doute que dans quelques années les phonéticiens n'arrivent à résoudre maints problèmes « emprologiques », si j'ose dire.

Ce qui m'amène à faire remarquer à M. Hauriac, qui, dans le *Mercure* du 15 octobre, p. 510 semble croire que j'ignore les

diverses prononciations du *u* hollandais, que mon affirmation se rapportait uniquement au hollandais populaire et même pas général, je veux dire limbourgeois, ou frison, etc., mais strictement d'Amsterdam. L'influence allemande dans les milieux de la rue y a toujours été très forte, et *mutte* dans la comptine citée se prononce bien *moutte,* non pas *meutte.* Par suite, je doute que le mot soit un diminutif ou une déformation de *mud,* boisseau. Même s'il en était ainsi, la série *ena mina mo* serait plausible; elle le reste aussi dans la série en tip ou kip. Quant à la série *am sam gram,* elle a pris en Suisse romande une forme scolaire *Amsterdam,* qui est bien le comble de l'interprétation enfantine. La série me paraît provenir tout entière des roulements du tambour. Elle est universelle en France et en Suisse; on en connaît environ trois cents versions.

Enfin, grâce à Mlle Pivot, de Saint-Bueil (Isère), la série *Ena mina mo* s'enrichit de deux versions nouvelles, localisées loin l'une de l'autre. A Beausemblant (Drome) on chantonne :

Une, mine, mane, mo,
Une, fine, fane, fo,
Maticaire et matico
Mets la main derrière ton dos;

et à Novalaise (Savoie) :

Une, mine, mane, mo,
Grane, fine, fane, fo,
Ma, ma, tio et mamatio
Dinn', dinn', do-pio.

La variation porte essentiellement sur le premier terme, transformé de *Ena en Une;* le deuxième vers est une répétition allitérative du premier; le reste sera étudié plus tard; mais je tiens surtout à signaler de nouveau la rareté de cette série, dont Bodmer, dans son grand recueil de plusieurs milliers de comptines suisses-françaises, ne cite pas un seul exemple. — A. VAN GENNEP.

§

Le Sottisier universel.

MALLARMÉ (Saint). Divagations, Fasquelle, 1897, in-12, demi-bas, rouge, tr. jasp., 25 fr. — *L'Amateur Bibliophile*, décembre 1931.

Il [Nostradamus] a laissé des quatrains en latin où des gens crédules s'imaginent que sont enfermés les secrets de l'histoire. — JACQUES VALDOUR, *Une Mystification*, Jouve.

21 heures, concert... Ouverture des *Joyeuses Commères* (Windsor); *Cadix* (Albeniz); *Entr'acte de Coppélia* (Delibes). — *Radio-Magazine*, 7 octobre.

Le chef du gouvernement français, qui mène le mouvement et qui vient de s'assurer la liberté de le conduire, avait quelques raisons de se préoccuper de savoir si l'Angleterre échapperait à l'entraînement du désordre. Il ne le croyait pas trop, et la meilleure preuve en est qu'il a fait largement crédit au gouvernement national.— *Le Journal*, 29 octobre.

Aux murs, les grands portraits en pied de la dynastie des Romanoff, d'Ivan le Terrible à Nicolas II, nous environnaient, magnifiques. — R. DE BRIMONT, *Irina*, *Les Œuvres libres*, octobre, p. 365.

Berlin, 21 octobre. — Pendant la deuxième semaine d'octobre, les recettes fiscales douanières du Reich se sont sensiblement accrues, et si cette amélioration se maintient, on espère pouvoir équilibrer le budget sans trop de difficultés. Le ministre des Finances, M. Dietrich, a exprimé certaines craintes à cet égard en raison du recul considérable des recettes douanières et des taxes de consommation, conséquence de la diminution des opérations de contrebande qui se faisaient sur une vaste échelle, notamment à la frontière germano-hollandaise. — *L'Indépendance belge*, 22 octobre.

AMITIÉS LUSITANIENNES. — Le baromètre de l'amitié belgo-polonaise est au beau-fixe, et cela nous fait plaisir de voir qu'au moins en Afrique nous ne sommes plus seuls. — *Pourquoi Pas?* (Bruxelles), 27 novembre.

La main droite de Dode s'insinua sous son veston. Elle s'attarda une seconde à contempler la bosse que faisait le revolver sous le vêtement, puis elle jeta un coup d'œil sur sa montre. — RAOUL WHITFIELD, *Les Emeraudes sanglantes*, p. 166.

Il accepta l'hommage d'une ceinture tissée en plumes de porc-épic. — MAURICE CONSTANTIN-WEYER, « Samuel de Champlain », *Revue hebdomadaire*, 3 janvier.

On a été heureux de fêter M. Paul Paray, à la fois pour son extraordinaire fluide communicatif au pupitre, et pour la *Messe* pour soli, chœurs et orchestre qu'il a composée en vue du cinquième anniversaire de Jeanne d'Arc. — *Revue Hebdomadaire*, 12 décembre.



Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1932.